

STORAGE-ITEM
MAIN LIBRARY
LP9-N22A
U.B.C. LIBRARY

HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Villeron, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives, & autres Places, Conseiller d'État & au Conseil Privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la faculté de Droit.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 3 août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : NOUS permettons au sieur BERNUSET, Libraire à Lyon, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *l'Histoire de Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard*, par M. GUYARD DE BERVILLE, laquelle édition sera tirée à mille exemplaires, en un volume, format *in*-12, & sera finie dans le délai de six mois, à la charge par ledit sieur de représenter à l'Inspecteur de la chambre Syndicale de Lyon, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au désir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales, de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris 1773, d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 avril 1785, neuf exemplaires aux mains des officiers de la Chambre Syndicale de Lyon, d'imprimer la présente permission à la fin du Livre, & de la faire enrégistrer dans deux mois, pour tout delai, sur les régistres de ladite Chambre Syndicale de Lyon, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 20 Novembre 1786.

VIDAUD.

Par Monseigneur,

DUMIRAIL.

Enrégistré à la Chambre Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Lyon, le 29 Novembre 1786.

G. REGNAULT, Adjoint.

N Clyne

HISTOIRE
DE PIERRE TERRAIL,
DIT
LE CHEVALIER BAYARD,
SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

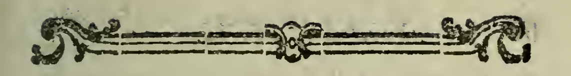
Par M. Guyard de Berville.

NOUVELLE ÉDITION.



A LYON,
Chez Bernuset, Grande rue Merciere.

M. DCC. LXXXVI.



A MESSIEURS

LES GENTILSHOMMES,

ÉLEVES DE L'ÉCOLE ROYALE MILITAIRE.

MESSIEURS,

C'EST particuliérement à vous que j'ai consacré mon temps, en travaillant à faire revivre un héros

dont les faits doivent être immortels comme son nom. Toutes les grandes actions qui l'ont rendu l'honneur de son siècle, toutes ses vertus vous appartiennent.

BAYARD, sorti d'une maison plus illustre par son ancienneté, ses alliances & les grands hommes qu'elle a produits, que distinguée par les faveurs de la fortune, est exactement l'image d'une grande partie de la jeune noblesse. Il a marché sur les traces de ses ancêtres, & les a tous surpassés. Sa situation a été la vôtre, MESSIEURS. Vous avez tous l'avantage de la naissance comme lui; vos aïeux, comme les siens, ont dû leur noblesse à leurs vertus,

vous travaillez à les imiter, & les leçons que vous recevez dans cette excellente école, où la magnificence & l'amour paternel de votre roi vous a rassemblés, ne permettent pas de douter que vous ne soyez un jour l'honneur des maisons dont vous sortez, que vous n'ajoutiez même à la gloire de votre sang, & qu'enfin, comme Bayard, plusieurs d'entre vous ne soient un jour des modèles pour la postérité.

Son histoire ne peut, Messieurs, *qu'exciter dans vos cœurs cette noble émulation; & en vous la présentant, je n'ai moi-*

même d'autre objet que d'y contribuer, & de vous donner ce témoignage public du profond respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, D. B.



PRÉFACE.

UN écrivain du dernier ſiecle *, en parlant avec éloge du chevalier Bayard, termine ſon diſcours par ces mots : « Je conſeillerois volon- » tiers aux nobles, qu'au lieu de » tant de livres fabuleux, ils fiſſent » lire ſon hiſtoire à leurs enfants, » d'autant que ſans y prendre rien » de vain, ils y trouveront de quoi » cultiver & fortifier les ſemences » de vertus que nature a miſes en » eux. » Combien ne ſommes-nous pas mieux fondés à reprocher, avec tous les gens qui penſent bien, à tant d'écrivains de nos jours, cette multitude d'ouvrages, les uns frivoles, les autres dangereux, dont

(*) Mauroy, hiſtoire de la Valette.

ils inondent le public ? Ceux-là ne tendent qu'à amollir les cœurs, ceux-ci à corrompre la morale ; d'autres respirent la révolte contre toute subordination, & d'autres attaquent la Divinité jusque sur son trône : ouvrages cependant recherchés, & lus avec tant d'avidité, que leurs Auteurs en deviennent tous les jours plus hardis, au point même de se faire une gloire de la flétrissure.

Combien ces Auteurs, la pluparts nés avec des talents réels, n'auroient-ils pas plus d'honneur de faire revivre une quantité de productions de l'esprit humain, en tous genres & en toutes langues, que le temps a fait presque disparoître, ou qu'il a au moins reléguées dans le fond des bibliotheques, & d'autres composées en notre langue, lorsqu'elle étoit encore bien loin de la perfection où elle est parvenue, & qui par cette raison sont à peine intelligibles, &

devenues très-rares, qui cependant n'en seroient pas moins utiles & agréables au public, & avantageuses aux écrivains.

De ce nombre est l'histoire que je présente à la noblesse Françoise, & à tous ceux qui se destinent à la profession des armes. Ils y trouveront un modele de toutes les vertus civiles, militaires & chrétiennes. « Je veux, disoit le sieur Fortin de » la Houguette à son fils *, que ce » soit là premiere histoire que tu » lises & que tu me racontes; tâches » de l'imiter en ce que tu pourras, » il ne se peut faire de copie qui ne » soit bonne sur un si merveilleux » original. Si tu ne peux arriver à » sa valeur, qui est hors d'exemple, » sois fidele à ton prince, & débon» naire comme lui. » Que de leçons en si peu de mots!

* Fortin de la Houguette, avis d'un bon pere à son fils.

Dès ma plus tendre enfance, j'ai oui parler du chevalier Bayard comme d'un des plus grands hommes des derniers ſiecles. Son portrait, dans la galerie du Palais-Royal à Paris, m'inſpira le deſſein de connoître ce héros. Je lus, je m'inſtruiſis, & bientôt ce que j'en appris ſurpaſſa de beaucoup ce que j'avois entendu. Quelques affaires m'ayant conduit à Grenoble, j'y trouvai la mémoire de Bayard preſqu'auſſi récente que s'il ne fût mort que depuis vingt ou trente ans; j'y ſus que ſa vie avoit été imprimée; mais ma ſurpriſe fut extrême de ce que dans la patrie même de ce héros, dans la province dont il avoit fait la gloire, ſon hiſtoire n'étoit dans les mains de perſonne, en ſorte que j'eus une peine extraordinaire à en acquérir un exemplaire, grand *in*-12, fort épais, imprimé à Grenoble chez Nicolas, 1650, qui n'eſt qu'une nouvelle édition de

celle de Godefroy de 1619, dédiée au roi Louis XIII.

Je ne puis exprimer avec quelle avidité & quelle ſatisfaction je lus cette hiſtoire, quoique très-mal écrite, & d'un ſtyle ſi vieux pour ſa date, qu'il eſt évident que l'éditeur n'a fait que copier les originaux de l'année 1527; mais elle n'en eſt pas moins eſtimable, tant pour ſon exactitude, que pour une quantité de notes inſtructives tirées des auteurs contemporains.

L'admiration que je conçus pour un homme ſi merveilleux, m'inſpira l'idée de lui donner une nouvelle vie, & de mettre dans les mains de la jeuneſſe militaire un livre auſſi utile que curieux, & un modele de toutes les vertus qui doivent la diſtinguer du peuple.

On n'écrit point la vie des hommes ordinaires. Il importe peu à un ſiecle de ſavoir que tel homme a vécu dans le ſiecle précédent, ſi

cet homme n'a fait que ce que mille autres ont fait comme lui. A de tels hommes l'hiſtoire ne doit tout au plus que la conſervation de leurs noms, & de quelques faits, s'ils l'ont mérité. Mais les héros, les hommes extraordinaires en tous genres, ceux qui ont réuni toutes les vertus, & qui les ont poſſédées dans un degré ſupérieur, ceux-là ont un droit ſingulier à l'hiſtoire, & la nature qui les a produits a un intérêt perſonnel de conſerver leur mémoire, & leurs faits recueillis en corps.

De tous les héros dont la vie a été écrite, Bayard eſt peut-être le ſeul qui puiſſe être loué généralement & ſans exception. Tels ont eu telles vertus, tels en ont eu d'autres; mais y en a-t-il un ſeul qui n'ait eu quelque vice? Bayard n'en a eu aucun, & il a été doué de toutes les vertus humaines. La bonté jointe à la valeur; l'intrépidité à

une prudence extraordinaire ; le sang-froid dans le péril, & une présence d'esprit admirable pour s'en tirer ; une sagesse & une justesse de point de vue qui, dans les conseils, ramenoient toujours tous les avis au sien, avec un talent pour l'exécution que personne ne posséda à un plus haut degré. Son attachement pour ses rois, pour sa patrie, pour tous ses devoirs ; son zele pour le service, qui ne lui a jamais permis de se refuser à rien, & qui au contraire le plaçoit toujours le premier aux attaques, & le dernier dans les retraites ; sa piété au milieu du tumulte des armes, sa charité inépuisable, sa libéralité, sur-tout envers les troupes qu'il commandoit, qui partageoient toujours entr'elles les rançons de ses prisonniers ; sa générosité & sa grandeur d'âme dans la victoire, sa vigilance dans les petites occasions comme dans les grandes, &c. &c. Telles ont été les vertus

qui lui ont acquis la confiance des rois qu'il a ſervis, & celle des troupes qu'il a commandées, leſquelles ſe ſont toujours eſtimées invincibles ſous ſes ordres; l'eſtime enfin des ſouverains, même étrangers, qui lui en ont prodigué les témoignages: vertus qui l'ont rendu la terreur des ennemis de la France, que ſon nom ſeul effrayoit. Enfin, & pour abréger un éloge qui pourroit paroître outré ſi tous les hiſtoriens ne l'avoient confirmé, Bayard a été le ſeul guerrier que ſon ſiecle même ait décoré du ſurnom de chevalier ſans peur & ſans reproche, qui ait eu l'honneur d'armer ſon roi chevalier, & celui de recevoir une députation du parlement de Paris; peut-être encore eſt-il le ſeul qui ait vu en mourant les larmes ſinceres des mêmes ennemis qu'il faiſoit trembler quelques heures auparavant, & le ſeul qui, après ſa mort, ait reçu de leur part les honneurs funebres réſervés aux rois.

Cette hiſtoire a encore un grand avantage que je ne puis me diſſimuler. Il ſemble que le ſiecle de mon héros a été celui des grands hommes, & que l'on ne ſait après Bayard lequel ſeroit le plus digne de notre admiration. Tel fut un duc de Nemours, un Chaumont-d'Amboiſe, un Lautrec, un Clermont-Montoiſon, un Louis de la Trimoille, des Chabannes, des de Foix, des Trivulces, un Louis d'Arces, un Molard, des d'Alegres, & tant d'autres dont l'énumération eſt ſuperflue pour ceux qui liront l'hiſtoire même, & qui y trouveront une multitude d'hommes, même parmi les inférieurs, dignes, comme les chefs, d'être loués & imités.

Quant à mon travail, je ſuis bien éloigné de m'ériger en auteur; je n'ai eu que deux motifs en écrivant: le zele d'un bon citoyen qui a en vue le bien & l'honneur de ſa patrie, & le regret de ne pas voir dans les

mains & ſous les yeux de tout le monde, ſur-tout de la jeuneſſe, l'hiſtoire d'un héros digne de l'immortalité. Je n'ai donc fait que la traduire, pour ainſi parler, en ſtyle plus ſupportable que l'ancien, & préſenter au public & à la nobleſſe un maître de vertus plus capable de les rendre ſenſibles & praticables par ſes exemples, que ne le feroient des inſtructions verbales.

Je ne me ſuis point attaché à un ſtyle fleuri & académique, qui, à mon avis, n'eſt pas celui de l'hiſtoire; j'ai écrit tout naturellement, ne me piquant d'autres choſes que d'une grande exactitude dans les faits, & de la pureté du langage, autant que j'en ſuis capable. Tout ce que j'ai ajouté à l'original ſe réduit à quelques notes & anecdotes relatives à mon ſujet, que j'ai tirées des auteurs les plus fideles. J'ai auſſi conſervé quelques phraſes des originaux, les unes pour leur ſingularité,

d'autres pour leur énergie, & je les ai diſtinguées par le caractere italique. Mais j'ai écarté une quantité de minuties, de petits détails, dont les anciens ſe piquoient, & que le bon goût de notre ſiecle ne ſupporteroit pas.

Je dois faire une obſervation pour l'intelligence de quelques dates; tout le monde ne comprendra pas que le mois de février & de mars paroiſſent en quelques endroits les derniers de telle ou telle année; mais on doit ſavoir qu'alors l'année ne commençoit qu'au jour de pâques, à quelque jour qu'il ſe trouvât, & que l'on n'a commencé à coter l'année du premier janvier qu'à pareil jour de l'année 1564, par ordonnance de Charles IX. J'ai répété cette obſervation ſeulement une fois dans mon ouvrage, pour en rafraîchir la mémoire à mes lecteurs.

Et ſi mon zele eſt récompenſé par l'applaudiſſement du public, &

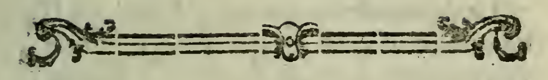
ſur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement deſſein de plaire & d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur préſenter un ſecond Ouvrage auſſi intéreſſant & auſſi inſtructif que la vie de Bayard *.

Enfin, & pour finir cette préface par où je l'ai commencée, mes vœux ſeront comblés, ſi j'ai la ſatisfaction de voir l'exemple que je donne, de faire revivre les morts dignes de mémoire, ſuivi par des gens plus capables que moi de fournir la même carriere.

---

* Cette préface a été écrite en 1760. Le ſecond ouvrage annoncé ici, eſt l'hiſtoire du connétable du Gueſclin, 2 volumes *in*-12, qui a paru depuis, & qui ſe trouve chez le même libraire.





GÉNÉALOGIE

DU CHEVALIER BAYARD.

LA province du Dauphiné auſſi féconde qu'aucune autre du royaume en grands hommes, étoit dans ſon origine un démembrement du royaume de Bourgogne. On tient que lors de l'extinction de ce royaume vers l'an 1130, un nombre de ſeigneurs du pays ſe rendirent maîtres des cantons ou petites provinces où ils ſe trouvoient puiſſants. La Savoie ſe donna à un prince dont la poſtérité y regne encore. La province connue depuis près de 500 ans ſous le nom de Dauphiné, fut d'abord diviſée en ſept ou huit petites ſouverainetés. Les ſeigneurs de la Tour-du-Pin, Clermont, de Saſſenage, & autres, avoient chacun leur reſſort indépendant les uns des autres, avec tous les droits de ſouverains. Le tout enfin ſe réunit à une ſeule province en faveur d'un ſeigneur de la Tour-du-Pin, qui lui donna le nom de Dauphiné, en l'honneur de ſa femme nommée Delphine, & qui prit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs le titre de Dauphin de Viennois.

Le dernier de ces princes, Humbert II, devenu veuf, & n'ayant plus d'enfants, par la perte qu'il fit de son fils unique, âgé de trois ans, lequel, suivant une tradition du pays (contredite par de bons auteurs) il laissa tomber dans le Rhône d'une fenêtre ou balcon de son palais à Vienne, se dégoûta du monde, traita de son état avec Philippe de Valois, roi de France, en 1343, & continua d'en jouir jusqu'en 1345, que par une derniere transaction du mois de mars, il délaissa sans retour sa province au roi, en investit lui-même, au mois de juillet suivant, le roi Charles V, alors nommé le duc de Normandie, âgé de douze ans, en lui mettant en main l'épée Delphinale, la banniere de St. George, un sceptre & un anneau. Cela fait, il se retira dans l'ordre de S. Dominique, y fit profession, en 1351, à Avignon, entre les mains du pape, & mourut le 13 mai 1355, à Clermont en Auvergne, d'où son corps fut apporté au grand couvent de Paris, dont il avoit été prieur, & inhumé sous une grande tombe de cuivre qui se voit encore au pied du grand autel. Il fut aussi patriarche d'Alexandrie, & administrateur de l'archevêché de Rheims.

La maison Terrail, ou du Terrail, de

laquelle est sorti le héros dont nous donnons l'histoire au public, étoit, suivant l'opinion commune, établie dès la division du royaume de Bourgogne dans la partie supérieure du Dauphiné qui confine à la Savoie, à l'extrémité de la vallée de Graisivaudan, environ à six lieues de Grenoble vers l'orient, & elle jouissoit de temps immémorial de la seigneurie de Grenion. Elle fut dès-lors féconde en guerriers, & s'allia aux plus nobles maisons, étant de celles que les auteurs ont nommées *noble & ancienne chevalerie*, & depuis (*), *l'écarlate de la noblesse.*

Comme cette maison est éteinte, nous ne croyons pas devoir en donner ici une généalogie aussi étendue que le président d'Expilly l'a donnée dans un temps où elle subsistoit encore ; nous nous bornerons à indiquer les maisons avec lesquelles elle a eu des alliances directes & indirectes. Telles sont celles des Alleman de Laval, des Alleman de Mont-Martin, (dont madame la maréchale de Balincourt, actuellement

(*) Il paroît que cette expression doit son origine en Dauphiné, au temps de l'invasion de Louis XI, & que l'on a prétendu par là mettre une différence essentielle entre la noblesse d'origine, & celle qu'il créa par lettres-patentes.

vivante, est la derniere) la Rochefoucault, par Gilberte (mere de celle qui a fait la substitution en faveur de l'aînée des filles de la maison d'Estaing), Simiane d'Esparron, Boissieu, Beaumont de Saint-Quentin, de la Tour & des Adrets, Romanieu, la Tour-du-Pin, Morges, Sassenage, Virieu, Montlezun, la Chau, Dagout, Maugiron, Hostun, &c. &c.

Nous venons de dire que Gilberte de la Rochefoucault eut une fille à qui les biens & titres de la maison, avec la seigneurie & château du Terrail, situés près de la Mure en Dauphiné, étoient échus, & qu'elle les a substitués en faveur de l'aînée des filles de la maison d'Estaing-Saillant. La substitution s'est effectuée en la personne de dame Marie-Claire d'Estaing du Terrail, fille aînée du feu marquis d'Estaing, chevalier des ordres du roi, laquelle, aux clauses & conditions de ladite substitution, a transmis ses droits, à la charge de porter le nom & les armes du Terrail, à son fils Joseph Durey, chevalier, marquis du Terrail, Baron de Saint-André, seigneur de la duché-pairie de Damville, maréchal des camps & armées du roi, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, lieutenant-général pour sa majesté des ville & évêché de Verdun & du Verdunois. &c.

Quant

Quant à la terre, ſeigneurie & château de Bayard, ils ont paſſé par ſucceſſion dans la maiſon de Simiane, & ſont actuellement poſſédés par Pauline de Simiane, dame de Noinville, dont les enfants ſont, Alphonſe Durey de Noinville, cornette au régiment de Bourgogne, cavalerie, & dame N. Durey de Noinville, marquiſe de Prulay.

Morery, au mot Bayard, édition de 1698, & autres ſubſéquentes, a donné un précis de généalogie de cette maiſon aſſez exact, auquel nous renvoyons le lecteur pour abréger celle que nous lui préſentons. Nous ajoutons ſeulement que tous les aïeux de notre héros furent des guerriers illuſtres. Aubert, ſon cinquieme aïeul, fut bleſſé mortellement à la bataille de Varey ou Varces (*a*).

(*a*) L'édition de 1650 dit Varey; mais je crois que c'eſt une faute. On ne connoît point en Dauphiné de bataille de Varey, ni de ville ou village de ce nom: mais bien le village de Varces, à une lieue & demie de Grenoble, près de Vif, où il eſt encore mention d'une ancienne bataille, & le lieu où elle s'eſt donnée s'appelle encore *le Champ de la Guerre*. Les laboureurs, en travaillant la terre, y ont trouvé, pendant plus de deux ſiecles, de groſſes balles de plomb du poids de quatre onces, que l'on nommoit alors pierres d'arquebuſes.

Robert ſon fils, & quatrieme aïeul, ſuivit long-temps les dauphins Cuigues V (*b*) & Humbert I, & fut tué au ſervice du dernier, dans une action contre les Savoyards.

Philippe, fils de Robert, & troiſieme aïeul, ſe ſignala dans les guerres contre les Anglois & les Flamands, & mourut aux pieds du roi Jean, à la bataille de Poitiers, le 19 ſeptembre 1356, laiſſant d'Aloyſe Caſſard (*c*) deux fils, Pierre I qui ſuit, & Jean, lequel fut tué à la bataille de Verneuil, le 17 août 1424, avec trois cents gentilshommes Dauphinois.

Pierre I, biſaïeul de Bayard, étoit mort avant ſon frere à la bataille d'Azincourt en 1415, laiſſant entr'au res enfants :

Pierre I aïeul, qui ſe rendit ſi illuſtre

(*b*) Ce prince fut tué le 25 août 1333, d'un coup de garrot (fleche d'arbalêtre), dont ſa nobleſſe fut ſi irritée, qu'elle donna le lendemain l'aſſaut au forr de la Perriere, avec tant de fureur, qu'elle l'emporta, paſſa tout au fil de l'épée, raſa le fort & le bourg, de maniere qu'il n'en reſta pas de veſtiges.

(c) Cette famille eſt éteinte. Elle a donné à l'égliſe le cardinal Caſſardi, archevéque de Tours, dont on voit l'épitaphe ſur la porte de la ſacriſtie des Dominicains à Lyon, où il mourut en 1237.

dans les guerres de Charles VI, & Charles VII, qu'on l'avoit honoré du surnom de *l'épée Terrail.* Nous ne pouvons nous refuser un peu de détail sur ce grand homme. Il fut particuliérement aimé & estimé de Charles VII, qui récompensa sa valeur & ses services en roi. Pierre se trouva sous son regne à toutes les occasions contre les Anglois & contre les Flamands, & contribua plus que personne au gain de la bataille d'Anton, le 11 juin 1430, où Louis de Châlons, prince d'Orange, fut défait si complétement, que de son armée composée de Savoyards & de Bouguignons, & du double plus nombreuse que celle du roi, tout fut tué, pris ou noyé, & que le prince, pour en échapper, n'eut d'autre ressource que de se jeter dans le Rhône à cheval & armé de toutes pieces, & de le passer à la nage. Pietre II soutint le parti du même roi pendant les troubles excités en Dauphiné par le Dauphin Louis (*d*),

(*d*) Tout le monde sait que le Dauphin, fils de Charles VII, qui fut depuis le roi Louis XI, prétendit que le Dauphiné étoit pour lui un appanage à titre de souveraineté, aux termes de la donation. Il s'y retira, s'empara de l'autorité, fit rendre la justice en son nom, saisi tous les deniers royaux, mit des impôts, &c. Et pour se

lequel ayant ſuccédé à la couronne, ſous le nom de Louis XI, employa utilement ce brave capitaine dans la guerre du bien public qui menaçoit tout le royaume d'une diviſion inteſtine. Enfin, il mourut glorieuſement comme ſes ancêtres ſur le champ de bataille à celle de Montlhéry, le 16 juillet 1465. Ce fut lui qui acquit la terre & château du Bayard, dont Pierre III, ſon petit-fils, & notre héros, a immortaliſé le nom. Il laiſſa huit enfants, dont l'aîné :

Aymon, pere de Bayard, ſervit toute ſa vie juſqu'à la journée de Guinegate, en 1479, où il reçut quatre bleſſures, dont l'une le priva pour toujours de l'uſage d'un bras, & le força de ſe retirer, âgé de ſoixante cinq ans, au château de Bayard dans ſa famille, où il mourut en 1496. D'Helene Alleman, ou des Alleman (*e*),

---

défendre contre les troupes que le roi ſon pere envoya pour le ſoumettre, l'argent lui manquant, il diſtribua des lettres de nobleſſe, ſans choix & ſans diſcernement, à quiconque avoit de quoi les payer.

(*e*) L'une des plus anciennes maiſons du Dauphiné & des plus diſtinguées, tant par ſes alliances que par le nombre des guerriers qu'elle a produits dans tous les temps. Du vivant de Bayard il eſt mention de plus de douze ſeigneurs de ce nom, capitaines d'hommes d'armes, ou

il laissa quatre fils & quatre filles, Georges qui suit, Pierre III, seigneur de Bayard, dont nous donnons l'histoire, Philippe & Jacques. Ces deux derniers prirent le parti de l'église ou du cloître. Philippe prit l'habit de S. Benoît, en l'abbaye d'Ainay (f), sous

---

de gens de pied, de différentes branches, & surtout de Soffrey Alleman, seigneur de Molard & d'Uriage, dont il sera fait de fréquentes & honorables mentions dans cette histoire; Barachin Alleman, seigneur de Rochechinard, Charles son neveu, chevalier de Rhodes, & grand-prieur de Provence. Toutes ces branches sont éteintes, excepté celles de Champier & de Montmartin, dont nous avons dit plus haut que madame la maréchale de Balincourt est la derniere. Celle de Champier subsiste en la personne du marquis de Champier en Dauphiné, & de ses deux freres, comtes de Lyon, dont la mere étoit de la maison de Beaumont.

Il y a eu du nom des Alleman quatre évêques de Grenoble, Sibon Alleman vivoit en 1457; Laurent I & Laurent II, l'un oncle & l'autre cousin-germain de Bayard, étoient des Alleman-Laval, & N. Alleman de Montmartin, mort en 1725.

Le plus ancien de cette maison, dont l'histoire ait conservé le nom, est Guigue Alleman, chevalier, qui testa en 1275, & donna 500 liv. à partager entre cinq chevaliers qui feroient le voyage de la Terre-Sainte pour le salut de son ame.

(f) Abbaye considérable près de Lyon, aujourd'hui dans la ville, autrefois le temple

ſon oncle qui en étoit abbé, & mourut abbé de Joſaphat, à Chartres. Jacques fut élevé par l'évêque de Grenoble, ſon oncle maternel, qui le fit chanoine de ſon égliſe, où il fut enſuite doyen (g) & enfin mourut évêque de Glandeves. Les quatre filles furent Marie, femme de Jacques du Pont, ſeigneur d'Aly en Savoie, mere de Pierre du Pont, dit le capitaine Pierre-Pont, illuſtre dans cette hiſtoire; Claude, femme d'Antoine de Theys, ſeigneur de la Blayette, dont eſt ſortie la branche d'Herculeys qui eſt éteinte; Catherine, chartreuſe à Premol (*h*), près

d'Auguſte, en Latin *Athenaceum*, parce que ce prince, de ſon vivant, y avoit établi une académie à l'inſtar de celle d'Athenes. Horace en parle en ce vers :

Aut Lugdunenſem Rhetor dicturus ad Aram.

C'étoit alors une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, ſéculariſée depuis, & miſe en commande : elle eſt aujourd'hui collégiale & paroiſſe.

(*g*) On voit encore les armes de Terrail ſur la porte de ſa maiſon, qui eſt devenue le doyenné. Il y a des auteurs qui diſent qu'il ne fut évêque de Glandeves qu'après Jacques ſon frere, abbé de Joſaphat,

(*h*) Monaſtere de filles de l'ordre de Saint-Bruno, à trois lieues de Grenoble.

de Grenoble, & Jeanne, bénédictine à l'abbaye des Bayes, près de la même ville.

Georges, frere aîné de Bayard, fut le seul qui se maria; il épousa Jeanne d'Arvillars, de laquelle il eut une fille unique, & mourut en 1535. En lui s'éteignit la branche de Terrail Bayard, qui étoit l'aînée de la maison. Françoise, sa fille, mourut jeune & sans enfants, & fit sa mere, Jeanne d'Arvillars, sa légataire universelle. C'est par celle-ci que les biens ont passé par succession dans la maison de Simiane, & de cette maison à Gilberte de la Rochefoucault, mere de celle qui a fait la substitution dont nous venons de rendre compte.

Il subsistoit encore une branche cadette, qui étoit celle des Terrail, seigneurs de Bernin, dont l'un étoit Gaspard qui suivit, comme on le verra, notre héros dans toutes ses expéditions, & qui se montra digne d'être du même sang; François son fils fut tué à la Saint-Barthelemi, par la perfidie d'un parent contre lequel il plaidoit au parlement de Paris, laissant deux fils, François & Thomas, en qui s'éteignit entiérement cette maison illustre, qui avoit produit pendant plusieurs siecles consécutifs

tant de grands hommes, auxquels on peut appliquer avec juſtice ces vers d'Horace :

Fortes creantur fortibus.......
Nec imbeilem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.

Les armes de cette maiſon étoit d'azur, au chef d'argent, chargé d'un lion naiſſant de gueules, à la cotice ou trait d'or brochant ſur le tout.





HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naissance du chevalier Bayard. Il se détermine à treize ans pour le parti des armes. Présage de ce qu'il doit être un jour. Il est présenté au duc de Savoie, qui le reçoit en qualité de page. Il se fait aimer de son maître & de toute la cour. Le duc de Savoie va visiter Charles VIII à Lyon. Réception que le roi lui fait. Le duc offre son page au roi, qui le reçoit avec satisfaction. Le surnom de Piquet est donné à Bayard, & à quelle occasion. Le roi le donne au comte de Ligny, & le lui recommande. Le seigneur de Vaudrey publie

un tournoi à Lyon. Bayard s'engage à y combattre. Il attrape de l'argent à l'abbé d'Ainay son oncle. Il combat au tournoi, & en sort victorieux à l'âge de dix-sept ans. Il est fait homme d'armes dans la compagnie du comte de Ligny. Il prend congé du roi, qui le comble de bienfaits. Tendresse du comte & sa générosité pour Bayard. Il part pour sa garnison avec un équipage de seigneur. Réception que lui fait toute la compagnie du comte de Ligny. Il donne un tournoi aux dames de la ville. Il en remporte les prix, & les distribue à deux combattants. Charles VIII part pour la conquête du royaume de Naples. Il fait son entrée dans Rome en souverain. Bataille de Fornoue, gagnée par le roi. Bayard lui présente une enseigne de cinquante hommes, & en est récompensé. Le roi rentre en France, & apprend tout aussi-tôt la révolte de Naples. Il meurt subitement à Amboise.

BAYARD naquit au château dont il porta le nom, en l'année 1476, sous le regne de Louis XI. Guillaume d'Avançon, archevêque d'Ambrun, qui, long-temps après, acquit cette seigneurie, faisant faire des réparations au château, voulut que la chambre où Bayard étoit né, fût conservée par respect pour la mémoire d'un si grand homme.

Quoique l'hiſtoire de ſa vie que nous préſentons au public paroiſſe ſinguliérement conſacrée à la nobleſſe & à l'état militaire, elle n'en eſt pas moins digne d'être miſe dans les mains de la jeuneſſe de tous les états : un homme qui a poſſédé toutes les vertus, eſt un modele en tous genres, que chacun doit & peut s'efforcer d'imiter. La bonté & la droiture de ſon cœur, ſa générosité, ſa charité lui ont acquis le ſurnom de bon ; ſa valeur & ſon intrépidité, celui de chevalier ſans peur ; enfin ſa fidélité à tous ſes devoirs l'a fait connoître ſous le nom de chevalier ſans reproche. Toutes les circonſtances de ſa vie ont juſtifié ce glorieux témoignage de ſon ſiecle, & la poſtérité ne le lui refuſera pas.

Les hiſtoriens qui ont écrit ſa vie, ne nous apprennent rien de ſes premieres années, qu'il paſſa ſans doute dans les amuſements de ſon âge, & à recevoir les premieres inſtructions de ſes parents.

A peine eut-il atteint l'âge de treize ans, qu'Aymond Terrail, ſon pere, accablé d'années & de bleſſures, ſe ſentant près de ſa fin, fit venir ſes quatre fils devant lui, en préſence de leur mere, pour ſavoir d'eux quel parti ils vouloient embraſſer. L'aîné déclara vouloir vivre auprès de ſes parents tant que Dieu les conſerveroit, & enſuite jouir tranquillement de ſon bien. Bayard, le ſecond, parla après ſon frere, & dit avec une vivacité au-deſſus de ſon

âge, que tenant de ſon pere & d'une longue ſuite d'aïeux un nom illuſtre dans les armes, & de grands exemples de vertus guerrieres, il le prioit de trouver bon qu'il les imitât, que c'étoit-là ſon inclination, & qu'il eſpéroit, avec l'aide de Dieu, ne point déroger de la gloire de ceux de ſa maiſon, dont il lui avoit ſouvent entendu citer les hauts faits. A ce diſcours le pere ne put retenir ſes larmes, & il lui dit : mon fils, Dieu t'en faſſe la grace : tu as déjà la taille & la reſſemblance de ton aïeul, qui fut un des plus accomplis gentilshommes de ſon temps : ta réſolution me comble de joie, & dans peu je la ſeconderai, en te plaçant dans quelque maiſon de prince, où tu puiſſe faire ton apprentiſſage des armes.

Il lui tint parole dès le lendemain ; & pour cela il envoya un de ſes gens à l'évêque de Grenoble ſon beau-frere, le prier de ſe rendre chez lui. Le prélat, qui aimoit tendrement ſa famille, vint le jour même, & trouva au château beaucoup de gentilshommes, parents ou amis, que le pere avoit invités dans le même deſſein ; le jour ſuivant l'évêque leur dit la meſſe, & on dîna. Bayard ſervoit à table ſes parents avec une modeſtie & des graces qui lui attirerent les yeux & les louanges de toute la compagnie.

Après le repas, le vieillard prit la parole en ces termes : je vous ai invités, Meſſieurs,

à m'honorer de votre préſence, pour vous conſulter comme bons parents & amis, ſur le ſort de mes enfants, avant que Dieu diſpoſe de moi, ce que j'attends tous les jours, vu mon âge & mes infirmités. Enſuite il leur rendit compte de ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſes enfants, & parlant de Bayard, il dit : Pierre, mon ſecond fils, m'a cauſé une joie inexprimable en me déclarant ſon goût pour la guerre : il reſſemble trop à feu mon pere, pour n'être pas un jour comme lui un bon & brave gentilhomme, & je crois que vous en concevez la même eſpérance que moi : je vous prie donc de me conſeiller en quelle maiſon de prince ou de ſeigneur je dois le placer pour qu'il prenne de bonnes leçons, & qu'il puiſſe s'avancer, avec le temps, dans le parti des armes. Chacun en dit ſon avis : l'un opinoit pour le mettre page chez le roi de France, un autre dans la maiſon de Bourbon : mais l'évêque de Grenoble parlant au pere, lui dit : vous ſavez que le duc de Savoie nous honore de ſon amitié, & nous regarde comme ſes bons ſerviteurs, je me charge de lui préſenter mon neveu en qualité de page. Le prince eſt à Chambery, je peux dès demain y conduire votre fils, & je fais mon affaire de l'équiper & de lui donner un cheval. Toute la compagnie applaudit, ſur-tout le pere, qui, les larmes aux yeux, remit à l'inſtant le jeune Bayard entre les mains

du prélat, en lui disant : je vous le donne, & prie Dieu que, quelque part que vous le placiez, il vous fasse honneur.

Alors l'évêque envoya commander à Grenoble des habits de velours, satin & autres pour l'enfant, avec ordre que tout fût prêt dès le lendemain, ce qui fut exécuté ; en sorte que Bayard tout équipé & sur son petit cheval, se présenta devant la compagnie d'aussi bonne grace, que s'il eût été en présence du duc de Savoie.

Le cheval accoutumé à une plus grande charge, & sentant les éperons, fit trois ou quatre sauts qui alarmerent la compagnie ; mais Bayard bien loin de s'effrayer, se raffermit en selle, redoubla les coups d'éperons, & fournit devant tout le monde sa carriere, & réduisit le cheval comme auroit fait un homme de trente ans. Son pere, charmé de voir tant de hardiesse dans un enfant qui ne faisoit que sortir de l'école, & qui montoit pour la premiere fois, lui demanda, en riant, s'il n'avoit pas eu peur : Bayard avec la même assurance, lui répondit qu'il espéroit, avec l'aide de Dieu, manier autrement son cheval avant qu'il fût peu, & lui faire voir de près les ennemis du prince qu'il serviroit. Ensuite l'évêque lui ordonna de prendre congé de la compagnie, ce qu'il fit, sans mettre pied à terre, adressant d'abord la parole à son pere, à qui il souhaita que Dieu le conservât assez

long-temps pour qu'il reçût de lui des nouvelles satisfaisantes, comme il l'espéroit. Le vieillard lui donna sa bénédiction, ne lui recommandant qu'une chose : mon fils, lui dit-il, quelque prince que vous serviez, souvenez-vous que votre prince naturel est le roi de France, & que vous ne devez jamais porter les armes contre lui, ni contre votre patrie ; après quoi Bayard fut embrassé de tous les assistants, & prit son congé.

La dame Terrail, sa mere, voyoit de son appartement ce qui se passoit, & fondoit en larmes : on alla l'avertir de venir voir son fils pour la derniere fois ; elle vint, l'embrassa, & lui dit : mon fils, vous savez avec quelle tendresse je vous ai élevé, vous n'en devez jamais perdre le souvenir ; je n'aurai plus occasion de vous en donner de nouvelles marques, mais j'exige pour toute reconnoissance, que vous vous souveniez toute votre vie de ce que je vais vous dire : je vous recommande trois choses, & si vous les accomplissez, soyez assuré de vivre honorablement en ce monde, & que Dieu vous bénira. La premiere, c'est de craindre Dieu, le servir & l'aimer, sans jamais l'offenser, s'il vous est possible : c'est lui qui nous a tous créés, qui nous fait vivre & nous conserve : c'est lui qui nous sauvera, sans lui & sans sa grace nous ne saurions faire la moindre bonne œuvre ; soyez exact à la

prier tous les jours le matin & le ſoir, & il vous aidera. La ſeconde, c'eſt que vous ſoyez doux & civil envers la nobleſſe, & que vous ne témoigniez ni hauteur, ni orgueil à perſonne: ſoyez toujours prêt à obliger tout le monde, évitez la médiſance, le menſonge & l'envie, ce ſont des vices indignes d'un chrétien: ſoyez ſobre, fidele à votre parole, & ſur-tout charitable pour les pauvres, & Dieu vous rendra abondamment ce que vous donnerez pour l'amour de lui: ſoulagez particuliérement les veuves & les orphelins autant que vous le pourrez: enfin fuyez les flatteurs, & gardez-vous bien de l'être vous-même, c'eſt un caractere également odieux & pernicieux. La troiſieme choſe que je vous recommande, c'eſt, encore une fois, la charité; elle n'appauvrit point, & apprenez de moi que telle aumône que vous ferez pour l'amour de Dieu, vous ſera infiniment profitable pour le corps & pour l'ame. Voilà tout ce que j'avois à vous dire: votre pere & moi n'avons pas encore long-temps à vivre, Dieu veuille qu'avant de mourir nous apprenions de vous des nouvelles qui nous faſſent honneur & à vous, & je vous recommande à ſa bonté divine.

Bayard répondit modeſtement: Madame, je vous rends graces de tout mon cœur des bonnes leçons que vous venez de me faire, & j'eſpere, moyennant la grace de celui à qui vous me recommandez, d'en con-

ſerver chérement le ſouvenir, & de les pratiquer ſi exactement que vous en ſerez ſatisfaite, & je vous ſupplie, en prenant congé de vous, de me continuer vos bonnes graces. Alors la dame lui donna une bourſe où il y avoit ſept écus d'or qui valoient alors 3 liv. 10 ſ. chacun, & elle chargea un domeſtique de l'évêque de deux autres écus d'or pour les préſenter de ſa part à l'écuyer du duc de Savoie qui ſeroit chargé du chevalier, avec une petite malle pleine de linge à ſon uſage. Cela fait, l'oncle & le neveu partirent, & prirent la route de Chambery, où ils arriverent le même jour, Bayard n'ayant de ſa vie reſſenti tant de joie qu'il en avoit de ſe voir à cheval.

Cette ville eſt de toute ancienneté du dioceſe de Grenoble, & l'évêque y tient un official & une juriſdiction eccléſiaſtique. Le prélat attendit le lendemain pour ſe rendre à la cour du duc, qui apprit avec plaiſir ſon arrivée, l'eſtimant & l'honorant comme l'un des plus vertueux & des plus reſpectables prélats de ſon ſiecle. Ce prince (*a*) tenoit une cour très-brillante, & fut toute ſa vie fidele allié de la France. Le lendemain donc, qui étoit un dimanche, l'évêque ſe rendit de bonne heure chez le duc,

(*a*) C'étoit Charles I, fils d'Amédée IX & d'Yolande de France, fille de Charles VII. Il avoit ſuccédé à ſon frere Philibert I.

duquel il fut reçu avec toutes les démonstrations possibles de bonté & d'amitié : il l'accompagna & l'entretint jusqu'à l'église où ils entendirent la messe, pendant laquelle l'évêque lui présenta, suivant l'usage, l'évangile & la paix à baiser. En sortant de l'église, le duc lui tendit la main, & le retint à dîner avec lui. Pendant le repas, Bayard servoit son oncle de si bonne grace, que le prince en fut frappé ; il demanda à l'évêque qui étoit cet enfant qui lui donnoit à boire avec un air si sage & si modeste pour son âge. Monseigneur, répondit le prélat, c'est un jeune gentilhomme, mon neveu, que j'ai amené pour vous le présenter, si ses services vous sont agréables ; mais ce ne sera qu'après le dîner de votre altesse, & dans un état où il puisse lui plaire. Je l'accepte dès à présent, repartit le duc, je l'ai déjà pris en amitié, & je serois bien difficile, si je refusois un tel présent de votre main. Le chevalier, charmé de ce qu'il venoit d'entendre, & instruit par son oncle de ce qu'il avoit à faire, ne s'amusa pas à dîner, il sortit dans l'instant, & alla se mettre en état de paroître avantageusement devant le duc ; il fit seller & parer son cheval & vint au petit pas au palais, où ce prince appuyé sur une fenêtre le vit entrer dans la cour, faisant bondir son cheval, & le maniant comme auroit fait un écuyer de profession. *Monseigneur de Grenoble*, dit le duc, *je crois que c'est*

là votre petit mignon qui monte ſi bien à cheval ? Oui, Monſeigneur, répondit l'évêque, c'eſt mon neveu lui-même, il ſort de bonne race, & ſa famille a produit de braves gentilshommes & *de vaillants chevaliers :* ſon pere accablé de vieilleſſe, & couvert de bleſſures, n'a pu avoir l'honneur de vous le préſenter lui-même & m'en a donné la commiſſion. Je le reçois dès ce moment à mon ſervice, dit le prince, le préſent m'eſt cher, & je prie Dieu qu'il marche ſur les traces de ſes ancêtres dont je connois le nom & la bravoure. Auſſi-tôt il fit appeller celui de ſes écuyers en qui il avoit le plus de confiance, le chargea du jeune Bayard, & le lui recommanda comme un enfant dont il concevoit les plus grandes eſpérances. L'évêque remercia le prince en homme pénétré de ſes bontés, & prit congé de lui. Le duc paſſa encore quelque temps à Chambery, d'où il ſe propoſa d'aller dans peu à Lyon, rendre ſes devoirs à Charles VIII, roi de France qui y étoit alors.

Cependant Bayard, inſtallé en ſa qualité de page, acquit en peu de temps l'eſtime & l'amitié de toute la cour de Savoie : il s'attacha aux devoirs & aux exercices de ſon état avec tant d'application & de ſuccès, qu'il l'emporta bientot ſur tous ſes camarades, à la danſe, à la lutte & aux fait des armes, mais ſur-tout à monter à cheval : il ſe rendit ſi officieux, ſi prévenant,

il obligeoit avec tant de graces les ſeigneurs & les dames, que le duc & la ducheſſe conçurent pour lui, en peu de temps, une amitié vraiment paternelle.

Six mois après ce qui vient d'être dit, le duc de Savoie partit de Chambery & prit la route de Lyon. Charles VIII y étoit depuis un an avec ſa cour, & s'y amuſoit, entr'autres choſes, à donner des tournois, des carrouſels & des bals aux dames de la ville, il leur faiſoit même l'honneur de les admettre à ſa table. Le roi, averti de l'arrivée du duc de Savoie, envoya au-devant de lui le comte de Ligny (*b*), l'un des principaux ſeigneurs de la cour, avec nombre de gentilshommes, & un détache-chement des *archers* de ſa garde, qui le rencontrerent à deux lieues de Lyon. Le prince fit grand accueil au comte de Ligny, au ſeigneur d'Aveſnes (*c*), & à tous le autres ſeigneurs, & ils continuerent la route en cauſant enſemble. Le comte apperçut le jeune Bayard parmi le cortege, & fut ſi charmé de ſa bonne grace à cheval,

(*b*) Louis de Luxembourg, fils de Louis, comte de Saint-Pol, connétable de France, qui eut le cou coupé à Paris, le 19 décembre 1475, pour crime de félonie.

(*c*) Gabriel d'Albret, ſeigneur d'Aveſnes, frere de Jean d'Albret, roi de Navarre. Jean fut pere de Jeanne d'Albret, mariée à Antoine de Bourbon Vendôme, deſquels naquit Henri IV, en 1553.

qu'il ne put s'empêcher d'en faire compliment au duc : c'eſt, répondit ce prince, un jeune Dauphinois, neveu de l'évêque de Grenoble, qui me l'a donné il y a environ ſix mois encore tout enfant, mais je n'en ai jamais vu de plus adroit à ſes exercices, & de plus hardi pour ſon âge à dompter un cheval, ni qui ait plus de grace à tout ce qu'il fait : il eſt d'une des meilleures maiſons de ſa province, & des plus fécondes depuis pluſieurs ſiecles en grands hommes de guerre, & je ne doute pas qu'il ne faſſe honneur à ſon nom. En même temps il ordonna au page de fournir une carriere ; piquez, Bayard, lui dit-il, piquez. Bayard, qui ne demandoit autre choſe, la fournit, & au bout de la courſe il fit faire à ſon cheval quatre ou cinq courbettes, dont le comte de Ligny & toute la compagnie furent charmés. Ce ſeigneur en fit au duc de nouveaux compliments, & ajouta que le roi recevroit avec plaiſir à ſon ſervice un gentilhomme qui donnoit déjà de ſi belles eſpérances. Je ſuivrai votre avis, mon couſin, repartit le duc, je ne puis donner à mon page une plus grande marque de mon affection que de le placer dans une ſi bonne école, & dans la plus brillante & la plus glorieuſe cour du monde.

Sur ces entrefaites ils arriverent à Lyon, où les rues étoient pleines de pleuple, & les fenêtres de dames, pour voir le prince, qui méritoit bien cet empreſſement, étant

beau, jeune, & plein de graces & de majesté, il retint à souper avec lui le comte de Ligny, le seigneur d'Avesnes, & avec eux les autres seigneurs & gentilshommes François qui étoient allés à sa rencontre.

Le lendemain le duc étant prêt à sortir pour aller faire la révérence au roi, reçut la visite du comte de Ligny, du seigneur d'Avesnes & du maréchal de Gié (*d*), qui le conduisirent chez le roi, ils le trouverent au moment qu'il sortoit pour aller à la messe à un couvent de cordeliers que lui & la reine Anne de Bretagne sa femme avoient fondé depuis quelques années au Faubourg de Vaize (*e*). Le duc en abordant le roi voulut s'incliner profondément, mais le roi le prévint, & l'embrassa : soyez le bien arrivé, *mon cousin*, *mon ami*, lui dit-il, je désirois le plaisir de vous voir, & si vous n'eussiez pas pris la peine de venir jusqu'ici, j'étois résolu d'aller vous voir chez vous, où je vous aurois peut-être causé de l'embarras. *Monseigneur*, répartit le duc, vous ne sauriez me causer de l'embarras, si ce n'est que je n'eusse pu faire à votre majesté une réception digne d'un si grand prince ; mais je vous prie de croire

(*d*) Pierre de Rohan, maréchal de France, favori de Charles VIII, mort en 1513.

(*e*) Le roi & la reine avoient fondé ce couvent sous le nom de l'Observance, en considération d'un religieux, nommé frere Jean Bourgeois, qu'ils honoroient d'une estime singuliere.

que moi & mes états sommes à votre service, & que je me regarde comme le moindre de vos sujets : le roi rougit un peu du compliment, & lui répondit avec beaucoup d'amitié. Ensuite ils sortirent ensemble à cheval, en s'entretenant jusqu'à l'église où ils entendirent la messe ; à l'offrande, le duc présenta au roi une piece d'argent qu'il offrit à l'autel, suivant l'usage de ce temps-là. Les deux princes s'en retournerent ensemble, & le roi retint le duc à dîner, avec le comte de Ligny & le seigneur d'Avesnes.

Pendant le repas la conversation roula sur la chasse, les chevaux & les chiens ; on y parla de tournois, de guerre & de galanterie : le comte de Ligny en prit occasion de dire au roi que le duc de Savoie avoit dessein de lui faire présent d'un page qui n'avoit pas encore quatorze ans, & qui à cet âge-là étoit aussi hardi cavalier qu'il en eût jamais vu, & que si sa majesté vouloit en avoir le plaisir, elle le verroit en allant à vêpres à l'abbaye d'Ainay. Le roi y consentit, & demanda au duc qui étoit ce joli page : Monseigneur, répondit le duc, je le tiens de l'évêque de Grenoble, son oncle ; c'est un de vos sujets, & il sort d'une maison de votre province de Dauphiné, qui a donné aux prédécesseurs de votre majesté de grands capitaines ; mon cousin de Ligny l'a vu avec plaisir, & vous en jugerez.

Bayard n'étoit pas présent à cette conversation, mais elle lui fut bientôt rapportée. Il en ressentit plus de joie, dit son historien, *que si le roi lui eût donné sa ville de Lyon.* Il courut aussi-tôt vers l'écuyer du duc de Savoie, & lui dit : je viens d'apprendre, *mon cher maître, mon ami*, que monseigneur a parlé de moi au roi, & que sa majesté veut me voir aujourd'hui sur mon cheval, je vous prie en grace de le faire mettre en état de paroître devant les princes ; en même-temps il lui présenta quelqu'argent, que cet officier refusa. Il aimoit Bayard comme son enfant : allez seulement, lui dit-il, vous mettre en état de paroitre, & quant à votre cheval, c'est mon affaire ; je souhaite que vous ayez le bonheur de plaire au roi, il ne peut vous rien arriver de plus heureux, & avec l'aide de Dieu, vous pourrez devenir assez grand seigneur pour me rendre service à moi-même. N'en doutez pas, mon cher maître, répondit Bayard, j'ai reçu de vous de trop bonnes leçons, depuis que je suis à son altesse, pour en être ingrat, & si jamais j'ai du bien, vous vous en appercevrez.

Il alla tout de suite s'habiller & se parer de son mieux, en attendant l'heure de monter à cheval, & que le premier écuyer vînt le prendre. Celui-ci, qui prévoyoit que le chevalier alloit changer de maître, lui dit avec amitié : mon cher Bayard, quelque

quelque ſatisfaction que je reſſente de votre avancement, je n'en ai pas moins de regret de vous perdre de vue ; j'apprends que vous allez paſſer au ſervice du roi de France, vous ne pouvez ſouhaiter rien de plus avantageux, ni de plus belle occaſion de vous faire un nom & une fortune. Dieu le veuille, répondit Bayard, & qu'il me faſſe la grace de pratiquer les leçons de vertu que j'ai reçues de vous depuis que je ſuis ſous votre gouvernement : j'eſpere qu'avec ſon aide vous n'aurez jamais de moi que de bonnes nouvelles ; & ſi je ſuis un jour en état d'être reconnoiſſant, je n'en perdrai pas l'occaſion.

L'heure de partir venue, ils monterent à cheval, celui de Bayard étant paré & ajuſté comme pour le roi même, & ſe rendirent dans les prairies d'Ainay. Les princes & leurs cours y arriverent par eau un moment après, & le roi eut à peine mis pied à terre qu'il apperçut l'écuyer & le page à cheval. Page, mon ami, s'écria-t il, donnez de l'éperon : ce que Bayard fit à l'inſtant avec la grace d'un homme qui auroit eu trente ans d'exercice ; & au bout de la carriere, il lui fit faire trois ou quatre ſauts, & revint vers le roi à bride abattue, & s'arrêta tout court devant lui avec une adreſſe admirable. Le roi en fut charmé, ainſi que toute la compagnie ; & ſa majeſté voulant en avoir encore le plaiſir, lui cria : *pique*, page,

pique. (Les autres pages répéterent piquez, piquez ; de là le surnom de *Piquet* lui est resté fort long-temps.) Cette seconde course fournie, le roi dit au duc de Savoie : mon cousin, il est impossible de manier mieux un cheval ; je vois que le comte de Ligny ne m'a rien dit de trop de votre page ; je n'attends pas que vous m'en fassiez présent, c'est à moi à vous demander le page & le cheval : *Monseigneur*, répondit le duc, le maître est à vous, le page doit bien vous appartenir ; je souhaite qu'il ait un jour le bonheur de vous rendre de bons services. Il est impossible, reprit le roi, qu'il ne devienne homme de bien : comte de Ligny, je vous le remets, à la charge que son cheval sera à lui, & nourri avec les vôtres. Le comte jugeoit trop bien des rares qualités de Bayard, pour ne pas le recevoir avec plaisir, & ne prévoir pas l'honneur qu'il en auroit par la suite. Il le plaça parmi ses pages, & à mesure que les vertus de l'enfant se développoient, le maître conçut tous les jours plus d'amitié & de tendresse pour lui. Enfin, après trois ans de service, Bayard ayant atteint sa dix-septieme année, le comte le fit homme d'armes dans sa compagnie, & gentilhomme de sa maison, aux gages de trois cents livres.

Le duc de Savoie passa encore quelques jours à Lyon en plaisirs & en fêtes avec le roi & toute la cour, ensuite il prit

congé de sa majesté, & retourna dans ses états. Le roi ne s'en sépara pas sans peine, & suivant son humeur généreuse, il le combla de magnifiques présents. Peu après il quitta lui-même la ville de Lyon, pour continuer la visite de son royaume, à quoi il employa près de trois années, & termina son voyage par se rendre dans la même ville.

Pendant le séjour qu'il y fit, un seigneur de la comté de Bourgogne, nommé Claude de Vaudrey, bon officier, & qui aimoit les exercices militaires, demanda au roi, & obtint la permission de donner un tournoi pour occuper la jeune noblesse. Ce tournoi devoit consister en courses de chevaux, & en combats à pied & à cheval, à la lance & à coups de haches. Le roi qui aimoit tout ce qui étoit l'image de la guerre, l'ayant accordé, le seigneur de Vaudrey fit attacher à un poteau ses écussons (*f*), où tout gentilhomme qui vouloit entrer en lice devoit mettre la main, & ensuite donner son nom au roi d'armes du tournoi. Bayard, fait homme d'armes depuis quelques jours, vint à passer avec

(*f*) Ses armes étoient emmanchées de gueules & d'argent. Cette maison, très-illustre dans la comté de Bourgogne, portoit pour devise : *j'ai Valu, Vaux & Vaudrai*, par allusion à trois terres qu'elle possédoit, Vaux, Vallu & Vaudrey. J'ignore si elle subsiste encore.

un de ses camarades devant ses écussons ; & s'arrêta tout pensif, & violemment tenté de paroître dans la carriere : hélas ! disoit-il, si je savois où prendre de quoi me mettre en état de combattre ici, je toucherois bien volontiers à ces écussons. Ce camarade, nommé Bellabre, (g) gentilhomme comme lui du comte de Ligny, surpris de son action & de le voir rêver, lui en demanda la cause : Ah ! mon ami, répondit Bayard, la main me démange de toucher-là ; mais quand je l'aurai fait, qui me fournira des chevaux & des équipages convenables ? Bellabre un peu plus âgé que lui, & plus avisé, lui dit : te voilà bien en peine, camarade ; n'as-tu pas ici ton oncle, ce gros abbé d'Ainay ? (h) Si tu veux m'en croire, nous l'irons voir ensemble, & s'il te refuse de l'argent, je me charge de prendre crosse & mitre, & tout ce que je pourrai attraper. Non pas, mon ami, dit Bayard,

(g) Pierre de Pocquieres, seigneur de Bellabre, du Limousin. Il fut toute sa vie ami de Bayard, & le suivit dans presque toutes ses campagnes. Il en sera parlé honorablement dans le cours de cette histoire.

(h) L'abbé d'Ainay n'étoit pas oncle de Bayard ; il y avoit entr'eux la distance du troisieme au cinquieme degré. Son nom étoit Théodore Terrail. Il posséda son abbaye quarante-huit ans, & y mourut en 1505. Sa sépulture se voit encore au milieu de la nef. *Voyez la note* (b) *de la Généalogie.*

respectons l'église & ses ministres : j'espere, reprit Bellabre, n'être pas à la peine d'en venir-là ; quand ton oncle saura ton dessein, & que tu es aimé du roi, il fera les choses généreusement. Bayard, rassuré par son ami, ne balança plus, & du même pas alla toucher aux écussons.

Le roi d'armes (Mont-Joye) qui étoit préposé pour recevoir les noms des combattants, fut surpris de la hardiesse du jeune homme, & lui dit : comment, *Piquet*, vous n'êtes encore qu'un enfant, & vous voulez vous jouer au seigneur de Vaudrey, qui est un des *plus rudes chevaliers* de la chrétienté ? Mont-Joye, reprit Bayard, si j'ai touché là, croyez que ce n'est ni par orgueil, ni par fausse gloire, c'est pour apprendre le métier des armes de ceux qui peuvent m'en donner des leçons ; & Dieu aidant, j'espere m'en tirer à la satisfaction des dames. Le roi d'armes sourit, en admirant tant de résolution & de sagesse dans un homme de dix-sept ans. Bientôt toute la ville sut que Bayard avoit touché aux écussons du tournoi : le bruit en alla au comte de Ligny, qui, ne pouvant contenir sa joie, courut en faire par au roi : ce prince n'en fut pas moins charmé, & répondit : *Mon cousin, je vous ai donné-là un éleve qui vous fera de l'honneur, le cœur me le dit.* Je souhaite, Sire, répliqua le comte, qu'il se tire bien de cette affaire-ci,

mais il est bien jeune pour se mesure avec le seigneur de Vaudrey.

Toucher aux écussons n'étoit pas le plus difficile, l'embarras étoit d'avoir de l'argent pour paroître avec éclat. Je ne sais, disoit Bayard à Bellabre, comment aborder l'abbé d'Ainay, si tu ne me sers d'introducteur; je suis bien assuré que si mon oncle l'évêque de Grenoble étoit chez lui, je pourrois compter sur sa bourse, mais il est à son abbaye de S. Saturnin à Toulouse; quand je lui écrirois, jamais la réponse ne pourroit venir à temps. Ne t'inquiete pas, répondit Bellabre, nous irons demain chez l'abbé, & je fais mon affaire d'en tirer de l'argent. Le lendemain les deux amis se firent conduire à Ainay par la Saône, & à peine furent-il débarqués, que le premier homme qu'ils apperçurent dans la prairie, fut l'abbé lui-même qui disoit son office avec un de ses religieux. Il l'aborderent respectueusement; mais l'abbé déjà instruit que son neveu avoit touché aux écussons, & qui sentit ce que cette visite signifioit, ne leur fit pas grand accueil, & portant la parole à Bayard: Qui vous a rendu si téméraire, lui dit-il, que d'aller toucher aux écussons de messire Claude de Vaudrey? Il n'y a que trois jours que vous étiez encore page, à peine avez-vous dix-sept ou dix-huit ans; il vous conviendroit mieux d'avoir encore le fouet à l'école, que de montrer

tant de vanité. Mon cher oncle, répondit modestement le chevalier, je vous proteste qu'il n'entre point de vanité dans mon action, je n'ai point d'autre dessein que de me montrer digne de l'honneur que j'ai de vous appartenir, & d'être d'une maison où la vertu est depuis long-temps héréditaire; ainsi, *Monseigneur*, je vous supplie, autant que je puis le faire, de m'aider de quelqu'argent, d'autant que je n'ai ici ni parent, ni ami à qui je puisse m'adresser, que vous seul. Ma foi, repartit assez brusquement l'abbé, cherchez qui vous en prêtera, les biens d'église ont été donnés pour faire prier Dieu, & non pas pour être dissipés en tournois. Alors Bellabre prenant la parole, repartit: *Monseigneur*, sans le mérite & les vertus de vos aïeux, vous ne seriez pas abbé d'Ainay; vous en avez obligation à la gloire qu'ils ont acquise & à leur nom que vous porté; vous leur en devez de la reconnoissance, & vous ne sauriez mieux la témoigner qu'en faisant du bien à votre neveu: jusqu'ici il vous a fait honneur, il a les bonnes graces du roi & celles du comte notre maître, qui l'a déjà fait homme d'armes dans sa compagnie; le roi même sait qu'il doit combattre, & vous devez être ravi de lui voir de l'émulation, & contribuer à son avancement; peut-être vous en coûtera-t-il deux cents écus pour le mettre en équipage, & vous en aurez

de l'honneur pour dix mille. L'abbé ne manqua pas de répliquer, ni les gentilshommes de lui répondre, si bien que l'oncle se rendit enfin, & consentit d'aider son neveu.

Il les conduisit chez lui; & ayant ouvert une armoire, il y prit une bourse de laquelle il tira cent écus qu'il remit à Bellabre, en lui disant: mon gentihomme, chargez-vous de cet argent, & d'acheter deux chevaux à ce brave gendarme, il a encore la barbe trop jeune pour que je m'en fie à lui, & je vais écrire un mot à Laurencin pour qu'il lui fournisse les habillements dont il pourra avoir besoin. Je vous remercie pour lui, & en mon particulier, dit Bellabre, comptez sur notre reconnoissance, & que nous publierons vos bienfaits.

L'abbé écrivit donc au marchand de fournir au jeune homme les étoffes qui lui seroient nécessaires pour paroître honorablement au tournoi, comptant que le tout ne passeroit pas cent francs, mais il se trompa étrangement à son calcul. Les deux amis prirent congé de l'abbé, emportant son argent & son billet d'ordre, & fort contents du succès de leur voyage. A peine furent-ils dans leur batteau, que Bellabre dit à Bayard: sur mon ame, camarade, il me vient une bonne pensée, c'est que quand Dieu nous envoie une bonne fortune, c'est à nous d'en profiter; tu sais que ce que l'on attrape à moines porte

bénédiction ; nous tenons le billet de l'abbé, il n'a point limité l'ordre qu'il donne à Laurencin ; crois-moi, doublons le pas avant que ton oncle se ravise, & prends des habits pour ce tournoi-ci, & pour quatre tournois encore, car aussi bien tu n'en auras autre chose de ta vie.

Bayard rit de bon cœur de la saillie de son ami : tu as raison, lui dit-il, faisons diligence, car si le bon homme fait ses réflexions, nous ne tenons rien, il ne manquera pas d'envoyer ses ordres, & de fixer la somme qu'il veut dépenser. L'événement justifia leur prévoyance. Ils hâterent donc leur conducteur, & dans un moment ils se rendirent chez Laurencin, à qui Bellabre porta la parole : nous venons, dit-il, de chez l'abbé d'Ainay, oncle de mon camarade, qui a fait une action bien généreuse ; il a su que son neveu à touché aux écussons du seigneur de Vaudrey, & il a été charmé de le voir marcher sur les traces de ses ancêtres ; comme il sait que nous logeons ensemble, il nous a envoyé chercher ce matin, & après nous avoir bien régalés, il a donné à son neveu trois cents beaux écus pour avoir des chevaux, & afin que personne ne paroisse avec plus d'éclat que lui au tournoi, il lui a encore remis cette lettre adressée à vous, pour que vous lui donniez tout ce qu'il lui faut pour l'habiller ; mais, de grace, ne perdons pas un moment, car l'heure

nous appelle à notre devoir. Laurencin prit la lettre, la lut, & leur dit : soyez les bien venus, Messieurs, tout est ici à votre service, & à celui de M. l'abbé ; sa générosité ne m'étonne pas, je n'ai jamais connu d'homme plus raisonnable, ni plus judicieux ; j'ai eu affaire à lui pour de bonnes sommes, sans jamais aucunes difficultés..... Il alloit étendre la conversation, lorsque Bellabre, qui n'étoit pas venu pour écouter les éloges de l'abbé, l'interrompit : nous vous avons dit que nous sommes très-pressés, lui dit-il, ne nous retardez pas. Alors le bourgeois, pour servir leur impatience, leur fit présenter tout ce qu'il avoit de plus beau & de meilleur goût en velours, satin & étoffes d'or & d'argent dont ils choisirent, avec toute la diligence possible, pour sept à huit cents livres, & les mirent entre les mains des tailleurs, avec ordre d'y mettre les ciseaux à l'instant même.

Cependant l'abbé s'applaudissoit de s'être défait de son neveu à meilleur marché qu'il n'avoit cru. Il se mit à table avec bonne compagnie qui dînoit chez lui, & pendant le repas, il raconta l'aventure : j'ai eu ce matin, dit-il, une terrible étrenne : mon petit étourdi de neveu de Bayard n'est-il pas allé toucher aux écussons de messire Claude de Vaudrey, & ne m'a-t-il pas fallu lui donner de l'argent pour se monter, & un ordre à Laurencin de lui fournir tout

ce qu'il lui faudra pour *s'accoutrer*. Vous avez fait là une fort bonne action, *Monseigneur*, lui dit son secrétaire ; votre neveu, tout jeune qu'il est, veut se distinguer comme ont fait tous ses ancêtres, & sur-tout votre aïeul ; mais une chose me choque ici ; c'est que votre ordre à Laurencin est illimité, & que si votre neveu veut des étoffes pour deux mille écus, Laurencin les lui donnera. L'abbé, après avoir un peu rêvé, s'écria : vous pensez juste, je n'ai pas borné la somme : appellez bien vîte le maître-d'hôtel. Celui-ci venu, l'abbé lui dit : il faut que vous alliez tout à l'heure chez Laurencin lui dire de ma part que j'ai donné ce matin un billet d'ordre à mon neveu pour prendre chez lui des étoffes pour paroître au tournoi, mais que je ne veux pas qu'il en donne au-delà de cent ou cent vingt livres ; allez vîte, & revenez de même. Le maître-d'hôtel partit à l'instant, fit diligence, & s'acquitta de sa commission. Cela est déjà fait, dit le marchand, sans lui donner le temps d'achever ; je vous assure que le neveu de M. l'abbé est un aimable gentilhomme, & que je lui ai donné de quoi faire honneur à son oncle. Et pour combien d'argent en a-t-il pris, répliqua le maître-d'hôtel ? Je vais vous le dire, reprit Laurencin. Aussi-tôt il ouvrit ses livres, & il trouva qu'il y en avoit pour près de huit cents livres : *par notre-dame*, s'écria l'autre,

vous avez tout gâté ; je venois vous dire de n'en pas donner pour plus de cent ou de cent vingt livres. L'ordre ne porte pas cela, repartit Laurencin ; au contraire, il porte de donner ce que le jeune homme demandera, & s'il eût voulu le double, je n'en aurois pas fait de difficulté. Le mal est fait & sans remede, dit le commissionnaire, & il reprit le chemin de l'abbaye, où il trouva l'abbé avec sa compagnie où il les avoit laissés, c'est à dire, à table. Quand son maître le vit arriver, il lui demanda compte de sa commission. Je suis allé bien vîte, répondit-il, mais j'étois parti trop tard, *votre neveu avoit déjà fait sa foire, il n'en a pris que pour huit cents livres. Sainte-Marie*, pour huit cents livres, s'écria l'abbé, en élevant les bras par dessus sa tête ! courez chez lui, & lui dites de reporter chez Laurencin ce qu'il a pris au-delà de cent vingt livres, autrement qu'il n'aura jamais rien de moi.

Bayard de son côté prévint ce qui pouvoit arriver ; il ne se tint pas chez lui, & chargea ses gens de donner de l'exercice à quiconque viendroit de la part de son oncle ; en sorte que quand le maître-d'hôtel revint, on lui dit que Bayard étoit chez le comte de Ligny : ne l'ayant pas trouvé-là, il revint sur ses pas ; & on lui dit que le chevalier étoit allé essayer des chevaux au-delà du Rhône ; enfin on le fit courir pendant deux heures par-tout où

Bayard n'étoit pas. Voyant donc qu'on se moquoit de lui, il prit le parti de s'en retourner rendre compte à son maître de son voyage & de son succès. C'est un petit frippon, dit l'abbé, il s'en repentira. Cependant tout le mal qui lui en arriva, fut d'avoir des habits, des chevaux & de l'argent, & de laisser à son oncle le temps de s'en consoler.

Les deux amis, Bayard & Bellabre, ayant fait leur coup à leur grande satisfaction, eurent chacun trois habillements uniformes pour le tournoi; car Bayard voulut que son ami y parût avec ses livrées, n'ayant rien l'un & l'autre qu'ils ne partageassent.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir des chevaux; l'occasion s'en présenta d'elle-même. Un gentilhomme Piémontois, arrivé à Lyon depuis peu de jours, s'étoit cassé une jambe par une chûte: il avoit deux chevaux de maître qu'il se détermina à vendre pour ne pas les nourrir à rien faire. Bellabre en fit la découverte, en parla à son ami, & le conduisit chez le gentilhomme malade, avec lequel le marché fut aisé à conclure: il les leur donna à essayer, après quoi le prix fut accordé à cent dix écus pour les deux chevaux; l'argent fut délivré, avec deux écus pour ses valets, qui conduisirent les chevaux au logis de leurs nouveaux maîtres.

Le tournoi étant indiqué à trois jours

de là, les deux gentilshommes employerent cet intervalle à faire panser & orner leurs chevaux avec tout le soin & la recherche possibles ; comme firent tous ceux qui devoient combattre.

Suivant le ban qui avoit été publié, avec la permission du roi, le tournoi commença le lundi 20 Juillet 1494. Le seigneur de Vaudrey, qui en étoit l'auteur, entra le premier dans la carriere & s'essaya contre plusieurs braves gentilshommes de la maison ou des troupes du roi, entr'autres Jacques Galyot de Genouillac, seigneur d'Aster, sénéchal d'Armagnac, qui fut depuis grand-écuyer de France, & grand-maître de l'artillerie ; Germain de Bonneval ; Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt ; le seigneur de Châtillon, de la maison de Coligny ; le seigneur de Bourdillon, & nombre d'autres, la plupart honorés de l'amitié particuliere du roi, & qui firent des merveilles. Or le ban portoit, qu'après que chacun auroit fait sa charge, il feroit le tour de la lice à visage découvert, pour que les spectateurs jugeassent qui auroit bien ou mal combattu.

Le chevalier Bayard alors dans sa dix-huitieme année, encore foible & délicat en apparence, se mit en rang à son tour, & fit là son coup d'essai, que l'on jugea un peu téméraire pour son âge. Cependant, soit que par cette même raison le seigneur de Vaudrey voulût le favoriser, soit par-

son adresse & sa force, il emporta les suffrages, & tout le monde convint que personne n'avoit si bien fourni la carriere, tant à pied qu'à cheval. Les dames surtout se récrierent d'admiration, & quand il passa devant elles à visage découvert, elles le louerent dans leur patois, en termes singuliers : *Vey vos cest eu malotru, il a mieux fay que tous los autres.* Toute cette belle assemblée lui rendit le même témoignage, auquel le roi voulut bien ajouter le sien propre, en disant au comte de Ligny pendant son souper : « *par la foi de mon* » *corps*, mon cousin de Ligny, Piquet » a montré aujourd'hui, pour son coup » d'essai, ce qu'il doit être un jour ; c'est » le plus beau présent que je vous aie fait » de ma vie. Sire, répondit le comte, » c'est à votre majesté que l'honneur en » reviendra, & c'est à l'ardeur de lui plaire » qu'il doit la gloire du tournoi ; je ne » suis inquiet que d'une chose, c'est de » savoir la part que l'abbé d'Ainay pren- » dra au succès de son neveu ». Le roi qui savoit déjà l'aventure, & qui en avoit ri de bon cœur, s'en divertit encore avec toute sa cour.

Environ un an après ce tournoi, le comte de Ligny prit Bayard en particulier, & lui dit : Piquet, mon ami, vous avez trop bien commencé le métier des armes, pour ne pas le continuer ; ce métier veut être exercé ; ainsi quoique je vous aie fait

gentilhomme de ma maiſon avec trois cents livres de gages, & trois chevaux entretenus, je vous ai encore mis dans ma compagnie d'ordonnance, & mon avis eſt que vous alliez joindre vos camarades. Vous trouverez d'auſſi braves hommes qu'il y en ait en France, & qui s'exercent journellement aux armes, joutes, & tournois, vous ne pouvez être mieux qu'avec eux en attendant qu'il y ait la guerre.

Bayard qui ne ſouhaitoit rien avec plus d'ardeur, l'en remercia comme de la plus grande grâce qu'il en eût reçu de ſa vie. Monſeigneur, lui dit-il, vous me prévenez; j'étois dans le deſſein de vous demander la permiſſion de me rendre à la compagnie, dont j'ai entendu parler avec éloge, & mon empreſſement eſt tel, que ſi vous le trouvez bon, je partirai dès demain, & *j'eſpere en valoir mieux toute ma vie.* J'y conſens, répondit le comte, mais je veux auparavant vous mener prendre congé du roi après ſon dîner. Il l'y conduiſit en effet au moment que le roi ſortoit de table : Sire, lui dit le comte, voici votre Piquet qui vient prendre congé de votre majeſté, il va joindre ſes compagnons en Picardie. Bayard ſe mit à genoux devant le roi avec un air modeſte & aſſuré. Ce prince le regarda gracieuſement, & lui dit : *Piquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vu du commencement, & vous ſerez prud'homme;*

vous allez dans un pays où il y a de belles dames ; faites tant que vous acquériez leurs bonnes graces , & adieu , mon ami. Bayard rendit graces au roi avec respect , & ensuite prit congé des princes & seigneurs , qui tous l'embrasserent , & lui témoignerent le regret qu'ils avoient de le perdre , pendant que de son côté il n'avoit jamais ressenti tant de plaisir , & qu'il eût voulu être déjà rendu à son quartier.

Le roi fit appeller un de ses valets-de-chambre qui gardoit sa cassette , & lui ordonna de compter au chevalier trois cents écus , & lui fit encore présent d'un de ses plus beaux chevaux. Bayard , en reconnoissance , donna trente écus au valet-de-chambre , & dix à celui qui lui amena le cheval ; & ce premier trait de générosité augmenta encore l'estime de tous ceux qui en furent instruits.

Le comte le ramena chez lui , & le soir il lui donna des conseils avec la tendresse d'un pere , ne lui recommandant autre chose que la religion , l'honneur & la vertu. Et l'embrassant enfin les larmes aux yeux , il lui dit : Adieu , mon ami , vous partirez demain avant que je sois levé , je vous souhaite toute prospérité & bon voyage. Bayard , un genoux en terre , & lui baisant la main qu'il mouilloit de ses pleurs , prit son dernier congé , & se retira , suivi de tous les gentilshommes & officiers de la maison , qui l'embrasserent tendrement ,

& l'assurerent du regret qu'ils avoient d'être séparés de lui. Dans le moment le tailleur du comte lui apporta de sa part deux riches habillements complets, & un de ses gens lui apprit que ce seigneur lui avoit envoyé, par un palefrenier, le plus beau cheval de son écurie tout harnaché. Le chevalier, surpris de tant de bienfaits ajoutés à ceux dont le comte l'avoit déjà comblé, chargea le tailleur de lui en faire ses très-humbles remerciements, puisqu'il ne pouvoit s'en acquitter lui-même, lui donna vingt écus pour lui, & dix pour le palefrenier. Ensuite il fit ses malles, pour que rien ne retardât son départ.

Dès qu'il fut jour, il fit partir ses meilleurs chevaux au nombre de six, beaux par excellence, après eux ses équipages, & lui-même les suivit avec cinq ou six autres bons chevaux qu'il avoit encore. Bellabre, son ami & son compagnon, ne put être du voyage, parce qu'il attendoit une couple de beaux chevaux qui lui venoit d'Espagne; mais il le conduisit quelques lieues, & lui promit de le rejoindre dans peu.

Bayard marcha à petites journées pour ne point fatiguer ses équipages; & quand il fut à trois lieues d'Aire en Picardie, où étoit la compagnie du comte de Ligny, il envoya un de ses gens pour lui préparer son logis. Dès que ses camarades le surent si proche, ils monterent à cheval au nom-

bre de cent vingt gentilshommes, & vinrent à ſa rencontre, croyant ne pouvoir faire trop d'honneur à un homme chéri du roi & de leur capitaine, & que depuis long-temps ils déſiroient poſſéder, ſur la réputation qu'il s'étoit faite. Ils le joignirent à demi-lieue de la ville, & l'abord ſe fit de part & d'autre avec de grands témoignages de joie, d'eſtime & d'amitié, & ils le conduiſirent à la ville, où ſon entrée avoit l'air d'un triomphe, & où les dames, déjà aux fenêtres, étoient impatientes de voir ce jeune gentilhomme dont on leur avoit tant vanté les vertus, la ſageſſe & la grandeur d'ame.

Tout ce beau cortege étant arrivé au logis du chevalier, le ſouper ſe trouva prêt, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés; une partie de la compagnie y reſta, & la converſation roula toute ſur le chevalier, particuliérement ſur ſon ſuccès au tournoi du ſeigneur de Vaudrey, & ſur les bonnes graces du roi.

Meſſieurs mes compagnons, répondit modeſtement Bayard, je n'ai pas encore eu le temps de mériter les louanges que vous me donnez; mais avec l'aide de Dieu, & ſur vos traces, j'eſpere valoir quelque choſe un jour. Un de la compagnie, nommé Tardieu, homme de bonne humeur, & aimant le plaiſir, interrompit la converſation, & s'adreſſant au chevalier: Camarade, lui dit-il, vous n'êtes pas venu à la

garnison sans avoir la bourse bien garnie ; je vous apprends que les dames de cette ville effacent toutes celles de la province, & qu'en particulier celle chez qui vous êtes logé est une des plus belles ; elle sera ici demain, vous en jugerez. Je suis d'avis que pour votre bienvenue, vous fassiez parler de vous, & que vous donniez aux dames un tournoi dans huit ou dix jours : il y a long-temps qu'elles n'en ont vu ; elles vous en sauront gré, & moi en particulier je vous aurai obligation de la premiere grace que je vous aurai demandée. Quand vous auriez souhaité de moi chose plus difficile, répondit Bayard, soyez assuré que je ne vous l'aurois pas refusée, à plus forte raison une chose qui me fait plus de plaisir qu'à vous même; chargez-vous seulement d'en avoir la permission de notre commandant, & de m'envoyer le trompette. Ne vous inquiétez pas de permission, répliqua Tardieu, le capitaine Louis d'Ars (*i*) nous l'a donnée pour toujours : dans trois ou quatre jours il sera ici ; & s'il y a du mal, je le prends sur moi. Cela

(*i*) L'un des plus illustres capitaines de son temp. Il étoit Dauphinois, parent & voisin de Bayard. On m'a assuré que sa maison subsiste encore à quelques lieuer de Grenoble, mais non pas à beaucoup près dans l'éclat ou devroit être la postérité d'un si grand homme, & d'une si ancienne noblesse.

étant, dit Bayard, vous ſerez ſatisfait dès demain. Cependant l'heure de ſe ſéparer vint, chacun ſe retira avec promeſſe de ſe rejoindre le lendemain de bonne heure au même endroit. Tardieu y arriva le premier, & débuta par dire : Camarade, voici notre trompette que je vous amene, il n'y a plus à s'en dédire.

Quoique le chevalier, fatigué d'une longue marche, eût eu beſoin de repos, cependant la propoſition que Tardieu lui avoit faite de donner un tournoi, ne lui avoit pas permis de dormir un moment; il avoit paſſé toute la nuit à en diſpoſer l'ordonnance, qui ſe trouva déjà dreſſée, quand Tardieu entra. Elle portoit que « Pierre de Bayard, gentilhomme du » Dauphiné, nouvellement initié au mé- » tier de la guerre, des ordonnances du » roi, ſous les ordres de haut & puiſſant » ſeigneur, monſeigneur le comte de Ligny, » faiſoit crier & publier un tournoi au » vingt de juillet, hors & tout proche les » murs de la ville d'Aire, à tous venants, » pour y combattre à trois coups de lance » ſans lice, à fer émoulu, & armés de » toutes pieces, & douze coups d'épée, » le tout à cheval; dont le prix pour le » mieux faiſant ſera un braſſelet d'or » émaillé de ſa livrée, du poids de trente » écus. Que le lendemain ſeroit combattu » à pied, à la lance, à une barriere de hau- » teur d'appui; & qu'après la lance rom-

» pue, il y auroit assaut à coups de hache,
» à la discrétion des juges & gardes du
» camp, dont le prix pour le mieux faisant
» seroit un diamant de la valeur de qua-
» rante écus. » Quand Tardieu eut lu cette ordonnance, il s'écria : Mon compagnon, jamais Lancelot, Tristant ni Gauvain ne l'eussent mieux dressée : trompette, va crier cela par la ville, & d'ici à trois jours, dans toutes les garnisons de la province, pour que tous nos amis en soient instruits. Or, il y avoit alors en Picardie plusieurs compagnies faisant ensemble sept à huit cents hommes d'armes, celles du maréchal de Cordes (*k*), des Ecossois, du brave & illustre seigneur de la Palice (*l*), & plusieurs autres, qui toutes apprirent par le trompette l'indication du tournoi à Aire, à huit ou dix jours de là. Tous ceux qui voulurent se mettre sur les rangs, hâterent leurs équipages, &, malgré la briéveté du terme, ils s'y rendirent au nombre de quarante ou cinquante.

Dans cet intervalle arriva le vaillant capitaine Louis d'Ars, qui fut charmé d'être venu à temps pour assister au tournoi. Dès que Bayard le sut arrivé, il alla lui rendre ses devoirs, & en fut accueilli

(*k*) Philippe de Crevecœur, seigneur Picard, mort en 1494.

(*l*) Jacques Chabannes. *Voyez à la fin du livre, note premiere.*

avec toutes les démonstration de joie possibles, comme un homme attendu, & comme un compatriote, & même un proche voisin. Pour surcroît de satisfaction au chevalier, son bon ami Bellabre arriva aussi le jour d'après le commandant, & eut de tout le monde une réception digne d'un ami de Bayard, & d'un camarade annoncé. Alors ce ne fut plus que plaisirs, fêtes & bals pour les dames, en attendant le jour désiré. Bayard fit voir par-tout tant de graces, de sagesse & de générosité, que les dames de la ville & celles de la province, venues pour la fête, ne pouvoient se lasser de le louer, ni s'empêcher de lui donner unanimement la préférence, sans que pour cela il conçut aucune vanité, ni ses compagnons aucune jalousie.

Enfin le jour indiqué arriva. On disposa l'ordonnance du tournoi, & chacun se présenta en état de combattre. Les deux juges du camp furent le capitaine Louis d'Ars, & le seigneur de Saint-Quentin, capitaine des Ecossois. Le nombre des combattants se trouva de quarante-six, que les juges du camp partagerent au sort en deux bandes de vingt-trois contre vingt-trois. Cela fait, & les combattants étant prêts d'entrer en lice, le trompette sonna, & publia distinctement l'ordonnance du tournoi.

Suivant cette ordonnance, le chevalier parut le premier dans la barriere, & celui

qui ſe préſenta pour eombatre contre lui, fut Aymond de Salvaing, ſeigneur de Boiſſieu (*m*) ſon couſin, ſurnommé par ſobriquet *Tartarin*, comme Bayard avoit celui de *Piquet*, ſuivant la coutume de ce temps-là. Ils coururent l'un à l'autre ſi vivement, que Boiſſieu rompit ſa lance à demi-pied du fer, & Bayard l'atteignit au haut du garde-bras, & mit la ſienne en cinq ou ſix pieces. Auſſi-tôt deux trompettes ſonnerent pour annoncer ce bel aſſaut. Ils retournerent à la ſeconde charge, & Tartarin atteignit Bayard ſi rudement au coude, qu'il fauſſa ſon garde bras, & que tous les aſſiſtants crurent qu'il lui avoit percé le bras de part en part. Le chevalier frappa Tartarin au-deſſus de la viſiere, & lui enleva un bouquet de plumes qu'il portoit. Enfin la troiſieme charge fut auſſi belle que les deux premieres.

Après eux parut Bellabre qui combattit contre un capitaine des Ecoſſois, nommé David de Fougas; ils rompirent auſſi chacun trois lances avec toute l'adreſſe poſſible, & à la ſatisfaction des ſepctateurs.

Enſuite le chevalier Bayard revint au combat à l'épée, ſuivant l'ordre du tournoi. Dès la premiere botte, il fit trois morceaux de la ſienne, & du tronçon il fournit le nombre de coups ordonnés, avec un

(*m*) *Voyez à la fin du livre, note ſeconde.*

ſuccès

ſuccès admirable. Les autres aſſaillants fournirent auſſi leur aſſaut chacun à leur tour, de ſorte que tous les aſſiſtants & même les deux juges du camp avouerent que l'on n'avoit jamais vu pour un jour mieux courir la lance, ni combattre à l'épée ; & les ſuffrages ſe réunirent en faveur de notre chevalier, de Tartarin, de Bellabre, du capitaine David, du bâtard de Chimay, homme d'armes dans la compagnie du maréchal de Cordes & de Tardieu. (*n*)

La journée faite, & chacun ayant rempli ſa carriere glorieuſement, on ſe rendit au logis du chevalier, qui avoit fait préparer un ſouper magnifique pour les combattants & nombre de dames invitées, & que le bruit du tournoi avoit attirées de dix lieues à la ronde. Le repas fut ſuivi de danſes & de plaiſirs juſqu'à une heure du matin, que chacun ſe retira. Tout le monde combla de louanges l'auteur de la fête, & convint qu'il n'avoit point d'égal dans les exercices, & qu'on ne pouvoit voir un gentilhomme plus accompli.

Suivant l'ordonnance du tournoi, raportée ci-deſſus, on ſe prépara le lendemain à

(*n*) Jean de Tardieu, (du Rivail le nomme *Miles Rhutunenſis*,) gentilhomme du Rouergue. Il êtoit homme d'armes dans la compagnie du comte de Ligny avant Bayard, avec lequel on le retrouvera pluſieurs fois dans cette hiſtoire. *Voyez les notes (op) du ſecond livre.*

recommencer. Tous les combattants ſe rendirent de bonne heure chez le capitaine Louis d'Ars, où le chevalier ſans peur & ſans reproche étoit déjà arrivé pour l'inviter à dîner avec le ſeigneur de Saint-Quentin, & les mêmes dames de la veille ; le capitaine le promit, & comme il étoit jour de dimanche, ils allerent enſemble à la meſſe, au retour de laquelle chaque cavalier donnant le bras à ſa dame, on ſe rendit chez le chevalier, où le dîner ſe trouva prêt, & où l'on fit encore meilleure chere que la veille. Le repas ne fut pas long, car à deux heures ſonnantes la trompette appella les combattants à la carriere pour fournir la ſeconde journée, ceux qui n'avoient pas remporté le prix du premier jour eſpérant être plus heureux le ſecond.

Les juges du camp, les ſeigneurs & les dames étant placés, Bayard entra le premier comme la veille, & eut pour adverſaire un gentilhomme du Haynaut, eſtimé fort brave, nommé Hannotin de Suker. Ils ſe porterent par-deſſus la barriere de ſi terribles coups, qu'en un inſtant leurs lances furent en pieces ; enſuite ils firent aſſaut à la hache, qu'ils avoient apportée pendue à la ceinture, & leurs coups furent tels qu'il ſembloit qu'ils ſe battiſſent à mort : enfin Bayard en porta un à ſon homme ſur l'oreille, avec tant de force, qu'il le fit d'abord chanceler, puis tomber ſur les genoux, & d'un ſeul coup, par-deſſus la

barrierre, lui fit baiſer la terre. Alors les juges crierent : *hola ! hola ! c'eſt aſſez ; qu'on ſe retire.*

Après eux, entra en lice Bellabre contre un gentilhomme de Gaſcogne, nommé Arnaulton de Pierreforade ; ils firent des merveilles, & dans un moment mirent leurs lances en éclats ; enſuite ils en vinrent à la hache ſi rudement, que celle de Bellabre fut rompue, & les juges les ſéparerent. Ce fut le tour de Tardieu avec ſon adverſaire David de Fougas, qui ſe firent admirer comme la veille, & après eux tous les combattants parurent, & firent tous des prodiges de force & d'adreſſe, en ſorte qu'il étoit plus de ſept heures quand le tournoi finit, & toute la compagnie avoua que pour un petit tournoi, on n'avoit jamais vu tant & de ſi habiles Athletes raſſemblés.

Chacun ſe retira pour ſe déſarmer, après quoi ils ſe rendirent tous chez le chevalier pour ſouper, où étoient déjà le capitaine Louis d'Ars, le ſeigneur de Saint-Quentin, & toutes les dames. Le repas ſurpaſſa les deux précédents ; & comme on peut bien le penſer, la converſation roula ſur les faits d'armes des deux journées ; chacun en dit ſon avis, & après le ſouper, il fut queſtion d'adjuger les deux prix. Les juges allerent aux opinions ; d'abord aux dames, les ſommant de dire franchement & ſelon leur conſcience qui avoit le mieux fait,

ſans favoriſer l'un plus que l'autre. Tout le monde, tant les gentilshommes que les dames, convint qu'en général on n'avoit jamais vu ſi bien faire ; mais les avis ſe réunirent en faveur du chevalier Bayard, & les prix des deux journées lui furent adjugés & remis pour les donner à qui bon lui ſembleroit. Les deux juges conteſterent poliment à qui prononceroit, mais le capitaine Louis d'Ars en déféra ſi abſolument l'honneur au ſeigneur de Saint-Quentin, qu'il ne put s'en défendre, & la trompette ayant ſonné pour faire faire ſilence : meſſeigneurs, dit-il, qui êtes ici préſents, tant ceux qui ont combattu, que ceux qui ont été ſpectateurs du tournoi dont meſſire Pierre de Bayard a donné les prix pour les deux journées, nous vous déclarons, & faiſons ſavoir, qu'après nous être bien conſultés & délibérés, monſeigneur Louis d'Ars & moi, en qualité de juges par vous délégués pour adjuger les deux prix, & après avoir recueilli les avis des braves & illuſtres gentilshommes & des belles & nobles dames qui ont aſſiſté au tournoi, nous avons trouvé que chacun a très-bien & vaillamment fait ſon devoir : mais que, ſans faire tort à aucun, toutes les voix ſont que le ſeigneur de Bayard a été *le mieux faiſant des deux journées :* c'eſt pourquoi les ſeigneurs & dames lui déferent l'honneur de diſpoſer des deux prix ; ainſi, ſeigneur de Bayard,

c'eſt à vous à les diſtribuer à qui vous jugerez à propos. Le chevalier rougit & demeura un peu interdit, puis prenant la parole : Monſeigneur, dit-il, je ne penſe pas avoir mérité cet honneur, & je crois que beaucoup d'autres l'ont mieux mérité que moi ; cependant puiſque les ſeigneurs & les dames veulent bien me l'accorder, je ſupplie tous mes compagnons, qui ont mieux combattu que moi, de trouver bon que je donne le prix de la premiere journée au ſeigneur de Bellabre, & celui de la ſeconde au capitaine des Ecoſſois, le ſeigneur David de Fougas, & en même-temps il les leur délivra, ſans que perſonne s'en plaignit, & auſſi-tôt les danſes & les plaiſirs commencerent comme la veille.

Pendant les deux années qui s'écoulerent depuis l'arrivée de Bayard en Picardie juſqu'au départ du roi pour le royaume de Naples, le chevalier donna fréquemment des tournois, dans la plupart deſquels il demeura vainqueur : il s'acquit l'eſtime & l'amitié de tout le monde ; & ſur-tout des dames, qui ne pouvoient ſe laſſer de louer ſa ſageſſe, ſa générosité, & ſes autres vertus.

(1494.) Charles VIII s'étant réſolu de revendiquer, par la force des armes, les droits qu'il avoit ſur le royaume de Naples, entra en Italie à la tête d'une armée nombreuſe, la traverſa toute entiere, ſans rencontrer d'obſtacle, & le 31

décembre, il fit ſon entrée à Rome, à la lueur des flambeaux, & la lance en arrêt, ſuivi de toutes ſes troupes. Il y exerça auſſi-tôt pluſieurs actes de ſouveraineté, y fit planter ſes juſtices, fit faire quelques exécutions de criminels, & donna à d'autres des lettres de graces. Le pape Alexandre VI, ſi connu par ſes crimes, n'ayant pu s'oppoſer à l'entrée du roi, s'étoit retiré dans le château Saint-Ange, pour ne pas être témoin de cet événement & de ſes ſuites. Le roi le fit venir à compoſition, & le força à le couronner empereur de Conſtantinople & roi de Naples; enſuite il partit pour ſoumettre ce royaume, où il laiſſa pour vice-roi Gilbert, comte de Montpenſier, prince du ſang. Le comte de Ligny qui ſuivit le roi dans ce voyage, s'y fit accompagner par le chevalier Bayard, tant pour avoir auprès de lui un jeune homme ſi brave, & qui lui étoit ſi cher, que pour lui donner occaſion de ſe ſignaler. Puffendorff rapporte un trait de ce voyage qui mérite ſa place ici. Il dit que le roi paſſant par Toſcane, voulut s'en rendre maître, qu'il s'empara d'une partie des places de ce duché, & qu'il tenta d'avoir le reſte: qu'après beaucoup de conférences avec les états, où on ne put convenir des conditions, un ſeigneur, nommé Pierre Caponi, prit en préſence du roi le cahier des propoſitions, le déchira, & dit fiérement: *Puiſque ſa majeſté nous demande*

l'impossible, elle n'a qu'à faire battre le tambour, & nous ferons sonner le tocsin ; le roi étonné d'un discours si hardi, rabattit beaucoup de ses demandes, & à la fin se désista totalement.

En passant à Grenoble, ce prince avoit choisi un nombre de gens du parlement pour s'en faire un conseil dans son voyage ; Jean Palmier, président à mortier, Antoine Putod, Jean Fléard & Jean Rabot, conseillers ; il nomma Fléard chancelier du royaume de Naples, par lettres du 20 mai 1495. Ce grand & savant personnage mourut, le 19 octobre de l'année suivante à Revero, proche de Mantoue, repassant en France avec tous ses confreres, après la révolte de Naples, dont nous parlerons bientôt.

Le roi, après sa glorieuse campagne, laissa une bonne partie de son armée pour la garde de ce royaume, & reprit le chemin de la France avec moins de dix mille hommes. Etant proche de Fornoue, il fut inopinément attaqué par une armée de soixante mille hommes, tant des troupes du pape, qui étoit l'auteur de l'entreprise, que des Vénitiens, du duc de Milan & d'autres princes d'Italie. Leur dessein étoit de le surprendre, le défaire & l'enlever lui-même : il y avoit un prix de cent mille ducats pour celui qui le rapporteroit au camp mort ou vif, & six ducats pour chaque tête de François ; mais le ciel en

disposa autrement. Charles, forcé de combattre avec si peu de forces, & comptant sur la valeur de ses troupes & de ses bons officiers (*o*) remporta une victoire complete, mit dix mille des ennemis sur la place, sans perdre plus de sept cents des siens, & le carnage auroit encore été plus grand, sans la crue subite d'une petite riviere qui empêcha le roi de profiter de son succès (*p*). Les ennemis y perdirent presque tous leurs chefs, sur-tout ceux des Vénitiens; plusieurs seigneurs de la maison de Mantoue y périrent; & le marquis lui-même ne dut son salut qu'à ses éperons & à la bonté de son cheval. Bayard se trouva dans l'armée du roi avec la compagnie du comte de Ligny; il s'y distingua plus que personne, & eut deux chevaux tués sous

(*o*) Parmi les gentilshommes qui combattirent à Fornoue, on compte nombre de seigneur Dauphinois, avec leurs compagnies, toutes composées de noblesse de la province: mais comme l'énumération en seroit trop longue, nous ne nommerons que les Terrails, les Allemans, les Sassenages, les Clermons, les Miolans, qui firent des prodiges de valeur.

(*p*) La nuit qui survint força les combattants de se séparer, le roi étant résolu d'achever le lendemain ce qu'il avoit si bien commencé: mais dans cet intervalle un torrent, qui divisoit les deux camps, s'accrut de la hauteur de sept pieds, & s'étant débordé, sauva, sans doute, les débris de l'armée combinée.

lui : il prit une enseigne de cinquante hommes d'armes, & la présenta au roi, qui, déjà instruit de l'ardeur avec laquelle il s'étoit comporté, lui accorda une gratification de cinq cents écus. Il se trouva encore à cette bataille un gentilhomme Dauphinois, nommé Jacques de Cize de Chambaran, âgé de dix-neuf ans, dont toute la famille, tant les femelles que les mâles, étoient de taille gigantesque. Celui-ci étoit alors dans la garde du roi, & sa famille s'est éteinte sous le regne de Henri IV.

Charles, après cette glorieuse journée de Fornoue, s'avança jusqu'à Verceil, où il trouva un corps considérable de Suisses venus à son secours : il fit lever le siege de Novarre, où Ludovic Sforce, se prétendant duc de Milan, tenoit assiégé Louis, duc d'Orléans, qui fut depuis le roi Louis XII. La noblesse Dauphinoise, qui avoit fait tant de merveilles à la derniere bataille, se signala encore devant Novarre ; mais elle y perdit trois grands hommes ; Pierre de Sassenage, Charles Alleman, oncle de Bayard, & Barachin Alleman, son cousin germain, seigneur de Rochechinard, chevalier de malte & grand-prieur de Provence.

Le roi, après ces expéditions, repassa en France & se rendit à Lyon, où se trouverent la reine Anne sa femme, & la

ducheſſe de Bourbon ſa ſœur (*q*), venues au-devant de lui. De Lyon il alla avec toute ſa cour à Paris, & paſſa par Saint-Denis, où il viſita les ſépultures de ſes ancêtres, comme s'il eût prévu qu'il ne devoit pas tarder à les rejoindre, quoiqu'il n'eût alors que vingt-ſix ans. Enſuite il paſſa encore deux années à viſiter ſon royaume, pratiquant & donnant l'exemple de toutes ſortes d'actes de vertus & de religion : enfin il ſe rendit à Amboiſe, où il apprit la révolte générale du royaume de Naples, la rentrée triomphante de Frédéric, la mort du comte de Montpenſier, & le retour forcé de ſes troupes : il ſe réſolut à retourner en perſonne pour réduire ce royaume, & partit au mois de ſeptembre, 1497, pour Lyon, mais il ne paſſa pas Tours : il revint ſur ſes pas à Amboiſe paſſer l'hiver, & il y mourut ſubitement au mois d'avril ſuivant, en regardant jouer à la paume, âgé de vingt-huit ans. Il avoit eu d'Anne de Bretagne, ſa femme, quatre enfants, morts avant lui.

(*q*) Anne de France, femme de Pierre de Bourbon, ſeigneur de Beaujeu.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Louis XII ſuccede à Charles VIII. Il répudie la reine Jeanne, & épouſe la reine Douairiere. Il rend quelques offices vénaux. Il part pour la conquête du duché de Milan. Il s'en rend maître en très-peu de temps, & y fait ſon entrée. Naiſſance de madame Claude. Bayard va à la cour de Savoie. Honneurs qu'il y reçoit. Il y donne un tournoi à la priere d'une dame qu'il y avoit aimée autrefois. Il remporte le prix du tournoi. Ludovic Sforce rentre dans Milan. Bayard avec cinquante hommes en défait trois cents. Il les pourſuit juſque dans la ville, & eſt fait priſonnier. Honneurs qu'il reçoit de Ludovic, qui le renvoie ſans rançon. Ludovic ſe ſauve de

Milan, & est pris. Milan se soumet au roi. Désintéressement admirable de Bayard. Le roi envoie une armée à Naples. Mort du comte de Ligny, Bayard défait un parti Espagnol, & prend Soiomayor, qu'il traite trop généreusement. Cet Espagnol se sauve contre sa parole, & est repris. Il parle mal de Bayard, qui l'appelle en duel & le tue. Combat de treize François contre autant d'Espagnol, où Bayard & d'Orose seuls soutiennent contre treize. Il surprend un trésorier des ennemis, & lui enleve son trésor. Distribution qu'il en fait. Grand trait de générosité. Alarme donnée au camp François. Bayard défend seul un pont contre deux cents Espagnols. Il est secouru, pris & délivré. Expédition en Roussillon. Mort de la reine Jeanne, premiere femme du roi. Maladie de Louis XII. Sa guérison. Mort de Frédéric, roi de Naples, de la reine Isabelle de Castille & de Philippe d'Autriche son gendre. Ferdinand épouse Germaine de Foix niece du roi. Caractere de cette reine. Bologne soumise au pape par les troupes du roi. Ingratitude de Jules II.

CHARLES VIII étant mort sans enfants, Louis, duc d'Orléans, son beau-frere (a), lui succéda, comme le plus

(a) Il étoit alors âgé de trente-six ans, & étoit fils de Charles, duc d'Orléans, dont le pere,

prochain héritier de la couronne. Il se fit sacrer à Rheims, le 27 mai 1498, & prit la couronne à St. Denis, le premier juillet suivant.

Il avoit épousé Jeanne de France, sœur de Charles & fille de Louis XI. C'étoit un mariage forcé, & qui ne s'étoit fait que par la volonté absolue de son redoutable beau-pere ; & mariage conséquemment nul, d'autant plus qu'il paroissoit constant qu'elle ne pouvoit être mere. Louis ordonna que les procédures pour leur séparation fussent commencées, & le pape nomma des commissaires (*b*) qui instruisirent le procès, & déclarerent le mariage nul. Le roi lui donna le duché de Berry pour apanage : elle se retira à Bourges, y vécut encore sept ans, & mourut en 1505 ; en odeur de sainteté.

Cette affaire terminée, le roi se maria, le 18 janvier 1499, à la reine douairiere, Anne de Bretagne (*c*), & ce fut alors

---

Louis I, frere de Charles VI, avoit épousé Valentine de Milan, qui lui avoit apporté ses droits sur ce duché. La mere de Louis XII étoit Marie de Cleves.

(*b*) Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, Louis d'Amboise, évêque d'Alby, depuis cardinal, & Pierre, évêque de Ceuta, Portugais.

(*c*) Son contrat de mariage avec Charles VIII portoit cette clause singuliere, qu'en cas qu'elle devînt veuve, elle ne pourroit se remarier qu'avec

qu'il rendit vénaux tous les offices royaux qui n'étoient pas offices de judicature, & en retira des sommes considérables, ne voulant point fouler son peuple par des augmentations de tailles, ou par de nouveaux impôts.

(1499.) Dans ce temps-là le duché de Milan étoit, comme nous l'avons dit, dans les mains de Ludovic Sforce, qui en jouissoit au préjudice du roi, auquel il appartenoit du chef de son aïeule paternelle, Valentine Viscomti, femme de Louis, duc d'Orléans, son aïeul, frere de Charles VI, mariée en 1386, à condition que faute de mâles de la maison de Viscomti, le duché tomberoit à elle ou à sa postérité.

Louis conçut donc le dessein de rentrer dans ses droits, négligés tant à cause des guerres contre les Anglois, que par les divisions des maisons d'Orléans & de Bourgogne; l'occasion s'en présentoit, & il étoit en étant de chasser l'usurpateur. Il se rendit à Lyon, où il fit son entrée le premier Juillet 1499, & envoya son armée par l'Astesan, sous la conduite de Jean-Jacques Trivulce (*d*) & du seigneur d'Au-

---

le successeur du roi, & cela, pour assurer plus solidement l'union de son duché de Bretagne à la couronne de France.

(*d*) Trivulce & d'Aubigny furent tous deux dans la suite maréchaux de France. Le premier

bigny, tous deux grands capitaines. Louis commença par s'assurer des Vénitiens, & leur abandonna Crémone, & tout le territoire compris entre les rivieres d'Adda & de Serio, quoiqu'il ne fût encore le maître ni de l'une, ni de l'autre. L'armée débuta par le saccagement de deux petites places, *Nona & la Rocca*; de là elle mit le siege devant Alexandrie, qui fut bien défendue par ceux qui la tenoient pour Ludovic, mais qui fut enfin prise. Sitôt que la garnison de Pavie en fut avertie, elle remit sa place à l'armée du roi. Ludovic, abandonné de ses sujets, & ayant déjà perdu une partie de ses villes, quitta Milan, emporta avec lui tous ses trésors, & s'enfuit en Allemagne, auprès de l'empereur Maximilien premier, qui le reçut comme un ancien ami & allié. Après son départ, la garnison de Milan imita celle de Pavie, & abandonna la ville à l'armée Françoise. Le roi, en ayant reçu la nouvelle, s'y rendit en diligence, & y fit son entrée, & peu de jours après fut maître de la citadelle, par la lâcheté du gouverneur, qui

---

étoit d'une des premieres maisons de Milan; le second étoit de la maison royale d'Écosse, & se nommoit Berault Stuart. Trivulce mourut, en 1518, à Milan, où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres, avec cette épitaphe laconique: *Joannes-Jacobus Trivulcius, magnus, qui nunquam quievit, quiescit. Tace.*

se laissa corrompre. C'étoit la derniere ressource de Sforce, qui espéroit qu'elle lui serviroit un jour à recouvrer les places qui s'étoient soumises à la France : mais sa reddition entraîna toutes celles qui lui restoient encore, en sorte que tout le duché fut aussi-tôt réduit à l'obéissance du roi, & peu après la seigneurie de Gênes, dont fut fait gouverneur Philippe de Cleves, seigneur de Ravestein, proche parent de Louis XII.

Le 14 octobre de la même année, naquit madame Claude, fille du roi & de la reine Anne, qui fut dans la suite reine de France, & femme de François I. Peu après que Louis en eut eu la nouvelle, il partit de Milan pour retourner dans son royaume, laissant pour gouverneur de ses conquêtes Trivulce; la garde de la citadelle au seigneur d'Espi (*e*); & celle de la Roquette à un Ecossois parent d'Aubigny. Avant de quitter Milan, Louis retrancha plusieurs impôts, en modéra quelques autres, & partit chargé de lauriers & des bénédictions des peuples, qui venoient tous les jours en foule se soumettre à ses loix. Il se rendit à Lyon, de là à Orléans, où il termina l'ancienne querelle des ducs de Gueldres & de Juliers, & les réconcilia pour toujours.

Après le départ du roi, les garnisons

(*e*) Il fut dans la suite grand-maître de l'artillerie.

Françoises demeurées dans la Lombardie, sans ennemis à combattre, passoient le temps dans les plaisirs, entr'autres, à se donner des fêtes & des tournois, selon l'usage de ces temps-là. Bayard profita de ce loisir pour aller voir ses amis en Savoie, dans la maison du duc, où il avoit été page.

Charles I, son ancien maître, dont le souvenir lui étoit encore cher, étoit mort. Sa veuve, Blanche Paléologue, héritiere de Montferrat, (fille de Guillaume VI & d'Elisabeth Sforce) se tenoit à Garigan en Piémond, qui lui avoit été donné pour son douaire. C'étoit une princesse très-vertueuse & très-généreuse, & qui n'avoit pas eu pour Bayard moins d'amitié que le feu duc son époux. Sa cour étoit aussi brillante qu'aucune autre de l'Europe, & les étrangers y étoient reçus avec une magnificence royale. Elle avoit alors pour surintendant de sa maison, le seigneur de Fluxas, dont la femme avoit été avant son mariage, & étoit encore favorite de la princesse. Cette dame étoit auprès d'elle en qualité de demoiselle, lorsque le chevalier entra page du duc, il y avoit alors environ dix ans. Elle étoit belle, vertueuse & de bonne maison. Bayard se trouvoit doué des mêmes avantages, & cette conformité avoit fait naître entr'eux une inclination qui devint bientôt amour; en sorte que s'il eût dépendu d'eux, ils se

ſeroient volontiers mariés ; mais le voyage du duc à Lyon, & l'entrée de Bayard au ſervice du roi de France les ſépara, de façon que juſqu'au temps dont nous parlons, ils n'avoient eu nouvelles l'un de l'autre que par lettres. Dans cet intervalle, la beauté & le mérite de cette demoiſelle lui procurerent l'alliance du ſeigneur de Fluxas, qui étoit riche & puiſſant, quoiqu'elle n'eût point de biens. Quand elle vit le chevalier à la cour de la ducheſſe, elle le reçut avec tous les témoignages d'amitié que la bienſéance pouvoit lui permettre : elle avoit été inſtruite de toutes les occaſions où il avoit acquis de l'honneur, du tournoi du ſeigneur de Vaudrey, de celui d'Aire, & de tous ceux qui les avoient ſuivis, ſur-tout de la journée de Fornoue, où il avoit été loué par le roi même, & dont le bruit avoit été grand en France & en Italie. Elle l'en félicitoit, & ils ſe rappelloient encore avec plaiſir leurs anciennes amours : enfin, lui dit-elle, puiſque vous trouvez tant de plaiſir & d'honneur dans les tournois, je voudrois que vous en donnaſſiez le plaiſir à la princeſſe chez qui vous avez commencé à en apprendre le métier. Madame, lui répondit Bayard, vous ſavez que mes premiers ſentiments ont été pour vous, que je vous ai toujours porté reſpect & obéiſſance, & que j'ai été auſſi reconnoiſſant de l'amitié que vous avez eue pour moi, que de celle de la ducheſſe même ;

vous n'avez donc qu'à ordonner ce qui se pourra faire pour votre plaisir & pour le sien, & pour celui de toute sa cour. Cela étant, mon cher chevalier, dit la dame de Fluxas, vous obligerez beaucoup la princesse & moi, de lui donner un tournoi; vous êtes dans ces environs, tant de braves officiers François, qu'il est impossible que la fête ne soit belle. Je vous le promets, repartit Bayard, & dans peu de jours; & comme vous êtes la personne du monde dont les bonnes graces me sont les plus précieuses, je vous honore trop pour vous demander d'autre faveur que votre main à baiser, & seulement un de vos bresselets: la dame le lui donna, & il le reçut gracieusement sans lui dire ce qu'il avoit dessein d'en faire, & l'heure du souper étant venue, il eut l'honneur de s'asseoir à la table de la duchesse où il avoit autrefois fait le service. Après le souper, on dansa, & cette bonne princesse lui fit encore l'honneur de s'entretenir avec lui, de lui faire raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle ne l'avoit vu, & de lui témoigner sa satisfaction de son avancement.

Bayard, retourné chez lui, ne pensa plus qu'à son tournoi; c'étoit pour lui un plaisir, ou plutôt une passion: il ne s'occupa toute la nuit qu'à en rédiger l'ordonnance, en sorte que dès le lendemain matin, il envoya un trompette en faire la publication.

dans toutes les villes voiſines où il y avoit garniſons, & déclarer aux officiers & gentilshommes qui voudroient s'y trouver armés de toutes pieces, qu'à quatre jours de là, qui ſeroit un dimanche, le chevalier Bayard, donneroit dans la ville de Carignan, un tournoi, dont le prix ſeroit un braſſelet de ſa dame, où pendroit un rubi de la valeur de cent ducats, qu'il *délivreroit au mieux faiſant, à trois coups de lance ſans lice, & douze coups d'épée.*

Le trompette fit la publication, & rapporta les noms de quinze gentilshommes qui avoient promis de s'y rendre. La ducheſſe apprit avec beaucoup de joie la galanterie de Bayard, & ordonna que les échafauds fuſſent prêts dans la place d'armes pour le jour indiqué.

Le jour venu, le chevalier s'y rendit avec le ſeigneur de Mondragon, & deux autres tous armés de pied en cap, & bientôt tous les combattants y arriverent. Les premiers qui entrerent en lice furent Bayard & le ſeigneur de Rouaſtre, adroit & vigoureux gentilhomme, & porte-enſeigne du duc régnant, Philibert II. Celui-ci débuta par un beau coup, dont il mit ſa lance en trois ou quatre pieces; Bayard lui porta un ſi grand coup ſur le haut de ſon grand buffle, qu'il l'abattit percé à jour, & mit ſa lance en cinq ou ſix éclats. Ils coururent la ſeconde lance, & firent au moins auſſi bien qu'à la premiere;

Bayard lui porta la ſienne ſi violemment à la viſiere qu'il lui enleva ſon panache, & fit chanceler le cavalier ſans cependant le déſarçonner. A la troiſieme lance, Rouaſtre croiſſa la ſienne fort adroitement, & le chevalier mit la ſienne en pieces. Après eux combattirent les ſeigneurs de Mondragon & de Chevron, qui furent admirés de tous les ſpectateurs ; tous les autres combattants parurent à leur tour, & tous firent des merveilles.

L'aſſaut à la lance fini, on en vint aux épées. Bayard au ſecond coup rompit la ſienne, & fit voler celle de ſon adverſaire ; enſuite les autres fournirent chacun leur carriere, & on convint que tous avoient parfaitement bien fait, & le tournoi finit avec le jour. Alors la ducheſſe ordonna au ſeigneur de Fluxas d'inviter tous les gentilshommes à ſouper avec elle, & comme elle étoit magnifique en tout, le ſouper ſe trouva digne d'elle & d'eux. Après le repas, & avant que les plaiſirs & la danſe commençaſſent, les trompettes & haubois annoncerent qu'il étoit temps de donner le prix du tournoi à qui ſeroit jugé l'avoir gagné. Les ſeigneurs de Grammont & de Fluxas, juges du camp, prirent la voix de la princeſſe, & enſuite des ſpectateurs, des dames, & des combattants mêmes, qui tous unanimement adjugerent le prix au chevalier. Ce fut donc à lui que les deux juges le préſenterent ; il rou-

git, & le refusa ; mais ne pouvant s'en défendre, il déclara que c'étoit à la dame de Fluxas que l'honneur en appartenoit ; que l'ayant gratifié d'un de ses brasselets, c'étoit à elle à délivrer le prix. Le seigneur de Fluxas, assuré de la vertu de sa femme & de celle de Bayard, ne se formalisa point de la déclaration ; il joignit cette dame avec le seigneur de Grammont, & celui-ci porta la parole : madame, lui dit-il, monseigneur de Bayard, à qui toute la compagnie à déféré le prix du tournoi, déclare que c'est vous qui l'avez gagné, par la faveur que vous lui avez faite de votre brasselet, qu'ainsi c'est à vous à en disposer, & je viens vous le présenter pour cela. La dame reçut cette nouvelle galanterie du chevalier avec ses graces ordinaires, & le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, que mon brasselet vous a rendu vainqueur, je le garde pour moi, & le conserverai toute ma vie pour l'amour de vous ; mais le rubis qui vous appartient comme vainqueur, puisque vous le refusez, je crois devoir le remettre au seigneur de Mondragon, qui a les voix après vous. Le prix fut donc délivré, & le choix fut généralement applaudi. Après le prix donné, le bal commença, suivant l'usage de cette cour, où les plaisirs ne manquoient pas : la noblesse Françoise les fit durer encore cinq ou six jours, après lesquels chacun rejoignit sa garnison.

La ducheſſe ne pouvoit contenir ſa joie, de voir ſon ancien page aimé, eſtimé & honoré ſi généralement, qu'il ne faiſoit pas même de jaloux. Bayard alla prendre congé d'elle, l'aſſurant qu'après le prince qu'il ſervoit, perſonne au monde n'avoit plus d'empire qu'elle ſur lui, & qu'il ſeroit toute ſa vie à ſon commandement. De l'appartement de la ducheſſe, il paſſa dans celui de ſes premieres amours, la dame de Fluxas, de qui les adieux ne ſe firent pas ſans larmes verſées de part & d'autre. Cette belle inclination ne fut interrompue qu'à leur mort, ſans que leur réputation en ſouffrît la moindre atteinte, & ils conſerverent toute leur vie l'habitude de s'envoyer des préſents chaque année.

Pendant long-temps on ne parla à la cour de la princeſſe que du mérite de Bayard, & de ſes rares qualités. Il y donna deux marques de ſa reconnoiſſance, qui étoit en lui une vertu dominante, l'un à Piſon de Chenas, dont nous avons parlé, & l'autre à l'écuyer ſous lequel il avoit commencé ſes exercices. Il fit préſent au premier d'un beau cheval, & le chargea d'envoyer au ſecond une belle mulle à Montcaillier, où il s'étoit retiré & marié.

Peu de temps après ce qui vient d'être rapporté, Ludovic Sforce, qui s'étoit retiré en Allemagne, & qui avoit emporté beaucoup d'argent, y avoit levé une armée compoſée d'un bon nombre de Lanſquenets,

de Suisses & de Bourguignons, & d'un beau corps de cavalerie Allemande. Avec ces troupes, il rentra en Lombardie, & le troisieme jour de janvier il surprit la ville de Milan, par le moyen de quelques intelligences qu'il y avoit conservées ; & il en chassa les François, la citadelle tenant toujours pour le roi. A l'exemple de la capitale, la plupart des villes conquises par Louis, se soumirent à Sforce, & particuliérement celles de la route de Gênes, comme Tortone, Voghere, & autres places fortes. Quand le roi eut appris cet événement, il résolu de réduire de nouveau ces rebelles, & envoya une puissante armée, sous les ordres du comte de Ligny & de Trivulce.

Pendant le peu de temps que Ludovic occupa Milan, depuis qu'il l'eut surprise, jusqu'à ce qu'il en fut chassé de nouveau, Bayard étoit resté en Italie après le départ du roi, & avec le congé du comte de Ligny. Il ne doutoit pas que la fuite de Ludovic, auprès de l'empereur Maximilien, ne fût une feinte, & qu'il ne revînt bientôt avec des forces ; qu'ainsi son retour occasioneroit plus d'affaires qu'à la premiere campagne, où il ne s'étoit passé aucune action. L'ardeur qu'il avoit pour exceller dans le métier des armes, le tenoit continuellement au guet pour chercher des occasions de se signaler & de servir son prince. Il étoit en garnison alors à vingt milles

milles de Milan, où il paſſoit le temps avec ſes camarades dans tous les exercices militaires. Il fut informé un jour qu'il y avoit dans Binaſco trois cents chevaux, qu'il ſeroit facile de défaire; il en parla à ſes compagnons, qui aimoient trop ce jeu-là pour refuſer la partie : ils ſortirent donc de grand matin au nombre d'environ cinquante maîtres pour tenter l'aventure. De l'autre côté, le capitaine qui commandoit dans Binaſco, étoit brave & alerte, & s'appelloit Jean-Bernardin Cazache. Il ſut par ſes eſpions qu'un parti François devoit venir l'attaquer, ſi bien que pour n'être pas ſurpris, il vint à leur rencontre, à la portée d'une carabine, en deçà de ſes barrieres. Ce fut un plaiſir pour lui de voir ſi peu de monde, comptant par l'avantage du nombre en avoir bon marché. Dès que les deux troupes s'apperçurent, elles fondirent l'une ſur l'autre, criant d'un côté, *France, France*, & de l'autre, *More, More.* La charge fut vive, & il en fut de part & d'autre renverſé à terre un grand nombre qui eurent bien de la peine à ſe remonter. Mais Bayard ſembloit un lion furieux; il faiſoit voler des têtes & des bras avec une intrépidité ſans pareille. Voyant qu'après une heure de combat, la victoire n'étoit pas encore décidée en ſa faveur, il s'écria : comment, mes compagnons, cette poignée de gens vous tiendra-t-elle ici tout le jour? Si ceux

qui sont dans la place en étoient avertis ; nous serions tous perdus ! Courage, mes amis, redoublons nos coups, & les renversons. Ces paroles ranimerent sa troupe, chacun se sentit une nouvelle ardeur, & criant encore *France, France*, ils tomberent sur les ennemis avec une telle impétuosité, qu'ils leur firent quitter la place & reculer, en faisant cependant toujours bonne contenance. Les François les suivirent de cette sorte quatre ou cinq milles vers Millan ; mais les Lombards se voyant près de la ville, tournerent bride, & s'y sauverent à toutes jambes, & les François les chassoient toujours. Quand ceux-ci furent presque à la vue des murs, un des principaux & des plus expérimentés, voyant, le danger s'écria:*tourne, homme d'armes, tourne*. Chacun obéit, excepté Bayard qui étoit trop échauffé pour l'entendre ; il poursuivoit les fuyards avec tant d'ardeur, qu'il entra dans Milan avec eux, & les chassa jusqu'au palais du prince. Les croix blanches qu'ils portoit le firent bientôt reconnoître pour un François, & tout le peuple cria après lui, *Piglia, Piglia ;* il fut environné dans un moment, & fait prisonnier par Cazache, qui l'emmena chez lui & le fit désarmer. Il fut surpris de voir un homme de vingt-quatre ans, qui avoit donné des marques d'une force & d'une bravoure si extraordinaires. Ludovic entendant le bruit que cette aventure faisoit, en demanda la cause ; on

l'inſtruiſit de la déroute du capitaine Cazache, & de ce qu'un François, d'une valeur merveilleuſe, quoique très-jeune, avoit ſuivi les fuyards juſque ſous ſes fenêtres. Il fut curieux de le voir, & commanda qu'il lui fût amené. On alla auſſi-tôt dire au capitaine Cazache d'envoyer ſon priſonnier, Cazache, qui étoit brave & généreux, craignant que Ludovic ne ſe livrât à ſa fureur, & ne fît un mauvais parti au jeune François, voulut le conduire lui-même au palais, après l'avoir fait revêtir d'un de ſes habits & mis en état de paroître. Ludovic ne fut pas moins étonné de ſon air de jeuneſſe, que des louanges qu'il lui avoit entendu donner. Mon gentilhomme, lui dit-il, approchez-vous, & me dites ce qui vous a amené en cette ville. Bayard, qui de ſa vie ne s'étoit étonné de rien, lui répondit librement : en vérité, Monſeigneur, je ne penſois pas y être entré ſeul, je croyois être ſuivi de tous mes camarades, mais ils ſont plus ſages & plus au fait de la guerre que moi, ſans cela ils ſeroient priſonniers comme je le ſuis ; cependant, dans ma diſgrace, je loue le ciel de ce que je ſuis tombé en auſſi bonnes mains que le capitaine à qui je me ſuis rendu. Ludovic lui demanda de combien étoit l'armée Françoiſe : Monſeigneur, repartit Bayard, je vous jure que je ne penſe pas qu'il y ait plus de quatorze ou quinze cents hommes d'armes, & ſeize à dix-

huit mille hommes de pied, mais ce ſont tous gens d'élite, & réſolus à ſoumettre cette fois, & pour toujours, le duché de Milan au roi notre maître; & pour vous, Monſeigneur, je vous aſſure que vous ſeriez auſſi bien & plus en ſûreté de votre perſonne en Allemagne qu'ici; car vos gens ne ſont pas capables de nous réſiſter. Le duc feignit de prendre plaiſir à l'aſſurance avec laquelle Bayard parloit, mais elle ne laiſſa pas de lui donner à penſer; néanmoins pour lui montrer que le retour des François ne l'étonnoit point, il lui dit en raillant: ma foi, mon gentilhomme, je ſouhaite que l'armée du roi de France & la mienne ſe rencontrent, pour que le ſort d'une bataille décide entre lui & moi de la poſſeſſion de ce duché, car je ne vois pas qu'il y ait autre moyen de nous accorder. Bayard lui répondit ſur le même ton: & moi, Monſeigneur, je voudrois que ce fût plutôt demain que dans trois jours, pourvu que je fuſſe hors de priſon. Qu'à cela ne tienne, dit le prince, je vous rends libre dès ce moment, & demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde. Le chevalier qui ne s'attendoit pas à tant de généroſité, mit un genou en terre pour l'en remercier: toute la grace que je vous demande, dit-il, Monſeigneur, c'eſt de me faire rendre mes armes & mon cheval, & de me faire conduire à ma garniſon qui eſt à

vingt milles d'ici ; voila le plus grand bien que vous puiſſiez me faire, & dont je ſerai tellement reconnoiſſant, que *hors le ſervice du roi mon maître, & mon honneur ſauf, je ſerai toujours à votre commandement.* Je vous l'accorde, reprit le prince, vous allez être content. Capitaine, ajouta-t-il, en ſe retournant vers Cazache, faites-lui rendre ſon cheval, ſes armes, & tout ce qui lui appartient. Rien n'eſt plus aiſé, dit Cazache, tout eſt chez moi, & en même-temps il ordonna à deux ou trois de ſes gens d'apporter à l'inſtant les armes de Bayard & d'amener ſon cheval ; ce qui étant fait, Ludovic le fit armer en ſa préſence, & le chevalier, ſans mettre le pied à l'étrier, ſe jeta en ſelle, enſuite il ſe fit donner une lance, & levant ſa viſiere, je vous rends graces de tout mon cœur, dit-il au prince, du bienfait que je reçois de vous, & je regrette d'être incapable de le reconnoître.

Comme cela ſe paſſoit dans une cour fort ſpacieuſe, Bayard fit faire quelques courbettes à ſon cheval, & enſuite fournit une carriere qu'il finit par rompre ſa lance en cinq ou ſix pieces. Ludovic ne fut pas à beaucoup près réjoui de ce qu'il venoit de voir, au contraire, il ne put taire ce qu'il en penſoit : ſi tous les hommes d'armes de France, dit-il, reſſembloient à celui-là, j'auroit un mauvais parti. Cependant il tint parole, & lui donna un trompette

pour le conduire à sa garnison ; mais il n'alla pas si loin : dans ce jour-là même l'armée Françoise s'étoit rapprochée de sept à huit milles, & savoit déjà que la vivacité de Bayard lui coûtoit sa liberté, mais chacun excusoit sa jeunesse & son ardeur.

A peine fut-il au camp, qu'il se rendit chez le comte de Ligny, son général, qui fut bien étonné de le voir. Eh ! comment, Piquet, lui dit-il, êtes-vous sorti de prison, avez-vous payé votre rançon ? J'étois prêt à envoyer un trompette pour la payer, & vous ramener. Monseigneur, répondit Bayard, je vous en remercie comme je dois ; le seigneur Ludovic vous en a épargné la peine, & a fait aujourd'hui assaut de générosité avec vous ; il m'a renvoyé sans rançon : ensuite il lui raconta mot à mot ce qui lui étoit arrivé, en présence du seigneur Trivulce & d'une foule d'officiers que la joie de le revoir avoit amenés. Trivulce lui demanda, si à juger de la contenance & des discours de Ludovic, il croyoit qu'il risquât la bataille. Monseigneur, répondit Bayard, il ne s'est pas expliqué jusque-là avec moi, mais il ne m'a pas paru un homme facile à étonner, & peut-être avant peu vous en saurez des nouvelles. Quant à moi, je ne puis que me louer de lui ; & tout ce que je sais, c'est que la plupart de ses gens sont dans Novarre, & qu'il doit les aller joindre, ou bien leur ordonner de s'approcher de Milan.

Nous avons dit que Ludovic étoit rentré dans Milan, & que la citadelle étoit toujours restée aux François : quand il vit l'armée du roi si proche de lui, il craignit de se trouver enfermé entr'elle & la citadelle, c'est pourquoi il s'échappa de nuit pour se retirer à son armée à Novarre avec presque tout son monde, laissant dans la ville le cardinal son frere avec peu de gens. Sur ces entrefaites, la Trimouille étoit arrivé à l'armée de France : il fut résolu entre lui, le comte de Ligny & Trivulce, & tous les lieutenants-généraux, d'aller attaquer Ludovic dans Novarre : il ne manquoit pas de troupes, mais elles étoient composées de Bourguigons, Suisses, Lansquenets & cavalerie Allemande, & par cette variété, difficiles à gouverner ; aussi en peu de jours la ville tomba-t-elle entre les mains des généraux François. Cela arriva le vendredi avant Pâques fleuri.

On fit courir le bruit que le prince n'étoit pas dans la ville, & qu'il s'étoit une seconde fois retiré en Allemagne ; mais soit qu'il fût trahi ou non, il fut ordonné que les gens de pied passeroient par-dessous la pique, & Ludovic, y passant parmi les autres en habit de soldats, fut reconnu & fait prisonnier, & le reste de son armée congédié vies & bagues sauves (*f*). Ce qui est de

(*f*) Ludovic Sforce fut conduit prisonnier en France, d'abord à Pierre-Scize à Lyon, ensuite

certain, c'est que les Suisses s'étant mutinés, ou faute de paiement, ou à l'instigation d'Antoine de Bessay, grand-bailli de Dijon (*g*), qui avoit beaucoup de crédit chez eux, ou enfin parce que Ludovic avoit moins du Suisses dans Novarre que le roi n'en avoit devant la place, ils refuserent de combattre les uns contre les autres, ce qui est arrivé souvent, & a décidé du gain ou de la perte d'une bataille. Quoi qu'il en soit, Ludovic méritoit un sort plus heureux, s'il eût combattu pour une meilleure cause; il étoit brave, généreux & bienfaisant, mais ces bonnes qualités ne le garantirent pas des caprices de la fortune.

Quand le cardinal son frere apprit qu'il étoit prisonnier, il fit promptement sauver ses deux fils en Allemagne auprès de l'empereur, & lui-même se sauva vers Bologne, avec une escorte de cinq ou six cents chevaux; mais il fut arrêté en route par Severin de Gonzague, capitaine des Vénitiens, qui le remit aux François & garda le butin, argent, meubles & bagages, que l'on

au Lys-Saint-Georges en Berry, & enfin au château de Loches en Tourraine, où il mourut en 1510.

(*g*) Antoine de Bessay, baron de Trichâtel, & d'une ancienne & illustre maison de la comté de Bourgogne. Il étoit en grand crédit auprès des cantons Suisses, & ce fut lui qui eut commission du roi de lever chez eux un corps de quinze mille hommes pour la conquête du Milanez.

eſtima deux cents mille ducats. Les révoltés de Milan & du Duché ne ſurent pas plutôt le ſort de leurs princes, qu'ils ſe ſoumirent au roi, s'attendant au pillage & au ſaccagement de leur ville ; mais ils trouverent un roi & des généraux plus magnanimes qu'ils ne méritoient, & qui leur firent grace entiere.

Lors de la conquête de Milan, l'année précédente, par Louis en perſonne, ce prince voulant récompenſer ſes grands officiers, leur avoit donné pluſieurs places du Duché pour les tenir en fiefs relevant de lui : entr'autres au comte de Ligny, Tortone, Voghere, & quelqu'autres places : elles avoient toutes ſuivi l'exemple de la capitale, & s'étoient rendues à Ludovic. Le comte en eut un ſi grand reſſentiment, qu'il réſolut d'aller les châtier ; il mena avec lui le fameux capitaine Louis d'Ars, le chevalier Bayard & pluſieurs autres officiers. Quand ſes ſujets ſurent ſon deſſein, & qu'il étoit déja à Alexandrie, réſolu, diſoit-il, de les mettre à feu & à ſang, (quoiqu'il n'en eût ſeulement pas la penſée,) ils furent extrêmement alarmés, craignant une deſtruction qu'ils ſavoient avoir méritée. Ils choiſirent vingt des plus qualifiés d'entr'eux, & les députerent au-devant de leur ſeigneur pour lui crier miſéricorde. Ces députés vinrent à deux milles de Voghere, & ſe mirent en devoir de lui faire leur révérence ; mais quoiqu'il les vît, &

qu'on les lui montrât, il n'en fit pas semblant, & passa outre jusqu'au logement qui lui étoit préparé dans la ville. Les députés, plus effrayés qu'auparavant, l'y suivirent, s'adresserent à Louis d'Ars, & implorerent sa protection auprès de leur seigneur justement irrité. Il la leur accorda avec sa bonté & sa générosité naturelles, & les remit au lendemain. Dans l'intervalle, il prévint le comte de la grace qu'on devoit lui demander, & le pria de l'accorder à sa considération, ce qu'il n'eut pas grande peine à obtenir. Le lendemain donc après le dîner du comte, cinquante des principaux de la ville, nues têtes, se jetterent à genoux devant lui, en implorant sa miséricorde. L'un d'entr'eux, homme fort éloquent, le harangua en sa langue : Monseigneur, lui dit-il, vous voyez à vos pieds les députés de vos serviteurs & sujets, les habitants des villes & places qui vous appartiennent ; nous venons reconnoître notre faute & en demander pardon au roi notre souverain, & à vous qu'il nous a donné pour seigneur. Nous espérons l'obtenir en vous remontrant très-humblement que nos places ne sont pas capables de se soutenir contre telle puissance qui se présente : nous vous protestons de n'avoir cédé qu'à la force, sans avoir cessé un moment d'avoir le cœur François ; & si vous croyez, Monseigneur, que la faute soit volontaire, ou l'effet de la foiblsse de nos esprits, nous

vous en demandons grace de tout notre cœur, en vous assurant qu'à l'avenir nous ne vous donnerons aucun sujet pareil d'être irrité contre nous ; & si jamais ce malheur nous arrive, nous nous remettons dès ce jour, nous, nos femmes, nos enfants & nos biens à votre merci, & consentons qu'il ne nous soit fait aucune grace ; & pour gage de la fidélité & obéissance que nous vouons au roi & à vous, nous prenons très-humblement la liberté de vous offrir un petit présent, moins proportionné à notre devoir qu'à nos forces : ce sont trois cents marcs de vaisselle d'argent que nous vous supplions d'accepter pour marque que votre colere est appaisée. Alors cet orateur montra au comte deux tables couvertes d'argenterie de toute espece, que ce seigneur ne daigna regarder ; mais d'un air furieux & d'un ton à les faire trembler : qui vous a rendu si hardis, leur dit-il, que de vous présenter à mes yeux, traîtres & misérables que vous êtes, après avoir eu la lâcheté de vous révolter sans y être forcés par aucune puissance ? Quelle confiance puis-je avoir désormais en tous vos serments de fidélité ? A-t-il paru un ennemi devant vos places ? Avez-vous essuyé un siege, un assaut ? Avez-vous entendu un seul coup de canon ? Quelles excuses venez-vous donc me faire, quand je vois que vous vous êtes jetés volontairement dans les bras de l'usurpateur de ce duché ? Fuyez de devant moi, &

vous dérobez à ma colere avant qu'elle éclate, & craignez que je ne vous fasse tous pendre aux fenêtres de vos maisons.

Pendant ce terrible discours, les pauvres députés étoient comme des gens qui attendent leur arrêt; mais le sage capitaine d'Ars, le bonnet à la main, & un genou en terre devant le comte, prit la parole, & lui demanda leur grace : Accordez-la moi, dit-il, Monseigneur, pour l'honneur de Dieu & de la passion de son fils; je me suis engagé à l'obtenir, faites honneur à la parole que je leur en ai donnée; je vous promet pour eux qu'à l'avenir ils seront fideles au roi & à vous. Alors les députés, sans attendre la réponse du comte, se mirent à crier : grace, Monseigneur, grace. Nous vous promettons d'exécuter ce que le seigneur d'Ars vous a promis, & nous en renouvellons nos serments. Le comte à ce cri put à peine retenir ses larmes, la compassion s'empara de lui : Allez, leur dit-il, je vous pardonne à la considération du capitaine d'Ars, dont je voudrois reconnoitre les vertus par chose plus considérable, mais gardez-vous d'y contrevenir. Quant à votre argenterie, vous ne méritez pas que je l'accepte, remportez-la. Puis appercevant Bayard, il lui dit : *Piquet, prenez toute cette vaisselle, je vous la donne pour votre cuisine.* Et moi, je vous en remercie, répondit Bayard; à Dieu ne plaise que ce qui vient de traîtres & de si mauvais sujets

entre chez moi, il me porteroit malheur. Cela dit, il prit la vaiſſelle piece à piece, & la diſtribua à ceux qui ſe trouverent là, ſans en rien réſerver pour lui : enſuite il ſortit de la chambre, & les députés le ſuivirent. Quand il fut dehors, toute la compagnie demeura dans l'étonnement d'une action ſi noble de la part d'un homme qu'on ſavoit n'être pas riche. Avez-vous vu, dit le comte, la généroſité de Piquet, & ſon déſintéreſſement ! C'eſt grand dommage que Dieu ne l'ait pas fait naître roi, il ſe ſeroit acquis tout l'univers par ſon grand cœur : je me promets de le voir un jour un des plus parfaits hommes du monde : chacun en dit autant, & tous convinrent que c'étoit lui rendre juſtice. Le comte pour le dédommager de ſa généroſité, ne voulant pas être en reſte, lui envoya le lendemain un magnifique habillement de velours, doublé de ſatin broché, un cheval de grand prix, & une bourſe de trois cents écus, qui ne lui firent pas grand profit, car ils furent bientôt partagés avec ſes camarades. Peu de jours après, le comte s'en retourna à Milan, où le cardinal d'Amboiſe venoit d'arriver en qualité de lieutenant-général pour le roi en Lombardie, & de là repaſſa en France.

Nous avons rapporté le chagrin que le feu roi Charles VIII avoit eu en apprenant la révolte des Napolitains, de la perte de ce royaume, & du retour de ſes troupes;

Cette perfidie ne seroit pas demeurée impunie sans la mort de ce prince. Louis XII, son successeur, commença ses projets par la conquête de son duché de Milan, comme étant son patrimoine ; ainsi sa vengeance sur Naples fut suspendue (*h*). Déjà Ferdinand, fils d'Alphonse, en faveur de qui s'étoit fait la révolte, étoit mort, & Frédéric, son oncle, lui avoit succédé.

Pendant que Charles tenoit le royaume, il avoit fait épouser au comte de Ligny, son

(*h*) Ce fut pendant cette campagne de 1503, que Bayard, offensé par Hyacinthe Simonetta, homme de mérite, de valeur, & d'une grande maison au duché de Milan, mais arrogant jusqu'à l'insolence, l'appella en duel & le tua. On ne trouve ce trait d'histoire que dans Alcyat, jurisconsulte Milanez, qui même n'en rapporte ni la cause, ni les circonstances. Voici ses termes : *Cognovi strenuos equites, dum nimium elegantiæ student, in armis conclusos, victoriam emanibus emisisse : ex quibus vel maxime insignis fuit Hyacinthus Simonetta, Mediolanensis, Bayardo Gallo congressus, quo tempore primùm Franci in Italiam prorupere ; manifestum, calamitatis Sforziacæ, quæ mox subsecata est, præsagium.* J'ai vu, dit-il, de braves chevaliers, qui, pour trop affecter le bon air & la bonne grace sous les armes, ont laissé échapper la victoire. Tel fut principalement Hyacinthe Simonetta, gentilhomme Milanez, contre Bayard, capitaine François, pendant les premieres irruptions des François en Italie. Ce fut un présage manifeste de la déroute des Sforces, qui arriva peu après.

parent, une dame du premier rang dans ce pays, Eléonore de Baux, princesse d'Altemore, de la maison de Baux, très-ancienne & très-illustre en Provence, jadis souveraine d'Orange, & qui avoit passé dans le royaume de Naples: le départ du comte lui fut si sensible qu'elle en étoit morte de douleur. Par sa mort & par les bienfaits de Charles, ce seigneur possédoit dans ce royaume un grand nombre de terres & de places, particuliérement dans la Pouille, comme Venoze, Ganoze, Modervine, Bezeille & autres. Louis ayant résolu de remettre le royaume de Naples sous son obéissance, le comte de Ligny avoit compté d'aller y commander l'armée du roi, mais son projet fut rompu deux fois, & on a cru que ce fut le dépit qu'il en eut qui occasiona sa mort quelque temps après, le 31 décembre 1503.

Le roi nomma pour commander son armée, Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, brave & sage officier, alors capitaine de la garde Ecossoise (*i*). Cette armée étoit belle &

(*i*) Le président Hénaut (Abrégé Chron.) & l'abbé Lavocat (Dict. Hist.) le nomment Robert Stuart; mais son vrai nom étoit Bérault. Il mourut en 1543. La seigneurie d'Aubigny est en Berry, & fut érigée en duché-pairie par lettres non verifiées, du mois de janvier 1685, en faveur de Louise-Renée de Penencourt de Ploeuc,

nombreuſe, tant en infanterie qu'en cavalerie : la compagnie du comte de Ligny en étoit, ſous les ordres de ſon lieutenant le capitaine Louis d'Ars. Bayard n'eut garde de ne pas les ſuivre, mais il eut bien de la peine à obtenir le congé du comte, qui l'avoit tellement pris en amitié, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à s'en ſéparer. Ce bon maître le vit partir avec regret, & sembloit preſſentir qu'il ne ſe reverroient plus.

Aubigny marcha droit au royaume de Naples, & fit ſi grande diligence, que Fréderic pris au dépourvu, d'ailleurs peu aimé de ſes ſujets, ſe trouva hors d'état de ſe défendre, & n'eut d'autre reſſource que d'abandonner le royaume aux meilleures conditions qu'il put. Il fit ſon traité avec le général François, par lequel il fut dit qu'il ſeroit conduit en France, lui, ſa femme & leurs enfants (*k*), & qu'il auroit pour apanage la jouiſſance à vie du duché d'Anjou. Il fut reçu du roi avec les honneurs dus à ſa dignité, & le traité fut exactement obſervé tant qu'il vécut, mais après ſa

favorite de Charles II, roi d'Angleterre, & de Charles Lenos, duc de Richemont, leur fils, & de ſa poſtérité qui en jouit encore.

(*k*) Frédéric maria une de ſes filles à Louis de la Trimouille. C'eſt de là que cette maiſon prétend avoir des droits ſur la couronne de Naples, & que les fils aînés portent le nom de princes de Tarente.

mort, arrivée en 1504, sa veuve fut tellement négligée, qu'elle tomba dans une véritable indigence & dans la misere.

La conquête de Naples faite, les garnisons furent distribuées dans les places, & la compagnie du comte de Ligny eut pour quartiers les terres de ce seigneur, & le capitaine d'Ars donna à Bayard le gouvernement de quelques terres, où il s'en acquitta à la satisfaction générale.

Dans le même temps il fut fait un autre traité avec Ferdinand, roi d'Aragon, mari d'Isabelle de Castille, pere de Jeanne la folle, & aïeul de Charles-Quint. Ferdinand avoit des prétentions sur une partie du royaume de Naples, laquelle le roi lui céda, & par ce traité la paix fut faite entre les deux princes, & avec l'empereur Maximilien, & elle fut publiée à Lyon l'année même. Le médiateur fut l'archiduc Philippe, fils de l'empereur & gendre de Ferdinand; mais ce fut une paix masquée. Le traité fait par l'archiduc, comme plénipotentiaire de son beau-pere, fut bientôt violé; & pendant que Louis se reposoit sur la foi du roi d'Aragon, celui-ci envoya très-promptement, & avant que Louis pût s'y opposer, une puissante armée à Ferdinand Gonsalve, dit le grand capitaine, alors son lieutenant dans les places qui lui avoient cédées. Ces troupes entrerent dans le royaume de Naples par

les intelligences du pape Alexandre VI, s'emparerent de la capitale, & chaſſerent les François de preſque tout le royaume. Aubigny les ſoutint le plus long-temps qu'il put ; mais enfin, forcé de céder au nombre, il ſe retira dans la Pouille, où il tint encore long-temps, & juſqu'à l'année 1504, qu'après avoir donné grand nombre de batailles, gagné les unes, perdu les autres, les François furent obligés de quitter le pays. Comme cet événement n'eſt pas de notre ſujet (*l*), nous ne nous y étendrons pas, & nous raconterons ce qui arriva à notre héros pendant le ſéjour des François dans la Pouille.

Etant en garniſon à Monervine, il s'ennuya de reſter dans l'oiſiveté, & de ne pas faire quelqu'action digne de lui. Il en parla un jour à ſes camarades, & leur fit obſerver que, d'un côté, l'inaction les rendoit pareſſeux & efféminés ; & que, de l'autre, les ennemis en prendroient avantage, & s'imagineroient peut-être que les François les craignoient aſſez pour n'oſer ſe mettre en campagne : c'eſt pourquoi, ajouta-t-il, j'ai deſſein de faire demain une courſe vers Andres ou Barlette ; peut-être rencontrerai-je de leurs coureurs, & & je le ſouhaite, pour nous meſurer enſem-

---

(*l*) On peut en voir le détail dans la vie du cardinal Ximenès, par Marſolier. *Paris*, 1729.

ble. On applaudit à ſon projet, & chacun voulut être de la partie. Ceux qui en devoient être ſe diſpoſerent dès le ſoir même, eux & leurs chevaux, & ils ſortirent de la garniſon au point du jour, au nombre de trente jeunes gentilshommes, réſolus de ne pas y rentrer ſans avoir vu l'ennemi de près.

Ce jour-là même, & dans le même deſſein, un officier Eſpagnol, proche parent du grand capitaine Gonſalve, nommé dom Alonzo de Soto-Mayor, brave & expérimenté capitaine, étoit ſorti de la ville d'Andres, pour aller chercher les François à la tête de quarante ou cinquante gentilshommes d'élite. Il ſeroit difficile de juger lequel eut plus de plaiſir de lui ou de Bayard, quand ils ſe découvrirent à la portée d'un canon, & qu'ils virent que leur nombre étoit à peu-près égal. Dès que le chevalier eut reconnu les Eſpagnols à leurs croix rouges: Allons, amis, dit-il à ſa troupe, voilà ce que nous ſommes venus chercher, il y a ici de l'honneur à acquérir, faiſons tous notre devoir; & ſi vous ne me voyez faire le mien, tenez-moi toute ma vie pour un homme ſans cœur. Chargeons, répondit toute la compagnie, ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer. Alors, la viſiere baiſſée, & prenant le galop en criant, *France*, *France*, ils tomberent ſur la troupe Eſpagnole, qui de ſon côté ſe mit à crier, *Eſpagne*;

Eſpagne, *Sant Jago*, & à pointe de cheval, & la lance baiſſée, les reçut vigoureuſement. Dès le premier choc, il y eut bon nombre de renverſés de part & d'autre, que leurs compagnons eurent bien de la peine à remonter. L'affaire ayant duré environ une demi-heure indéciſe, & chacun voulant en avoir la gloire, la ſeconde attaque fut, de côté & d'autre, plus rude que la premiere; mais enfin Bayard anima tellement les ſiens par ſon exemple & par ſes diſcours, qu'il détermina la victoire, & que les Eſpagnols furent rompus. Il en demeura ſept ſur la place, & autant de priſonniers: le reſte prit la fuite, & leur commandant Soto-Mayor comme les autres. Bayard le pourſuivit l'épée dans les reins, en lui criant: *Tourne*, *homme d'armes*, *tourne*, & ne te laiſſe pas tuer par derriere. Soto-Mayor préférant la défenſe à une mort honteuſe, ſe retourna & fondit ſur Bayard. Ils ſe porterent dans un inſtant & ſans relâche cinquante coups d'épée; mais enfin le cheval de Soto-Mayor, rendu de laſſitude, ſuccomba, ne pouvant davantage ſeconder l'ardeur de ſon maître. Alors Bayard lui cria, *rends-toi*, *homme d'armes*, *ou tu es mort*. A qui me rendrai-je, dit Soto-Mayor? Au capitaine Bayard, répondit le chevalier. Dom Alonzo ne voyant plus d'autre parti que de ſe rendre ou de mourir, & déjà inſtruit par la renommée des beaux faits de ſon

vainqueur, lui remit ſon épée, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre d'un très brave officier; & ſi ſes compagnons avoient combattus comme lui, la victoire auroit coûté cher aux François, au lieu qu'ils ne perdirent pas un homme, & qu'ils en furent quittes pour cinq ou ſix bleſſés, & deux chevaux tués. En revanche, ils avoient des priſonniers, qu'ils emmenerent à leur garniſon. Le chevalier, qui dans la route s'étoit informé du nom & de la qualité du ſien, lui fit donner une des plus belles chambres du château, & lui envoya des habits & tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire. Il porta même la généroſité juſqu'à lui dire: Seigneur dom Alonzo, je ſuis informé de votre naiſſance; mais j'eſtime encore plus le renom de brave & vaillant officier que vous vous êtes acquis; je ne veux point vous traiter en priſonnier; donnez-moi votre parole de ne point ſortir de ce château ſans mon congé, je vous le donne tout entier pour priſon; il eſt grand & il y a bonne compagnie qui ſe fera honneur de votre ſociété, juſqu'à ce que vous traitiez de votre rançon, pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne compoſition. Capitaine, répondit dom Alonzo, j'accepte votre offre gracieuſe, & vous donne ma parole de ne point ſortir d'ici ſans votre congé.

La rançon de Soto-Mayor ayant été accordée, entre lui & Bayard, à mille écus,

il resta environ quinze jours au château avec les officiers François, de qui il recevoit tous les bons traitements possibles, avec une liberté entiere, personne ne le croyant capable de violer sa parole. Cependant un jour, soit mauvaise foi, soit ennui de sa captivité, & de n'avoir point de nouvelles des siens, il suborna un soldat de la garnison, nommé Théode, Albanois de nation, & lui promit que s'il pouvoit l'aider à se sauver, il lui donneroit de quoi vivre à son aise le reste de ses jours. Il ne faut, lui dit-il, que me tenir prêt demain, au point du jour, un bon cheval, hors les portes du château, & un pour toi : je suis libre, comme tu le vois; nous partirons ensemble, & en quatre heures nous serons à la garnison, qui n'est qu'à quinze ou vingt milles d'ici : tu en seras bien récompensé; & de plus, je te donnerai cinquante écus. L'Albanois, qui aimoit l'argent, accepta le parti, après lui avoir pourtant fait observer qu'il étoit prisonnier sur sa parole, & que Bayard n'étoit pas homme à le lui pardonner. Je ne veux pas lui manquer de foi, répliqua dom Alonzo; il a mis ma rançon à mille ducats, je les lui enverrai, & ne suis pas obligé à davantage. En ce cas, dit l'Albanois, comptez sur moi, demain à l'ouverture des portes je vous *attendrai à cheval*, avec un autre pour vous; feignez de vous promener & de prendre le frais, & sortez.

La choſe fut exactement exécutée; le portier, averti que dom Alonzo étoit ſur ſa parole, le laiſſoit aller & venir librement, de ſorte qu'il fut bientôt à cheval, & piqua des deux. Bayard, toujours vigilant, vint faire ſa ronde dans la cour, & demanda où étoit ſon priſonnier, avec qui il ſe promenoit & cauſoit tous les matins. Perſonne ne pouvant lui en donner des nouvelles, il s'adreſſa au portier, qui ne put lui en dire autre choſe, ſinon qu'il avoit paru près de la porte, au point du jour. Il fut auſſi-tôt ſonner le tocſin; mais ni dom Alonzo, ni l'Albanois ne parurent. Il eſt impoſſible d'exprimer la colere & l'indignation de Bayard; il fit en toute diligence monter à cheval un de ſes ſoldats, nommé le Baſque, avec dix autres, & leur ordonna de courir vers Andres à toute bride, & à quelque prix que ce fût, de ramener dom Alonzo mort ou vif, de tâcher auſſi de prendre l'Albanois pour le payer de ſes peines aux crénaux du château. Le Baſque fut à cheval dans un inſtant, &, l'éperon dans le ventre, prit le chemin d'Andres, ſans regarder s'il étoit ſuivi ou non, quoique ſes camarades fuſſent en effet ſur ſes pas. Ils n'eurent pas fait deux milles, qu'ils apperçurent dom Alonzo qui étoit pied à terre & reſangloit ſon cheval; il voulut remonter, mais le Baſque ne lui en donna pas le temps, il fondit ſur lui & l'arrêta. Quant à Théode, il ſe garda

bien de se laisser prendre ; il gagna Andres à bride abattue, & dom Alonzo fut ramené à Monervine. Quand le chevalier le vit, il ne put contenir ses reproches : Est-ce-là, lui dit-il, l'action d'un gentilhomme, de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi ? J'avois la vôtre de ne pas sortir d'ici sans mon congé, & vous l'avez violée, je ne dois plus me fier à vous. Je n'ai point eu dessein de vous faire tort, répondit l'Espagnol, nous sommes d'accord de mille écus pour ma rançon, dans deux jours vous les auriez eus, & ma parole auroit été dégagée ; mais je me suis ennuyé de n'avoir aucunes nouvelles de chez moi, & j'allois en chercher. Bayard étoit trop irrité pour se payer de telles excuses ; il le fit conduire dans une tour, où il le tint quinze jours renfermé, sans cependant lui faire mettre les fers aux pieds, comme il auroit pu ; du reste, le fit traiter comme auparavant. Au bout de ce terme, arriva un trompette avec un valet de dom Alonzo, chargé de sa rançon, qui fut délivrée au chevalier, & l'Espagnol remis en liberté. Il partit donc, après avoir pris congé d'assez bonne grace de Bayard & de tous les officiers, & avoir vu en sa présence son argent distribué jusqu'au dernier sou à la garnison.

Dom Alonzo, retourné à Andres, fut reçu avec tous les témoignages possibles de joie & d'amitié ; chacun le félicita de

son

ſon retour, & le conſoloit de ſa diſgrace. Enſuite on le queſtionna ſur Bayard, & ſur la façon dont il en avoit été traité. Je vous jure, répondit à cela dom Alonzo, que quant au ſeigneur de Bayard, je ne crois pas qu'il y ait dans le reſte du monde un homme plus vigilant & plus intrépide; s'il n'eſt aux champs, il n'en eſt pas plus tranquille, non plus que ſa troupe; il la tient dans un exercice continuel, ſoit à la lutte, ſoit à jeter la barre, ou autres images de la guerre : il n'a pas ſon pareil pour la généroſité, j'en ai vu pluſieurs exemples; mais en dernier lieu il a, en ma préſence, diſtribué à ſes ſoldats l'argent de ma rançon, ſans en réſerver un ducat; enfin, s'il vit, ce ſera un des plus grands hommes que l'on ait jamais vu. Cependant je ne puis me louer du traitement que j'ai reçu de lui pendant ma priſon, ni ne puis croire que ſes ordres aient été ſuivis; mais ſes gens ne m'ont pas traité en gentilhomme, & je m'en reſſentirai tant que je vivrai. Chacun en dit ſon avis, les uns diſoient qu'il n'y a pas de belles priſons, d'autret ne reconnoiſſoient pas Bayard aux plaintes de dom Alonzo, d'autres enfin blâmoient dom Alonzo lui-même, & ne pouvoient l'en croire.

Le chevalier fut informé, quelques jours après, des diſcours de l'Eſpagnol, par un officier de Monervine, priſonnier à Andres, & rançonné; il en fut ſurpris, & ſur l'heure

aſſembla toute ſa garniſon, à qui il dit: J'apprends que dom Alonzo ſe plaint parmi les ſiens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu; vous en avez été témoins, & je ne crois pas qu'un priſonnier puiſſe prétendre plus d'agréments qu'il en a eu ici avant ſon évaſion, & même depuis, ſinon qu'il a été plus reſſerré : je ne penſe pas qu'il ait à ſe plaindre de moi, ni de perſonne; & ſi cela étoit, je lui en ferois ſatisfaction. Je vous prie donc tous de me dire franchement s'il s'eſt paſſé quelque choſe à mon inſçu qui ait pu le fâcher. A cela tout le monde répondit unanimement, que quand il eût été le plus grand ſeigneur d'Eſpagne, il n'auroit pu eſpérer un traitement plus honorable, & qu'il avoit grand tort de ſe plaindre. Cela étant, dit Bayard, quoique la fievre me tienne, je veux lui écrire que s'il ſoutient les diſcours qu'il a faits, je lui ſoutiendrai le contraire de lui à moi, à pied ou à cheval, à ſon choix. Auſſi-tôt il fit appeller ſon ſecrétaire, & lui dicta la lettre ſuivante: « Dom Alonzo, » j'ai appris qu'après votre retour de ma » priſon, vous vous êtes plains de moi, » & avez ſemé parmi vos gens que je ne » vous ai pas traité en gentilhomme. Vous » ſavez bien le contraire; mais pour ce » que ſi cela étoit vrai, me feroit gros » déshonneur, je vous ai bien voulu écrire » cette lettre, par laquelle vous prie rha- » biller autrement vos paroles devant ceux

» qui les ont ouies, en confessant, comme » la raison veut, le bon & honnête traitement que je vous ai fait ; & en ce » faisant, ferez votre honneur & rhabillerez » le mien, lequel, contre raison, avez » foulé ; & où seriez refusant de le faire, » je vous déclare que je suis délibéré le » vous faire dédire par combat mortel de » votre personne à la mienne, soit à pied » ou à cheval, ainsi que vous plairont les » armes. Et adieu. De Monervine le 10 » juillet. » La lettre fut envoyée par un trompette qui appartenoit à Chabannes la Palisse. Dom Alonzo l'ayant reçue, y répondit, par le même trompette, en ces termes, & sans avoir pris l'avis de personne: « Seigneur de Bayard, j'ai vu votre » lettre que ce porteur m'a baillée ; &, » entr'autres choses, dites dedans icelle, » avoir été semé paroles devant ceux de » ma nation que ne m'avez pas traité en » gentilhomme, moi étant votre prisonnier, & que si je ne m'en dédis, être » délibéré de me combattre. Je vous déclare que oncques ne me dédis de chose » que j'ai dite, & n'êtes pas homme pour » m'en faire dédire: par quoi du combat » que me présentez de vous à moi, je » l'accepte entre ici & quinze jours, à » deux milles de cette ville d'Andres, ou » ailleurs que bon vous semblera. » Le trompette rapporta cette réponse au chevalier, qui n'auroit pas donné cette bonne

fortune pour dix mille écus, quoique bien malade; & lui renvoya par le même son acceptation du défi, avec parole de n'y pas manquer. L'accord fait de part & d'autre, Bayard en donna avis au seigneur de la Palisse, pour avoir de lui la permission, comme lieutenant pour le duc de Nemours, vice-roi; & il choisit pour son guidon, son ancien ami Bellabre.

Le jour pris pour le combat, dom Alonzo écrivit au chevalier pour le prier d'être demandeur, & trouver bon que lui dom Alonzo se portât comme défendeur. Cette proposition étoit irréguliere, & ne tendoit qu'à se rendre maître du choix des armes, & de la maniere de combattre. Bayard accorda tout ce que l'Espagnol voulut, disant, *sur une bonne querelle, peu me chaut d'être demandeur ou défendeur*. Dom Alonzo, devenu maître des conditions, & sachant que Bayard étoit l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y étoit invincible, décida qu'ils combattroient *à pied, armés de toutes armes, réservé d'armet & de baviere, à visage découvert, avec l'estoc & le poignard*. Le jour venu, Chabannes, avec une escorte de deux cents maîtres, suivant l'accord des deux champions, amena Bayard, bien monté & vêtu de blanc *par modestie*. Dom Alonzo n'étant pas encore arrivé, le même trompette qui avoit porté les lettres & fait les sommations, alla le hâter. L'Espagnol

ſachant que Bayard étoit à cheval, ſe récria ſur ce que c'étoit à lui à choiſir les armes, & à Bayard le lieu, & lui envoya dire qu'il vouloit ſe battre à pied : la vérité étoit qu'il doutoit que le chevalier, malade & affoibli par la fievre, pût accepter le combat à pied; il auroit même bien voulu n'avoir pas porté la bravade ſi loin; mais le vin étoit tiré, il falloit le boire. Le trompette ayant rapporté cette réponſe, Bayard demeura étonné un petit moment, parce qu'alors la fievre le tenoit; mais, revenu à lui, il répondit courageuſement au trompette : Ami, va le hâter, & dis-lui que pour ſi peu de choſe, il ne différera pas plus long-temps à réparer l'injure qu'il m'a faite; & ſi le combat à pied ne lui plaît pas, je conſens encore qu'il ſe raviſe. Cela fait, Bayard fit dreſſer ſon camp, qui ne fut que quelques groſſes pierres miſes les unes ſur les autres, & ſe plaça lui-même à l'un des deux bouts, accompagné de nombre de ſeigneurs les plus qualifiés, tels que Chabannes, d'Oroze, d'Humbercourt, Fontrailles, baron de Béarn, & pluſieurs autres, qui tous faiſoient des vœux pour lui. Dom Alonzo cependant ayant reçu la réponſe du chevalier, & voyant qu'il n'y avoit plus à reculer, s'avança, accompagné de ſeigneurs de ſa nation, le marquis de Licite, dom Diego Quignonès, lieutenant du grand capitaine; dom Pedro de Valdès; dom Franciſco d'Altemeze, & nombre

d'autres. Arrivé ſur le champ de bataille, il envoya à Bayard deux eſtocs & deux poignards à choiſir; mais celui ci ne s'amuſa pas à choiſir, & ſe contenta d'être armé comme Soto-Mayor, de ſecrette & de gorgerin. Après les ſerments faits, & les cérémonies accoutumées, il entra dans le champ par un bout, accompagné ſeulement de Bellabre pour ſon parrain, & du ſeigneur de la Paliſſe pour juge du camp. Il étoit à viſage découvert, & tenoit l'eſtoc nu à la main droite, & le poignard à la gauche. Par l'autre bout entra dom Alonzo avec dom Quignonès ſon parrain, & Altemeze pour juge du camp, & il avoit l'eſtoc nu à la main, & le poignard à la ceinture. Bayard, dès qu'il fut dans le camp, fit ſa priere à genoux, baiſa la terre & ſe releva en faiſant le ſigne de la croix, puis marcha à ſon ennemi avec autant d'aſſurance & de tranquillité que s'il fût allé à quelque partie de plaiſir. Dom Alonzo vint droit à lui avec la même intrépidité, & lui dit : *Seigneur de Bayardo, que me quieres?* Bayard lui répondit : *Dom Alonzo de Soto-Mayor, je quiers défendre contre toi mon honneur, dont fauſſement & mauvaiſement m'as accuſé.* Alors, comme deux lions animés, ils fondirent l'un ſur l'autre à grands coups d'eſtocs, de l'un deſquels Bayard bleſſa ſon homme au viſage : le combat n'en devint que plus vif, chacun cherchant le défaut de ſon adverſaire. L'Eſ-

pagnol, grand & vigoureux, obſervoit Bayard pour le prendre en flanc & le ſaiſir au corps; mais le François avoit l'œil partout, & paroit tout. Le combat fut long, & le danger bien balancé, par l'adreſſe & l'égalité de la force des combattants. Les ſpectateurs trembloient chacun pour leur parti; les François pour Bayard, qui, quoiqu'affoibli par la fievre, n'en frappoit pas moins ſouvent & moins vigoureuſement: les Eſpagnols pour dom Alonzo, que, tout fort & puiſſant qu'il étoit, ſes amis auroient mieux aimé voir à Sarragoſſe que là. Enfin, après qu'ils eurent bien cherché le défaut l'un de l'autre, Bayard uſa d'adreſſe; il prit le temps que l'Eſpagnol levoit le bras pour le frapper; il leva auſſi ſon épée & la ſoutint en l'air ſans porter ſon coup; &, l'épée ennemie étant rabattue ſans l'avoit touché, il porta la ſienne avec une vîteſſe & une adreſſe merveilleuſe droit au gorgerin, & avec tant de force, que, malgré la bonté de cette armure, il la perça, & l'épée entra de quatre bons doigts dans la gorge de dom Alonzo, en ſorte qu'il eut peine à l'en retirer. Celui-ci, perdant ſon ſang avec abondance, devint furieux & enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre ſon homme & le ſaiſir au corps; mais Bayard paroit ſes coups, & l'évitoit ſi adroitement, que, quoiqu'ils fuſſent aſſez proches l'un de l'autre pour que de la main ils ſe

fussent touché au visage, néanmoins il lui donna le temps de s'affoiblir par la perte de son sang; alors se jetant sur lui à corps perdu, le poignard à la main, il l'embrassa & le serra si fort, qu'ils tomberent tous les deux & se débattirent quelque temps par terre; mais Bayard porta un dernier coup de poignard à dom Alonzo si vigoureusement entre le nez & l'œil gauche, qu'il le fit entrer jusque dans le cerveau, & lui cria: *Rendez-vous, dom Alonzo, ou vous étes mort.* L'Espagnol, étendu sur la poussiere, n'avoit garde de répondre, il étoit mort. Son parrain Quignonès voyant cela, s'écria aussi-tôt: *Segnor Bayardo, ja es muerto, vincido aveis*, & de fait il ne remua plus. Le chevalier auroit voulu, pour tout ce qu'il avoit au monde, le vaincre vif, & non l'avoir tué: il en ressentit la plus grande douleur, mais il n'étoit plus temps.

Il se jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, & se releva après avoir baisé la terre trois fois. Ensuite il tira le corps hors du champ; &, le rendant au parrain, il lui dit: Seigneur dom Diego, en ai-je assez fait? *Tropo, segnor Bayardo, per l'onnor d'Espagna*, répondit tristement dom Diego. Je vous le remets donc, répliqua Bayard, quoique le corps soit à ma disposition; mais je voudrois de bon cœur vous le rendre vivant. Alors les Espagnols l'emporterent en

faiſant des plaintes & des lamentations, & les François reconduiſirent le vainqueur à la garniſon au ſon des trompettes, hautbois & autres inſtruments. Sa premiere action fut d'aller à l'égliſe rendre une ſeconde fois graces à Dieu, & enſuite il donna une fête magnifique aux officiers ſes camarades. Et ce combat contribua encore à étendre, tant dans les deux armées que par-tout le royaume, la réputation de notre héros (*m*).

Après cet événement, il y eut entre les armées de France & d'Eſpagne une treve de deux mois. Les Eſpagnols étoient inconſolables de la mort de Soto-Mayor; ils croyoient que l'honneur de toute leur nation y étoit intéreſſé, & ne reſpiroient que vengeance. Pendant cette treve, les officiers de part & d'autre alloient ſouvent ſe promener juſqu'auprès de leurs garniſons réciproques, & il ſembloit que les Eſpagnols cherchaſſent à braver les François. Ils ſe trouverent un jour, entr'autres, au nombre de treize hommes d'armes tous braves & biens montés, proche la place de Monervine, d'où Bayard & ſon bon

(*m*) On peut le voir amplement rapporté dans Champier, hiſtoire de Louis XII, dans Paul Jove, *in vità Magni Gonſalvi*, *lib.* 2, & dans du Rival, conſeiller au parlement de Grenoble, en ſon hiſtoire des Allobroges. Il étoit contemporain & ami de Bayard.

ami d'Oroze étoient ſortis enſemble pour prendre l'air : ils rencontrerent à demi-lieue de la ville les Eſpagnols & les ſaluerent, ceux-ci leur rendirent le ſalut, & lierent la converſation. Un des Eſpagnols, nommé Diego de Bizagna, qui avoit été de la compagnie de Soto-Mayor, & ne pouvoit pardonner ſa mort à Bayard, d'ailleurs brave & hardi capitaine, prit la parole : Seigneur François, dit-il, il y a huit jours que la treve eſt commencée, & déjà elle nous ennuie, je ne ſais ſi elle ne vous ennuie pas auſſi. Si vous vouliez, pendant qu'elle dure, faire avec nous une partie de dix contre dix, vingt contre vingt, plus ou moins en nombre égal, ſur le ſujet qui met la guerre entre nos maîtres, je me fais fort de trouver de mon côté de quoi vous ſoutenir, en convenant que les vaincus demeureront priſonniers des vainqueurs. A cette propoſition les deux amis ſe regarderent : Seigneur d'Oroze, dit Bayard, que vous en ſemble ? Je ſais bien, dit d'Oroze, quelle réponſe j'y ferois, mais je vous prie de la faire vous-même. Puiſque vous le voulez, répondit le chevalier, je vais donc répondre : Seigneur, dit-il à l'Eſpagnol, nous acceptons avec grand plaiſir, mon camarade & moi, votre propoſition. Vous voilà treize hommes d'armes, promettez-nous de vous trouver d'aujourd'hui en huit jours à deux milles d'ici, nous nous y rendrons en même

nombre, & nous verrons qui en aura l'honneur. Les Eſpagnols le promirent, & chacun s'en retourna de ſon côté. Les deux amis arrivés à Monervine, firent part à leurs compagnons de la rencontre des Eſpagnols, & du rendez-vous donné. Chacun voulût en être; mais on s'accorda, & on forma le nombre de treize, qui ſe trouverent à jour nommé au lieu dont on étoit convenu, & où les Eſpagnols ſe rendirent pareillement. Les uns & les autres y vinrent accompagnés de nombre d'amis attirés par la curioſité. On fit les conditions, qui furent que la limite réglée, quiconque la paſſeroit demeureroit priſonnier & ne combattroit plus du jour; que qui ſeroit mis à terre ne combattroit plus pareillement, & que ſi la nuit venoit ſans que la victoire fût décidée, n'en reſtât-il qu'un à cheval de chaque côté, le combat ſeroit terminé; que chacun ſe retireroit & emmeneroit ſes compagnons, avec pareil honneur de part & d'autre. L'accord fait, les deux partis ſe mirent en préſence, &, la lace en arrêt, piquerent leurs chevaux. Les Eſpagnols, dans le combat, ne viſoient point aux hommes, mais à tuer les chevaux, & y réuſſirent au nombre de onze; en ſorte que Bayard & d'Oroze ſe trouverent ſeuls à cheval. Ce ſtratagême, qui étoit un vrai abus des conditions faites, ne réuſſit pas aux Eſpagnols, car leurs chevaux ne voulurent jamais paſſer ſur le corps des autres,

quoiqu'ils fuſſent crevés de coups d'éperons. Bayard & ſon ami d'Oroze profitoient de l'aventure, & les chargeoient fort & ſouvent, & quand le gros de la troupe les attaquoit, ils ſe retiroient derriere leurs chevaux morts & s'en faiſoient un rempart. Enfin les Eſpagnols furent les plus maltraités, &, quoique treize contre deux, ils ne purent jamais gagner le champ des François, qui le ſoutinrent juſqu'à ce que la nuit forçât les deux partis à ſe ſéparer, ſuivant les conditions, ſans aucun avantage, ſinon que les deux François en eurent l'honneur, ayant ſoutenu ſeuls contre treize pendant plus de quatre heures.

A quelque temps de là, & la treve expirée, Bayard ſut par ſes eſpions qu'il y avoit à Naples un tréſorier qui changeoit de l'argent en or, pour l'apporter au grand capitaine Gonſalve, & qu'il ne pouvoit manquer de paſſer à trois ou quatre milles de ſa garniſon. A cette nouvelle, il ne dormit plus qu'il ne ſût l'heure & le moment du départ de ce tréſorier, ſa route & le lieu de ſes ſéjours. Enfin il apprit qu'il étoit au gîte dans une petite place occupée par les Eſpagnols, à quinze milles de Monervine, & que le lendemain au point du jour il devoit en partir pour ſe rendre auprès de Gonſalve, avec une eſcorte de quelques cavaliers.

Bayard, réſolu de mettre la main ſur l'homme & ſur ſon tréſor, partit deux

heures avant le jour, & alla, accompagné ſeulement de vingt maîtres, s'embuſquer entre deux monticules, & il envoya Tardieu, l'un de ſes hommes d'armes, d'un autre côté, avec vingt-cinq Albanois, afin que ſi le tréſorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Or, ſur les ſept heures du matin, les eſpions du chevalier entendirent le bruit des chevaux, & vinrent le lui annoncer. Il étoit tellement caché par ces deux rochers, que l'on auroit pu paſſer ſans le découvrir; ce qui arriva en effet à l'eſcorte du tréſorier, lequel étoit dans le milieu avec un homme à lui, chargés tous deux de l'argent en valiſe. Dès qu'ils eurent paſſé l'embuſcade, Bayard fondit ſur eux avec ſes gens, criant: *France, France, tue, tue.* Les Eſpagnols bien étonnés, & croyant avoir toute une armée à leurs trouſſes, s'enfuirent à Barlette, ſans regarder derriere eux. Ils ne furent ſuivis que juſqu'à ce que le tréſorier & ſon caiſſier fuſſent atteints, car on n'en vouloit qu'à eux, & ils furent conduits à Monervine. En y arrivant, Bayard fit prendre leurs valiſes, & voulut compter les beaux ducats qu'elles contenoient: *Non conta eis, Segnor*, dit le tréſorier, *ſono quinze milia ducados;* ce qui fit plaiſir au chevalier, qui peut-être ne croyoit pas avoir fait un ſi beau coup de filet.

En ce moment arriva Tardieu, qui fut ébloui de ces belles médailles, & qui n'en

regrettoit que mieux que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur Bayard ; cependant il lui dit : Mon camarade, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entreprise. Vous avez été de l'entreprise, répliqua Bayard, mais non pas de la prise ; & pour se divertir à ses dépens, il ajouta : Et même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres ? Je vous ferai la part qu'il me plaira, & vous vous en contenterez. Tardieu devint furieux à cette réponse, & jurant qu'il en auroit raison, alla porter ses plaintes au général François, lequel manda à Bayard de se rendre chez lui : là chacun plaida sa cause en présence de ce seigneur, & de nombre d'officiers qui méconnoissoient le chevalier à la discussion d'une question pécuniaire, & qui, après avoir entendu les raisons des deux parties, jugerent que Tardieu n'y avoit rien, dont il eut bien du dépit ; cependant, faisant de nécessité vertu, il tourna la chose en plaisanterie, & dit en riant : « *Par le » sang de St. Georges*, je suis bien malheu- » reux ; mais, mon camarade, c'est tout » un, vous me nourrirez toute la campagne. » Bayard se mit à rire, & cette querelle ne les empêcha pas de marcher jusqu'à la garnison.

Quand ils furent arrivés, Bayard voulut en avoir encore le plaisir, & se fit apporter les valises, & mettre en monceau les ducats sur une table, en disant à Tardieu :

Camarade, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous ? Je dis, répondit-il avec un grand ſoupir, qu'elles ſont belles, mais que je n'en tâterai pas ; cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, & me mettroit à mon aiſe pour toute ma vie. Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous ſoyez heureux le reſte de vos jours. Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main deſſus plutôt que moi : ce que le haſard ne vous a pas adreſſé, je vous le donne de bon cœur ; la moitié de cela eſt pour vous. Tardieu croyoit que le chevalier continuoit encore à le badiner ; mais quand il vit compter & partager l'argent, & que Bayard lui en eut mis la moitié entre les mains, il ne fut pas maître de ſon premier mouvement : Hélas ! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il en ſe jetant aux genoux du chevalier, & verſant des larmes de joie, hélas ! comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites ? Jamais Alexandre ne fut ſi généreux. Ne parlez pas de ſi peu de choſe, mon compagnon, répondit Bayard, c'eſt le moins que je vouluſſe faire, & que je ferois pour vous, ſi j'en avois la puiſſance. Cependant le bienfait ſe trouva ſi conſidérable pour Tardieu, qu'il en fut riche toute ſa vie, & qu'il épouſa dans le Rouergue, ſa patrie, une héritiere de trois mille livres de rente, fille d'un gentilhomme nommé Saint-Martin, & leur poſtérité ſubſiſte ſous

le même nom, & avec titre de marquis de Maleſſie (*o*).

Cette moitié du tréſor partagée, Bayard fit de l'autre des portions inégales qu'il diſtribua à la garniſon, ſuivant la qualité de chacun, & toujours, ſelon ſa coutume, ſans ſe réſerver rien. S'il eût été homme à jouir de cet événement dans toute ſon étendue, il avoit encore le tréſorier entre ſes mains, dont il pouvoit tirer une rançon conſidérable, outre ſa dépouille qui valoit plus de cinq cents ducats; mais il eut la généroſité de le renvoyer ſans lui faire le moindre tort en ce qui lui appartenoit perſonnellement, offrant de le faire conduire avec ſûreté de ſa perſonne, en telle place qu'il voudroit. Cet homme comprenant à peine tant de grandeur d'ame, remercia de ſon mieux ſon bienfaiteur, & fut reconduit à Barlette par un trompette du chevalier, qu'il récompenſa honnêtement, rendant graces au ciel d'être tombé en ſi bonnes mains.

Sur la fin de la guerre dont nous avons parlé juſqu'ici, les François étoient campés d'un côté de la riviere de Garillan, & les Eſpagnols de l'autre. Parmi ceux-ci étoient, auſſi bien que chez les François, de très-braves officiers, & en grand nombre, ſur-

(*n*) Cette branche ſe tranſporta au comté d'Eu, il y a environ deux ſiecles: elle avoit deux chevaliers de Malte, vivants en 1610.

tout le fameux Fernand Gonſalve : mais le plus extraordinaire étoit un petit homme qui n'avoit que deux coudées de hauteur, ſi boſſu, ſi contrefait, que la tête de ſon cheval le déroboit à la vue; on le nommoit Pedro de Pas, & malgré ſa difformité, il étoit un des plus hardis & des plus entreprenants de toute l'armée. Il voulut un jour donner une alarme au camp des François, & pour cela il prit avec lui cent ou cent-vingt hommes d'armes, portant chacun un fantaſſin en croupe, tous armés d'arquebuſes, & leur fit paſſer le Garillan à un gué qu'il connoiſſoit. Son deſſein étoit d'y attirer toute l'armée, & de faire dégarnir le pont, dont cependant les ſiens s'empareroient. Il réuſſit ſi bien que l'armée Françoiſe ſe crut attaquée par toute celle d'Eſpagne, & courut du côté où étoit l'alarme. A ce bruit, Bayard, qui s'étoit logé tout proche du pont, comme à l'endroit le plus intéreſſant, ſe leva & s'arma, & avec lui un écuyer cavalcadour du roi, nommé Pierre de Tardes, & par ſobriquet le Baſque, brave & hardi gentilhomme. Dès qu'ils furent à cheval, courant du côté où étoit l'alarme, Bayard apperçut un gros corps de cavalerie Eſpagnole de deux cents hommes, qui venoient droit au pont pour s'en emparer; ce qu'ils auroient fait ſans peine : & s'ils euſſent réuſſi, c'en étoit fait de toute l'armée Françoiſe. Il s'écria à l'inſtant :

Ami Baſco, courez chercher du ſecours, s'ils ſe rendent maîtres de notre pont, nous ſommes tous perdus; courez, vous dis-je, pendant que je vais les occuper de mon mieux. Tandis que le Baſque exécute cet ordre, Bayard, la lance au poing, ſe poſte ſur l'autre bout du pont, avant que les Eſpagnols y arrivaſſent, &, comme un lion furieux, porte de ſi terribles coups, qu'il renverſa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tomberent dans l'eau, & ne reparurent plus. Les Eſpagnols, animés par la perte de leurs camarades, attaquent Bayard avec fureur, & l'environnent; mais lui, l'épée à la main, les ſoutient tous, &, s'acculant tout à cheval à la barriere du pont, leur donne tant d'affaires, qu'ils croyoient tous avoir un diable à combattre, & non pas un homme, & que le Baſque eut le temps de venir avec environ cent hommes, & de le dégager. Ce ſecours ſauva le pont, & il étoit temps; car ſans doute Bayard eût ſuccombé ſous le nombre, & ſes forces ſe ſeroient épuiſées, & toute l'armée étoit perdue. Les Eſpagnols quitterent d'abord la partie, & les François les chaſſerent un grand mille; mais un corps de ſept à huit cents chevaux qu'ils virent venir aux ſecours des fuyards, les arrêta, & le chevalier leur dit: Nous avons aſſez gagné pour un jour, d'avoir ſauvé notre pont, retirons-nous en eſcadron carré, & ſerrons-nous: chacun fut de ſon

avis, & tous reprirent le chemin du camp, Bayard allant toujours le dernier pour soutenir la retraite, comme il alloit toujours le premier à l'attaque.

Cependant le travail excessif qu'il avoit fait faire à son cheval, lui attira une disgrace; car comme sa troupe marchoit en bon ordre, elle fut tout-à-coup chargée par un autre détachement des ennemis: il y eut même quelques-uns des siens renversés, & Bayard sentant que son cheval étoit outré, l'accula contre un fossé; mais il fut bientôt environné de vingt ou trente hommes qui lui crioient: *Rende, Segnor, rende.* Il se défendit encore, mais enfin il se rendit en disant: Il le faut bien, je ne suis pas pour résister à tous moi seul. Ses compagnons ne s'étant pas apperçu de sa chûte, alloient regagner le pont en question, le croyant parmi eux, lorsque l'un d'entr'eux, Pierre de Guiffrey, Dauphinois, & d'une très-grande maison, s'écria tout-à-coup: Eh! mes compagnons, mes amis, nous avons tout perdu, le brave Bayard nous manque, il est mort ou prisonnier! Je fais vœu à Dieu d'en avoir des nouvelles, dussé-je y aller tout seul, & y perdre la liberté ou la vie! Abandonnerons-nous un homme qui a rendu de si grands services à toute l'armée, & qui nous a fait à tous acquérir tant de gloire? Chacun sentit, comme Guiffrey, l'importance de la perte qu'ils avoient faite, & tous ayant

resanglé leurs chevaux, se mirent au grand galop après les Espagnols, qui en effet tenoient Bayard, & l'emmenoient sans l'avoir désarmé, sinon de sa hache d'armes. Ils lui avoient demandé son nom, mais il savoit trop que s'il s'étoit nommé ils l'auroient massacré, pour le leur apprendre; c'est pourquoi il se déguisa comme il put, sans dire autre chose, sinon qu'il étoit gentilhomme. Sur cela les François les joignirent, criant: *France, France; tournez, Espagnols, ainsi n'emmenerez-vous pas la fleur de chevalerie.* Les Espagnols, quoiqu'en grand nombre, furent étourdis de cette saillie Françoise; cependant ils se retournerent en bonne contenance pour la soutenir, mais du premier choc plusieurs des leurs furent renversés: Bayard qui étoit encore armé, & à qui il ne manquoit qu'un cheval capable de le seconder, profita de l'événement; il fut bientôt à terre, & laissant le sien, il sauta sur un beau coursier qui se trouva là, & dont le maître (Salvador de Borgia, brave soldat & lieutenant de la compagnie du marquis de la Padule) avoit été renversé par l'écuyer le Basque. Quand le chevalier se trouva si bien monté, il redoubla de courage, & fit des prodiges de force, en criant, pour insulter les Espagnols: *France, France; Bayard, Bayard, que vous laissez aller.* Quand ceux-ci l'entendirent se nommer, & qu'ils sentirent les deux fautes qu'ils

avoient faites, l'une de ne l'avoir pas désarmé, l'autre de ne pas prendre sa foi, qu'il n'auroit jamais faussée, le cœur leur manqua à tous ; ils se dirent entr'eux, retirons-nous, nous ne ferons rien de bon d'aujourd'hui, après ce que nous venons de perdre. En effet, ils tournerent le dos au grand galop, & les François se contenterent de les regarder courir, tant parce que la nuit approchoit, que parce qu'ils s'estimoient trop heureux d'avoir tiré de leurs mains *leur vrai guidon d'honneur.* Ils regagnerent leur camp, où il fut long-temps parlé d'une journée si extraordinaire par les événements, & en particulier par les exploits de notre chevalier.

Il est temps de reprendre le fil de l'histoire. On a vu plus haut que l'armée Françoise qui tenoit le royaume de Naples, avoit été forcée de l'abandonner par les perfidies multipliées de Ferdinand, roi d'Aragon, lequel avoit violé tous les traités, & qu'elle avoit repassé les monts en assez mauvais état, & après avoir perdu la plus grande partie de ses chefs. Alexandre VI (*o*) étoit mort, & Jules II, de la maison de la Rouere, occupoit le saint siege, lorsque ce débris d'armée traversa l'état ecclésiastique; il fit aux François le meilleur

(*o*) Rodrigue Borgia, Espagnol, l'un des plus méchants hommes de son siecle.

traitement qu'ils puissent espérer ; mais c'étoit une amitié de renard, qu'il fit dans la suite payer bien cher, ayant été toute sa vie ennemi juré du roi de France & de toute la nation.

(1505.) Après le départ de l'armée Françoise, l'illustre capitaine Louis d'Ars & Bayard son ami & son bras droit, demeurerent dans la Pouille, en dépit de toute l'armée d'Espagne ; ils y tenoient plusieurs places, entr'autres Venouze & s'y seroient maintenus long-temps, si le roi ne leur eût donné ordre absolu de revenir eux & leurs gens, ce qu'il firent armet en tête, enseignes déployées & la lance en arrêt (*p*). Au retour de Bayard à la cour, le roi lui donna une place d'écuyer de son écurie, en attendant qu'il vaquât une compagnie d'hommes d'armes de ses ordonnances.

La même année fut marquée par trois événements. Le premier fut la mort de Jeanne de France, premiere femme du roi, en la ville de Bourges. Le second fut la maladie du roi, qui fut réduit à la derniere extrémité à Blois. Les médecins l'abandonnerent, & ce fut peut-être ce qui lui sauva la vie, avec les vœux & les prieres de son peuple dont il étoit adoré. Et le troisieme

(*p*) Champier & Dubellay parlent de ce retour de Louis d'Ars & de Bayard, comme d'une expédition hardie & glorieuse, & qui mérite d'être conservée.

fut la mort de Fréderic d'Aragon, roi de Naples, en la ville de Tours. Il tenoit cette couronne de ses ancêtres qui l'avoient usurpée, & ceux qui la reprirent sur Louis XII n'y avoient pas plus de droits que Fréderic.

(1506.) L'année suivante fut aussi signalée par deux morts considérables. La premiere fut celle de l'incomparable Isabelle, reine de Castille, femme de Ferdinand, roi d'Aragon, princesse accomplie, & douée des vertus qui font les grands hommes. La seconde mort fut celle de son gendre, Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien I, & de Marie, héritiere de Bourgogne & des Pays-Bas. Il avoit épousé, en 1498, Jeanne, fille aînée d'Isabelle: après la mort de celle-ci, il fut reconnu roi d'Espagne, conjointement avec sa femme, dont il eut deux fils, Charles, duc de Luxembourg, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, & Ferdinand I, qui succéda à son frere après qu'il eut abdiqué la couronne impériale. Philippe mourut presque subitement pour avoir bu à la glace en jouant à la paume.

Ferdinand devenu veuf, se remaria la même année avec Germaine de Foix, niece de Louis XII & sœur du duc de Nemours, dont il sera grande mention dans cette histoire. Cette princesse élevée à la cour de France, tendrement chérie du roi son

oncle, & de la reine Anne de Bretagne, changea de cœur en changeant de climat, & devint une ennemie jurée de ſa patrie & de la maiſon royale.

Dans le même temps, le roi envoya un corps d'armée en Italie ſous les ordres de Charles d'Amboiſe, ſeigneur de Chaumont, neveu du cardinal, pour aider le pape Jules II à conquérir Bologne ſur les Bentivoglio, ce qui réuſſit, & cette ville & ſon territoire furent mis entre les mains du ſaint-pere, qui n'attendoit plus que ce bienfait pour faire éclater ſa haine contre la France. Non-ſeulement il traverſa toute ſa vie les François; mais où il n'étoit pas aſſez fort pour leur faire la guerre, il leur ſuſcitoit des ennemis, & pour arrêter leurs opérations, il fortifia toutes ſes places qui pouvoient leur ſervir de paſſage. Nous en rapporterons des traits remarquables dans la ſuite.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE
DU CHEVALIER
BAYARD.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Rébellion des Génois. Louis XII les réduit. Exploit de Bayard. Entrevue des rois de France & d'Eſpagne à Savone. Traitements honorables faits par les deux rois réciproquement à leurs officiers. Trivulce donne au roi une fête ſuperbe. L'empereur attaque les Vénitiens. Louis les ſecourt. Ils traitent ſecretement avec l'empereur pour de l'argent. Ligue de Cambray contr'eux. Suite & exécution de ce traité. Les Vénitiens reprennent Trevi & la brûlent. Le roi s'en venge ſur Rivolta. Bataille d'Agandel, où les Vénitiens ſont défaits, & leur général priſonnier. Deux nobles Vénitiens pendus. La Lombardie eſt ſoumiſe. Padoue eſt ſurpriſe par les Vénitiens. Fureur de l'empereur à cette

nouvelle. Le roi lui donne du secours. Les Vénitiens prennent Vicence. État de l'armée de l'empereur. Ordonnance du siege de Padoue. Prise de Monselles. Défaite des Vénitiens sur le Pô. État de la ville de Padoue. Bayard force quatre barrieres. Deux traits de sa hardiesse. Parallele des Barricades forcées par le prince de Conti en 1744. Disposition du siege de Padoue. Punition d'un traître. L'armée de l'empereur est harcellée par Luc Malveze. Bayard va à sa rencontre, & le défait. Autre exploit du même genre. Escarmouche où Bayard défait un parti ennemi. Trait de valeur d'un François âgé de dix-sept ans. Moyens employés par Bayard pour s'emparer d'un château. Bravade d'un officier Vénitien, & sa lâcheté. L'empereur veut faire donner l'assaut à Padoue. Indécente proposition qu'il fait aux François, rejettée par l'avis de Bayard qui en fait une autre. Les Impériaux ne la goûtent point. L'assaut est différé. L'Empereur mécontent quitte son armée secrétement. Il mande que l'on leve le siege. Inhumanité des Lansquenets. Les armées se séparent. Embuscade dressée à Bayard, qui y est fait prisonnier, & délivré par les siens. Il fait une belle retraite. Il est repris & délivré. Il taille en pieces plus de cinq cents hommes. Trahison pour le surprendre, découverte. Il pardonne à l'espion, & profite de la découverte; bat les Vénitiens, & met en pieces 2000

hommes d'infanterie. Il renvoie l'eſpion à ſon maître, qui le fait pendre. Le duc de Nemours arrive en Italie. Honneurs qu'il fait à Bayard. Siege & priſe de Lignago. Mort & éloge du cardinal d'Amboiſe. Arrivée d'un ſecours d'Eſpagne. Grotte de Langara; cruel malheur qui y arrive. Rage d'un officier Allemand contre ſon parent, qu'il fait maſſacrer avec tous les ſiens. Siege & priſe de Montſelles, où la garniſon eſt égorgée.

LE premier mauvais ſervice que le pape rendit au roi, pour reconnoître ſes bienfaits, fut de faire ſoulever les Génois, par des intelligences & des moyens déteſtables. La populace animée contre les nobles, les chaſſa tous de la ville, & enſuite élut pour doge un nommé Paul de Novi, teinturier de profeſſion. Il y avoit huit ans qu'ils étoient ſoumis au roi; cependant ils égorgerent la garniſon du château, contre la capitulation, par laquelle il étoit dit qu'elle ſortiroit librement.

Le roi en fut inſtruit par Jean-Louis Fieſco (de Fieſque), comte de Lavagne, d'une des premieres maiſons de l'état, & par d'autres nobles affectionnés à la France. Irrité de cette rébellion, dont il ſentoit les conſéquences, il ſe réſolut de paſſer les monts en perſonne, avec toute la diligence & les forces que la circonſtance demandoit.

Bayard étoit alors à Lyon, très-incommodé, tant de la fievre quarte, qui l'a tenu plus de sept ans, que des suites d'une blessure qu'il avoit autrefois reçue, & qui avoit pensé lui coûter le bras gauche: c'étoit un coup de pique dont la plaie avoit dégénérée en ulcere, dont cependant il eut le bonheur de guérir avec le temps.

Malgré son indisposition, il se seroit cru déshonoré s'il n'avoit suivi le roi dans cette expédition; dans deux jours ses équipages furent prêts, & sans considérer à quoi il s'exposoit, il se mit en marche, & fut encore des premiers dans les gorges des Alpes. L'armée fit une telle diligence, qu'elle se trouva tout proche de Gênes, pendant que les habitants la croyoient encore delà les monts; en sorte qu'il n'eurent pas le temps de recevoir les secours que le pape & quelques autres princes d'Italie devoient leur envoyer, entr'autres huit mille Bresignels, qu'on estimoit les meilleures troupes du pays, & les plus entreprenants.

Néanmoins les Génois se préparerent à faire une belle défense, & les François furent bien étonnés de trouver au haut de la derniere montagne, par où il leur falloit passer pour arriver à la ville, un fort nouvellement construit, avec une bonne garnison, & beaucoup d'artillerie. Sur cela le roi tint conseil de guerre, pour savoir ce qu'il y avoit à faire. Les avis furent partagés, les uns pensoient que ce fort

pouvoit couvrir un corps d'armée considérable, qu'ainſi il étoit dangereux de s'engager, & que l'on pourroit y perdre bien du monde & être forcé de reculer. D'autres ſoutenoient que ces troupes ne pouvoient être que des canailles ramaſſées qui fuiroient au premier choc. Le roi regarda Bayard, & lui demanda ce qu'il en penſoit. En vérité, Sire, répondit-il, je ſerois bien embarraſſé d'en juger, mais il n'y a qu'à aller voir ce qu'ils font là-haut; & ſi votre majeſté veut m'en charger, avant qu'il ſoit une heure, je lui en rendrai bon compte, ſi je ne ſuis pris ou tué. Je vous en prie, lui dit le roi, je ne puis en remettre la commiſſion en meilleures mains. Bayard partit auſſitôt avec cent ou cent-vingt de ſes amis, des principaux de l'armée, dont les noms méritent d'être cités, Chabannes, d'Aubigny, lieutenants-généraux; Maugiron; François de Cruſſol, ſeigneur de Baudiner; le vicomte de Rhodès, de la maiſon de Foix; Odet de Foix, ſeigneur de Bardaſſan; André ſon frere, ſeigneur de Leſparte; le bâtard de Luppe, & pluſieurs autres. Le chevalier leur donna l'exemple de grimper la montagne avec les pieds & les mains, & quand ils furent en haut, la fatigue les força de s'arrêter pour prendre haleine; enſuite ils marcherent au baſtion, dont ils trouverent les avenues garnies de

fortes avant-gardes, qui leur donnerent beaucoup d'affaires, cependant les Génois plierent & s'enfuirent. Les François vouloient les poursuivre, mais Bayard les arrêta en criant : ne les suivons pas, camarades, allons droit au fort, il y a peut-être dedans des gens qui nous mettroient entre deux feux, voyons ce qui en est. L'avis étoit trop sage pour n'être pas suivi, & l'événement le justifia. Il s'y trouva trois cents hommes, qui firent d'abord bonne contenance, & se défendirent assez bien, mais qui enfin prirent la fuite, & descendirent la montagne précipitamment pour gagner la ville, laissant beaucoup des leurs sur la place. Ainsi le fort demeura à Bayard, & sa prise effraya tellement les Génois, que le courage leur manqua d'abord, & qu'il se soumirent à la clémence du roi. Louis y fit son entrée, leur fit payer tous les frais de la guerre, fit construire à leurs dépens une forte citadelle qui commandoit la ville, & qu'il nomma Godefa. Il fit trancher la tête au nouveau doge Paul de Novi, & à un noble de la maison de Justiniani : il ôta à la ville tous ses privileges, leur donna un gouverneur en son nom, auquel il les obligea de prêter serment, & ordonna qu'à l'avenir la monnoie seroit marquée à ses armes avec celles de la ville ; après quoi il leur donna amnistie du passé.

De Genes le roi se rendit à Savone, où

il eut une entrevue avec Ferdinand, roi d'Aragon, qui s'y trouva revenant de Naples avec ſa nouvelle femme, Germaine de Foix, laquelle, dit un hiſtorien, tenoit une *merveilleuſe audace*. On a déjà dit qu'en changeant d'air elle avoit changé de cœur : elle ne ſe déguiſa point à l'entrevue des deux rois, & témoigna un mépris inſolent à la nobleſſe Françoiſe, ſans en excepter l'illuſtre Gaſton, duc de Nemours, ſon frere. Son mari au contraire fit grand accueil à Louis d'Ars & à Bayard, & alla juſqu'à dire au roi en leur préſence : *Monſegneur mon frere, bien eſt heureux le prince qui nourrit deux tels chevaliers*. Le roi, de ſon côté, ne fit pas moins d'amitié au grand capitaine Gonſalve, l'un des héros de ſon ſiecle & de ſa nation, & dont les vertus donnerent une telle jalouſie à Ferdinand, qu'il fit exprès le voyage de Naples pour le ramener avec lui, de crainte que de vice-roi qu'il étoit, il ne s'en rendît le ſouverain, ou que la nation même, rendant juſtice à ſon mérite, ne le couronnût. Pour récompenſe de ſes ſervices, Ferdinand le relégua dans ſes terres, où il lui fit paſſer une triſte vieilleſſe. Mais après ſa mort, ce prince Machiavelliſte l'en dédommagea, en faiſant rendre à ſa mémoire, par toute l'Eſpagne, les honneurs qui ne s'étoient jamais rendus qu'aux rois.

Après quelques jours paſſés en conférences

entre Louis & Ferdinand, ils se séparerent. Celui-ci continua sa route vers l'Espagne, & Louis se rendit dans son duché de Milan, où Trivulce, depuis peu maréchal de France, lui donna une fête plus digne de la magnificence d'un souverain, que d'un sujet, il avoit rassemblé six à sept cents personnes du premier rang des deux sexes, & pendant trois jours les plaisirs furent variés, en festins, bals, comédies & tout ce qui peut s'imaginer, ensuite de quoi le roi partit & se rendit dans ses états.

(1508.) L'année suivante, l'empereur Maximilien entra en armes sur les terres des Vénitiens, alliés de Louis, à qui ils demanderent du secours par la voie d'Antoine Gondelmar, leur ambassadeur. Louis le leur accorda, & donna ordre au même Trivulce de leur mener promptement six mille hommes de pied, & six cents chevaux. Cette armée se rendit en diligence dans une petite place, nommée la *Pedra-di-qua*, où étoit déjà celle de l'empereur, prête à passer outre sans l'arrivée de Trivulce, qui l'arrêta & l'empêcha de faire aucuns progrès. Les Vénitiens eurent recours à la négociation, & sachant que la plus grande maladie de l'empereur étoit une grande disette d'argent, ils traiterent secrétement avec lui, & moyennant une bonne somme qu'il reçut d'eux, il se retira avec son armée. Trivulce, à l'insçu duquel le traité avoit été fait en fut piqué, & dit au provéditeur de la répu-

blique (*a*), que le roi ſon maître ne ſe oit pas content d'un pareil procédé : & de fait, quoique la choſe reſtât quelque temps dans le ſilence, le roi en tira vengeance peu après.

L'orgueil de cette république étoit alors monté à un excès qui méritoit d'être réprimé. Elle s'égaloit aux têtes couronnées, & ſembloit même les braver. Louis XII, par le miniſtere du cardinal d'Amboiſe, & Maximilien, par celui de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, formerent à Cambray une ligue, où entrerent le pape & le roi d'Eſpagne, pour mettre la derniere main à un traité qui établît pour une bonne fois les intérêts & les droits des uns & des autres (*b*). Le ſeigneur de Chaumont, neveu du cardinal, y aſſiſta auſſi de la part du roi, avec les ambaſſadeurs des autres puiſſances. Les affaires qui les avoient aſſemblés étant terminées, il fut fait entre ces quatre princes un traité d'alliance offenſive & défenſive pour renverſer ſans reſſource la république de Veniſe. Il étoit dit que Louis paſſeroit les monts en perſonne,

(*a*) C'eſt une dignité au-deſſous de celle des procurateurs ; elle revient à peu près à celles de nos intendants d'armées ou de provinces.

(*b*) L'hiſtoire de la Ligue de Cambray a été donnée au public, par l'abbé Dubos. *Paris* 1728. Elle mérite d'être lue.

immédiatement après pâques de l'année suivante, & se trouveroit sur les terres de Venise quarante jours avant qu'aucun des autres se mît en campagne. Il est difficile de concevoir une clause si bizarre, & de comprendre comment elle put être accordée par les ministres François : il ne semble pas qu'elle ait pu avoir d'autre objet que de mettre l'armée de France à la bonne ou mauvaise aventure ; de profiter de la bonne, si le roi avoit eu l'avantage, ou de tomber sur lui-même, s'il eût eu du dessous. Quoi qu'il en soit, Louis eut tout le succès & l'honneur de l'affaire, mais ses alliés partagerent avec lui le profit. Cet événement mérite d'autant mieux sa place ici, que le chevalier y eut grande part.

Dès la fin de l'année, c'est-à-dire au mois de mars 1508, le roi fit passer dans le duché de Milan sa gendarmerie & sa cavalerie légere (autrement aventuriers, qui faisoient un corps de quinze mille hommes.) Il en donna le commandement à de grands capitaines, tels que Molart, d'Aubigny, la Cropte-Daillon, le comte de Roussillon, bâtard de Bourbon, Odet d'Aydie (*c*), Georges de Durfort (*d*),

(*c*) On le nommoit simplement le capitaine Odet. Il étoit de la maison de Riberac, en Saintonge

(*d*) C'étoit le frere cadet du seigneur de Duras, lequel étoit l'aîné de toute cette illustre & ancienne maison en Gascogne, aujourd'hui très-nombreuse.

& plusieurs autres, qui tous y menerent des compagnies de gens d'élite. Le roi manda notre chevalier & lui dit : Bayard, vous savez que je vais repasser les monts pour avoir raison des Vénitiens, & reprendre quelques places qui m'appartiennent, & qu'ils occupent sans aucun droit, comme Crémone, Ghiera d'Adda, & quelques autres. On m'a annoncé la mort du capitaine Chatelart, que je regrette beaucoup, je vous donne sa compagnie, mais je vous en donne encore une des gens de pied, que je veux que vous commandiez ; & votre lieutenant, le capitaine Pierrepont (*e*), en qui j'ai toute confiance, commandera vos hommes d'armes. Sire, répondit Bayard, je n'ai qu'à obéir ; mais combien votre

(*e*) Son nom étoit Pierre du Pont-Dali, gentilhomme Savoyard, fils de Marie Terrail, sœur de Bayard, & il fut un excellent officier. On le verra par-tout avec son oncle, qu'il suivit dans toutes ses expéditions, d'abord en qualité de son porte-enseigne, ensuite de son lieutenant dans la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine, que Bayard commandoit, puis dans les deux compagnies d'hommes d'armes d'ordonnance de son oncle, l'une de cinquante hommes, que Louis XII lui donna, l'autre de cent qu'il eut peu de temps avant sa mort, de François I. Pierrepont, après la mort de Bayard, reçut du roi un office d'écuyer de son écurie, & mourut peu après à la bataille de Pavie, près de la personne de François I, & en le défendant.

majesté veut-elle me donner de gens de pied ? Mille hommes, dit le roi, personne n'en a davantage. A cela Bayard répliqua, je vous supplie, Sire, que je n'en commande que cinq cents, un plus grand nombre seroit au-dessus de mes forces; mais je vous promets de les choisir si bien qu'il vous rendront bon service, & je crois la charge assez forte, quand un capitaine veut faire son devoir. Le roi s'y accorda, & lui dit de se rendre promptement en Dauphiné, pour être à la fin de mars à Milan. Tous les autres capitaines eurent le même ordre, & s'y trouverent rassemblés au commencement d'avril.

(1509.) L'armée du roi n'étoit au plus que de trente mille hommes, y compris six mille Suisses & deux mille chevaux. Déjà les Vénitiens avoient reçus la déclaration de guerre par le héraut d'armes Mont-Joye-Saint Denis; & sachant l'état des troupes françoises, ils leverent une belle armée de trente mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, dont ils donnerent le commandement à Nicolas des Ursins, comte de Pétiliane, & firent général de leur infanterie Barthelemi d'Alviane, lequel en son particulier avoit bon nombre de Bresignels des plus hardis, portant ses couleurs de blanc & rouge.

Le roi arrivé à Milan, apprit qu'une petite place sur l'Adda, nommée Trévi,

priſe dès l'arrivée de ſes troupes, par le grand-maître de Chaumont, ſecondé par Molart, la Cropte, Richemont & Bayard, avoit été repriſe par les Vénitiens, & qu'après l'avoir brûlée, pour la punir de s'être rendue à eux, ils avoient fait priſonniers de guerre le capitaine Fontrailles qui y commandoit, avec ſa garniſon compoſée de gendarmes, & les officiers qui s'y trouverent, entr'autres le capitaine de la Porte, le ſeigneur d'Eſtançon, deux capitaines de gens de pied, Antoine d'Arces, Dauphinois, dit le chevalier blanc, & le capitaine Imbault (*fg*). Le roi irrité de cette barbarie, marcha droit à Caſſano, & fit conſtruire deux ponts ſur l'Adda; la cavalerie défila par l'un, & l'infanterie par l'autre, & lui-même armé de toutes pieces les vit paſſer. Dès le lendemain il ſurprit une petite ville, nommée Rivalta, & la fit ſaccager. A deux jours de là (le 14 mai) les armées Françoiſe & Vénitienne ſe rencontrerent près d'un village nommé Agnadel, qui touchoit à un autre qui ſe nommoit Pandin. La république avoit expreſſément défendu à ſes généraux de livrer bataille, mais de ſe contenter de garder leurs places & fortereſſes pour gagner du temps & fatiguer les troupes Françoiſes. Cependant d'Alviane plus hardi, ou plus

(*fg*) *Voyez à la fin du livre, note troiſieme.*

téméraire que le comte de Pétiliane, s'imagina que quelque ſuccès qu'il eût, c'étoit toujours aſſez d'honneur pour lui d'avoir combattu une armée Françoiſe commandée par ſon roi en perſonne. Il engagea l'action le premier avec grand carnage de part & d'autre. Les Vénitiens firent d'abord des merveilles; mais d'Alviane voyant l'arriere-garde Françoiſe, où étoit Bayard, qui venoit à travers les marrais, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & qui s'avançoit à grand pas pour le prendre en flanc, la frayeur s'empara de lui & de toute ſon infanterie : auſſi-tôt l'armée entiere fut rompue & défaite, ſes Breſignels demeurerent tous ſur la place, & lui-même bleſſé de pluſieurs coups, fut forcé de ſe rendre au ſeigneur de Vandeneſſe (*h*). Le comte de Pétiliane voyant la défaite de l'infanterie, ſe retira avec ſa cavalerie, peut-être plutôt qu'il n'auroit dû. Il ne fut pas pourſuivi, les François acharnés ſur les gens de pied n'en tinrent aucun compte. Cette victoire fut complete pour les François, à qui elle coûta tres-peu, au lieu que du côté des ennemis le nombre des morts paſſa quinze mille. D'Alviane

---

(*h*) Jean de Chabannes, frere cadet de la Paliſſe. Il fut tué dans la même occaſion que Bayard, & regretté comme un officier d'un rare mérite.

fut conduit au logis du roi, qui pour éprouver ſi ſes troupes ſe tenoient en état en cas d'alerte, fit donner, après ſon dîner, une fauſſe alarme, & quelqu'un ayant demandé à d'Alviane ce que ce pouvoit être : il faut, répondit-il, que vos gens veuillent ſe battre enſemble, car pour les nôtres je vous promets ſur ma vie qu'ils n'y reviendront de long temps.

Le roi paſſa deux jours ſur le champ de bataille, pendant leſquels un mauvais château nommé Cavatas, ſe fit battre à coups de canon, & fut emporté en deux heures ; il ne s'y trouva que quelques payſans qui furent d'abord accrochés aux crénaux. Cet exemple intimida tellement les autres, que ni les places, ni châteaux ne réſiſterent plus, excepté celui de Peſcaire, dont la garniſon fut rigoureuſement traitée. Il s'y trouva entr'autres un provéditeur de la ſeigneurie & ſon fils, qui offrirent une groſſe rançon ; mais leurs offres & leur dignité ne leur ſervirent de rien, & ne les garantirent pas d'être pendus au premier arbre. Ils s'étoient rendus à un gentilhomme nommé le Lorrain, officier diſtingué, qui avoit leur parole, & leur avoit donné la ſienne. Il eut à leur ſujet de très-groſſes paroles avec le général (le grand-maître), mais pour cela il ne put leur ſauver la vie.

Le roi ſe logea dans Peſcaire, après avoir ſoumis toutes les places qu'il avoit

projetté de conquérir, Crémone, Creme, Bressia, Bergame & un très-grand nombre d'autres, qui furent réduites en cinq ou six jours, excepté le château de Crémone, qui l'arrêta un peu, mais qui se rendit comme les autres. Les villes de Véronne, Vicence, & Padoue lui présenterent leurs clefs; il les remit à l'empereur qui les réclamoit. Il eut encore la bonté de faire la part du pape, malgré l'expérience qu'il avoit de son ingratitude: il lui rendit Ravenne, Forli, Imola & Faenza en Lombardie, Brindes & Otrante dans le royaume de Naples. Il n'eut pas grand profit de sa générosité, l'empereur reperdit bientôt ses places, & le pape n'en devint que plus dangereux ennemi, comme on le verra dans peu.

Ce qui resta de l'armée Vénitienne s'enfuit jusqu'au Trévisan & au Frioul, sans s'arrêter, croyant avoir toujours les François à sa suite, ce qui n'étoit pas, de quoi l'empereur n'eut pas lieu d'être satisfait.

Ce prince avoit promis au roi de se rendre à Pescaire, pour conférer avec lui. Il étoit convenu entr'eux qu'il viendroit sur un bâtiment par le lac qui mouille cette place d'un côté, & qu'il auroit telle escorte que bon lui sembleroit. Le roi envoya au-devant de lui jusqu'à Rouvray, le cardinal d'Amboise, pour le recevoir & l'accompagner; mais ce ministre ne put jamais le résourdre à venir. Le car-

dinal revint auprès du roi, & avec lui l'évêque de Gurtz (*i*), avec qualité d'ambaſſadeur de l'empereur, pour complimenter le roi, & lui donner de raiſons telles quelles, de ce que ſon maître n'étoit pas venu ſelon ſa parole : peu après le roi s'en retourna à Milan, au commencement de juillet.

Dans ces circonſtances la ville de Padoue, qui venoit d'être rendue à l'empereur, retomba par ſa faute dans les mains des Vénitiens. Il n'y avoit mis pour garniſon que huits cents Lanſquenets, ce qui étoit trop peu de choſe pour une place qui avoit alors ſix milles de tour. Elle fut ſurpriſe par l'adreſſe de deux nobles Vénitiens, André Griti, & Luc Malvezze, qui avoient toujours entretenu des intelligences dans la place, où la domination Vénitienne étoit chere, à cauſe de l'exacte juſtice que la ſeigneurie rend à ſes ſujets.

Ces deux nobles, dans le commencement de juillet, qui eſt en Italie la ſaiſon des ſeconds foins, s'embuſquerent à un trait d'arbalête de la ville, dans un lieu rempli d'arbres épais qui bouchoient entiérement la vue, & y cacherent ſans peine quatre cents hommes d'armes & deux

(*i*) Raymont Beraut, cardinal, évêque de Gurtz (aujourd'hui Goritz) né à Surgeres en Saintonge, d'une famille obſcure.

mille fantassins. Or, les environs de Padoue sont très-abondants en foins, & les voitures pour le transport tellement larges, qu'elles remplissent les portes de la ville. Ils dresserent sur cela leur projet, & dès le point du jour, les quatre premieres charrettes étant entrées, ils firent suivre la cinquieme par six cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe, armé d'arquebuse; & parmi eux un trompette pour sonner l'alarme, quand le moment en seroit venu.

D'un autre côté, les Lansquenets qui composoient la garnison de la ville, étoient fort vigilants; ils ne tenoient que deux portes ouvertes, & toujours à chacune trente hommes de garde. La seigneurie avoit, comme nous l'avons dit, plusieurs intelligences dans la ville, entr'autres un gentilhomme, nommé Geraldo Magurin, qui avoit le secret, & devoit au premier son de trompette paroître en armes avec ceux du parti. La cinquieme charrette étant donc entrée à la suite des quatre autres, les six hommes d'armes qui la suivoient de près, se mirent à crier: *Marco, Marco*; les fantassins qu'ils avoient en croupe mirent pied à terre, & firent feu si adroitement & de si près, qu'ils tuerent chacun leur homme: la trompette sonna, & le gros des Vénitiens fondit tout-à-coup en faisant des cris terribles de *Marco, Marco, Italia, Italia*. Ils furent

ſecondés par Magurin, qui avoit pratiqué aſſez de monde, pour que dans un inſtant il ſortît des maiſons plus de deux mille habitants armés de piques & de javelines. Les Lanſquenets bien étonnés de la premiere décharge, ſe mirent promptement en défenſe, & ſonnerent l'alarme; mais quand ils virent la révolte générale, & qu'il falloit périr, ils ſe rendirent ſur la place, & ſe formerent en bataillon carré, réſolus à ſe battre vigoureuſement, & vendre leurs vies bien cher. A peine y furent-ils, qu'ils ſe virent attaqués de deux ou trois côtés à la fois, jamais on ne vit une ſi belle défenſe; ils ſoutinrent deux heures ſans ſe rompre; à la fin le grand nombre l'emporta, ils furent rompus & défaits ſans qu'il fût fait quartier à un ſeul. Mais en revanche ils firent bien payer leur défaite aux vainqueurs, ils en mirent plus de quinze cents ſur la place, tant des habitants que des aſſaillants, & ainſi la ville retourna à la ſeigneurie, & le comte de Pétiliane y étant entré, la répara & la fit fortifier en diligence, connoiſſant de quelle conſéquence elle étoit pour ſes maîtres.

Quand l'empereur apprit la révolte de Padoue, & le maſſacre de ſa garniſon, il entra dans une fureur difficile à exprimer; il jura de s'en venger, & d'aller en perſonne la punir. Louis ne fut pas moins ſenſible à cet événement, dont il accuſoit

la négligence de l'empereur, & la foiblesse d'une garnison de huit cents hommes dans une si grande place. Cependant Maximilien lui demanda cinq cents hommes d'armes pendant trois mois pour réduire les Vénitiens ; il les accorda, & chargea le brave Chabannes de choisir ce nombre parmi les plus vaillants, gens sur qui il pût compter, & de les mener à l'empereur. Chabannes qui ne respiroit que pour la guerre, & n'en souhaitoit que les occasions, fut bientôt prêt à partir, & comme il sortoit des portes du château de Milan, il rencontra Bayard, à qui il dit : *mon compagnon, mon ami, voulez-vous pas que nous soyons de compagnie ?* Bayard, qui n'en demandoit pas d'autre, accepta d'abord la partie, & se joignit à la troupe : on a peu vu d'expédition qui ait attiré tant d'hommes du premier ordre par leur naissance & leur valeur. Tels furent le baron de Béarn, qui y mena une partie de la compagnie du duc de Nemours : le baron de Conty (*k*), capitaine de cent hommes d'armes, Théo-

---

(*k*) Fréderic de Mailly. Il laissa une fille unique, Magdelaine de Mailly, dame de Conty, qui épousa Charles de Roye, comte de Roucy ; & ne laissa pareillement qu'une fille, Eléonore, dame de Conty, mariée à Charles de Bourbon, duc de Vendôme, dont elle eut Louis premier, prince de Condé, cousin germain de Henri IV.

dore Trivulce (*l*), Jules de Saint-Severin, Humbercourt (*m*), la Clayette, la Cropte-Daillon, lieutenant du marquis de Montferrat, Bayard & autres. Avec eux partirent encore plus de deux cents gentilshommes volontaires, parmi lesquels étoient Bussy d'Amboise, cousin du grand maître; le seigneur de Bonnet, Breton, & de Mipont, Bourguignon, intimes amis de Bayard, & braves comme lui. Chabannes ayant rassemblé toute sa troupe, qui doubloit & au-delà le secours que l'empereur avoit demandé, marcha droit à Pescaire, & le roi prit la route de son royaume, laissant son duché de Milan & les places conquises en toute sûreté.

Dès que les Vénitiens se furent emparé de Padoue, ils se présenterent devant Vicence, qui n'étant pas une place fortifiée, se rendit d'abord. De là ils voulurent aller de même s'emparer de Vérone, & s'ils l'eussent prise, le secours des François auroit été inutile, parce que la place est bonne, & qu'elle est traversée par une riviere

---

(*l*) Il étoit neveu du maréchal; il fut aussi maréchal de France, & mourut, en 1531, à Lyon, dont il étoit gouverneur.

(*m*) Officier distingué, & d'une très-grande maison de la comté de Bourgogne. Il étoit petit-fils de Guy de Humbercourt, qui, commandant en chef les troupes du duc de Bourgogne, prit & brûla la ville de Liege, en 1467.

fort rapide (*n*). Chabannes en ayant eu avis, partit deux heures avant le jour ; il fut le premier aux portes de Vérone, & s'en rendit maître, autrement il ne l'auroit pu avoir qu'avec de grosse artillerie. Les Vénitiens, prévenus & effrayés, retournerent promptement d'où ils venoient. A cette expédition Bayard condisoient les avant-coureurs, au nombre seulement de trente hommes d'armes, mais c'étoient tous gens capables & dignes de commander chacun une compagnie de cent hommes.

Ce fut à la tête de cette brillante troupe que Chabannes entra dans Vérone, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par l'évêque de Trente pour l'empereur. Il y séjourna deux jours, pendant lesquels les habitants, revenus de leur frayeur, lui donnerent, & à tous les François, tous les plaisirs qui étoient en leur pouvoir, comme festins, bals & autres ; après quoi la troupe prit le chemin de Vicence, où elle n'eut pas grande peine à entrer, les gens de la seigneurie ayant pris la fuite dès qu'ils surent la marche des François. On demeura cinq ou six jours dans Vicence à attendre des nouvelles de l'empereur, qui, disoit-on, étoit déjà en

(*n*) L'Adige ; cette riviere n'est d'une grande rapidité que dans le temps de la fonte des neiges.

campagne. Cependant il n'arriva qu'au commencement d'août avec tous ſes équipages au château de Baſſano, au pied d'une montagne que ſon traint mit huit jours à paſſer, quoique ce fût peu de choſe. Dans cet intervalle le camp François reçut un renfort de quelque cavalerie Bourguignone, & un autre de ſix mille Lanſquenets, conduits par le prince Rodolphe d'Anhalt; moyennant ces deux renforts, & les troupes de l'empereur, l'armée ſe trouva une des plus belles que l'on eût vues depuis plus d'un ſiecle. L'empereur arriva au camp, près de la vlle d'Eſt. Il fit grand accueil à Chabannes, & à tous les ſeigneurs & officiers François.

S'il s'étoit fait attendre long-temps, ſa préſence & ſes forces répareront bien le temps perdu; il avoit amené cent ſix pieces de canon ſur leurs affuts, & ſix mortiers, tellement peſants, qu'on ne pouvoit les monter, & que pour les tirer il falloit les mettre à terre & les ſoulever plus ou moins par-devant avec des madriers pour diriger leur portée, & les arrêter ſolidement en arriere pour les empêcher de reculer: on ne les chargeoit que de pierres, parçe que des bombes à leur meſure auroient été trop peſantes, encore ne les tiroit-on que quatre fois par jour.

Il avoit avec lui près de cent vingt princes, ducs, comtes, ou ſeigneurs des premieres maiſons d'Allemagne, environ

douze mille chevaux, & cinq à ſix cents lances de Bourgogne & du Hainaut, & un nombre prodigieux de Lanſquenets & de gens de pied, c'eſt-à-dire, près de cinquante mille. Le cardinal de Ferrare (*o*) vint joindre l'empereur au nom de ſon frere, le duc Alphonſe premier, & amena cinq cents chevaux, trois mille fantaſſins & douze pieces d'artillerie, & le cardinal de Mantoue amena à-peu-près les mêmes forces; en ſorte que l'on eſtimoit que, compris les François, l'armée étoit de cent mille combattants. Mais le ſervice de l'artillerie avoit été mal entendu; la plus grande partie avoit été amenée par charrois, encore en ſi petit nombre, que l'on en voituroit une partie, & on retournoit chercher l'autre, & il falloit que les troupes perdiſſent leur temps à garder tant celle qui étoit tranſportée que celle qui rouloit, & celle qui reſtoit attendoit ſon tour. Ce fut pour ces troupes un très-grand inconvénient, outre qu'elles étoient très-fatiguées des longues traites que leur maître leur faiſoient faire depuis le point du jour, juſqu'à deux & trois heures après midi; *ce qui n'étoit pas*, dit l'hiſtorien, *vu la ſaiſon*, *pour rafraîchir le gendarme ſous l'armet.*

(*o*) Hyppolite d'Eſt, fils d'Hercule I, & frere du prince régnant.

Le

Le premier campement de l'empereur fut à huit milles de Padoue, proche le palais de la reine de Cypre (*p*). Il y arriva encore un autre renfort de mille ou douze cents aventuriers François, tous gens d'élite & d'escarmouche, sous la conduite de Jacques d'Alegre, seigneur de Millaut, bien digne de les commander. Ce fut dans ce camp que l'empereur proposa le siege de Padoue, & tint un conseil de guerre pour en régler les opérations. Il y fut décidé que les gendarmes François avec les Lansquenets du prince d'Anhalt, comme la plus belle troupe Allemande de l'armée, feroient la pointe : mais qu'avant tout il falloit s'emparer de Montselles, petite place sur le chemin de Padoue, avec un fort château, dont la garnison Vénitienne auroit pu incommoder la marche des troupes, & encore plus les convois de vivres & de munitions.

Le lendemain matin l'armée délogea, & vint à demi-mille de Montselles, qui se rendit d'abord, n'étant d'aucune défense ; mais le château qui étoit bon & capable de tenir fort long-temps, inquiétoit les généraux : cependant, par la lâcheté de ceux qui étoient dedans, on en fut bientôt maître. On commença à le battre, & à peine y eut-on fait une fort petite breche,

(*p*) *Voyez à la fin du livre, note quatrieme.*

que l'on sonna l'alarme pour aller à l'assaut. Il y avoit un bon jet d'arc à monter, mais les aventuriers François du capitaine d'Alegere y furent dans un moment, & sembloient voler. La garnison qui n'étoit composée que de canailles, fit quelque résistance, mais dans un quart d'heure la place fut emportée, & ils furent tous mis en pieces. Les aventuriers y firent beaucoup de butin, entr'autres cent cinquante chevaux de prix. La ville & le château furent remis au duc de Ferrare qui les réclamoit, mais à la charge d'un prêt d'argent à l'empereur de trente mille ducats. Le cardinal d'Est en prit possession pour son frere, & y mit bonne garnison, pendant que le duc, d'un autre côté, faisoit la guerre aux Vénitiens, à qui la même année il défit une espece d'armée navale, (si ce nom peut se donner à une affaire passée sur le Po) & ne leur fit guere moins de mal, que le roi leur en avoit fait à la bataille d'Agnadel : voici le fait. Les Vénitiens, pour saccager la Polésine de Rovigo, qui fait partie du Ferrarois, avoient mis sur le Pô une quinzaine de galeres chargées de trois à quatre mille hommes, & firent descendre cette flotte depuis Chiosa jusqu'à Francolino. Le duc de son côté avoit fait construire sur les deux bords du fleuve & vis-à-vis l'un de l'autre, deux bons forts, le premier à la tour de Loiselin, & le second au lieu nommé *Ilpopos*,

& les avoit garnis de quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il avoit encore au même lieu quatre bonnes galeres bien armées & bien équipées : en cet état il ſut que ſes ennemis étoient débarqués, il alla les attaquer, & les défit ſi complettement, qu'il n'en échappa pas un ſeul homme. Tout de ſuite avec ſes quatre galeres & d'autres fortes barques, il attaqua les galeres ennemies qui étoient dénuées de troupes, il en coula deux à fond, & en prit ſix avec tout leur équipage, trente pieces de canon de fonte, & quantité d'armes & de munitions.

Cette journée fut bien chere pour les Vénitiens, & coûta peu au vainqueur, ſi ce n'eſt la perte du comte Ludovic, Pic de la Mirandole, tué d'un coup d'arquebuſe : reprenons le fil de notre hiſtoire.

L'empereur, que nous avons laiſſé dans ſon camp devant Montſelles n'eut pas plutôt rendu cette place à ſon vrai ſouverain, qu'il marcha droit à Padoue, & s'en approcha à un mille. Ce n'étoit pas une petite entrepriſe que de l'avoir par un ſiege, la place étoit bonne & bien fortifiée, & outre cela défendue par un habile homme, (le comte de Pétiliane) qui avoit avec lui mille hommes d'armes, & douze mille de pied, & deux cents pieces de canon.

L'empereur, campé à un mille des murs, tint conſeil de guerre pour délibérer de quel côté il formeroit le ſiege, & y ap-

pella ceux d'entre les François qu'il honoroit de ſon eſtime & de ſa confiance. Le réſultat fut que le quartier de l'empereur ſeroit vers la porte qui va à Vicence, & qu'il auroit les François avec lui ; que le cardinal de Ferrare ſeroit à une autre porte plus haut avec les gendarmes de Bourgogne & de Hainaut, & dix mille Lanſquenets ; qu'à une autre porte, au-deſſous du quartier de l'empereur, ſeroit le cardinal de Mantoue & Jean ſon frere, avec les Lanſquenets du prince d'Anhalt, afin qu'en cas de beſoin, ces diviſions fuſſent ſecourues par le gros de l'armée. Les opérations ainſi réglées, il n'y eut plus qu'à marcher.

Bayard, à qui on réſervoit toujours les bonnes occaſions, ou plutôt les plus périlleuſes, fut chargé de faire les premieres approches, où il fut accompagné du jeune Buſſy d'Amboiſe, de la Cropte-Daillon, de la Clayette, &c. Or, il y avoit un grand chemin tiré au cordeau, allant droit à la porte de Vicence, ſur lequel, de deux cents en deux cents pas, on avoit conſtruit quatre fortes barrieres garnies d'hommes & d'armes à feu ; & de chaque côté, ce grand chemin étoit bordé de foſſés larges & profonds, ſuivant l'uſage d'Italie, en ſorte qu'on ne pouvoit les attaquer que par-devant. Les murailles de la ville étoient garnies d'une nombreuſe artillerie qui dominoit ſur ce chemin, & qui, par-deſſus les barrieres & ſans incommoder ceux qui

les gardoient, pleuvoit ſur les François comme la grêle. Cependant Bayard & ſes compagnons attaquerent la premiere barriere, qui fut vivement défendue; néanmoins à travers les arquebuſades, ils la forcerent, & chaſſerent les ennemis juſqu'à la ſeconde. Si l'affaire avoit été chaude à la premiere barriere, elle le fut bien autrement à celle-ci : le jeune Buſſy y eut le bras percé d'un coup de feu, & ſon cheval fut tué ſous lui, mais pour cela il ne quitta pas la partie, au contraire, il n'en devint que plus furieux. Il vint à leur ſecours à cette ſeconde attaque le capitaine d'Alegre, avec cent vingt de ſes aventuriers de ſon choix, qui étoient plutôt des lions que des hommes. Ces opérations ſe faiſoient à midi, ainſi il étoit aiſé de voir qui faiſoit bien ſon devoir & qui le faiſoit mal.

Après une demi-heure de combat, la ſeconde barriere fut forcée & priſe, & les ennemis chaſſés & pourſuivis de ſi près, qu'ils n'eurent pas le temps de ſe loger à la troiſieme, & que même ils furent heureux de gagner la quatrieme. Celle-ci étoit à un jet de pierre des remparts de la ville, & gardée par mille ou douze cents hommes, avec trois ou quatre fauconneaux, qui faiſoient un feu terrible ſur le grand chemin, mais qui ne firent (choſe incroyable) que tuer deux chevaux. Les fuyards réunis à cette barriere avec ceux

qui la gardoient, reprirent courage à l'abri des murs de la place, & l'attaque ayant duré une heure au milieu des coups de piques & d'arquebuſes, Bayard s'ennuya d'une ſi longue réſiſtance, & cria aux ſiens : compagnons, ceci dure trop, mettons pied à terre & forçons la barriere ; ce qu'ils firent au nombre de trente ou quarante, & la viſiere levée & la lance baſſe, donnerent dans la garde Vénitienne. Auprès de lui combattoient le prince d'Anhalt, Jean le Picard, & le capitaine Maulevrier, qui firent rage. Mais Bayard voyant que les ennemis ſe relevoient de moment à autre, & qu'il avoit continuellement affaire à des gens frais, s'écria une ſeconde fois : compagnons, ils nous tiendront ici tant qu'ils voudront, donnons-leur l'aſſaut, & que chacun faſſe comme moi, & ſonne, trompette ; ce qui fut fait avec une force & une fureur de lion de ſa part. Ses compagnons le ſeconderent ſi bien, que les ennemis reculerent de la longueur d'une pique : alors Bayard, ſans balancer, franchit la barriere, en criant encore : amis, ils ſont à nous, avançons ; les mêmes qui avoient mis pied à terre, ſauterent après lui, & trouverent à qui parler. Ceux qui étoient reſtés à cheval voyant le danger où leurs camarades s'étoient mis, les imiterent, en criant : *France, France ; Empire, Empire.* Alors la charge redoubla, & fut telle que les ennemis

quitterent la place, & s'enfuirent en désordre dans la ville. Ainsi les quatre barrieres furent emportées en plein midi, à la grande gloire des François, & surtout de notre héros à qui tous unanimement en donnerent l'honneur (*q*).

(*q*) Ce trait m'en rappelle un autre de nos jours, qui peut lui être mis en parallele, & je me fais un devoir d'en orner mon ouvrage, avec d'autant plus de plaisir, qu'il mérite d'être conservé à la postérité. Je parle du passage des barricades par le prince de Conty, le 19 juillet 1744, où je me suis trouvé.

La Provence est séparée du Piémont par de hautes montagnes : dans une gorge, entre deux roches en pic à perte de vue, distantes par le pied de vingt-cinq à trente toises, étoient trois digues de terre, peu éloignées l'une de l'autre, larges de douze pieds & de pareille hauteur, renforcées par de gros pilotis & de grosses pierres, & liées ensemble par un pont fort étroit sur un courant d'eau, & sur chaque digue une forte grille de fer pour fermer le pont. On convenoit que cinq cents François auroient arrêté là & détruit une armée de cinquante mille hommes. Le prince fit une manœuvre digne de lui : il commença par une fausse attaque en devant, pendant que deux détachements pénétroient par des gorges, l'un à droite, l'autre à gauche, pour aller prendre les Piémontois à dos, & les mettre entre trois feux. La garnison instruite par des montagnards de la marche de ces deux détachements, ne les attendit pas, & se retira précipitamment à Démont. Ainsi ce passage, qui naturellement

Cette expédition faite, l'artillerie fut aussi-tôt amenée sur le bord du fossé, & les quartiers distribués de façon qu'ils formoient trois camps, comme il avoit été déterminé. L'armée & les suites de l'armée étoient si nombreuses, qu'elle couvroit une étendue de plus de quatre milles, dans un pays si abondant en vivres, bleds, viandes, fourrages, vins & avoine, & tout le nécessaire pour les hommes & pour les chevaux, qu'à la levée du siege, qui dura environ deux mois & demi, il en fut brûlé pour cent mille ducats, qu'on ne put emporter.

Dès le lendemain de la prise des barrieres, l'artillerie commença à jouer, & à faire un feu continuel, si terrible, qu'il fut tiré des trois camps, en huit jours, plus de vingt mille coups de canon, & la ville les leur rendit avec usure. Il fut fait trois breches, dont bientôt on n'en fit qu'une, qui étoit de quatre à cinq cents pas, & par conséquent plus que suffisante pour donner l'assaut.

Pendant le service de l'artillerie, il fut surpris un cannonier de l'empereur, qui, au lieu de tirer contre la place, tiroit sur le camp même. Son procès fut bientôt fait,

---

auroit pu coûter cinq ou six mille hommes, se fit librement par un trait de sagesse digne d'Annibal, & ne coûta pas une goutte de sang.

on le mit ſur un mortier en guiſe de bombe, & on l'envoya en pieces dans la ville. On accuſa de cette trahiſon un des généraux de l'empereur, ſon favori, qui le gouvernoit abſolument, & qui lui fit faire de très-grandes fautes ; il ſe nommoit le ſeigneur Conſtantin (*r*), Grec de nation. On le ſoupçonna d'avoir corrompu ce canonnier, & même d'avoir des intelligences dans la ville avec le comte de Pétiliane, à qui il rendoit compte de tout ; l'inſtruiſant chaque jour de ce qu'il avoit à faire pour ſa défenſe. Chabannes le lui reprocha publiquement, le traita de traître & de lâche, & l'appella au combat ; mais l'autre refuſa l'appel, & ſe défendit en homme que ſa conſcience trahiſſoit ; & l'empereur, pour en prévenir les ſuites, les réconcilia.

Le comte de Pétiliane, inſtruit ou non, avoit ſi bien fortifié ſa place, que cinq cents mille hommes ne l'auroient pas emportée. Il avoit fait derriere la breche un foſſé à fond de cuve de vingt pieds de profondeur, & d'autant de largeur, où il avoit mis pluſieurs couches de fagots & de vieux bois tous couverts de poudre à canon, & de cent à cent pas il avoit pratiqué un boulevart chargé d'artillerie

(*r*) Il étoit oncle de la marquiſe de Montferrat, fille du roi de Servie.

qui commandoit ſur la longueur du foſſé. Au delà de cette inſurmontable tranchée étoit une belle eſplanade, où l'armée Vénitienne, tant cavalerie qu'infanterie, pouvoit ſe ranger en bataille, au nombre de vingt mille hommes, & derriere cette eſplanade, il avoit élevé des plate-formes, garnies de vingt à trente pieces de canon chacune, pointées ſur la breche par-deſſus la tête de ſa garniſon.

Quand il tomboit dans les mains du comte de Pétiliane quelques officiers François faits priſonniers aux eſcarmouches, qui ſe rachetoient par rançon, il ne faiſoit nulle difficulté de leur faire voir ſes retranchements, pour qu'ils en rendiſſent compte à leurs généraux, ſur-tout à Chabannes, & qu'ils les inſtruiſiſſent du danger certain qu'il y auroit pour eux de haſarder l'aſſaut; car, leur diſoit-il, en les congédiant, j'eſpere que la république rentrera tôt ou tard dans les bonnes graces du roi de France, & ſans la conſidération que j'ai pour votre nation, & pour ceux qui ſont avec l'empereur, je vous aſſure que dans demain je lui ferois lever le ſiege honteuſement. Tout cela fut rapporté aux généraux François, mais le roi les ayant donné à l'empereur pour auxiliaires, ils ne voulurent rien prendre ſur eux.

Cependant l'empereur ſe détermina à donner l'aſſaut; mais avant que de raconter ce qui en arriva, il eſt à propos de

mettre ici deux aventures de notre chevalier, puiſque c'eſt ſon hiſtoire que nous écrivons.

Pendant ce ſiege de Padoue, les aſſiégés incommodoient fréquemment le camp de l'empereur par leurs ſorties ; la garniſon de Tréviſe, autre bonne place, à vingt ou vingt-cinq milles de là, en faiſoit autant : elle étoit commandée par Luc de Malvezze (*s*), excellent capitaine, & par d'autres officiers. Ce commandant ne manquoit pas deux ou trois fois la ſemaine de venir donner l'alerte au camp impérial ; & quand l'occaſion ſe trouvoit bonne, il en profitoit ; ſi au contraire il trouvoit de la réſiſtance, il ſe retiroit. Il fit long-temps cette manœuvre, mais ſi ſagement, qu'il ne perdit jamais un ſeul des ſiens, en ſorte qu'il s'y étoit rendu redoutable. Bayard s'en ennuya, & en parla à deux de ſes particuliers amis avec qui il logeoit, la Cropte-Daillon & la Clayette. Ce capitaine Malvezze, leur dit il, nous donne ſouvent le réveil matin, & fait trop parler de lui, j'ai regret qu'il ne nous connoiſſe pas pour ce que nous ſommes : ſi vous voulez me ſeconder, nous irons demain au-devant de lui, & comme voilà deux

(*s*) C'eſt le même qui ſurprit Padoue avec le comte de Pétiliane, comme on l'a vu. Il étoit d'une des meilleures maiſons de Bologne.

jours qu'il n'a paru, j'espere que nous le rencontrerons.

Bayard avoit des espions qu'il payoit si bien, qu'au péril de la vie ils ne l'auroient pas trahi; l'un d'eux l'avoit instruit de la route & des forces de Malvezze. Ayant fait son plan sur cela, & ses deux amis ayant accepté la partie, il leur dit de faire armer à deux heures après minuit chacun trente hommes d'armes des plus hardis; & moi, ajouta-t-il, je menerai ma compagnie, avec quelques-uns de nos bons compagnons; Bonnet, Mypont, Cossé, Brezon & autres; & nous monterons à cheval sans bruit & sans trompettes: fiez-vous à moi, j'ai un guide sur qui je compte. La chose s'exécuta de point en point; à deux heures du matin, au mois de septembre, tout le monde fut à cheval, & l'espion marchoit devant, escorté de quatre soldats. Bayard, trop prudent pour se livrer sans précaution à de pareils gens, lui avoit promis bonne récompense s'il faisoit son devoir, mais en cas de trahison, les quatre soldats avoient ordre de le poignarder. Celui-ci le servit bien, & mena la troupe environ dix milles; quand le point du jour parut, ils se trouverent proche d'une belle & grande maison de plaisance, qui avoit un grand jardin & un parc entouré de murs. L'espion la montra à Bayard, & l'assura que si le capitaine Malvezze devoit ce jour-là venir donner l'alarme au camp,

il passeroit nécessairement par-là ; que ce château étant abandonné à cause de la guerre, il étoit aisé que la troupe s'y embusquât, qu'on le verroit passer, & qu'il ne les verroit pas. L'avis fut trouvé bon, on entra dans ce château, & on fut près de deux heures sans voir aucun mouvement. Enfin, ils entendirent un grand bruit de chevaux, & c'étoit justement ce qu'ils étoient venus chercher.

Bayard avoit avec lui un vieux soldat, nommé Monart, homme de confiance, & consommé dans le métier de la guerre. Il l'avoit mis en sentinelle dans le colombier de la maison, pour examiner ce qui passeroit & juger du nombre. Ce soldat vit de loin & reconnut le seigneur de Malvezze, avec sa troupe, qu'il jugea être de cent hommes d'armes, l'armet en tête, & environ deux cents Albanois, commandés par le capitaine Scanderbec, tous bien montés & ayant l'air de gens à faire un coup de main. Cette troupe ayant passé l'embuscade Françoise d'un trait d'arc, la sentinelle descendit & fit son rapport, dont tout le monde fut content. Alors Bayard ordonna de resangler les chevaux, ce que chacun fit soi-même, parce qu'il n'avoit pas voulu qu'on amenât de valets ; ensuite il dit à sa troupe : amis, il y a dix ans qu'il ne s'est présenté si bonne aventure, & si chacun de nous fait son devoir, le nombre ne doit pas nous éton-

ner, ils ſont deux contre un, mais c'eſt peu de choſe que cela, & marchons. Tous ayant répondu : *allons, marchons*, la porte fut ouverte, l'on ſe mit au grand trop ſur les traces des ennemis : après avoir marché un mille, ils les découvrirent ſur le grand chemin, & Bayard ordonna au trompette de ſonner. Les Vénitiens, bien étonnés d'entendre la trompette, crurent que c'étoit des leurs qui venoient ſe joindre à eux, cependant ils s'arrêterent pour le ſavoir, & furent bientôt détrompés. A leur ſurpriſe, ſe joignit la frayeur de ſe voir enfermés entre la troupe qui venoit à eux & le camp de l'empereur, & de n'avoir aucune iſſue pour s'échapper; mais ils ſe raſſuroient ſur le peu de gens qu'ils voyoient.

Le capitaine Malvezze encourageoit les ſiens, les exhortoit à bien faire, en leur remontrant qu'il falloit vaincre ou périr, qu'il ne leur reſtoit aucuns moyens de fuir, le chemin étant bordé de foſſés ſi larges & ſi profonds, que jamais cavalier ne ſe haſarderoit à les franchir; enſuite il fit ſonner la trompette, & celle des François y répondit. Quand ils furent à un trait d'arc les uns des autres, ils commencerent à ſe charger, criant d'une part : *France, France, Empire, Empire*; & de l'autre : *Marco, Marco*. Cette premiere charge fut vive, il y en eut un grand nombre de renverſés, le capitaine Bonnet perça

d'un coup de lance un gendarme de part en part, & des deux côtés il fut très-bien combattu. Les Albanois laisserent leur gendarmerie aux prises avec les François, & pensant les surprendre par derriere, ils s'écarterent du grand chemin. Bayard s'en apperçut, & dit à la Cropte-Daillon, ayez l'œil sur eux pour qu'ils ne nous enferment pas, je me charge de ceux qui sont devant nous. La Cropte le fit, & quand les Albanois crurent tomber sur les François, ils furent si bien reçus, qu'il en resta une douzaine des leurs par terre, & les autres prirent la fuite à toutes jambes. La Cropte ne les poursuivit pas, il revint au gros de l'affaire, mais l'action étoit finie & les Vénitiens entiérement rompus, & déjà les vainqueurs saisissoient les prisonniers. Le capitaine Malvezze, avec vingt ou trente des mieux montés, franchit le fossé, & ils s'en retournerent d'où ils étoient venus. On ne se mit pas à leur suite, leurs chevaux alloient trop bien, & eux-mêmes avoient bien courage à les éperonner.

Les Francois reprirent la route de leur camp avec plus de prisonniers qu'ils n'étoient d'hommes pour les conduire, car ils en avoient au moins cent soixante-dix, qu'ils désarmerent de leurs épées & de leurs masses, & les firent marcher au milieu d'eux, & dans cet état ils rejoignirent le camp. Dans ce moment-là l'empereur se promenoit avec sa cour, il apperçut

au loin un gros nuage de poussiere, & envoya, pour savoir ce que c'étoit, un gentilhomme François, officier à son service, nommé Louis du Peschin. Cet officier lui rendit compte de l'affaire, & lui dit que c'étoit les capitaines Bayard, la Cropte & la Clayette qui venoient de faire le plus beau coup de main qui eût été fait depuis cent ans, & qui avoient plus de prisonniers qu'ils n'avoient mené de monde avec eux. l'empereur ne put contenir la joie qu'il en ressentit; il s'avança au-devant de la troupe, à laquelle il en fit des compliments en général; ensuite il félicita chaque capitaine en particulier sur le succès d'une si belle journée, puis il s'adressa à Bayard & lui dit : chevalier, le roi mon frere & votre maître, est bienheureux d'avoir un homme comme vous à son service ; je voudrois avoir une douzaine de vos pareils, & qu'il m'en coutât cent mille florins par an.

Jamais expédition ne fit tant de bruit que celle-là, ni tant d'honneur à un capitaine, qu'elle en fit à Bayard ; mais avec sa modestie ordinaire, il en attribuoit la gloire à ses amis & à la troupe, & jamais à lui-même.

Peu de jours après cette course, il apprit par ses espions que le capitaine Scanderbec avec ses Albanois & quelques autres gens de cheval, s'étoient retirés dans le château ne Bassano, & que de là ils faisoient tous les jours des courses sur ceux qui venoient

au camp, & ſur les gens de pied qui s'en retournoient en Allemagne avec leur butin & les beſtiaux qu'ils avoient pris ſur les ennemis, & que même depuis quelques jours ils en avoient défait plus de deux cents, & repris ſur eux quatre ou cinq cents bœufs ou vaches, & qu'ils les avoient avec eux dans ce château ; en ſorte, ajoutoit l'eſpion, que ſi vous voulez que je vous mene à un défilé qui eſt au pied d'une montagne, ils vous tomberont entre les mains. Bayard qui avoit toujours trouvé cet homme véritable, & qui toujours auſſi l'avoit bien payé, réſolut de le ſuivre ſans en faire part à perſonne, comptant bien qu'avec ſes trente hommes d'armes, ſa compagnie d'archers, & huit ou dix gentils-hommes qui lui étoient attachés, & qui ſervoient comme volontaires & ſeulement pour apprendre l'art militaire ſous lui, il déferoit aiſément deux cents chevaux-légers Albanois, qu avoient pour chef Renault Contarini, Padouan, & noble Vénitien.

Il conta donc ſon projet à ſes amis & à ſa troupe qui tous en furent ravis, ne dmandant que pareil fête. Leur diſpoſition faite, ils partirent une heure avant le jour, un ſamedi du mois de ſeptembre, & firent avec leur eſpion une traite de quinze milles, avant que d'être au défilé où il devoit les mener, où ils arriverent ſi heureuſement qu'ils ne furent vus de perſonne, ils s'y

embusquerent à une portée de canon de ce château, & un instant après ils entendirent un trompette qui du château sonnoit tout à cheval. Bayard, fort content de son voyage, demanda à l'espion quel chemin il croyoit que ces Albanois dussent prendre; il lui répondit que quelque chemin qu'ils voulussent prendre, il leur falloit nécessairement passer à un petit pont de bois qui étoit à un mille de là, & que deux hommes seuls pourroient garder; & quand ils l'auront passé, envoyez quelques-uns de vos gens se saisir du pont, pour qu'ils ne puissent le repasser, & je vous conduirai par une gorge que je connois dans la montagne, jusqu'à une plaine proche le palais de la reine de Cypre, où vous les rencontrerez infailliblement. Il fut alors question de savoir qui garderoit le pont; le seigneur de Bonnet prit la parole & dit: capitaine, si vous le trouvez bon, nous le garderons mon camarade Mypont & moi, avec quelques hommes que vous nous donnerez. Bayard y consentit, & leur donna six hommes d'armes avec dix ou douze archers.

Pendant qu'ils prenoient cet arrangement, ils entendirent le bruit de la troupe Albanoise qui descendoit du château, comme s'ils alloient à une noce, comptant faire quelque bonne capture, selon leur coutume; mais il y eut à décompter.

On les laissa passer le pont, & tout de suite Bonnet alla avec ses gens s'en saisir,

pendant que Bayard & sa troupe suivirent l'espion dans le défilé de la montagne, & furent si bien conduits, qu'en moins de demi-heure ils se trouverent dans une plaine où on auroit vu un cavalier de six mille pas. Alors ils virent, à une grande portée de canon, leurs ennemis qui prenoient le chemin de Vicence, où ils comptoient faire leur coup. Bayard ordonna à son guidon, le bâtard du Fay, de prendre vingt hommes & d'aller escarmoucher, d'engager l'action, & de fuir comme effrayé du grand nombre: amenez-les, dit-il, par ici, je vous attends au pied de la montagne, & vous verrez beau jeu. Du Fay ne s'en fit pas dire davantage, il étoit trop habile pour ne pas appercevoir l'événement. Il alla donc aux ennemis assez proche pour se faire reconnoître à ses croix blanches; alors Scanderbec & les siens, glorieux de la rencontre, se mirent à les charger en criant *Marco*. Du Fay fit l'épouvanté, & s'enfuit de toutes ses forces avec les siens vers la montagne, & fut tellement poursuivi, que les ennemis se précipiterent d'eux-mêmes dans l'embuscade de Bayard, qui les y attendoit de pied ferme, l'armet en tête & l'épée au poing. A l'instant il parut avec ses gens, qui, comme autant de lions, fondirent sur la troupe ennemie en criant, *Empire*, *France*, & du premier choc mirent plus de trente hommes par terre. Les Albanois & les arbalestriers soutinrent quelque temps

mais enfin ils furent obligés de plier & de se sauver au grand galop du côté du pont par où ils avoient passé il n'y avoit qu'une heure, pour de là gagner Bassano. Ils étoient si bien montés, que Bayard auroit perdu sa proie, si le pont ne se fût trouvé barré par Bonnet, Mypont & leurs gens, qui en défendirent le passage. Cette seconde surprise mit Scanderbec dans la nécessité de combattre ou de fuir à l'aventure. Le plus grand nombre prit ce dernier parti, mais ils furent si bien suivis, qu'il leur fut pris deux capitaines, trente arbalestriers, & soixante Albanois. Le reste s'échappa à travers champs jusqu'à Trévise.

Depuis quelques jours Bayard avoit reçu cadet dans sa compagnie un jeune gentilhomme Dauphinois, nommé Guiches Guiffrey (*t*), fils du seigneur de Boutieres, âgé de seize à dix-sept ans, mais issu de braves gens, & déjà capable de marcher sur leurs traces. Il étoit de l'expédition du chevalier, & il y donna un grand présage de ce qu'il devint dans la suite ; car ayant vu pendant l'action le porte-enseigne de Contarini sauter le fossé & prendre la fuite, il sauta le même fossé, au hasard de se tuer, & le poursuivit fit bien qu'il l'atteignit, & lui porta un si grand coup de sa demi-lance, qu'il la mit en pieces & le renversa

(*t*) *Voyez à la fin du livre, note cinquieme.*

de deſſus ſon cheval, puis mettant l'épée à la main, il lui cria : rends-toi, enſeigne, où je te tue. Celui-ci préféra la premiere partie de l'alternative à la ſeconde, & remit à cet enfant ſon épée & ſon enſeigne. Guiffrey, plus content que s'il eût trouvé ſon peſant d'or, le fit remonter à cheval & marcher devant lui directement où étoit Bayard. Il arriva comme on ſonnoit la retraite, & vit tant de priſonniers qu'on en étoit embarraſſé. Bonnet fut le premier qui l'apperçut, & qui le montra au chevalier revenant avec ſon priſonnier & ſon enſeigne. Bayard ne reſſentit de ſa vie une joie auſſi vive que dans ce moment : Eſt-ce vous, Boutieres, qui avez pris cette enſeigne & celui qui la portoit ? Oui, Monſeigneur, répondit Guiffrey, Dieu m'a fait cette grace ; mais je vous aſſure que celui-ci a bien fait de ſe rendre, autrement il étoit mort. Ce diſcours redoubla le plaiſir de Bayard, & de toute la compagnie, & il lui dit : Boutieres, mon cher ami, vous commencez bien, Dieu veuille que vous continuyez ; ce qui fut vérifié par l'événement, car il fut dans la ſuite un excellent officier.

Notre chevalier, non content de la belle expédition qu'il venoit de faire, voulut encore ſe rendre maître du château de Baſſano ; il en parla à ſes compagnons d'exploits, Bonnet, Mypont, & Pierrepont ſon neveu & ſon lieutenant, & aux autres officiers qui l'avoient ſuivi ; car,

disoit-il, il y a là-dedans de quoi enrichir nos gens. Cela est plus aisé à dire, lui répondit-on, qu'à exécuter, le château est fort, & nous n'avons pas d'artillerie; & moi, reprit Bayard, je prétends l'avoir dans un quart-d'heure; il fit venir devant lui les deux capitaines Vénitiens ses prisonniers, Contarini & Scanderbec, & leur dit: Seigneurs, je sais qu'il est en votre pouvoir de me faire remettre à l'instant ce château, je vous donne l'option, ou de le faire, ou d'avoir tout à l'heure l'un & l'autre la tête tranchée devant la porte. Ils promirent d'y faire leur possible, & de fait celui qui y commandoit, & qui étoit neveu de Scanderbec, le rendit dès que son oncle lui eut parlé.

Il y fut trouvé plus de cinq cents bœufs ou vaches, & quantité de butin; le tout fut distribué également à la troupe victorieuse, qui s'en trouva bien. Le bétail fut conduit à Vicence, d'où chacun en rapporta la valeur en argent. Ils trouverent encore dans ce château, de quoi faire repaître leurs chevaux, & de quoi eux-mêmes faire très-bonne chere. Ils firent mettre à table avec eux les deux prisonniers, & sur la fin du repas, le jeune Boutieres entra pour saluer son capitaine, & lui présenter son prisonnier, qui étoit un homme de trente ans, deux fois plus grand que lui. A la vue de cette disproportion, Bayard ne put s'empêcher de rire; puis s'adressant aux deux Vénitiens: Messieurs, leur dit-

il, voilà un enfant qui étoit page il n'y a que ſix jours, & qui de trois ans ne portera barbe, il a pourtant pris votre enſeigne; qu'en dites-vous? Je ne ſais comment vos officiers penſent, mais nous autres Fançois ſommes plus difficiles, nous avons bien de la peine à rendre les nôtres à plus fort que nous. L'enſeigne Vénitien ſentit ce que cette plaiſanterie avoit de piquant & d'humiliant pour lui, & répliqua en ſon langage: ma foi, Capitaine, ſi je me ſuis rendu, ce n'eſt pas que j'aie craint celui qui m'a pris, il n'étoit pas capable de me faire priſonnier, mais auſſi je ne pouvois réſiſter ſeul à toute votre troupe. Bayard, à cette réponſe, regarda Boutieres, & lui dit: entendez-vous ce que votre priſonnier vient de dire? Le jeune homme piqué au vif, rougit de dépit, & pria le chevalier de lui accorder une grace qu'il avoit à lui demander, & l'ayant obtenue: c'eſt, dit-il, Monſeigneur, que vous me permettiez de lui rendre ſes armes & ſon cheval, & de monter ſur le mien; nous irons tous deux ſur le pré nous meſurer encore une fois; s'il eſt vainqueur, je lui remets ſa rançon; mais ſi je le ſuis, je lui jure devant Dieu que je le tuerai. Très-certainement je vous l'accorde, s'écria Bayard, tranſporté de joie; mais le Vénitien n'en voulut pas courir l'aventure, & refuſa le défi honteuſement, & Boutieres eut l'honneur d'une ſeconde victoire.

Après qu'ils eurent dîné, les François reprirent le chemin de leur camp, où ils conduisirent leurs prisonniers; ils y furent reçus aussi glorieusement qu'au retour de l'expédition précédente; Bayard en fut félicité par tous les impériaux, & par l'empereur lui-même; mais ce fut le jeune Boutieres qui emporta la palme, tant pour la prise de l'enseigne Vénitien, que pour l'offre qu'il lui avoit faite de lui donner sa revanche. Chabannes sur-tout ne se lassoit pas de l'admirer, & de lui dire qu'il étoit un digne rejetton de la maison de Guiffrey qu'il connoissoit depuis long-temps, & qui avoit toujours été féconde en grands hommes

Nous avons interrompu le récit du siege de Padoue, & nous avons laissé l'empereur dans la résolution d'y faire donner l'assaut. Ce prince ayant vu le succès de l'artillerie, & que des trois breches, on en avoit fait une de cinq cents pas, se reprocha comme une foiblesse de ne l'avoir pas fait plutôt, vu le nombre & la force de son armée. A peine fut-il rentré chez lui avec les princes & seigneurs de sa cour, qu'il fit appeller un secrétaire auquel il dicta la lettre suivante pour Chabannes, qui étoit logé tout proche de lui : « *Mon cousin*, j'ai ce matin été » voir la breche de la ville, que je trouve » plus que raisonnable à qui voudra faire » son devoir. J'ai avisé dedans aujourd'hui » y faire donner assaut. Si vous prie qu'in- » continent

» continent que mon grand tambourin ſonnera, qui ſera ſur le midi, vous faites tenir prêts tous les gentilshommes François qui ſont ſous votre charge, à mon ſervice, par le commandement de mon frere le roi de France, pour aller audit aſſaut avec mes piétons, & j'eſpere, avec l'aide de Dieu, que nous l'emporterons. »

Le même ſecrétaire qui avoit écrit la lettre, fut chargé de la porter à Chabannes, qui trouva fort extraordinaire cette propoſition de l'empereur : cependant il ſe contenta de répondre au ſecrétaire qu'il étoit fort ſurpris que l'empereur ne lui eût pas fait l'honneur, ainſi qu'aux autres officiers François, de les faire appeller pour délibérer plus mûrement ſur une affaire d'une telle importance, & le chargea de dire à ſa majeſté impériale, qu'il alloit les aſſembler & leur communiquer ſa lettre, ne doutant pas que tous ne fuſſent prêts à lui obéir.

Le ſecrétaire parti, Chabannes envoya dire à tous les capitaines de ſe rendre chez lui. Le bruit étoit déjà public dans l'armée que l'aſſaut ſe donneroit dans le jour, & c'étoit une choſe ſinguliere de voir chacun ſe confeſſer, & retenir ſon rang au poids de l'or, & quelques-uns confier leurs bourſes à leurs confeſſeurs. L'hiſtorien ajoute que jamais il ne s'étoit vu tant d'argent dans une armée, & qu'il ne doute pas que les prêtres *ne ſe fuſſent conſolés*,

ſi tous ceux dont ils avoient l'argent étoient reſtés à la breche. Outre l'abondance des eſpeces, celle des vivres n'étoit pas moindre, & il n'y avoit point de jour qu'il ne déſertât trois ou quatre cents Lanſquenets, conduiſant dans leurs pays toutes ſortes de beſtiaux, meubles, habillements, ou autres uſtenſiles; en ſorte qu'on eſtimoit le butin fait dans le Padouan à deux millions d'écus, en y comprenant les maiſons ou palais brûlés.

Tous les capitaines François arrivés chez Chabannes, il fit ſervir le dîner, parce que, leur dit-il en riant, j'ai quelque choſe à vous communiquer, qui, ſi je vous le diſois à préſent, pourroit vous ôter l'appétit. Il ſavoit bien à qui il tenoit ce diſcours, & que dans la compagnie il n'y en avoit pas un qui ne pût paſſer pour un héros, ſur-tout Bayard, à qui perſonne n'en conteſtoit le titre. Le repas fini, on fit ſortir tout le monde, en ſorte qu'il ne reſta que les officiers François. Alors Chabannes leur fit lecture de la lettre de l'empereur, & la relut pour qu'elle fût bien entendue. La ſurpriſe fut ſi grande, qu'ils ſe regarderent les uns les autres, & ſembloient diſputer à qui ne donneroit pas ſon avis. Humbercourt prit la parole, & dit en riant, que le ſeigneur de Chabannes pouvoit mander à l'empereur qu'ils étoient tous diſpoſés à lui obéir, & qu'il n'y avoit pas tant à réfléchir : je commence, ajouta-

t-il, à m'ennuyer ici, le bon vin va nous manquer. On rit de cette ſaillie, & chacun dit ſon avis, s'accordant tous à celui d'Humbercourt. Bayard tout ſeul ne parloit pas, & ſembloit diſtrait en ſe curant les dents. Et vous, l'Hercule de France, lui dit agréablement Chabannes, eſt-ce là le moment de ſe nettoyer les dents? que répondrons-nous à l'empereur? Bayard, qui ne perdoit jamais ſa bonne humeur, répondit ſur le même ton: Si nous voulons tous ſuivre l'avis du ſeigneur de Humbercourt, nous n'avons qu'à aller droit à la breche; mais comme ce n'eſt pas le métier d'un homme d'armes que de combattre à pied, je m'en diſpenſerois très-volontiers. Cependant voici mon ſentiment, puiſque vous le voulez ſavoir: L'empereur vous mande de faire mettre à pied tous les gentilshommes François, pour qu'ils aillent à la breche avec ſes lanſquenets: quant à moi, quoique je n'aie ni biens ni ſeigneurie, je n'en ai pas moins l'honneur d'être gentilhomme; je ne me compare pas à vous, Meſſeigneurs, qui êtes tous riches & de grandes maiſons, comme preſque tous mes compagnons; mais je ne ſais pas à quoi l'empereur penſe de vouloir compromettre tant de nobleſſe avec ſes piétons, dont l'un eſt cordonnier, un autre boulanger, un autre tailleur, ainſi du reſte, qui n'ont pas la gloire en recommandation comme

nous : n'en déplaiſe à ſa majeſté, c'eſt trop nous avilir. Voici, Monſeigneur, ajouta-t-il, s'adreſſant à Chabannes, ce que je penſe que vous devez lui répondre : Que vous avez aſſemblé vos capitaines, qu'ils ſont tous délibérés à ſuivre ſes ordres, autant qu'ils s'accorderont à ceux du roi leur maître; qu'il ne peut ignorer que le roi n'a point de gens ſous ſes ordonnances qui ne ſoient gentilshommes, & que c'eſt trop les dépriſer que de les confondre avee ſes piétons : mais qu'il a nombre de comtes, ſeigneurs & gentilshommes Allemands, qu'il peut faire mettre à pied avec les gens d'armes François, & que nous leur montrerons le chemin ; & qu'après cela il envoie ſes lanſquenets, & qu'ils en goûtent, pour voir comment ils s'en accommoderont. Quand il eut fini ce diſcours, tout le monde s'y rangea ſans exception. La réponſe fut donc dreſſée en conformité, & envoyée à l'empereur qui en parut fort content. Auſſi-tôt il fit ſonner ſes trompettes & tambourins pour aſſembler les princes, capitaines & ſeigneurs de ſa conr & de ſon armée, tant d'Allemagne, que de Bourgogne & de Flandres. Il leur déclara qu'il étoit réſolu de donner l'aſſaut dans une heure ; qu'il en avoit averti les ſeigneurs & capitaines François, qui tous promettoient d'y faire leur devoir ; mais qu'ils l'avoient prié que les gentilshommes d'Allemagne allaſſent avec

eux, & que volontiers les François marcheroient les premiers à la breche. C'eſt pourquoi, ajouta-t-il, je vous prie, tant que je puis vous prier, d'accepter la partie, & de mettre pied à terre avec eux, & j'eſpere que dès le premier aſſaut nous emporterons la place. Cette harangue finie, il s'éleva parmi les Allemands une rumeur extraordinaire, qui dura près de demi-heure; enfin l'un des plus qualifiés, chargé de parler pour les autres, remontra à l'empereur que leur état étoit de combattre à cheval & en gentilshommes, & non pas à pied, encore moins d'aller à une breche. L'empereur n'en put avoir d'autre réponſe; & quoiqu'elle lui déplut extrêmement, il diſſimula, & leur dit ſeulement: il faudra donc aviſer comment nous ferons pour le mieux.

Auſſi-tôt il fit venir un gentilhomme de ſa maiſon, nommé Rocandolff, qui étoit ordinairement chargé de ſes commiſſions pour les généraux, & qui étoit auſſi ſouvent auprès d'eux qu'auprès de ſon maître, & lui dit: Allez de ma part chez mon couſin le ſeigneur de la Paliſſe; faites-lui, & à tous les ſeigneurs François qui ſe trouveront avec lui, mes recommandations, & leur dites qu'il n'y aura point d'aſſaut aujourd'hui. Cette réponſe ayant été portée à Chabannes, chacun s'alla déſarmer, les uns contents, les autres mécontents, entre ceux-ci, dit l'hiſtorien, les prêtres &

les moines, qui avoient fait leur compte autrement.

L'empereur s'étoit bien possédé pour déguiser à sa noblesse le dépit qu'il avoit ressenti quand elle lui avoit refusé le service que les François avoient accepté, mais il n'en étoit pas moins piqué. Le vaillant prince d'Anhalt pensa autrement que les autres; non-seulement il offrit à l'empereur de marcher à la breche, il vint encore trouver les François, & leur témoigner son mécontentement de ce qui venoit d'arriver.

Il y avoit avec lui dans l'armée Impériale un officier fort distingué par sa bravoure, & par toutes sortes de bonnes qualités, qui se nommoit Jacob Emps, ou *Empser*, gentilhomme de Souabe, au diocese de Constance, & qui dans la suite passa au service du roi. Il étoit souvent des partis François, quand il y avoit quelques courses ou escarmouches à faire. Mais ce capitaine Jacob & le prince d'Anhalt ne pouvoient pas remplacer tous les Allemands. L'empereur prit un parti bien singulier, suggéré par l'indignation que ses officiers lui avoient causée; ce fut de quitter son armée dès la nuit suivante fort secrétement, avec une escorte de cinq ou six cents hommes les plus attachés à sa personne, & de faire tout d'une traite près de quarante milles vers ses états. De là il manda à Constantin, son lieutenant-

général, & au ſeigneur de la Paliſſe, de lever le ſiege le moins honteuſement qu'ils pourroient. Le départ de ce prince ſurprit également les ſiens & les François; cependant, conſéquemment à ſes ordres, ils tinrent un conſeil de guerre, & réſolurent la levée du ſiege. Ce n'étoit pas une opération bien aiſée que de tranſporter environ cent-quarante pieces de canon; & le même inconvénient qu'il y avoit eu pour les amener, ſe trouva quand il fallut les retirer, il n'y avoit à peine des équipages que pour la moitié : les François furent commandés pour l'eſcorte, juſqu'à ce que cette nombreuſe artillerie fût toute enlevée. Mais le prince d'Anhalt, pour couvrir autant qu'il pouvoit la honte de ſa nation, ne quitta pas l'eſcorte tant que le tranſport dura; & il étoit ſur pied & armé depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre le temps de manger; ce qui lui acquit de l'honneur & l'eſtime des François.

On fit, pour enlever tant de canons, la même manœuvre qui s'étoit faite à leur arrivée; on en tranſportoit une partie, & quand elle étoit logée, on revenoit avec les équipages en prendre d'autres, & ainſi juſqu'à la fin. Cependant la garniſon de Padoue faiſoit d'heure en heure une vigoureuſe ſortie, malgré leſquelles le ſiege fut levé ſans perte d'un ſeul homme tant d'une armée que de l'autre. Le plus grand mal qui arriva, fut que les lanſquenets

Allemands brûlerent tous les logements à mesure qu'ils les quittoient, & tout ce qui se trouva sur leur route. Bayard, qui avoit horreur des excès & de tout ce qui sort des loix de la guerre, fit rester sept ou huit des siens dans une belle maison qu'il avoit occupée, jusqu'après le départ de ces furieux, & la préserva de l'incendie.

Les armées vinrent, en quelques jours de marche, se camper à Vicence, où Chabannes reçut des lettres de l'empereur, & des présents pour lui & pour les autres capitaines François, suivant la puissance de ce prince, beaucoup plus généreux que riche (*u*). Il avoit de bonnes qualités, mais elles étoient obscurcies par un défaut essentiel, qui lui a fait grand tort toute sa vie, qui étoit de se défier de tout le monde, & de résoudre seul toutes ses affaires & ses entreprises.

La séparation des armées se fit à Vicence, les Allemands prirent la route de leur pays, excepté une garnison qui resta dans la ville, commandée par le seigneur du Reu. L'armée Françoise se retira dans le Milanez vers la Toussaints, & Bayard resta en garnison à Vérone, où il se signala par de nouveaux exploits contre les Vénitiens, qui

(*u*) On lui avoit donné le nom de *Massimiliano pochi denari*, Maximilien peu d'argent.

tenoient alors une petite place voiſine nommée Lignago, d'où ils faiſoient des courſes dans le pays.

Pendant ſon ſéjour à Vérone, où il avoit ſeulement trois ou quatre cents hommes d'armes François au ſervice de l'empereur, ceux qui gardoient Vicence pour ce prince ne s'y crurent pas en sûreté : outre qu'elle étoit foible d'elle-même, elle étoit encore menacée de ſiege ; c'eſt pourquoi ils ſe retirerent auprès du chevalier à Vérone, où ne trouvant encore qu'une médiocre garniſon, ils paſſerent outre, & ſe camperent, à quinze ou dix-huit milles plus loin, dans un village nommé Saint-Boniface. L'hiver commençoit à ſe faire ſentir, & les gens de Bayard étoient obligés de ſortir de leur place pour aller au fourrage, & quelquefois bien loin ; en ſorte qu'il fut obligé de les faire eſcorter, parce que de temps en temps il ſe perdoit des valets & des chevaux dans les rencontres des ennemis.

Les Vénitiens avoient un capitaine hardi & entreprenant, qui tous les jours fatiguoit les François, & faiſoit des courſes juſqu'aux portes de Vérone. Bayard réſolut d'aller à ſa rencontre & de modérer ſon ardeur. Pour cela il voulut être lui-même de l'eſcorte au premier fourrage, & voir de près ce Vénitien, nommé Jean-Paul Manfron. Celui-ci, inſtruit du deſſein de Bayard par un eſpion qu'il avoit auprès de

I 5

lui, voulut profiter de l'occasion en menant assez de monde pour être le plus fort & donner du dessous au chevalier. Un jour donc les fourrageurs étant sortis de Vérone, soutenus de trente ou quarante hommes d'armes ou archers, commandés par le capitaine Pierrepont, ils se répandirent vers les cassines pour fourrager. Le chevalier qui croyoit être maître de son secret, s'étoit caché, avec cent hommes d'armes, dans un village sur le grand chemin de Vérone & distant de six milles, nommé Saint-Martin; il envoya à la découverte, & ses coureurs lui rapportent bientôt qu'ils avoient vu les ennemis, au nombre de cinq cents chevaux, tirant droit où se faisoit le fourrage. Manfron, averti par son espion de la sortie de Bayard & du nombre de ses gens, avoit caché dans un palais abandonné cinq ou six cents tant piquiers qu'arquebusiers, & les avoit instruits de ce qu'ils avoient à faire, sur-tout de ne sortir que quand ils le verroient fuir, & les François après lui. Il ne pouvoit mieux dresser son projet pour les envelopper, que de les mettre ainsi entre deux feux.

Dès que Bayard eut appris par ses coureurs l'arrivée de la troupe ennemie, il fit monter la sienne à cheval, sans s'effrayer de la disproportion. Il n'eut pas fait deux milles qu'il les vit à découvert, & marcha droit à eux pour les charger, en criant:

France & Empire. Ils firent ferme un moment; mais à l'approche des François, ils feignirent de plier & de lâcher pied; ce qu'ils firent en reculant vers leur embuſcade qu'ils dépaſſerent de quelques cents pas, faiſant toujours contenance de ſe défendre; puis ils s'arrêterent tout court, & ſe mirent à crier: *Marco, Marco.* A ce ſignal des gens de pied ſortirent de leur embuſcade, & fondirent ſur les François en faiſant grand feu. Le cheval de Bayard fut tué à la premiere décharge, & il tomba ſi malheureuſement, qu'il ſe trouva une jambe priſe deſſous. Auſſi-tôt ſes hommes d'armes, qui ſe ſeroient fait tuer pour lui ſauver la vie, l'environnerent, & l'un d'eux, nommé Grandmont, mit pied à terre & le dégagea: mais quelque belle défenſe qu'ils fiſſent, ils ne purent empêcher Bayard & Grandmont d'être faits priſonniers des gens de pied qui voulurent leur ôter leurs armes. Pierrepont, qui étoit avec les fourrageurs, entendant le bruit, ſe mit au grand galop, & arriva comme les deux priſonniers étoient déjà hors des rangs pour être emmenés. A cette vue la fureur le ſaiſit, il fondit comme un lion ſur ceux qui le tenoient, & à grands coups d'épée, les obligea de lâcher leur proie, & de fuir vers leur troupe qui étoit aux priſes avec les François, où de part & d'autre on ſe battoit bien.

Bayard & Grandmont, remontés, cou-

rurent au ſecours des leurs qui étoient vivement preſſés en devant & en arriere; mais à la vue de leur capitaine & de Pierrepont, ils reprirent courage. Cependant l'inégalité étoit trop grande, les Vénitiens étoient preſque dix contre un, ſans compter l'incommodité que les arquebuſes cauſoient aux François. Bayard en ſentit le danger, & dit à ſon neveu Pierrepont, capitaine : Si nous ne gagnons le grand chemin, nous péririons ici; & ſi nous pouvons y parvenir, nous échapperons, en dépit d'eux, & Dieu aidant, ſans perte. Je le penſe comme vous, lui répondit Pierrepont, & ils commencerent à ſe retirer vers le grand chemin, où ils parvinrent enfin, toujours combattants, mais non pas ſans peine. Cependant ils avoient mis par terre quarante ou cinquante hommes de pied aux ennemis, & ſept ou huit de cheval, ſans avoir perdu un ſeul des leurs.

Quand Bayard & ſa troupe eurent gagné le grand chemin, ils ſe formerent en eſcadron carré, toujours battant en retraite, & de diſtance en diſtance ils ſe retournoient ſur les ennemis, à qui ils donnoient de l'occupation; mais ils avoient en flanc ces gens de pied dont les arquebuſes les inquiétoient beaucoup, & le chevalier eut encore ſon cheval bleſſé ſous lui. Le ſentant chanceler, il ſe mit à pied, & fit des prodiges de valeur, ſans autre arme que

ſon épée. Il fallut néanmoins céder au nombre : il étoit déjà enveloppé, quand le bâtard du Fay, ſon guidon, vint avec ſes archers fondre ſur les Vénitiens avec tant de hardieſſe & de ſuccès, qu'il l'arracha de leurs mains & le remonta en dépit d'eux. Alors, ſe formant encore un eſcadron carré, ils reprirent le grand chemin de la ville, avec l'honneur de la journée, & celui de s'être battus contre dix fois plus de monde qu'ils n'étoient, d'avoir mis nombre de leurs ennemis par terre, & de n'avoir perdu qu'un homme.

Comme la nuit approchoit, Bayard commanda qu'on ne chargeât plus, & que l'on ſe retirât vers Saint-Martin, d'où ils étoient partis au point du jour, & fit faire halte à un pont garni de barrieres, pour voir s'ils ne ſeroient pas ſuivis ; mais le capitaine Manfron voyant qu'ils étoient hors de ſa portée, & qu'ils pouvoient être ſecourus de Vérone, fit battre la retraite, & ordonna que l'on reprît le chemin de Saint Boniface. Il fit défiler ſes gens de pied devant lui, mais ils étoient outrés de laſſitude, pour avoir combattu quatre ou cinq heures ſans relâche. Ils voulurent donc ſéjourner dans un village à quatre ou cinq milles de Saint-Boniface, malgré leur capitaine, qui fut forcé de les y laiſſer, & de continuer ſa route avec ſes gens de cheval, déſeſpéré d'avoir été ſi maltraité par ſi peu de gens.

Bayard & sa troupe passerent la nuit à Saint-Martin, où ils trouverent de quoi faire bonne chere & réparer la fatigue du jour. Ils se félicitoient les uns les autres d'être sortis si heureusement du danger où ils s'étoient trouvés, & avec si peu de perte, n'y ayant laissé qu'un archer & quatre chevaux.

Pendant le souper arriva un espion de Bayard, venant de Saint-Boniface, qui lui fut amené; & le chevalier lui ayant demandé ce que faisoient les ennemis, l'espion lui répondit qu'ils étoient en grand nombre à Saint-Boniface, & qu'ils se vantoient que bientôt ils auroient Vérone par les intelligences qu'ils y avoient. Mais comme j'en sortois, ajouta-t-il, le capitaine Manfron y est arrivé bien fatigué, & encore plus fâché; car je lui ai oui dire à lui-même qu'il venoit de l'escarmouche, & qu'il avoit eu affaire à des diables, & non pas à des hommes; & à quatre ou cinq milles d'ici, j'ai traversé un village tout plein de leurs gens de pied qui y séjournent, & qui m'ont paru bien las. Je parie ma tête, dit Bayard, que ce sont ceux que nous avons vu aujourd'hui; & qu'ils sont si fatigués de la journée, qu'ils n'ont pu aller plus loin: si vous voulez, compagnons, ils sont à nous; faisons repaître nos chevaux, & sur les quatre heures du matin, nous irons au clair de la lune les réveiller. Tout le monde fut

de ſon avis; & après avoir fait bien panſer les chevaux, & ordonné le guet, chacun s'alla repoſer, excepté Bayard qui ne dormoit jamais quand il avoit une expédition en tête. Il fut à cheval dès les trois heures, & y fit monter ſa troupe, & prende ſans bruit le chemin de ce village que ſon eſpion lui avoit indiqué, & où ils ne trouverent ni guet ni ſentinelle. Quand ils y furent arrivés, ils commencerent leur cri ordinaire, *Empire, France, à mort, à mort.* Les dormeurs ſe réveillerent au bruit, & encore tout étourdis ſortoient des maiſons, & trouvoient dehors des gens pour les aſſommer comme des bêtes. Leur capitaine aſſembla deux ou trois cents hommes ſur la place du village, croyant s'y défendre, mais on ne lui en donna pas le temps; il fut chargé ſi vigoureuſement, que de tout ſon monde, il n'échappa que lui & deux autres gentilshommes qui étoient freres, & qui furent échangés contre deux gentilshommes François, priſonniers de la république.

Quand Bayard eut terminé la double expédition que l'on vient de voir, auſſi glorieuſement, il ne crut pas devoir s'expoſer à en perdre le fruit par quelqu'échec; c'eſt pourquoi il s'en retourna à Vérone, où il fut reçu comme en triomphe. Les Vénitiens, au contraire, étoient enragés de la ſeconde défaite de leurs gens; & le provéditeur, André Gritty, voulut s'en

prendre au capitaine Manfron, qui s'en justifia bien, mais qui médita d'en avoir sa revanche dans peu.

Sept ou huit jours après le massacre des gens de pied Vénitiens, ce capitaine aposta un espion qui étoit à lui & à Bayard, alloit de l'un à l'autre, & tiroit de l'argent de tous les deux, qui cependant étoit plus affectionné à Manfron qu'au chevalier. Il lui fit ainsi sa leçon : Va-t-en à Vérone, tu feras entendre au capitaine Bayard que le sénat de Venise a nommé celui qui commande à Lignago pour aller au Levant avec les galeres de l'état; que le providiteur a ordre de m'envoyer le remplacer à Lignago, & que tu sais certainement que je dois partir demain au point du jour pour m'y rendre avec trois cents chevaux légers, & point de gens de pied : je lui connois le cœur trop haut pour manquer de venir me visiter à mon passage; & s'il y vient, je te promets que le mieux qui pourra lui en arriver, sera d'être mon prisonnier.; car je mettrai deux cents hommes d'armes, & deux mille hommes de pied à l'*Isola della scala* en embuscade, & je saurai bien l'y amener : & si tu fais bien ma commission, je te promets, foi de gentilhomme, cent ducats d'or.

L'espion, ébloui d'une si belle somme, promit de faire son devoir, & se rendit le jour même à Vérone. Il alla droit chez Bayard, où il étoit connu des domestiques

qui le voyoient ſouvent, & qui le croyoient fidele à leur maître. On le conduiſit devant lui comme il ſoupoit encore, & il en fut mieux reçu qu'il ne méritoit : Vicentin, lui dit Bayard, tu ne viens pas pour rien, quelles nouvelles ? De bonnes, Monſeigneur, lui répondit-il; à ces mots Bayard quitta la table, & le tira à quartier. Le faux eſpion lui débita ſa commiſſion avec tant de naïveté, que jamais homme ne fut ſi content que Bayatd. Il ordonna qu'on le fît ſouper, & qu'on le régalât bien ; enſuite il appella les capitaines Pierrepont, du Fay, la Varenne, qui portoit alors ſon enſeigne; & le ſeigneur de Sucker, gentilhomme Bourguignon, qui avoit ſoupé avec eux, & leur redit mot à mot ce qu'il venoit d'apprendre du capitaine Manfron, qui devoit ſe rendre le lendemain à Lignago, avec ſeulement ttois cents chevaux : il leur demanda s'ils étoient d'humeur à le ſuivre, & que la journée ne ſe paſſeroit pas ſans qu'il fût donné de bons coups. Chacun voulut en être, & ils convinrent à l'inſtant de partir à la pointe du jour avec deux cents hommes d'armes, & mirent de la partie le ſeigneur de Conty, (Fréderic de Mailly) & le firent avertir d'être prêt pour l'heure convenue, à quoi il n'eut garde de manquer ; il aimoit trop ce métier là, & ſur-tout en compagnie de Bayard. Alors on ſe ſépara pour ſe met-

tre en état d'être de bonne heure en campagne.

C'eſt ainſi qu'ils alloient tête baiſſée donner dans le piege, ſi la Providence ne les en avoit ſauvés. Elle voulut que le ſeigneur de Sucker, qui logeoit aſſez loin de Bayard, en s'en retournant chez lui, vit le même eſpion ſortir d'une maiſon qui lui fut ſuſpecte; elle étoit occupée par un noble Véronois, connu pour être plus Vénitien qu'Impérial. Il lui ſauta au collet & lui demanda d'où il venoit. L'eſpion ſurpris ſe défendit ſi mal, qu'il ne fit qu'augmenter les ſoupçons de ſon infidélité. Le capitaine, ſans le quitter, revint ſur ſes pas, & le ramena chez le chevalier, qu'il trouva prêt à ſe coucher, qui cependant le fit entrer, & mettre l'eſpion en ſûreté. Sucker lui raconta ce qui venoit de lui arriver; qu'il avoit vu cet homme ſortir de chez le ſeigneur Voltege, le plus ſuſpect partiſan de la république qui fût dans la ville; que dans ſa ſurpriſe, il avoit changé de couleur & s'étoit mal juſtifié. Bayard, à ce récit, ne douta point de la trahiſon. Il ſe fit amener l'eſpion, & lui demanda ce qu'il étoit allé faire chez Voltege. Le fourbe répondit d'abord qu'il avoit un parent dans la maiſon, puis il donna une autre excuſe, enfin il ſe coupa cinq ou ſix fois. On fit apporter des menotes pour le faire expliquer plus claire-

ment, & Bayard eut encore la bonté de lui promettre, foi de gentilhomme, qu'il ne lui ſeroit point fait de mal, quand même il y auroit conſpiration contre ſa vie, pourvu qu'il lui accusât la vérité; qu'autrement il le feroit pendre au point du jour. L'eſpion voyant qu'il n'y avoit plus à diſſimuler, ſe jeta à genoux devant le chevalier, en lui criant miſéricorde; enſuite lui avoua de point en point le projet du capitaine Manfron, de le ſurprendre dans une embuſcade de deux cents hommes d'armes, & de deux mille de pied, à l'*Iſola della ſcala;* & qu'il venoit de chez Voltege pour l'en inſtruire, & ſavoir de lui comment il pourroit quelques nuits livrer une des portes de la ville au provéditeur André Gritty, & encore bien d'autres choſes; mais que Voltege avoit déclaré ne vouloir entrer dans aucune trahiſon, & que puiſque l'empereur étoit devenu ſon maître, il vouloit lui garder fidélité.

Quand il eut fait toute ſa confeſſion, Bayard lui dit tranquillement: Vicentin, j'ai bi n mal employé les ducats que tu as eus de moi; & quoique je ne t'aie jamais regardé que comme un coquin, tu l'es au-delà de ce que j'aurois cru: tu as bien filé ta corde, mais je t'ai donné ma parole de te conſerver la vie, je te la tiendrai, en te faiſant mettre hors de la ville en ſûreté; mais garde-toi d'y rentrer; car

tout le monde enſemble ne m'empêcheroit pas de te faire pendre. Sur cela il le chaſſa de devant ſes yeux, & le fit enfermer dans une chambre juſqu'à nouvel ordre.

Bayard ſe trouvant ſeul avec le capitaine Sucker, lui dit: Comment pourrions-nous faire pour rendre à ce ſeigneur Manfron le bon tour qu'il nous préparoit? Il faut en avoir la revanche; & ſi vous voulez faire ce que je vous dirai, croyez-moi, que nous ſerons bientôt quittes avec lui: vous n'avez qu'à parler, répondit le capitaine, je ſuis prêt à tout. Allez donc de ce pas, dit Bayard, chez le prince d'Anhalt, préſentez-lui mes civilités, & lui rendez un compte exact de cette affaire-ci; priez-le de nous donner demain deux mille de ſes lanſquenets, que nous menerons avec nous au bon endroit; & ſi vous ne voyez des merveilles, prenez-vous-en à moi. Le capitaine Sucker fit la commiſſion de Bayard, & le prince qui l'aimoit, & qui eſtimoit ſa valeur, lui accorda ſa demande à l'inſtant, en diſant qu'il étoit le maître de ſes troupes autant & plus que lui-même, & qu'il auroit ſouhaité être de la partie avec lui. Enſuite il envoya ſon ſecrétaire, avec ſes ordres, à quatre ou cinq capitaines, qui ſe trouverent prêts avec leurs compagnies, auſſi-tôt que ceux qui étoient avertis dès le ſoir. Le baron de Conty, qui ne ſavoit pas de quoi il s'agiſſoit, fut étonné du

nombre; mais quand il en fut inſtruit par Bayard : Sur ma foi, dit-il, nous allons faire une bonne journée.

Les portes ouvertes, toutes ces troupes prirent le chemin de l'*Iſola della ſcala.* Or, à deux milles de là il y avoit un village nommé Servode, où le chevalier mit en embuſcade le capitaine Sucker avec les deux mille lanſquenets, en lui promettant de lui amener les ennemis juſque ſous ſon nez, & de le mettre en état d'acquérir de l'honneur. Bayard & le baron de Conty, avec leur troupe, marcherent droit à *Iſola*, ſans paroître ſavoir ce qui étoit caché : ils étoient dans une belle plaine fort découverte, où ils virenr à peu de diſtance le capitaine Manfron avec quelques chevaux-légers. Bayard y envoya ſon guidon le bâtard du Fay, & quelques archers pour entamer l'eſcarmouche, & le ſuivit d'aſſez près avec ſes gendarmes. Mais il vit bientôt ſortir d'*Iſola* les gens de pied de Veniſe avec une troupe de gendarmes : il fit l'effrayé, & ordonna au trompette de ſonner à l'étendard. Là-deſſus du Fay, qui avoit ſa leçon faite, ſe retira vers la groſſe troupe, & forma avec elle un eſcadron carré, qui, feignant de ſe retirer du côté de Vérone, alla le petit pas au village, où étoit l'embuſcade des lanſquenets, qui avoient déjà reçu par un archer ordre de ſortir en bataille. La gendarmerie Vénitienne, appuyée de l'infanterie, chargea

rudement les François, faiſant un bruit épouvantable d'inſtruments, comme allant à une victoire aſſurée. Les François, de leur côté, ne ſe rompoient point, & eſcarmouchoient prudemment & avec précaution, juſqu'à ce qu'ils fuſſent au village de Servode. Alors les lanſquenets parurent en bon ordre à un trait d'arc de la cavalerie, & Bayard cria auſſi-tôt : chargez. Les Vénitiens, déjà ſurpris à la vue de cette infanterie qu'ils n'attendoient pas là, le furent bien davantage du choc qu'il leur fallut eſſuyer de la part des gendarmes. Cependant ils ſoutinrent très-bien d'abord, quoiqu'il y en eût beaucoup des leurs mis par terre. Les lanſquenets enſuite tomberent ſur leurs gens de pied, qui, n'ayant pas de place pour reculer, furent mis en pieces, ſans que l'on s'amusât à faire un ſeul priſonnier. Manfron, témoin de ſa défaite, fit très-bien ſon devoir; mais ne voyant plus d'autre reſſource que la fuite, il ſe mit au grand galop vers Saint-Boniface, où il y avoit une bonne courſe. On le ſuivit, mais Bayard fit ſonner la retraite, & tout le monde ſe raſſembla, ayant fait un butin conſidérable, gagné beaucoup de chevaux, avec environ ſoixante hommes d'armes priſonniers, qui furent conduits à Vérone. La perte des Vénitiens fut complete : outre les ſoixante hommes d'armes priſonniets, il en reſta vingt-cinq ſur la place, avec leur deux-mille hommes de

pied, dont il n'échappa pas un ſeul. On fit dans Vérone une réception triomphante aux vainqueurs, tant François que Bourguignons & lanſquenets, leurs compagnons ne regrettant que de n'avoir pas été de la fête.

Si cette journée fut glorieuſe pour Bayard, & pour tous ceux qui y eurent part avec lui, elle fut encore plus heureuſe par le bonheur qu'ils eurent de découvrir la trahiſon, ſans quoi ils y auroient tous infailliblement péri. Cependant on doit rendre juſtice à ſa grandeur d'ame dans les deux occaſions que nous venons de rapporter. Dans la premiere, Manfron l'attaque avec cinq cents hommes, & lui dreſſe une embuſcade de ſix cents autres, Bayard n'en ayant que cent quarante; dans la ſeconde, le même uſe de trahiſon, en lui faiſant dire qu'il doit marcher avec ſeulement trois cents chevaux-légers, & comptant bien que le chevalier n'en auroit pas davantage, il lui dreſſe une autre embûche, où il met deux mille hommes pour l'accabler à coup ſûr. Le chevalier, au contraire, ne veut prendre d'abord que deux cents gendarmes à oppoſer aux trois cents ennemis; & quand il ſait la trahiſon, au lieu de la rendre à Manfron & de l'attaquer à forces ſupérieures, il ſe contente du même nombre. C'eſt ce qu'il a pratiqué toute ſa vie; il eut toujours en horreur la trahiſon & les traîtres, & on verra dans toute ſon hiſtoire qu'après Dieu

il a plus compté sur la valeur de ses troupes, que sur la supériorité du nombre.

Quand Bayard fut rentré chez lui, il se fit amener l'espion, & lui dit : Je t'ai donné ma parole, il faut la tenir ; va-t-en au camp des Vénitiens, & demande au seigneur Manfron si le capitaine Bayard en fait autant que lui : dis lui encore de ma part qu'au même prix nous nous reverrons quand il voudra. Cela dit, il le fit reconduire hors la ville par deux archers. L'espion fut assez idiot pour aller droit à Saint-Boniface, mais à peine y arriva-t-il, que Manfron le fit pendre, comme un traître, sans seulement vouloir l'entendre.

L'hiver suspendit les opérations ; cependant les Vénitiens qui tenoient encore Lignago, & y avoient une bonne garnison, faisoient souvent des courses sur celle de Vérone, & celle-ci sur eux.

Au commencement de l'année 1510, c'est-à-dire, aussi-tôt après Pâques, le duc de Nemours, neveu du roi (*x*), passa en Italie. Il avoit avec lui l'illustre capitaine Louis d'Ars, dont il a été parlé plusieurs fois. Ils furent reçus comme il appartenoit à chacun par le grand-maître de Chaumont, gouverneur de Milan, & par tous les chefs de l'armée. Mais personne ne reçut plus

(*x*) Il étoit fils de Jean de Foix, comte d'Etampes & de Narbonne, & de Marie d'Orléans, sœur du roi.

plus de marques d'amitié & d'estime que Bayard, tant du prince qui le connoissoit depuis long-temps, & qui étoit instruit de ses exploits depuis qu'ils ne s'étoient vus, que du seigneur Louis d'Ars, son premier maître dans le métier des armes. Le roi fit encore passer à son armée d'Italie le seigneur de Molard (y) avec deux mille Lansquenets, & plusieurs autres capitaines.

Le grand-maître alla mettre le siege devant Lignago; & pour lui couper les secours & les vivres, Millaut-d'Alegre fut envoyé à Vicence avec cinq cents hommes d'armes, & quatre ou cinq mille Lansquenets du brave prince d'Anhalt, qui avoit pour son lieutenant le capitaine Jacob Emps, dont il a été parlé. La place se fit battre assez long-temps par une nombreuse artillerie, à laquelle étoit jointe celle du duc de Ferrare, où étoit entr'autres une coulevrine de vingt pieds de long, que les aventuriers nommoient *le grand diable*. La ville fut prise enfin, & il n'y fut fait quartier à personne. Molard & ses aventuriers y firent des merveilles, ne s'étant pas donné le temps que la breche fût faite pour monter à l'assaut. Le grand-maître y

(y) Souffrey Alleman, seigneur de Molard & d'Uriage. Il fut capitaine de mille hommes de pied, précéda Bayard dans la charge de lieutenant-général pour le roi au gouvernement du Dauphiné, & mourut à la bataille de Ravenne.

mit pour gouverneur la Cropte-Daillon, & avec lui cent hommes d'armes, dont il avoit la charge sous le marquis de Montferrat, & mille hommes de pied commandés par les capitaines le Hérisson & Jacques Corse, Napolitain.

Pendant le siege de Lignago, le grand-maître apprit la mort de son oncle le cardinal d'Amboise (z). Cette perte lui fut si sensible qu'il ne put jamais s'en consoler; sa douleur dégénéra en une langueur dont il mourut peu de temps après, comme nous le dirons en son temps. Il avoit obligation à ce grand homme des dignités dont il jouissoit, étant devenu successivement grand-maître, maréchal & amiral de France, & gouverneur du duché de Milan. Ce grand prélat, auquel on ne peut refuser des éloges par-tout où il y a lieu de parler de lui, avoit aussi fait de grands biens à toute sa maison, alors fort nombreuse, tant dans l'église, qu'à la cour & dans les armées. Tout les

(z) Il se nommoit Georges d'Amboise. Il étoit septieme fils de Pierre, seigneur de Chaumont & de Resnel, & d'Anne de Beuil, sœur de l'amiral de France, comte de Sancerre. Georges fut d'abord évêque de Montauban, & successivement archevêque de Rouen, cardinal, légat *à latere*, & principal ministre. Il mourut à Lyon, où son cœur fut déposé dans l'église des Célestins, auxquels il avoit fait de grands biens, & son corps fut apporté dans sa Cathédrale à Rouen, où l'on voit son tombeau.

hiſtoriens de ſon temps s'accordent à le louer ſur la ſageſſe de ſon miniſtere, ſur la confiance du roi qu'il poſſédoit ſans réſerve, ſur l'adminiſtration des finances qui furent toujours abondantes ſans charges nouvelles ſur les peuples, quoique Louis XII ait eu des guerres preſque continuelles à ſoutenir, enfin ſur ſon déſintéreſſement ſcrupuleux, n'ayant jamais voulu avoir plus d'un bénéfice. Il mourut archevêque de Rouen, où ſa mémoire eſt encore auſſi récente que le premier jour. Sa mort donna lieu, dit l'hiſtorien Bouchet, à l'infraction faite peu après au traité de Cambray.

Le grand-maître de Chaumont, ſon neveu, malgré ſon affliction, qu'il diſſimuloit de tout ſon pouvoir, n'en étoit pas moins vigilant pour les intérêts du roi, ſon maître. Ayant donc pourvu à la garde de Lignago, il alla joindre ſes troupes à celles de l'empereur, pour marcher contre les Vénitiens & les réduire. Il étoit tout nouvellement arrivé au ſecours de l'empereur quatre cents hommes d'armes Eſpagnols & Napolitains, les plus belles troupes que l'on pût voir, ſous les ordres du duc de Terme (*aa*). On les mit en garniſon à Vérone pour les rafraichir. Les deux armées allerent

(*aa*) Je n'ai pu découvrir ce que c'étoit qu'un duc de Termes en Eſpagne, & dans le temps dont il s'agit ici. Il y a certainement de l'erreur dans l'hiſtoire originale,

camper à une ville nommée Sainte-Croix ; où elles s'arrêterent pour attendre l'empereur qui devoit s'y rendre ; mais on l'attendit inutilement.

Quand on décampa de Sainte-Croix pour aller à Montſelles, que les Vénitiens avoient repriſe, il arriva un événement bien cruel, qui mérite d'être rapporté.

Il y a près de Longara une montagne dans laquelle la nature a pratiqué une voûte de plus d'un mille de longueur. Les habitants du plat-pays effrayés de la guerre, s'y étoient refugiés au nombre de deux mille perſonnes, tant hommes que femmes, nobles & autres, avec leurs effets & quantité de vivres. Ils avoient quelques armes à feu pour en défendre l'entrée en cas d'attaque ; & cette entrée étoit telle qu'il n'y pouvoit paſſer qu'un homme à la fois. Les aventuriers, gens de pillage, & dont les plus lâches y ſont ordinairement les plus ardents, vinrent à découvrir cette *grotte de Longara.* Ils voulurent y entrer, mais on les pria de n'en rien faire, parce que ceux qui s'y étoient renfermés, ayant laiſſé leurs biens dans leurs maiſons, il n'y avoit pas là de butin à faire : ils s'obſtinerent à forcer l'entrée, mais on leur tira de la grotte quelques coups d'arquebuſes qui en mirent deux ſur le carreau. Les autres allerent appeller leurs camarades qui accoururent, ſuivant leur coutume d'être plus diligents à faire un mauvais coup qu'une bonne action.

Quand ces ſcélérats virent qu'ils n'entreroient jamais de force, ils s'en vengerent cruellement. Ils amaſſerent du bois, de la paille & du foin devant l'ouverture de la grotte, & y mirent le feu. Dans un moment il ſe fit une fumée ſi épouvantable, que le grotte en fut remplie, & l'air n'entrant que par cette ouverture, tout ce qui y étoit renfermé fut ſuffoqué ſans que le feu eût touché à perſonne. Il y avoit parmi ces malheureuſes victimes nombre de gentilshommes & de dames que l'on trouva morts comme s'ils dormoient & ſans être défigurés, & entr'autres de jeunes femmes, dont les enfants morts étoient à demi ſortis de leurs corps. Enfin ce fut le plus pitoyable ſpectacle du monde. La fumée diſſipée, les aventuriers y entrerent & y firent un butin immenſe. Leur barbarie fit horreur au grand-maître & à tous les chefs de l'armée ; mais Bayard, qui étoit ennemi juré de pareilles expéditions, n'eut point de repos qu'il n'eût mis la main ſur qulques-uns des ces brigands. Il lui en tomba deux entre les mains, dont l'un n'avoit qu'une oreille, & l'autre n'en avoit point ; il fit perquiſition de leur vie, & en trouva plus qu'il n'en falloit pour les livrer au prévôt, qui les fit pendre devant l'entrée de la grotte, en préſence de Bayard, qui voulut être témoin de leur ſupplice.

Pendant qu'on les exécutoit, il ſortit de la grotte une eſpece de fantôme, un enfant de quinze ans, tout jauni par la fumée & plus mort que vif ; il fut conduit

au chevalier, qui lui demanda par quel miracle il avoit échappé. L'enfant répondit que quand il vit cette horrible fumée, il s'étoit enfui tout à l'extrémité de la caverne, où il avoit observé le roc fendu jusqu'au haut, & que de là il avoit reçu un peu d'air; il raconta aussi une circonstance bien déplorable, qui fut que quelques gentils-hommes, & leurs femmes, ayant vu les préparatifs pour les brûler, avoient voulu sortir, aux risques de périr dehors aussi-bien que dedans : mais que les paysans renfermés avec eux, & qui étoient les plus forts & le plus grand nombre, les en avoient empêché à coups de piques & d'autres armes, en disant : puisqu'il faut que nous périssions ici, vous y resterez comme nous.

On a vu que de Sainte-Croix les armées se rapprocherent de Montselles, que les Vénitiens avoient reprise : ils l'avoient fortifiée & y avoient mis une garnison de mille ou douze cents hommes. Dans la route, Bayard, d'Alegre & le seignneur Mercure, capitaine d'Albanois au service de l'empereur, rencontrerent une troupe de chevaux-légers au service de la république, que l'on nommoit Corvats, (troupe de la Croatie) plus turcs que chrétiens, & gens de pillage. Ils venoient voir s'il y avoit quelque coup à faire & quelque chose à gagner; mais tout ce qu'ils gagnerent fut de rester presque tous sur la place, ou prisonniers. Parmi ceux-ci se trouva un cousin de ce seigneur Mercure, & son plus grand ennemi, & qui l'avoit

injuſtement dépouillé de tous ſes biens en Croatie leur patrie ; ils ſe reconnurent, & le vainqueur ſe rappellant tout le mal que l'autre lui avoit fait, refuſa de le rançonner ou échanger, quoiqu'il lui remontrât qu'étant priſonnier de guerre, il devoit jouir du droit commun de ſe racheter, & qu'il lui offrit ſix mille ducats & ſix chevaux Turcs d'une beauté admirable. Nous parlerons de cela une autre fois plus à l'aiſe, dit Mercure ; mais, de bonne-foi, ſi tu me tenois, comme je te tiens, que ferois-tu de moi ? Puiſque tu me preſſe ſi fort, répondit l'autre, je te déclare que ſi tu étois en mon pouvoir, comme je ſuis au tien, tout l'or du monde ne m'empêcheroit pas de te faire mettre en pieces. Vraiment, dit Mercure, je n'ai pas envie de te faire pis ; & à l'inſtant il ordonna à ſes Albanois de ſabrer lui & ſes Croates ; ce qui fut ſi promptement & ſi bien exécuté, qu'il n'y eut ni capitaine, ni autre, qui ne reçut dix coups de trop. Enſuite ils leur couperent la tête à tous, & les portoient en triomphe au bout de leurs piques à la maniere des Turcs. Ces Croates portoient un habillement ſingulier ; ils avoient, entr'autres, la tête couverte d'un chapperon comme les femmes, & en dedans une eſpece de bonnet fait de pluſieurs feuilles de papier collées enſemble, impénétrable à l'épée.

Montſelles fut aſſiégée & canonnée pendant quatre ou cinq jours. Elle étoit ſi bien

fortifiée, qu'elle n'eût jamais été prise sans les sorties indiscretes & trop fréquentes de la garnison, qui venoit quelquefois jusqu'à un jet de pierre du fort, contre les aventuriers François, qui ne demandoient qu'à aller voir ce qui se passoit dans la place. Un jour ceux du capitaine Molard allerent avec un gentilhomme, nommé le Baron de Montfaucon, escarmoucher les gens du château, qui les reçurent gaillardement; & les repousserent deux ou trois fois avec perte; mais qui enfin les chasserent trop loin, en sorte que quand ils voulurent se retirer, ils étoient si fatigués, qu'à peine pouvoient-ils se traîner. Les aventuriers s'en apperçurent, & revinrent sur eux avec tant de vivacité, qu'ils entrerent tous ensemble pêle-méle dans la ville. Quand le reste de la garnison vit que tout étoit perdu, ils se retirerent dans une grosse tour, où on les assiégea; & comme ils ne vouloient pas encore se rendre, on mit le feu au pied, & la plus grande partie se laissa brûler plutôt que de se rendre prisonniers; d'autres sautoient par les fenêtres ou crénaux, & on les recevoit sur la pointe des piques; enfin presque tous y périrent. De la part des François, il fut tué un gentilhomme nommé Camican, & le baron de Montfaucon fut blessé à mort, cependant il en revint, mais avec bien de la peine.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Guerre du pape Jules II contre le duc de Ferrare. Témérité d'un capitaine François. Il est trahi par un espion. Il donne dans une embuscade. Il est taillé en pieces avec toute sa troupe. Stratagême d'un capitaine Vénitien, découvert & sans effet. Le pape veut s'emparer de la Mirandole. Belle résolution de la comtesse de la Mirandole. Elle est secourue par le duc de Ferrare. Bayard tente d'enlever le pape. Un hasard lui fait manquer son coup. Frayeur de Jules. La Mirandole se rend au pape, qui y entre par la breche. Il projette le siege de Ferrare. Il commence par celui de la Bastide. La nouvelle en est portée au duc de Ferrare. Ses alarmes. Bon conseil de Bayard qui le

rassure. Remercîments du duc. Ils vont au secours de la Bastide. Succès de l'avis de Bayard. Bataille & victoire de la Bastide. Défaite totale de l'armée du pape. Éloge de la duchesse de Ferrare. Mort de Clermont-Montoison. Fureurs du pape. Il tente d'avoir Ferrare par trahison. Autre projet encore plus odieux. Le duc de Ferrare s'y refuse. Il le communique à Bayard. Le duc projette de se défaire du pape, qu'un traître lui promet d'empoisonner. Bayard s'y oppose. Le duc d'Urbin tue le cardinal de Pavie. La Mirandole reprise & rendue à la comtesse. Misere des François en Allemagne. Duel entre deux Espagnols, Sainte-Croix y est vaincu & blessé. Suite des affaires d'Italie. Mort du maréchal de Chaumont. Le duc de Longueville lui succede. Il est aussi-tôt relevé par le duc de Nemours. Histoire singuliere d'un astrologue. Ce qu'il prédit à Bayard & à d'autres.

LA ville de Montselles prise, on en augmenta les fortifications, & on y mit une forte garnison, dans le dessein d'aller tout de suite mettre le siege devant Padoue.

Sur ces entrefaites, on apprit que le pape Jules II déclaroit la guerre au duc de Ferrare, allié du roi, à qui ce prince avoit écrit pour en obtenir du secours. Le roi le lui accorda, & donna ordre au grand-maître, son lieutenant-général, de secourir le duc.

Chaumont, en conſéquence lui envoya un détachement de quatre mille hommes ſous les ordres des ſeigneurs de Clermont-Montoiſon, de Fontrailles, du Lude & Bayard. Il y joignit huit cents Suiſſes, nouvellement venus à ſon armée comme aventuriers, commandés par un capitaine de leur nation, nommé Jacob Zemberc. Ces officiers, & leurs troupes furent reçus avec bien de la joie par le duc & la ducheſſe de Ferrare, & par leurs ſujets.

Avant que de parler de la guerre d'entre le pape & le duc de Ferrare, il eſt bon de raconter ici un échec qu'un parti François reçut par la trahiſon d'un eſpion.

A peine le capitaine la Cropte-Daillon fut il en poſſeſſion de ſon gouvernement de Lignago, qu'il tomba dangéreuſement malade. Il avoit avec lui un grand nombre de jeunes gentilshommes volontaires, un entr'autres nommé Guyon de Cantiers, plus brave & plus hardi que prudent. Les Vénitiens faiſoient des courſes juſqu'aux portes de la ville; mais la garniſon, qui n'avoit ordre que de la bien garder, n'oſoit en ſortir. Guyon de Cantiers avoit fait conuoiſſance avec des gens de la ville de Montagnane, diſtante de Lignago de douze ou quinze milles, qui lui ſervoient d'eſpions. L'un d'eux venoit ſouvent voir cet officier à ſa garniſon, & l'aſſura un jour que s'il pouvoit ſortir avec un petit nombre de gens de cheval & de pied, il lui donne-

roit le moyen d'enlever le provéditeur André Gritti, qui venoit ſouvent à Montagnane, avec deux ou trois cents chevaux-légers : il lui promit de l'avertir du jour que l'occaſion ſeroit bonne, & de lui montrer une embuſcade où il ſe placeroit dès le matin, & où ſûrement il enleveroit le provéditeur, & tout de ſuite prendroit la ville, où il y avoit de quoi piller. Cantiers, qui n'étoit pas moins empreſſé de ſe ſignaler par quelqu'exploit, que de mettre la main ſur ce butin, promit ce que l'eſpion voulut, à la charge qu'il l'avertiroit exactement. Ce traître, retourné à Montagnane, fit part au commandant des ſes conventions avec Cantiers, & lui promit de lui livrer une partie de la garniſon de Lignago, & de le mettre en état de reprendre la place même qui étoit de conſéquence pour la ſeigneurie. Le commandant goûta le projet, & par un exprès en inſtruiſit le provéditeur. Celui-ci amena trois cents hommes d'armes, huit cents chevaux-légers, & deux mille hommes de pied.

Dès le même jour l'eſpion retourna vers Cantiers, qui fut charmé de le voir, & lui demanda, quelles nouvelles ? Fort bonnes pour vous, ſi vous en voulez profiter, lui répondit-il d'un ton aſſuré, le provéditeur arrive ce ſoir dans notre ville avec ſeulement cent chevaux ; ſi vous voulez être en campagne demain avant le jour, je vous le livrerai. Cantiers, tranſporté de

joie courut annoncer cette nouvelle à ses compagnons, entr'autres à un gentilhomme qui étoit leur porte-enseigne, nommé le jeune Malherbe. Chacun voulut en être, mais pour y aller il falloit la permission du commandant la Cropte-Daillon, qui étoit encore malade & gardoit la chambre. Cantiers & Malherbe allerent la lui demander, & lui conterent l'entreprise, comme la plus glorieuse & la plus avantageuse du monde. La Cropte étoit trop sage pour être d'abord de leur avis : vous savez, leur dit-il, que la place m'a été confiée sur ma vie & sur mon honneur, pour la garder seulement ; s'il vous arrivoit du malheur, je serois un homme déshonoré, & j'en mourrois de chagrin, ainsi je ne puis vous permettre cette course. Ils insisterent plus fort qu'auparavant, l'assurant que leur espion étoit un homme sur ; enfin ils lui en dirent tant, que plutôt par force & par leur importunité que de bon gré, il leur en donna congé. Le provéditeur avoit envoyé en embuscade, à deux ou trois milles de Montagnane, deux cents hommes d'armes & mille hommes de pied, avec ordre de laisser passer tout ce qui sortiroit de Lignago, & de fermer le passage par derriere, ce qui ne fut que trop bien exécuté pour Cantiers & ses compagnons.

Ceux-ci, qui auroient pris d'eux-mêmes la permission, si le commandant la leur eût refusée, avertirent leur troupe de l'heure

où il falloit être à cheval, au nombre de cinquante hommes d'armes, aux ordres de Malherbe, & de trois cents hommes de pied conduits par Cantiers; & ils partirent de Lignago, qu'à peine étoit-il deux heures du matin, guidés par leur infidele espion qui les menoit à la boucherie.

Ils suivirent le grand chemin de Lignago à Montagnane, les gens de pied devant & la cavalerie en aîle, passerent sans défiance un petit village où étoit la premiere embuscade, & s'avancerent à mille de la ville. Là l'espion les quitta, pour aller, disoit-il, voir ce qui se passoit à Montagnane: il le laisserent partir & eussent bien mieux fait de le poignarder; car il alla droit au provéditeur, & lui dit: Je vous ai amené la plus belle partie de la garnison de Lignago la corde au col, & si vous voulez il n'en échappera pas un seul, il sont à un mille d'ici & en deçà de l'embuscade. Gritti fut bientot à cheval, avec tout son monde, & envoya devant cent chevaux pour escarmoucher. Les François furent ravis de joie, croyant que le provéditeur étoit dans cette premiere troupe, & qu'ils alloit lui mettre la main sur le corps, ils la chargerent vigoureusement: mais elle tourna le dos & s'enfuit jusqu'à la grande embuscade. Alors tout ce qui y étoit caché parut, & les François bien étonnés retournerent vers leurs gens de pied, & leur dirent: Nous sommes perdus, ils sont

plus de trois mille, il faut essayer de nous sauver. Ceux de Venise les talonnerent, criant, *Marco, à Carne.* Les François voyant le danger mirent leurs gens de pied devant & la cavalerie derriere pour les soutenir, & en cet état reculerent sans perte jusqu'au village où étoit la premiere embuscade des Vénitiens Ceux-ci se montrerent aussi-tôt au son de la trompette, suivant l'ordre qu'ils en avoient, & fermerent le chemin de Lignago aux François, qui se trouverent enveloppés par dix fois plus de monde qu'ils n'étoient. Cependant ils se défendirent comme des lions, & occuperent ce grand nombre plus de quatre heures sans être rompus. Alors Gritti envoya ses arbalétriers à cheval prendre les gens de pied en flanc, ce qui bientôt les ébranla; mais ne les empêcha pourtant pas de se retirer jusqu'à quatre mille près de leur place. Enfin attaqués de tous côtés, leurs gendarmes mis à pied, leurs chevaux tués pour la plupart, & ayant affaire à dix hommes contre un, il fallut succomber : en sorte que de trois cents qu'ils étoient, il n'en échappa pas un seul. Cantiers, leur capitaine, voyant que tout étoit perdu, se précipita dans les ennemis, & en tua six de sa main, avant que de périr lui-même. Malherbe soutint encore une heure avec ses gendarmes, & fut enfin fait prisonnier avec vingt-cinq des siens; tout le reste fût mis par terre, & il ne resta pas un homme pour en porter la nouvelle à Lignago.

Le provéditeur Gritti, voyant que sa victoire étoit si complete, s'avisa d'un stratagême pour surprendre Lignago ; ce fut de dépouiller tous les morts François, & de mettre leurs habits sur autant des siens, tant gens de pied que gens de cheval ; ensuite il leur donna encore cent vingt des siens à conduire comme prisonniers, avec trois fauconneaux que les François avoient amenés, & il leur ordonna de gagner la ville, & de crier en y arrivant : *France, France, victoire, victoire.* Ceux de dedans, disoit-il, croiront voir venir leurs gens victorieux ; & pour les mieux tromper, portez leurs enseignes, & quelques-unes des nôtres, comme si vous les aviez gagnées ; ils vous ouvriront certainement la porte, & vous vous en saisirez, & moi je marcherai à un jet d'arc de vous, & je vous joindrai au premier son de la trompette ; si vous jouez bien vos personnages, Lignago sera à nous dans le jour, & vous savez de quelle importance elle est pour la république.

Cet ordre fut parfaitement exécuté, ils approcherent de la place au bruit des trompettes & clairons, & se mirent à crier : *victoire.* La Cropte avoit un lieutenant, nommé Bernard de Villarts, homme de qualité, vieux soldat, & fort expérimenté, lequel voyant venir cette troupe triomphante, monta au donjon de la porte pour la reconnoître ; la marche & la contenance tant des gens de pied que des gens

de cheval, lui furent ſuſpectes : voilà bien, dit-il, les habits & les chevaux de nos gens, mais ils ne ſont pas montés à la Françoiſe ; ceux-là ne manient pas leurs chevaux comme nous ; le cœur me dit que les nôtres ont eu du malheur, & qu'il y a ici de la ruſe. Dans cette idée, il envoya un homme pour faire abaiſſer le pont & retirer la planchette : Si ce ſont nos gens, lui dit-il, vous les reconnoîtrez bien, ſinon ſauvez-vous à la barriere ; j'ai deux pieces de canon chargées avec leſquelles je les recevrai. Le ſoldat exécuta l'ordre, il ſortit de la place pour reconnoître la troupe, & cria : *Qui vive ? Où eſt le capitaine Malherbe ?* Perſonne ne répondit ; mais les ennemis penſant que le pont ſeroit abattu, piquerent des deux. Le ſodat gagna la barriere diligemment, & les deux pieces de canon jouerent, dont la troupe bien étonnée s'arrêta tout court, & tourna le dos ; ainſi la place fut ſauvée : mais la journée n'avoit été que trop malheureuſe.

Quand Daillon en apprit la nouvelle, il penſa en mourir de douleur, & le roi fut prêt à lui faire faire ſon procès ; mais le maréchal Trivulce l'apaiſa : il étoit alors à la cour pour tenir ſur les fonts madame Renée, ſeconde fille du roi, & comme il connoiſſoit Daillon pour bon officier, il le juſtifia & obtint ſa grace.

Il eſt temps de retourner à la guerre

déclarée au duc de Ferrare par le pape ; que cet événement nous a fait interrompre.

(1511.) Jules II, prétendant que le duché de Ferrare appartenoit au ſaint ſiege, & voulant l'y réunir, leva une armée dans le Bolonois, & pour la faire paſſer dans ce duché, il l'amena juſqu'à un bourg nommé Saint-Félix, entre Concordia & la Mirandole. Le duc de ſon côté, & les François qu'il avoit avec lui, étoient venus ſe loger à douze milles de Ferrare, entre les deux bras du Pô, à un endroit nommé l'Hoſpitalet, & ils y dreſſerent un pont de bateaux, où ils mirent une bonne garde, & par ce pont ils faiſoient de fréquentes eſcarmouches.

Quand le pape fut arrivé à Saint-Félix, il manda avec hauteur à la comteſſe de la Mirandole, qu'elle eût à lui remettre ſa ville entre les mains, parce qu'elle lui étoit néceſſaire pour ſon expédition de Ferrare. Cette dame, qui étoit fille naturelle du maréchal de Trivulce, dont nous venons de parler, étoit veuve de Louis-Marie Pico. Elle avoit, comme ſon pere, le cœur tout François, & comme elle étoit inſtruite que le duc de Ferrare étoit allié de la France, & que le roi lui envoyoit du ſecours, elle n'auroit pas, au péril de ſa vie, donné ſa place au pape. Elle avoit alors auprès d'elle le comte Alexandre Trivulce, ſon couſin germain, avec lequel

elle concerta la réponſe qu'elle devoit faire au meſſager du ſaint pere. Cette reponſe fut, que le député pouvoit, s'en retourner, & dire à ſon maître, que la comteſſe ne livreroit ſa ville à quel prix que ce fût; que Dieu l'en avoit rendu dame & maîtreſſe, & qu'elle ſauroit bien la garder contre quiconque voudroit s'en emparer. Le pape irrité au dernier point de cette réponſe, jura, *St. Pierre & St. Paul*, qu'il s'en rendroit maître de gré ou de force; & à l'inſtant il ordonna à ſon neveu, le duc d'Urbin, de ſe préparer à y mettre le ſiege dès le lendemain. Le comte Alexandre, qui ne s'attendoit pas à moins, envoya en toute diligence faire part de la choſe au duc de Ferrare, & aux généraux François à l'Hoſpitalet, diſtant de la Mirandole de douze milles. Il leur fit dire que n'ayant, pour le préſent, pas aſſez de monde pour ſe défendre, il les ſupplioit de lui envoyer une centaine de braves hommes & deux canonniers. La conſervation de la Mirandole intéreſſoit trop le duc de Ferrare (*a*), pour qu'il

(*a*) Ce duc ſe nommoit Alphonſe I, fils d'Hercules I. Il étoit grand capitaine, ſage & vigilant à la guerre, & bon politique, il ſavoit tout ce qu'un homme peut ſavoir, tant dans les arts que dans les ſciences, & ſur tout dans celle d'ingénieur & de mathématicien, juſqu'à la fonte de l'artillerie, & la conſtruction des affûts.

n'envoyât pas auſſi-tôt le ſecours qu'on lui demandoit.

Avec les cent hommes & les deux canonniers, partirent encore, comme volontaires, deux gentilshommes François, les ſeigneurs de Montchenu (*b*) & de Chantemerle; le premier, Dauphinois, neveu de l'illuſtre Montoiſon; & l'autre de la Beauce, neveu du ſeigneur du Lude. A leur départ, Bayard les exhorta à ſe ſignaler & faire parler d'eux; la place où vous allez, leur dit-il, eſt bonne eſt forte, & vous allez combattre pour le ſervice d'une dame; vous devez vous rendre dignes de ſes bonnes graces; & ſi la place eſt aſſiégée, vous aurez de l'honneur à la lui conſerver. Après d'autres diſcours pour les encourager à bien faire, il monta à cheval avec ſa compagnie, & voulut les eſcorter lui-même juſqu'à la ville, où il les vit entrer. Ils furent reçus de la dame & du comte avec toute la joie & les honneurs poſſibles, & trois jours après le ſiege fut mis devant la place. L'artillerie fut auſſi-tôt dreſſée ſur le bord du foſſé, & tira ſans relâche, & celle de la ville lui répondit de même, ſans que les aſſiégés paruſſent effrayés des forces du pape.

(*b*) Marin de Montchenu, favori de François I, & depuis, ſon premier maître d'hôtel Il ſuivit ce prince, par attachement & ſans être priſonnier, dans ſa captivité à Madrid, apres la funeſte bataille de Pavie.

Cependant Bayard, qui avoit des eſpions par tout, & qui étoit bien ſervi, parce qu'il payoit bien, ſavoit tous les jours exactement ce qui ſe paſſoit à Saint-Félix dans le camp du pape. Un de ſes eſpions lui ayant rapporté que le ſaint pere devoit dans peu en partir pour venir lui-même commander le ſiege de la Mirandole, il le renvoya ſavoir au juſte quel jour il partiroit. L'eſpion revint lui dire que ce ſeroit le lendemain matin ſans faute. Bayard, ravi de cette nouvelle, ſe diſpoſa à faire un coup de main, & à enlever le pape & toute ſa cour.

Il ſe rendit chez le duc de Ferrare, où ſe trouva le ſeigneur de Montoiſon. Je ſuis informé, leur dit-il, que demain le pape doit quitter ſon camp de Saint-Félix pour aller à celui de la Mirandole, à ſix milles l'un de l'autre ; j'ai un deſſein que je viens vous propoſer, & ſi vous l'agréez, on en parlera encore dans cent ans : c'eſt que je connois à deux milles de Saint-Félix deux ou trois grands palais abandonnés à cauſe de la guerre, je veux marcher toute cette nuit, avec cent hommes d'armes de mon choix, ſans pages ni valets : je m'embuſquerai dans celui de ces palais qui conviendra le mieux à mon projet, & demain matin quand le pape délogera, je vous promets de l'enlever : je ſais qu'il n'a pour eſcorte que quelques cardinaux, quelques évêques & des protonotaires,

avec cent hommes de sa garde ; ce ne sont pas là des gens à le sauver de mes mains, & avant que l'alarme soit à son camp, je vous l'amene ici. Mais pour me soutenir en cas d'accident, il faudra, Monseigneur, dit-il en parlant au duc, que vous, & le seigneur de Montoison, passiez le pont au point du jour avec le reste de la gendarmerie, & que vous avanciez jusqu'à quatre ou cinq milles d'ici. Ce projet fut admiré, il n'y avoit plus qu'à l'exécuter, ce qui ne tarda pas un moment ; car Bayard ayant pris ses cent hommes d'élite, les fit mettre en ordre de bataille, commme s'il eût marché à une action, & dans cet état il alla toute la nuit, ayant son espion pour guide, & il eut le bonheur d'être logé dans un de ces palais avant le jour, sans avoir été rencontré ni découvert par hommes ni femmes.

Au point du jour, le pape monta en litiere, & prit le chemin de son camp de la Mirandole. Avant lui étoient parti ses protonotaires, secrétaires, & autres officiers de sa maison, pour lui préparer les logis. Quand Bayard vit ce cortege, il fondit dessus sans perdre de temps ; mais ils tournerent bride, & coururent à toutes jambes crier alarme à Saint-Félix. Ce ne fut pourtant pas là ce qui sauva le pape ; heureusement pour lui, dès qu'il fut en litiere, & qu'il eut fait cent pas hors de

Saint-Félix, il neigea avec tant d'abondance & de violence, que le cardinal de Pavie (*Félix Alidosi*), son premier ministre, lui représenta que la rigueur du temps ne permettoit point de passer outre, & lui conseilla de s'en retourner; à quoi le pape consentit, sans se défier encore de rien. Le malheur voulut que les fuyards arrivassent au moment que le pape entroit au château, & Bayard dans le bourg; comme il n'en vouloit qu'à lui, il ne s'étoit pas amusé à faire d'autres prisonniers.

Le pape fut tellement épouvanté de leurs cris, qu'il sauta à bas de sa litiere, sans attendre qu'on lui donnât la main, & lui-même aida à lever le pont; il n'y avoit pas pour lui de temps à perdre, car un instant plus tard il étoit pris.

Quelque mortifié que fût Bayard de ce contre-temps, il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'en retourner. Il savoit cependant que le château ne valoit rien, & qu'il l'auroit dans un quart-d'heure; mais n'ayant pas d'artillerie, ni le loisir d'en faire venir, il étoit à craindre que l'alarme portée au camp de la Mirandole, il n'en vînt du secours, qu'il ne jugeoit pas à propos d'attendre. Ainsi il reprit le chemin de Ferrare avec tant de prisonniers qu'il voulut, entre lesquels étoient deux évêques, & grand nombre de mulets de charge, dont ses gendarmes profiterent.

Il étoit inconsolable d'avoir manqué un coup si bien concerté. Le duc de Ferrare & Montoison, qu'il trouva avec leur escorte au rendez-vous convenu, ne furent pas moins affligés quand il leur en rendit compte. Cependant ils lui remontrerent que le mal étoit sans remede, que son projet étoit admirable, & que le hasard seul, l'avoit empêché de réussir ; ils l'emmenerent ainsi jusqu'au camp, & chemin faisant, ils renvoyerent quelques prisonniers à pied, & ensuite les deux évêques, moyennant une modique rançon.

Le pape avoit eu une si grande frayeur du danger qu'il avoit couru, qu'il en trembla la fievre pendant vingt-quatre heures, & la nuit suivante il manda par un exprès, à son neveu le duc d'Urbain, de le venir joindre avec quatre cents hommes d'armes, pour le conduire au camp de la Mirandole. Quand il y fut, il poussa le siege si vigoureusement, que la place fut forcée de se rendre. Le même hasard qui lui avoit sauvé la liberté, l'en rendit maître : c'est que pendant le siege il tomba de la neige, six jours & six nuits sans discontinuation, si abondamment, qu'il y en avoit dans le camp la hauteur d'un homme. A la neige succéda une gelée si forte, que les fossés de la Mirandole avoient plus de deux pieds de glace, & qu'un canon qui y tomba de dessus le bord, avec son affut, ne put la rompre. D'ailleurs,

l'artillerie

l'artillerie du pape avoit déjà fait deux grandes breches, en ſorte que la comteſſe & le comte Alexandre, ne pouvant eſpérer aucun ſecours, furent obligés de capituler. Ils ſavoient que le grand-maître de Chaumont étoit à Reggio avec le reſte de l'armée Françoiſe, & qu'il fortifioit cette place, ne doutant pas qu'après la réduction de la Mirandole, le pape ne l'attaquât avec toutes ſes forces, qui étoient devenues conſidérables par la jonction des troupes Eſpagnoles & Vénitiennes; ils demanderent donc par la capitulation, que la ville étant rendue au pape, il promît que la garniſon & les habitants auroient la vie ſauve; mais il vouloit que tout ſe rendît à diſcrétion. Cependant le duc d'Urbin en fut le médiateur, & traita à la ſatisfaction des deux parties. Le pape n'auroit pas été de ſi bonne compoſition, ſans l'amitié qu'il portoit à ce neveu, qui, de ſon côté, avoit le cœur entiérement François, & qui ſe ſouvenoit, avec reconnoiſſance, des bontés que le roi régnant, dont il avoit été page, avoit eues pour lui. Le ſaint pere ne daigna pas entrer dans la Mirandole par la porte, il fit faire un pont ſur le foſſé, & y entra par la breche.

La nouvelle de cette priſe chagrina infiniment le duc de Ferrare, & tous les généraux François. Ce prince, ne doutant point qu'il ne fût inceſſamment aſſiégé dans ſa capitale, rompit le point, & s'y renferma

avec toutes ses troupes, résolu de s'y défendre jusqu'à la derniere extrémité. En effet, Jules ne fut pas plutôt tranquille dans la Mirandole, qu'il fit assembler un conseil de guerre où assisterent le duc d'Urbin & tous les capitaines de l'armée, tant de cavalerie que d'infanterie, à qui il déclara qu'il vouloit, sans perdre un moment, aller mettre le siege devant Ferrare. Il leur demanda leur avis pour la conduite de cette expédition, attendu qu'il savoit que la place étoit forte par elle-même, & qu'elle étoit garnie de bonnes troupes & d'une nombreuse artillerie. Il ajouta que le meilleur moyen de la réduire étoit de lui couper les vivres & de l'affamer, ce qui étoit aisé à faire par le dessus du Pô, dont il étoit le maître, pourvu que les Vénitiens gardassent bien le dessous de cette riviere. Tout le monde dit ce qu'il pensoit pour & contre ce projet; quand ce vint le tour d'opiner d'un capitaine de la république, nommé Jean Fort, il adressa la parole au pape, & lui dit: très-saint pere, suivant le plan de votre sainteté & les opinions de tous ceux qui ont parlé, il paroîtroit aisé d'affamer Ferrare, en gardant le dessus & le dessous du Pô; mais je connois assez le pays pour assurer que la place tireroit toujours assez de subsistances par Argente, que cependant on pourront encore lui couper cette ressource; d'un autre côté, il y a un pays que l'on appelle la Polesine de Saint-Georges, si

abondant, que lui ſeul nourriroit la ville une année : or, il ſera difficile d'en rompre la communication, ſi votre ſainteté ne s'empare d'une petite ville à vingt-cinq milles de Ferrare, nommée la Baſtide, laquelle une fois priſe, je garantis la place affamée dans moins de deux mois, à la quantité du monde qu'elle renferme. A peine ce capitaine Fort eut-il achevé de parler, que le pape s'écria, qu'il falloit avoir promptement la Baſtide, & qu'il n'auroit point de repos qu'elle ne fût à lui; & dans l'inſtant il en donna la commiſſion à deux capitaines Eſpagnols qui devoient conduire chacun cent hommes d'armes, & au capitaine Fort, avec cinq cents chevaux & cinq à ſix mille hommes de pied, il leur donna ſix pieces de groſſe artillerie. Tout ce grand train partit en diligence, & ſe rendit devant la place ſans obſtacle, & ſurprit le gouverneur, qui ne s'attendoit pas à être aſſiégé, ni à l'être par une armée ſi formidable. Cependant il ſe réſolut à ſe bien défendre, autant qu'il le pourroit, avec une auſſi foible garniſon que la ſienne : & il donna à l'inſtant, par un exprès, avis à ſon maître de l'extrémité où il ſe trouvoit. Les gens du pape ne perdirent pas un moment. Dès qu'ils furent arrivés, ils placerent leur artillerie, commencerent à battre en breche.

Le courrier, que le gouverneur avoit d'abord envoyé ſecrétement au Duc, fit

une diligence extrême, & se rendit en six heures à Ferrare. Bayard se trouva à la porte, par où il entra, & se le fit amener pour savoir à qui il étoit, d'où il venoit, & ce qu'il avoit à faire à Ferrare. Cet homme lui rendit bon compte de sa commission, de l'arrivée de sept à huit mille hommes devant la Bastide, & finit par dire que le gouverneur mandoit au Duc, que s'il n'étoit secouru promptement, il ne pouvoit pas tenir vingt-quatre heures. Comment! s'écria Bayard, la place setoit-elle si mauvaise? Non pas, Monseigneur, répondit le courrier, elle est même une des meilleures d'Italie; mais il n'y a que vingt-cinq hommes dedans, qui ne sont pas pour résister, sur-tout si les ennemis livrent l'assaut. Sur cela Bayard le mena au Duc, qu'il trouva à cheval sur la place, se promenant avec Montoison. Celui-ci crut que le chevalier tenoit un espion, & lui cria du plus loin qu'il le vit: mon compagnon, vous aimeriez mieux mourir, que de ne pas faire tous les jours quelque capture sur l'ennemi; combien ce prisonnier-là vous payera-t-il de rançon? Ce n'est pas un ennemi, dit Bayard, c'est un porteur d'étranges nouvelles pour Monseigneur. Le messager rendit au Duc les lettres du gouverneur de la Bastide, qu'il se mit à lire, & à chaque mot il changeoit de couleur; on le voyoit rougir & pâlir successivement. La lecture faite, il dit d'un air triste: si je perds la

Baſtide, je n'ai tout de ſuite qu'à abandonner Ferrare, & je ne vois pas de moyen d'y donner du ſecours dans le terme que mon commandant me marque; car il le demande pour demain, & cela eſt abſolument impoſſible, attendu qu'il y a d'ici à la Baſtide vingt milles, & que de plus il y a un défilé de la longueur d'un demi-mille, où il ne peut paſſer qu'un homme à la fois; & ſi mes ennemis connoiſſoient une autre gorge qui eſt ſur la route, avec vingt hommes ils en arrêteroient dix mille; mais je crois qu'ils ne la connoiſſent pas. Bayard voyant le prince ſi conſterné, & avec tant de ſujet de l'être, prit la parole, & lui dit: Monſeigneur, aux grands maux les grands remedes; quand il s'agit de peu de choſe, on prend ſon parti, mais quand il y va de ſa ruine, on doit faire les derniers efforts. Vos ennemis ſe croient en ſûreté devant la Baſtide, parce qu'ils s'imaginent que l'armée du pape, qui n'eſt pas loin d'ici, nous empêchera d'aller leur rendre viſite; il me vient une penſée, qu'il ne ſera pas, je crois, difficile d'exécuter, & ſi elle réuſſit, elle nous fera honneur.

Vous avez en cette ville quatre ou cinq mille hommes de bonnes troupes, & bien aguerries; prenons-en deux mille, avec les huit cents Suiſſes du capitaine Zemberg, & faiſons-les embarquer cette nuit: vous êtes encore maître du Pô juſqu'à Argente, ordonnez-leur d'aller nous attendre au paſ-

ſage dont vous venez de parler, & de s'en emparer, s'ils y ſont arrivés avant nous. La gendarmerie marchera toute la nuit par terre, avec de bons guides, & nous ferons en ſorte d'y être demain au lever du ſoleil, & de nous joindre à l'infanterie. Jamais les ennemis ne ſe défieront de notre marche. Vous dites que de ce paſſage à la Baſtide il n'y a pas trois milles; cela étant, ſans leur donner le temps de ſe ranger en bataille, nous fondrons ſur eux, & j'ai bonne opinion du ſuccès.

Tout l'or du monde n'auroit pas fait tant de plaiſir au Duc que l'avis que Bayard, venoit de lui donner: monſeigneur de Bayard, s'écria-t-il tranſporté de joie, il n'y a rien de difficile pour vous, & je ne doute point que ſi tous les ſeigneurs François qui ſont ici veulent en être, nous ne détruiſions l'armée du pape; &, ajouta-t-il, en mettant le bonnet à la main, je les en ſupplie de tout mon cœur. Vous n'avez point à prier, Monſeigneur, repartit le brave Montoiſon, ordonnez & vous ſerez obéi; car le roi notre maître nous l'a ainſi preſcrit. Les ſeigneur de Lude & de Fontrailles en dirent autant, & n'étoient pas des gens à reculer. A l'inſtant on manda les capitaines des gens de pied, qui furent de même avis, charmés d'être d'une ſi belle expédition.

Le Duc fit donc préparer ſecrétement quantité de barques, où ſur le ſoir il fit embarquer tous les gens de pied, avec de

bons & sûrs mariniers. La cavalerie partit à l'entrée de la nuit, le Duc à la tête, avec de bons guides qui les conduisirent si heureusement, que malgré le mauvais temps qu'il faisoit, une demi heure avant le jour, ils furent rendus sans aucun obstacle ni contre-temps au passage où étoit le rendez-vous. Au point du jour, les barques qui portoient les gens de pied arrivent aussi. Quand tout le monde fut réuni, on marcha sans bruit vers ce mauvais passage, qui étoit un petit pont si étroit, qu'il n'y pouvoit passer qu'un cavalier à la fois, & il étoit sur une espece de torrent fort profond, entre le Pô & la Bastide. Il fallut une heure pour faire défiler toute la troupe, en sorte qu'il étoit grand jour, ce qui donna au Duc mauvaise opinion du succès, d'autant plus que n'entendant point tirer de canon, il commençoit à croire que la place étoit rendue. Mais pendant qu'il en parloit avec les capitaines François, ils entendirent trois coups à la fois, qui leur firent un plaisir inexprimable.

Ils se trouvoient alors à un mille de l'armée ennemie, & Bayard s'adressant au Duc, lui dit : Monseigneur, j'ai toujours oui dire que c'est n'être pas sage que de ne pas estimer son ennemi ; nous sommes fort proche des nôtres, & s'ils avoient la moindre connoissance de notre marche, ils nous donneroient bien des affaires ; car ils sont trois contre un, ils ont de l'artillerie, &

nous n'en avons point. D'ailleurs, le pape a envoyé ici l'élite de ses ttoupes ; ainsi il faut faire notre possible pour les surprendre. Mon avis est que le bâtard du Fay, mon guidon, homme entendu aux escarmouches, aille leur donner l'alarme du côté par où ils sont venus, avec seulement quinze ou vingt chevaux, & le capitaine Pierrepont, avec cent hommes d'armes, le suivra à un jet d'arc pour le soutenir, & à pareille distance le capitaine Zemberg marchera avec ses Suisses. Vous, Monseigneur, à notre tête, avec le seigneur de Montoilon, & tout ce que nous sommes de capitaines François, nous marcherons droit au siege, j'irai quelque peu devant donner la premiere alarme. Si du Fay attaque avant nous, & que les ennemis tournent de son côté, nous les mettrons entre lui & nous ; si, au contraire, nous attaquons avant lui, Pierrepont & les Suisses feront la même chose. Moyennant cela ils seront étonnés, & ils nous croiront trois fois plus de monde que nous ne sommes, & surtout il faut que nos trompettes fassent le plus grand bruit qu'elles pourront.

Cet arrangement fut approuvé de tout le monde, on s'accorda à le suivre, & en conséquence on marcha par les deux côtés, & le détachement du prince s'approcha de la place à une portée de canon, sans que les uns ni les autres fussent découverts.

Du Fay commença par donner de son

côté une chaude alarme, qui ſurprit tout le camp des ennemis. Auſſi-tôt ils ſe mirent ſous les armes & monterent à cheval pour aller droit à lui, pendant que leurs gens de pied ſe rangeoient en bataille ; mais par un grand bonheur pour le duc de Ferrare, on ne leur en donna pas le temps. A peine ceux qui repouſſoient du Fay eurent-ils fait deux cents pas, que Pierrepont les prit de côté & les rompit ; auſſi-tôt les Suiſſes fondirent ſur les gens de pied, qui étoient cinq à ſix mille, & eurent d'abord du deſſous, & ſans doute euſſent été forcés de céder au nombre, ſans la cavalerie qui les ſoutint, & qui prit cette infanterie en flanc. Alors le Duc, à la tête des hommes d'armes François, commandés par Montoiſon, du Lude, Fontrailles & Bayard, & avec deux mille hommes de pied, attaqua les ennemis par derriere, & les défit entiérement. Sur ces entrefaites, Fontrailles & Bayard apperçurent un corps de trois à quatre cents cavaliers qui eſſayoient à ſe rallier ; ils appellerent promptement les leurs, qui, ſans donner le temps aux ennemis de ſe reconnoître, les chargerent, en criant : *France, France, Duc, Duc*, & les renverſerent pour la plupart. Le reſte de leur armée ſoutint le choc près d'une heure, malgré le carnage ; mais enfin leur défaite fut ſi complete, qu'à peine en échappa-t-il quelques-uns. Il reſta ſur la place près de cinq mille hommes de pied,

& plus de soixante hommes d'armes ; tout le bagage, toute l'artillerie, & plus de trois cents chevaux, demeurerent aux vainqueurs, avec tant de butin, qu'ils en étoient embarrassés.

Cette victoire de la Bastide fut le salut du duc de Ferrare & des François, qui, autrement, étoient perdus. Ils s'en retournerent tous à Ferrare glorieux & triomphants, & y furent reçus aux cris & aux acclamations du peuple; la duchesse surtout leur fit l'accueil dû à leur succès, & pendant leur séjour les régala de fêtes & de divertissements continuels. (Nous avons parlé des vertus & des talents du duc, la duchesse son épouse n'étoit pas moins recommandable. Elle se nommoit Anne Sforce, fille de Galéas-Marie, duc de Milan, & de Bonne de Savoie, fille du duc Louis. Elle étoit la personne de son siecle la plus avantagée des dons & des graces de la nature ; elle parloit & composoit également bien en Italien, en François, en Latin & en Grec, & ne contribua pas peu à la gloire de son mari & de sa maison. Ils eurent un fils, Hercule II, duc de Ferrare, qui épousa madame Renée, seconde fille du roi.)

Nous ne pouvons nous refuser d'interrompre un moment notre narration, pour rendre quelques hommages aux rares talents de notre chevalier. Le duc de Ferrare lui dut le salut de ses états & le sien ; l'armée

Françoiſe ne lui eut pas une moindre obligation, puiſqu'elle étoit perdue, ſi le pape eût réuſſi dans ſes projets, uni comme il étoit aux Eſpagnols & aux Vénitiens. Quelle tranquillité d'ame à la nouvelle du ſiege de la Baſtide! quel ſang-froid à y chercher du remede! quelle promptitude à le trouver! quelle ſagacité à le développer! enfin quelle ſageſſe & quelle conduite dans l'exécution! Mais peut-on aſſez le louer dans une partie eſſentielle pour un général, qui eſt l'étude & la connoiſſance du pays où l'on fait la guerre? Bayard, qui n'avoit jamais vu la Baſtide ni ſes environs, ni la ſituation locale du Pô, poſſédoit tout cela; & ſans cette connoiſſance, auroit-il pu concevoir & rédiger dans un inſtant un projet auſſi compliqué, & d'où dépandroit, ſans autre reſſource, le ſalut du duc, celui de ſes états, & celui même de l'armée du roi?

Peu de mois après le grand événement que nous venons de rapporter, mourut à Ferrare Philibert de Clermont, ſeigneur de Montoiſon, d'une fievre continue qui l'emporta en peu de jours. Il étoit lieutenant-général de l'armée de France en Italie, & l'un des plus grands capitaines de ſon ſiecle. Il s'étoit extrêmement diſtingué en Picardie, en Bretagne, en Lombardie & dans le royaume de Naples, & avoit eu de grands avantages ſur les Suiſſes, & particuliérement au lac de Côme. On le louoit

entr'autres d'une justesse singuliere à estimer le nombre des ennemis, quelqu'éloignés qu'ils fussent de lui. Le roi le regretta infiniment, le regardant comme le premier de ses capitaines, & il craignit que sa mort n'occasionât la révolte du Milanez. Il ne fut pas moins regretté du duc & de la duchesse de Ferrare, de tous les officiers François, & de toute l'armée; mais il fut pleuré de Bayard, son ami particulier & son compatriote (*c*).

(*c*) Ils étoient tous deux du même canton de la province du Dauphiné. Montoison fut capitaine de cinquante hommes d'armes, & l'un des plus illustres guerriers de son siecle, qui étoit celui des héros. C'est lui qui donna lieu à la devise que prit sa postérité : *A la Recousse*, *Montoison*; à l'occasion de la bataille de Fornoue, où Charles VIII, voyant une aile de son armée ébranlée & prête à se rompre, s'écria : *A la Recousse*, *Montoison* : ce seigneur, qui commandoit l'arriere-garde, accourut & chargea si vigoureusement les ennemis, qu'il décida le gain de la bataille.

Il étoit d'une branche cadette de la maison de Clermont-Tonnerre, sur laquelle il seroit superflu de nous étendre. Nous ne rapporterons que le trait suivant, un des plus honorables de l'histoire de cette illustre maison.

Une bule du pape Calixte II, de l'an 1120, porte qu'en reconnoissance de ce qu'Aymard de Clermont, ayant en sa faveur levé une armée à ses dépens, l'avoit conduite jusque dans Rome,

Si la délivrance de la Bastide fut un bonheur bien glorieux pour les François, elle fut au contraire pour le pape un sujet d'emportement jusqu'à la fureur, quand il en reçut la nouvelle. Il jura d'en tirer vengeance, & voulut aller droit faire le siege de Ferrare; mais ses généraux l'en détournerent de tout leur pouvoir, sur-tout le duc d'Urbin son neveu, qui eût bien voulu le réconcilier avec le roi de France. Ils lui remontrerent que la place étoit forte par elle-même, bien garnie d'artillerie, & remplie de bons officiers, sur-tout, disoient-ils, de l'invincible Bayard; que non-seulement il y perdroit trop de monde, mais qu'il y auroit encore trop de difficultés à faire suivre les munitions de guerre & de bouche.

Jules, forcé de renoncer à avoir cette place par force, projetta de l'avoir par surprise, en y pratiquant des intelligences avec des gentilshommes sur qui il croyoit pouvoir compter, & par le moyen desquels il espéroit se faire ouvrir nuitamment une des portes. Il leur envoya donc des espions chargés de les séduire; mais le

---

malgré les forces de l'anti-pape Maurice Bourdin; il lui donne, & à sa postérité, pour armoiries, les clefs de St. Pierre; (de gueules à deux clefs d'or, passées en sautoir) avec une tiare pour cimier, & bien d'autres privileges.

duc & le chevalier faisoient si bon guet, qu'il fut arrêté & pendu six ou sept de ces espions. Cependant le prince entra en défiance, peut-être mal-à-propos, contre quelques gentilshommes qu'il fit arrêter, entr'autres, le comte Borse, de la mason de Calcagnini, chez lequel Bayard avoit logé. Le chevalier en fut fâché; mais dans l'incertitude où il étoit du fait, il ne voulut y prendre aucune part.

Le projet d'avoir Ferrare par trahison, ne se trouvant pas plus heureux que celui de l'assiéger, Jules en imagina un troisieme qui fait horreur; ce fut de faire pratiquer le duc secrétement, pour qu'il livrât les François à sa discrétion. Le pape avoit à son service un gentilhomme de Lodi, au duché de Milan, nommé Augustin Guerlo, homme d'intrigues, toujours plus disposé à faire une trahison ou une perfidie qu'une action honorable. Le pape le fit appeller un jour, & le chargea d'aller trouver secrétement le duc de Ferrare, de lui proposer de sa part une de ses nieces pour son fils aîné, avec la qualité de gonfalonnier & capitaine général de l'église, & qu'il lui ratifieroit encore pour toujours la possession de tout ce qui faisoit l'objet de leurs démêlés, à la charge qu'il s'uniroit à lui pour détruire entiérement les François. Il ne faut pour cela, disoit-il, que les congédier, & leur déclarer n'avoir plus

besoin de leur secours : il faudra qu'ils passent nécessairement par mes terres, & je ne veux pas qu'il m'en échappe un seul. Guerlo trouva la commission de son goût, & s'en chargea avec promesse de la faire à la satisfaction du pape. Il vint à Ferrare, & s'adressa directement au duc, qui l'écouta sagement, & sans lui laisser voir l'horreur qu'il avoit de ses propositions : il lui dit seulement qu'il se prêteroit volontiers aux intentions du saint-pere, quoiqu'il fût bien éloigné de le penser, & qu'il eût préféré la perte de ses états, & la mort même, à une ingratitude & une perfidie aussi indignes de lui. Cependant il reçut bien le messager, & lui fit bon traitement en apparence ; mais il le fit conduire dans une chambre, dont il ferma la porte & garda la clef, & du même pas il s'en alla chez Bayard, accompagné d'un seul gentilhomme. Le récit qu'il lui fit du mauvais dessein de Jules fit frémir Bayard, qui hésitoit à l'en croire, tant le projet lui parut détestable. Mais le duc lui offrit, pour l'en rendre certain, de le conduire à son palais, & de le placer dans un cabinet, d'où il pourroit entendre Guerlo répéter de point en point la commission du pape, l'assurant qu'aux enseignements que cet envoyé lui avoit donné, il n'y avoit pas à douter qu'il n'en fût réellement chargé ; mais, ajouta-t-il, j'en ai frémi

d'horreur comme vous. Je ſais les obligations que mes ancêtres ont eues aux rois de France, & moi ſur-tout au roi régnant; & plutôt que de l'en payer par une trahiſon, je conſentirois à être démembré à quatre chevaux. Bayard lui repartit qu'il n'avoit pas à ſe juſtifier, qu'il connoiſſoit trop ſa grandeur d'ame pour craindre qu'il arrivât, au moins de ſon conſentement, aucune ſurpriſe aux François, & qu'il ſe croyoit aſſuré dans Ferrare comme dans Paris. Alors le duc lui propoſa de rendre la pareille au pape, & de lui jouer quelque bon tour en revanche du ſien, & ſans s'expliquer, il s'en retourna au palais, où il entretint Guerlo avant que d'en venir au fait; enfin, il lui dit: Je ne trouve pas que le projet du ſaint-pere ſoit praticable, par deux raiſons; la premiere, comment croit-il que je puiſſe me fier à lui, après qu'il a cent fois dit que j'étois l'homme du monde qu'il haïſſoit le plus; que s'il me tenoit en ſon pouvoir, il me feroit mourir, & que je ſais d'ailleurs qu'il n'a d'autre paſſion que d'avoir ma ville & mes états? En ſecond lieu, comment aurois-je l'aſſurance de déclarer au ſeigneur de Bayard & aux autres capitaines François, que leur ſecours m'eſt inutile, & qu'ils aient à ſe retirer: ils ſont deux fois plus forts que moi ici: ils prendront le temps d'en donner avis au roi, ou à ſon lieutenant-général,

le grand-maître de Chaumont ; & ſi, en attendant leurs ordres, ils viennent à découvrir mon intelligence avec le pape, ils auront droit de me traiter en homme ſans foi, & peut-être en ennemi, ou tout au moins ils m'abandonneront, & je me trouverai découvert de toutes parts. Mais, ſeigneur Guerlo, vous connoiſſez le pape pour un homme terrible, emporté & vindicatif ; il vous a parlé d'une façon, & penſe peut-être de l'autre, & il eſt capable de vous mal payer au premier jour de vos ſervices. D'ailleurs, il eſt mortel ; & lui mort, quelle récompenſe aurez-vous de ſon ſucceſſeur ? Ignorez-vous que dans cette cour-là la reconnoiſſance des ſervices ne paſſe pas d'un pape à l'autre ? Vous ſavez que je ſuis en état de vous faire du bien, & je vous donne ma parole de le faire ſi généreuſement, que vous ſerez à votre aiſe pour le reſte de vos jours, ſi vous voulez m'aider à me défaire de mon ennemi.

Guerlo avoit l'ame trop baſſe & trop intéreſſée, pour ne pas ſe rendre à de telles propoſitions ; il aſſura le prince qu'il y avoit long-temps qu'il étoit réſolu à quitter le ſervice du pape pour le ſien, s'il l'agréoit ; que perſonne n'étoit plus à portée que lui de faire ce qu'il ſouhaitoit, étant jour & nuit auprès de la perſonne du pape, le ſervant même à table, & étant aſſez dans

ſa confidence pour qu'il l'entretînt ſeul à ſeul de ſes affaires les plus ſecretes. Ainſi, Monſeigneur, ajouta-t-il, ſi vous voulez me faire bon parti, il ne ſera plus en vie dans huit jours : je ne vous demande aucune récompenſe que quand il ſera mort; mais il faut auſſi que je ſois aſſuré de votre parole. Le duc, qui la lui avoit déjà donnée, la confirma encore ſur ſon honneur, & ils convinrent de deux mille ducats comptants, & de cinq cents ducats de rente. Le traité fait, le duc le quitta pour aller en inſtruire Bayard. Il le rencontra ſur les remparts, & l'ayant tiré à quartier, il lui dit : Vous ſavez que les trompeurs & les traîtres tombent ſouvent d'eux-mêmes dans leurs propres pieges. Nous ſerons vous & moi, & tous les François, bientôt vengés de notre ennemi : j'ai gagné le commiſſionnaire du pape, & j'ai ſa parole que dans huit jours ſon maître ſera mort. Comment cela, s'écria Bayard ? Cet homme entre-t-il dans le ſecret de la Providence, pour prédire à coup sûr la vie ou la mort ? Ne vous inquiétez pas, répondit le duc, je ſuis bien aſſuré de ce que je viens de vous dire. Bayard avoit le cœur trop pur pour ſoupçonner la vérité; mais ayant enfin ſu que Guerlo devoit empoiſonner le pape, il en frémit, & en témoigna avec vivacité ſa ſurpriſe au duc, comme d'un projet indigne d'un prince; & dit

que s'il pouvoit croire qu'il fût vrai, il en avertiroit le pape dans le jour même. Le duc s'en justifia sur ce que Jules avoit voulu leur faire une trahison à l'un & à l'autre, & qu'il savoit que depuis peu ils avoient surpris & fait pendre bon nombre de ses espions. Il n'importe, dit Bayard, je ne consentirai jamais qu'il périsse de la sorte. Le duc, au contraire, lui répondit qu'il voudroit en faire autant à tous ses ennemis; mais, ajouta-t-il, puisque vous vous y opposez, il n'en sera rien : cependant, si Dieu n'y met la main, nous aurons, vous & moi, tout le temps de nous en repentir. J'espere que non, reprit Bayard; & si vous vouliez me livrer *le galant qui veut faire ce chef-d'œuvre*, je ne lui donne pas une heure que je ne le fasse pendre. Le duc, qui avoit donné à Guerlo sa parole pour la sûreté de sa personne, voulut la tenir, & il le renvoya. Mais ce misérable ne tarda pas à recevoir la récompense qu'il méritoit, ayant été pendu quelque temps après à Bresse, pour un autre crime. Ainsi Bayard, qui avoit traversé les projets du pape contre le duc, traversa ceux du duc contre le pape; sauva la vie à l'un, les états & l'honneur à l'autre.

Jules resta encore quelque temps à la Mirandole, puis mit ses troupes en quartier & s'en retourna à Rome. Ce fut dans

ce même temps que le duc d'Urbin, neveu du pape, eut une querelle avec le cardinal de Pavie, premier miniſtre, & le tua : ſoit jalouſie de ſon crédit abſolu, ſoit parce que c'étoit lui qui animoit ſon maître à faire la guerre; ſoit, comme on le diſoit, que ce ſeigneur, qui avoit le cœur François, & qui en effet avoit toujours été oppoſé à la querelle que le pape faiſoit au roi & au duc de Ferrare, fût accuſé par ce cardinal de favoriſer les François, & de les inſtruire journellement des deſſeins de ſon oncle. Le pape fut fort irrité de la mort de ſon favori; mais il n'en fut rien de plus. On ſait aſſez ce que la qualité de neveu d'un pape a de privilege.

(1512.) L'année ſuivante, Trivulce, devenu maréchal de France, qui commandoit l'armée Françoiſe en Lombardie, reprit la Mirandole, & la rendit à la comteſſe; enſuite il chaſſa l'armée du pape juſqu'à Bologne, où il la détruiſit entiérement, & penſa faire le pontife lui-même priſonnier. Cette victoire eut cela de particulier, qu'il n'y eut point de ſang répandu; tout fut pris, hommes, artillerie, tentes & bagages : il y eut tel François qui fit ſeul cinq ou ſix priſonniers; un entr'autres, nommé la Baume, qui avoit une jambe de bois, en conduiſoit trois liés enſemble. Bayard acquit tant de gloire à cette extraor-

dinaire journée, que le maréchal Trivulce n'héſita pas à dire le ſoir même, en préſence de tous les officiers de l'armée, que c'étoit à lui, après Dieu, que l'on devoit la victoire.

Dans l'intervalle de ce qui vient d'être raconté, il ſe paſſa beaucoup d'affaires en Italie; mais comme elles ſont étrangeres à l'hiſtoire de notre héros, nous les ſupprimons. Nous ne devons pas cependant omettre que l'empereur, ayant dans le Frioul des places que les Vénitiens lui retenoient, demanda du ſecours à la France pour les recouvrer. Le roi lui envoya douze cents hommes d'armes, & huit mille de pied, commandés par Chabannes, qui n'oublia pas d'engager Bayard, ſon bon ami, à l'accompagner. Ce ſecours joignit à Vérone l'armée de l'empereur, ſous les ordres de Georges de Stain, ſeigneur Allemand. Elle marcha droit à Tréviſe, d'où, n'ayant pas eu grand ſuccès, elle pénétra dans le Frioul. Bayard commandoit alors cent hommes d'armes, que le roi avoit récemment donné au duc de Lorraine, ſous la condition expreſſe que le chevalier les conduiroit. Avec cette troupe, & le brave Fontrailles avec la ſienne, & quelque peu d'Allemands, ils ſe préſenterent devant Gradiſque & Gorice, s'en rendirent bientôt les maîtres, & les remirent aux gens de l'empereur; mais

dégoûtés par la lenteur des Allemands, ils rejoignirent Chabannes, qui, pour la même raiſon, étoit encore où ils l'avcient laiſſé. Dans cette expédition, ils perdirent un excellent officier, le ſeigneur de Lorges (de la maiſon de Montgommery), tué devant Tréviſe, qui avoit à ſa charge mille hommes de pied. La miſere ſurvint qui fit périr, faute de vivres, plus de quatre mille hommes, tant François que Griſons; ce qui détermina Chabannes à s'en retourner, malgré l'oppoſition des gens de l'empereur, avec qui il eut à ce ſujet de groſſes paroles.

Après que la Mirandole eut été repriſe & Ferrare ſecourue, comme on l'a vu, le duc de Nemours, avec les officiers François, alla voir le duc & la ducheſſe de Ferrare dans leur capitale, & en eut une réception digne d'un prince neveu du roi, & du grand ſervice que les François venoient de leur rendre. Entr'autres ſpectacles, on leur en donna un que nous allons rapporter, moins pour le donner en modele, que pour faire voir à quel excès de fureur on portoit alors ce que l'on nommoit bravoure ou point d'honneur. Il paroît incroyable que des princes & des ſeigneurs recommandables par leur naiſſance, leurs vertus, leur piété même, ſe prêtaſſent à des combats qui révoltent la nature & la raiſon, comme à des actes bien légitimes

& bien raisonnables, les uns pour se battre, d'autres pour les seconder, d'autres comme juges du camp, d'autres enfin comme spectateurs. Nous avons vu Bayard lui-même, l'homme le plus sage & le plus vertueux de son siecle, dans le même cas. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de voir les combattants se préparer par la priere à se battre, & le vainqueur rendre graces à Dieu d'avoir, pour l'ordinaire, tué son homme (*d*).

(*d*) Un des plus célebres duels dont l'histoire fasse mention, est celui de Jarnac & de la Chateigneraye, sous le regne d'Henri II. Celui-ci étant blessé, & tombé par terre, Jarnac alla se jeter aux pieds du roi, qui étoit présent à leur combat, pour le prier d'agréer qu'il lui donnât le vaincu. Le roi ne lui fit aucune réponse, pour ne point violer la loi des duels. Jarnac fit sa priere à genoux, & remercia Dieu de lui avoir donné la victoire, s'écriant, en se frappant la poitrine : *Domine non sum dignus.* Ensuite il retourna à la Chateigneraye, qui perdoit tout son sang, & qui, cependant, faisoit encore des efforts pour le tuer ou se faire tuer. Jarnac retourna encore vers le roi, & le supplia d'accepter le vaincu pour qu'on le pansât; autrement, Sire, ajouta-t-il, il va mourir sur la place; ce que le roi refusa encore, jusqu'à ce que le duc de Vendôme, le connétable, l'amiral & les maréchaux de France le déterminassent enfin à le recevoir. Alors on enleva la Chateigneraye du champ de bataille, & sa blessure fut pansée.

Deux gentilshommes Eſpagnols, l'un le ſeigneur de Sainte-Croix, l'autre Azévédo, faits priſonniers à l'affaire de Bologne, s'étoient querellés. Azévédo accuſoit Sainte-Croix d'avoir voulu le faire aſſaſſiner en trahiſon; Sainte-Croix lui en avoit donné le démenti, & offert de s'en purger par combat à outrance, c'eſt-à-dire, à mort. Azévédo chargea le baron de Béarn de demander au duc de Nemours ſa permiſſion & le camp; ce qu'ayant obtenu, il appella Sainte-Croix, qui accepta le duel, & ne ſe fit pas attendre. Le camp fut dreſſé devant le palais du duc de Ferrare. Le ſecond jour, les champions comparurent; Sainte-Croix, accompagné de cent cavaliers, entr'autres, de dom Pedro d'Acugna ſon parrain, chevalier de Rhodes, & grand-prieur de Meſſine, & autres ſeigneurs: Azévédo avec un pareil cortege, & ſon parrain Fréderic de Gonzagues, comte de Bozzolo. Dès qu'Azévédo fut entré dans la barriere, armé de toutes armes, pour ſe battre ou à pied ou à cheval, le grand-prieur de Meſſine s'avança vers lui, & lui préſenta deux épées bien tranchantes & deux poignards, pour qu'il eût à choiſir, Sainte-Croix ne voulant point d'autres armes. Enſuite leurs parrains les ayant tâtés, pour juger s'ils n'avoient point de cotes de mailles, ou autres défenſes ſous leurs habits, ils firent leurs prieres à genoux,

genoux, & tout le monde ſortit du camp, excepté les deux parrains & Bayard, que le duc de Ferrare avoit nommé juge de camp, tant par honneur, que comme plus au fait que perſonne de ces ſortes de combats. Le héraut ayant fait ſon cri pour impoſer ſilence, les deux adverſaires marcherent fiérement l'un contre l'autre, & commencerent à ſe porter des coups d'épée ſi drus, que l'un n'attendoit pas l'autre, & tous deux avoient grand beſoin d'avoir bon pied & bon œil. Après pluſieurs coups portés & parés de part & d'autre, Sainte-Croix en donna un bien vigoureux dans le viſage d'Azévédo; celui-ci le para de ſon épée fort adroitement, & en la rabattant, porta la ſienne à Sainte-Croix dans la cuiſſe de haut en bas, & la lui fendit juſqu'à l'os. Le ſang en ſortit auſſi-tôt à gros bouillons, & celui-ci dans l'inſtant ne fit qu'un pas & tomba. Azévédo lui cria : Rends-toi, Sainte-Croix, ou je te tuerai; mais ſans répondre il s'aſſit à terre l'épée au poing, & pouſſoit toujours des eſtocades. Azévédo le preſſa de ſe relever, en lui diſant qu'il ne vouloit pas le frapper à terre. Sainte-Croix eſſaya, mais il ne fit que deux pas & retomba ſur le nez; l'autre leva ſon épée pour lui abattre la tête, ce qui lui étoit facile, mais il retint ſon coup.

La ducheſſe de Ferrare effrayée, pria

avec toutes les inſtances poſſibles le duc de Nemours de les ſéparer : Je ne le puis en honneur, Madame, lui dit-il, la raiſon donne le vaincu au vainqueur. Cependant Sainte-Croix perdoit tout ſon ſang, & pour cela ne vouloit point ſe rendre. Le prieur de Meſſine aborda Azévédo, & lui dit : Seigneur, je connois le cœur de Sainte-Croix, & que pour la mort il ne ſe rendroit pas ; je me rends pour lui comme ſon parrain. Alors on appella les chirurgiens pour panſer le bleſſé & arrêter le ſang, après quoi ſes gens l'emporterent à bras. Le vainqueur ſe jeta à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire, & fut reconduit chez le duc de Nemours en triomphe par ceux qui l'avoient accompagné.

C'étoit une ſuite de la victoire que les armes de Sainte-Croix devoient appartenir à Azévédo, auſſi les envoya-t-il demander, mais on les lui refuſa ; de quoi il porta ſes plaintes au duc de Ferrare, qui chargea le chevalier Bayard d'aller les demander & de ſe les faire rendre ; qu'autrement, Sainte-Croix ſeroit rapporté dans le camp, ſa plaie découſue, & ſa perſonne abandonnée à la diſcrétion du vainqueur. La rigueur de ces conditions le détermina, & ſes armes furent délivrées.

Il eſt temps de revenir à notre hiſtoire.

Après que les troupes du pape eurent été expulsées du duché de Ferrare, elles se joignirent à celles d'Espagne, vinrent mettre le siege devant Bologne, & furent bientôt forcées de le lever. Les Vénitiens, d'un autre côté, assiégeoient Vérone, où commandoit pour le roi le seigneur du Plessis: cette place avoit été laissée au roi par l'empereur, pour ôtage d'un prêt d'argent considérable; le grand-maître la secourut, & fit lever le siege, comme il avoit fait à Bologne. Ce fut son dernier exploi: fort peu de temps après il mourut dans la petite ville de Corregio, n'étant âgé que de trente-huit ans, ayant été nommé à ving-cinq ans gouverneur de Milan, & ayant pendant ces treize années conservé à son maître ses états d'Italie, avec la sagesse & la prudence d'un homme consommé. Digne neveu du cardinal d'Amboise, qui l'avoit décoré des charges de grand maître, maréchal & amiral de France comme nous l'avons déjà dit (*e*). Les lar-

(*e*) Il étoit fils de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, gouverneur de Bourgogne & Champagne, & petit-fils de Pierre, pere du cardinal Georges, & de sept autres fils. Toute cette grande & nombreuse maison s'est éteinte; le nom seulement en est conservé par l'alliance de l'héritiere dans la maison de Clermont Gallérande, dont la branche cadette, connue sous le nom de

mes de tous les officiers, des soldats & du peuple, firent son éloge, & les regrets du roi & de tout le royaume y mirent le dernier sceau.

Louis envoya aussi-tôt, pour le relever dans sa qualité de lieutenant-général, le duc de Longueville, lequel ne fit autre chose que faire renouveller le serment au roi, & à madame Claude de France, sa fille aînée, par tous ceux qui tenoient des places dans le duché de Milan. Ensuite il s'en retourna, & eut aussi-tôt pour successeur le duc de Nemours, avec toute l'autorité qu'avoit eu le grand-maître.

Sur la fin de la même année, c'est-à-dire, vers Noël, ce prince apprit qu'une

---

Clermont-d'Amboise, subsiste en la personne de Jean-Baptiste Louis, marquis de Resnel, dit le marquis de Clermont, lieutenant-général des armées du roi, lequel est substitué au nom & aux armes d'Amboise. Il a un fils unique, chevalier de Malte, dom d'Aubrac, en Rouergue.

Il y a encore deux maisons qui joignent à leur nom celui d'Amboise. Le marquis d'Aubijoux, & une branche de celle de Crussol, comme ayant pris alliance dans celle d'Amboise; mais sans substitution, ni autre engagement.

(Les armes du marquis de Clermont sont d'azur à trois chevrons d'or, celui du chef brisé à la pointe, écartelé d'Amboise, qui est pallé d'or & de gueules de six pieces.)

grande troupe de Suiſſes deſcendoit dans le Milanez pour l'en chaſſer : il alla à leur rencontre avec le peu de monde qui lui reſtoit, la plus grande partie de ſes gens étant en quartier d'hiver, ou bien en garniſon dans les places de Lombardie, comme Véronne, Bo ogne & autres; mais ne ſe trouvant pas en forces, il fut obligé de ſe replier juſque dans Milan, & eut le chagrin de perdre le baron de Conty, bleſſé mortellement dans la retraite, & qui mourut peu après. Cette mort fut vengée, avec avantage, dès le lendemain, par ſon bon & ancien ami Bayard, qui mit par terre cinq cents Suiſſes ſur le même champ où ce ſeigneur avoit été bleſſé. Cette diſgrace & le manque de vivres, les força à entrer en négociation entre le duc de Nemours & le baron de Saxe qui les conduiſoit, & en conſéquence ils reprirent le chemin de leur pays; mais ce ne fut pas ſans laiſſer de cruelles traces de leur viſite, & ſans avoir brûlé ſur leur route une vingtaine de gros villages.

Le duc de Nemours, débarraſſé des Suiſſes, n'eut pas le temps de reſpirer; il apprit que les Eſpagnols s'approchoient de Bologne pour l'aſſiéger, il partit avec ſon armée pour Final, & établit ſes quartiers dans les environs : ſur ſa route de Milan à Final, il ſéjourna deux jours dans la petite ville de Garpi, lui, les chefs de ſon armée, & ceux qu'il affectionnoit. Cette ville appar-

tenoit à Albert Pico, comte de Carpi, cousin-germain de Jean-François Pico, comte de la Mirandole, l'un & l'autre illustres par leur savoir.

Le comte fit grande chere au chef & aux capitaines François, & leur donna, entr'autres, le divertissement d'un astrologue, qui étoit alors dans la ville, dont l'histoire est assez curieuse pour mériter une place ici, quoique nous ne la garantissions pas, non plus que l'écrivain contemporain, qui la rapporte pourtant comme très-sérieuse.

C'étoit un petit homme sec & noir, de l'âge d'environ soixante ans, qui étonnoit tout le monde par les récits qu'il faisoit à chacun de ce qui lui étoit arrivé, sans en avoir jamais eu connoissance, & plus encore par ses prédictions, que les effets avoient souvent vérifiées. Quand le duc de Nemours & toute sa compagnie aurent entendu l'histoire de cet homme, ils voulurent le voir & s'en divertir. On lui envoya dire de se rendre chez le comte, & dès qu'il fut entré, le duc lui porta la parole avec bonté & d'un ton d'amitié; il lui fit plusieurs questions sur des choses indifférentes, ensuite il vint au sérieux. Il lui demanda si le vice-roi de Naples & les Espagnols attendroient la bataille; à quoi il répondit que oui; que, sur sa tête, elle se donneroit le vendredi-saint ou le jour de pâques, & qu'il y auroit

bien du ſang de répandu. Le duc lui demanda encore qui la gagneroit. Sa réponſe fut que le camp demeureroit aux François; que les Eſpagnols y perdroient plus qu'ils n'avoient jamais fait dans une bataille, mais que les François n'y perdroient guere moins, par le nombre & la qualité des braves gens qui y demeureroient; enfin il ſurprit tout le monde par l'aſſurance de ſes réponſes, & le bon ſens qu'il montroit. Chabannes lui demanda s'il ne ſeroit pas du nombre des morts? Non, lui dit-il, vous avez encore douze ans à vivre; mais vous mourrez dans une autre bataille. Il en dit autant au ſeigneur de Humbercourt, & annonça au capitaine Richebourg qu'il étoit menacé de périr par la foudre. Enfin toute la compagnie le queſtionna, & il répondit à tout très-ſagement & très-pertinemment. Bayard en rioit, ou plutôt s'en moquoit; mais le duc de Nemours voulut qu'il interrogeât auſſi l'aſtrologue ſur ce qu'*il devoit être de lui*; le chevalier lui répondit en riant: que ce n'étoit pas la peine de le queſtionner ſur ſon compte, qu'il ſavoit aſſez qu'*il n'en ſeroit jamais grand'choſe.* Cependant, il porta la parole à l'aſtrologue: *Notre Maître*, lui dit-il, apprenez-moi ſi je dois être un jour homme de conſéquence, & ſi je deviendrai riche? L'autre, après l'avoir enviſagé & regardé dans ſa main, ſuivant ſa coutume, lui répondit: *Tu ſeras riche*

d'honneur & de vertus autant que capitaine fût jamais en France ; mais des biens de la fortune, tu n'en auras guere, auſſi ne les cherches-tu pas ; & ſi tu veux bien aviſer que tu ſerviras un autre roi de France que celui-ci qui regne & que tu ſers, lequel t'aimera & eſtimera beaucoup ; mais les envieux t'empêcheront qu'il ne te fera jamais de grands biens, ni ne te mettra aux honneurs que tu auras mérités, toutefois crois que la faute ne procédera pas de lui. Mais, reprit Bayard, échapperai-je de cette bataille que vous nous annoncez être ſi meurtriere ? *Oui*, répondit le devin ; *mais d'ici à douze ans, tout au plus, tu mourras dans une action, & d'un coup d'artillerie, non autrement ; car tu as le cœur de tous ceux qui ſont ſous ta charge, qui mourroient juſqu'au dernier pour te ſauver la vie.* Après qu'il eut ſatisfait aux queſtions de tout le monde, s'appercevant que le duc de Nemours faiſoit plus d'amitié à Chabannes & à Bayard qu'à tous les autres, il les tira à quartier, & leur dit : Vous avez là un prince qui paroît vous être bien cher, auſſi le mérite-t-il, je n'ai jamais vu de phyſionomie ſi heureuſe ; mais gardez-le du jour de la bataille, je vois qu'il eſt menacé d'y demeurer, je ſuis même preſque sûr qu'il y mourra, & j'y haſarderois ma tête ; mais s'il en échappe, il ſera un des plus grands hommes que la France ait encore produits.

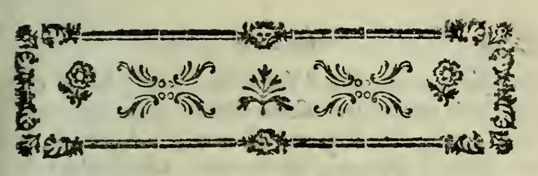
Ces propos furent interrompus par l'ar-

rivée d'un aventurier, enſeigne dans les bandes du capitaine Molard, brave ſoldat, mais groſſier & vicieux, nommé Jacquin Caumont ; il voulut auſſi avoir part au plaiſir, & ſavoir ſa bonne aventure. Viens-çà, dit-il à l'aſtrologue, l'apoſtrophant en termes inſolents, dis-moi ma bonne fortune. Caumont fut réprimandé par les ſeigneurs, qui l'obligerent à faire excuſe à l'aſtrologue, & à lui faire ſa demande plus civilement. Celui-ci, qui d'abord s'étoit fâché, & avoit refuſé de lui répondre, ſe radoucit, conſidéra ſon viſage & ſes mains, & lui fit cette réponſe : Ne me demande rien, car je n'ai à t'annoncer que des choſes funeſtes. Caumont s'obſtina à le faire parler, & l'en preſſa avec inſtance. Si tu veux le ſavoir, je vais te le dire, reprit l'aſtrologue : Songe promptement à ta conſcience, car ſous trois mois d'ici tu ſeras pendu & étranglé. Toute la compagnie éclata de rire de la prédiction, mais elle fut vérifiée par l'événement peu après, comme on le verra dans la ſuite, ainſi que la mort de Bayard en 1524, celle de Humbercourt en 1522, & celle de Chabannes en 1525.

Ce que nous venons de rapporter ſe paſſoit ſur la fin de janvier 1511 à Carpi, d'où le duc de Nemours ſe rendit à Final, & de là, en attendant des nouvelles de l'armée d'Eſpagne, il alla paſſer quelques jours à Ferrare. De retour à ſon camp, il

apprit qu'il étoit temps de se rendre à Bologne en toute diligence, qu'autrement la ville & la garnison étoient perdues. Il assembla ses capitaines & tint avec eux conseil de guerre, où il fut résolu de partir, sans perdre un moment, pour en faire lever le siege; ce qui fut fait: en y arrivant la premiere nouvelle qu'il reçut, fut que les Vénitiens étoient rentrés dans Brescia par surprise, comme nous allons le rapporter.

Fin du Livre quatrieme.



HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

La ville de Breſſe eſt priſe par les Vénitiens ; à l'occaſion d'une querelle d'enfants. La garniſon Françoiſe y eſt maſſacrée. La nouvelle en eſt portée au duc de Nemours. Les Vénitiens en renforcent la garniſon. Bayard bat le ſecours envoyé à Breſſe. Les habitants veulent rendre la ville. Le duc de Nemours y arrive en toute diligence. Il fait ſes diſpoſitions pour l'aſſaut. Avis de Bayard qui eſt ſuivi. Sa hardieſſe étonne le conſeil. Derniere ſommation à la garniſon Vénitienne. La réponſe. Aſſaut donné à la ville de Breſſe. Bayard entre le premier, & eſt bleſſé dangereuſement. Regret du duc de Nemours. Les femmes de la ville contribuent à la défendre. Dé-

fuite totale des Vénitiens. Leur général est fait prisonnier. Cette victoire est funeste aux François. Bayard est transporté hors de la mêlée. Frayeur de la dame chez qui on le porta. Bayard la rassure. Sa blessure ne se trouve pas mortelle. Suppplice d'Avogard. Amitié du duc de Nemours pour Bayard. Générosité de Bayard. Le roi presse le duc de Nemours de livrer bataille. Etat de l'armée d'Espagne. Bayard convalescent se dispose à suivre l'armée. Trait admirable de sa générosité. Joie générale à son arrivée au camp. Conseil de guerre. Infidélité de l'empereur. Bayard opine pour la bataille. Son avis la décide. Siege de Ravenne. Belle défense des assiégés. On cesse l'assaut. Escarmouche de Bayard contre les Espagnols. Le baron de Béarn le prévient & réussit mal. Succès de celle de Bayard. Sa prudence. Conseil de guerre. Ordonnance de la bataille. Bataille de Ravenne. Pronostic fâcheux. Honneurs qu'un Espagnols rend à Bayard, puis au duc de Nemours. Avis de Bayard & de d'Alegre, & son succès. Disposition de l'armée Espagnole. Façon de combattre des Espagnols, & leur défaite. Conseil de Bayard au duc de Nemours, qui le suit mal. Défaite d'un corps de François. Mort du capitaine Jacob, ses dernieres paroles. Trait singulier de force & de hardiesse. Carnage des Espagnols. Imprudence du duc de Nemours. Sa mort,

Bayard prend deux enseignes aux Espagnols. Regrets de la mort du duc de Nemours. Détail de la perte des Espagnols. L'empereur, les Suisses & les Vénitiens se liguent contre la France.

Bresse (en Italien *Brecia*) est une des plus belles villes de l'Europe, des plus fortes & des plus riches; sa situation est aussi des plus heureuses. Son climat est beau, & son terroir fertille en tout ce qui est nécessaire à la vie; mais ce qui y entretient principalement l'abondance, c'est le voisinage de trois vallées, dont l'une d'Allemagne, & les deux autres du Frioul, viennent se joindre à son territoire; & par l'une ou par l'autre de ces vallées, la ville peut toujours être secourue d'hommes & de vivres. Le roi de France en étoit le maître depuis le mois de mai 1509, & y avoit mis pour gouverneur le comte du Lude, & pour capitaine dans le château un gentilhomme Biscayen, nommé Hérigoye. Les Vénitiens n'avoient rien de plus à cœur que de reprendre cette place, tant à cause de son importance, que parce que de là ils coupoient les vivres à Véronne, & barroient les convois qui seroient venus de l'état de Milan. Ils ne manquoient pas de correspondances & d'amis dans une place qui avoit été long-temps à eux : mais personne n'osoit leur prêter la main, depuis

l'exemple que le feu baron de Conty & le chevalier Bayard avoient fait du comte de Martinengue, l'un des plus grands de la ville, à qui ils avoient fait trancher la tête, pour une surprise qn'il leur fit, & où ils faillirent d'être pris. Mais ce que les Vénitiens n'espéroient plus faire, ni par la force des armes, ni par intelligences ni par trahisons, une batterie entre deux enfants le fit, & occasiona leur rentrée dans Bresse, & le carnage d'un grand nombre de François : tant il est vrai que de grands événements n'ont souvent que de petites causes.

Entre les principaux nobles de cette ville étoient le comte de Gambara & le comte Louis Avogara ; ils avoient chacun un fils à peu-près de même âge, qui un jour se prirent de querelle & se battirent. Gambara, un peu plus fort que l'autre, le blessa dangereusement. Le comte Avogara en demanda raison en justice, il alla même la demander au duc de Nemours à Milan ; mais soit que le crédit de Gambara l'emportât sur le sien, soit que le blessé eût tort, soit enfin que le duc de Nemours, occupé d'autres affaires, ne pût vuider celle-là, Avogara n'en eut aucune satisfaction, & son chagrin le porta à s'en venger sur tous les François, au risque de ce qui pourroit lui en arriver. Il dissimula quelque temps, ensuite feignant d'aller à la campagne pour affaires, il alla jusqu'à Venise, conféra avec le doge

& ceux du conseil, leur exposa son projet, & les moyens de l'exécuter. On convint de tout avec lui, & on lui promit qu'à jour nommé le provéditeur André Gritti, seroit dans la ville avec sept à huit mille hommes, & nombre de paysans des montagnes, armés, & il se chargea de pratiquer les principaux habitants, ce qui réussit avec le plus grand succès. Le comte du Lude étoit toujours en défiance, & faisoit faire bon guet, mais il n'avoit pas assez de monde pour résister à une révolte générale. Au jour marqué, l'armée Vénitienne vint donner l'alarme à une des portes, & pendant qu'on étoit occupé à s'y défendre, une partie des troupes rompit les grilles de fer d'un égout, à l'autre bout de la ville, & entra en grand nombre, criant : *Marco, Marco.* A ce signal, le comte Avogara & tous ses complices parurent en armes, & mirent la garnison entre deux feux, & aussi-tôt les portes furent ouvertes aux troupes du dehors. Le comte du Lude se voyant surpris & trahi, fit sonner la retraite, & se retira le mieux qu'il put au château, abandonnant chevaux, armes & bagages. Tout ce qui se trouva de la garnison dans la ville fut massacré, sans qu'on daignât faire un seul prisonnier. La comtesse de Gambara trouva le moyen de se sauver, & fort heureusement, car si-tôt que son ennemi Avogara se vit le plus fort, la premiere chose

qu'il fit, fut d'aller aux maisons de tous les Gambara & de tout piller, brûler & saccager.

Le vainqueur sentant que c'étoit peu d'avoir la ville, s'il n'avoit le château, envoya un trompette sommer ceux qui étoient dedans de le rendre; mais il avoit affaire à de braves gens qui ne répondirent seulement pas, quoiqu'au nombre qu'ils étoient, leurs vivres ne pussent les soutenir long-temps. Cependant, le provéditeur fit canonner le château si vigoureusement, & y fit une grande breche. Il fit aussi construire deux édifices de charpente capables de contenir chacun cent hommes de front, pour approcher de la breche.

Le comte du Lude avoit trouvé le moyen d'envoyer un homme au duc de Nemours, qui marchoit avec toutes ses forces à Bologne; il lui manda l'événement, & que s'il n'étoit secouru, il ne pouvoit tenir plus de huit jours. Le messager eut le bonheur de passer quoique toutes les avenues fussent gardées, & ils fit si grande diligence, qu'il arriva au moment que le siege de Bologne venoit d'être levé, & les Espagnols battus. Le duc fut dans le dernier chagrin de la perte de Bresse; car après Milan c'étoit la plus intéressante place que les François eussent en Italie. Il rassembla tous les capitaines & les en instruisit: il fut conclu, tout d'une voix, d'aller reprendre la ville de Bresse, ce qui leur

parut facile, pourvu que le château se soutînt jusqu'à leur arrivée. Aussi-tôt, & sans perdre un moment, chacun se mit en chemin.

Le provéditeur Gritti, de son côté, n'étoit pas tranquille. Il ne douta pas que le duc de Nemours n'auroit pas plutôt appris la perte de cette place, qu'il accourreroit pour la reprendre. Il écrivit en toute diligence à la seigneurie de Venise le succès qu'il avoit eu, & lui remontra le danger où il étoit d'avoir bientôt l'armée Françoise sur les bras : que ses forces ne suffiroient pas pour l'attendre dans la ville, encore moins pour lui livrer bataille : que de la conservation de Bresse dépendoit la reprise de toutes les places qu'ils avoient perdues ; & il concluoit qu'il lui fût envoyé très-promptement un secours assez puissant pour qu'il fût en état de profiter de sa victoire. La seigneurie fut trop satisfaite de ce premier succès, pour ne pas essayer à le pousser plus loin ; elle manda à son capitaine général, Jean-Paul Baillon, de marcher jour & nuit avec quatre cents hommes d'armes & quatre mille de pied, & d'aller se jeter dans Bresse. Baillon exécuta sans délai l'ordre de la république : mais le duc de Nemours, aussi diligent que lui pressa tellement sa marche, que ses gens de pied faisoient par jour le chemin qu'auroit pu faire un corps de cavalerie, & qu'il arriva le premier à un château

nommé Valege, dont le général Vénitien voulut se rendre maître avant que d'entrer dans Bresse, & où il y avoit garnison Françoise. Le temps que le Vénitien perdit là lui fit manquer l'essentiel, & donna aux François le moyen de gagner la ville avant lui, & de l'attaquer lui-même dans un défilé très-étroit. Les Vénitiens menoient avec eux six pieces d'artillerie, qu'ils firent tirer sur l'avant garde Françoise conduite par Bayard & par un autre vaillant capitaine, porte-enseigne de la compagnie de Teligny, qui fut tué. Bayard qui avoit eu la fievre toute la nuit, & qui étoit à cheval en robe-de-chambre, se voyant seul chargé de l'attaque, emprunta le corselet d'un aventurier, puis monta sur un excellent cheval, & suivi de Teligny, sans attendre la plus grande partie de son avant-garde qui étoit encore loin, chargea les ennemis avec sa valeur ordinaire, & les soutint un quart-d'heure, malgré l'inégalité. Il fut bientôt joint par sa troupe, mais le général Vénitien ne les eut pas plutôt vus rassemblés, qu'il tourna le dos avec tant de diligence, que ceux qui le poursuivirent ne purent jamais l'atteindre. Cependant tous ses gens de pied, & presque tous ses hommes d'armes resterent sur la place avec son artillerie. Cet événement heureux, dû au chevalier Bayard seul, fut bientôt porté au camp François, & y causa une joie générale, ainsi qu'au châ-

teau de la ville, qui le témoigna par des feux & des artifices. Le duc de Nemours & les capitaines avoient regret de ne s'être pas trouvés à cette vigoureuſe opération, ſans cependant aucune jalouſie contre notre héros; on l'admiroit toujours, mais on ne l'envioit pas.

Les habitants de Breſſe étoient dans une conſternation générale prévoyant ce qui ne pouvoit tarder d'arriver. Ils prierent le provéditeur Gritti de quitter leur ville pour qu'ils la rendiſſent aux François; mais il le leur refuſa conſtamment, & enfin il s'en trouva mal lui-même.

Le duc de Nemours, qui étoit encore à vingt milles de la ville lors de la défaite des Vénitiens, ſe rendit le jour ſuivant au pied du château, ayant ſur ſa route rencontré dans un village un nombre de gens de pied de Veniſe qui voulurent tenir ferme, & qui furent tous mis en pieces. A ſon arrivée pluſieurs capitaines François monterent au château pour raſſurer le comte du Lude & le capitaine Herigoye, qui, par maniere de réjouiſſance, envoyerent une vingtaine de volées de canon ſur la ville, à qui ſans doute cette ſorte de fête ne dut pas beaucoup plaire. Le lendemain le prince & tous les capitaines ſe rendirent au château, & y réſolurent de donner à la ville un aſſaut général.

Le général François ſavoit qu'il y avoit dans le ville environ huit mille hommes,

de troupes, & douze ou quatorze mille payſans ou miliciens armés, & qu'elle étoit très fortifiée, & il n'avoit en tout que douze mille hommes; mais toutes troupes d'élite, le ſurplus étant reſté à Bologne. On deſcendoit du château à la ville ſans peine, il n'y avoit point de foſſés qui traverſaſſent la marche, mais ſeulement un rempart aſſez bon & nouvellement fait. Tous étant diſpoſés, & montrant la plus grande ardeur, jointe à la confiance & à l'amitié que chacun avoit pour le duc de Nemours, l'aſſaut fut ordonné pour neuf heures du matin, le jour ſuivant; & l'ordonnance fut que le ſeigneur de Molard conduiroit les premiers, que le capitaine Herigoye avec ſes geus de pied commenceroit à eſcarmoucher, enſuite le capitaine Jacob avec les deux mille Lanſquenets qu'il commandoit, & après lui Bonnet, Maugiron, le bâtard de Cleves, & autres, avec leurs gens, montant à ſept mille hommes: que le duc, avec les gentilshommes aux ordres du ſénéchal de Normandie, & la plus grande partie des hommes d'armes, tous à pied, l'armet en tête & la cuiraſſe ſur le dos, marcheroient à coté des ſept mille hommes ci-deſſus: qu'enfin d'Alegre avec trois cents chevaux, ſe rendroit à la porte Saint-Jean; la ſeule qui fût ouverte, toutes les autres étant murées, & ſa commiſſion étoit d'empêcher que perſonne ne ſortît. Chabannes

ne put s'y trouver, ayant été la veille bleſſé à la tête, d'une pierre éclatée par un coup de canon tiré de la ville contre le château. Cette ordonnance agréée de tout le monde, ne le fut pas entiérement de Bayard, il en dit ſon avis, auquel tous ſe rangerent; ce fut qu'il eſtimoit que le ſeigneur de Molard, chargé de la premiere attaque, pouvoit ſe trouver en tête de l'élite des ennemis, & comme en cette ſituation il ne faut pas reculer, (comme, ajouta-t-il, je ſuis bien ſûr qu'il ne reculera pas,) mon avis ſeroit qu'on lui donnât cent cinquante hommes d'armes pour ſoutenir ſes gens de pied. Vous penſez très-juſte, lui dit le duc de Nemours, mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuſes? Ce ſera moi, reprit Bayard, ſi vous le trouvez bon, & je réponds que la compagnie que je commande fera tel honneur & ſervice au roi, que vous vous en appercevrez. Tous ſe regarderent les uns les autres, étonnés de la propoſition & du danger; cependant Bayard inſiſta, & la commiſſion ne lui fut diſputée par perſonne.

Toutes choſes ainſi réglées, le duc de Nemours ſenſiblement touché du ſort des habitants qui alloient être ſaccagés & maſſacrés, remontra qu'il faudroit encore faire une tentative pour ſauver la ville des maux qu'elle alloit éprouver, & ſavoir ſi elle vouloit ſe rendre à compoſition. Cet avis

fut approuvé, & on convint qu'avant l'attaque du lendemain on enverroit un trompette pour la ſommer, ce qui fut fait : le trompette commença à ſonner dès la porte du château, & deſcendit ainſi juſqu'au rempart, où il trouva le provéditeur Gritti & tous les capitaines, leſquels, ſans lui permettre d'entrer dans la ville, reçurent ſon meſſage, qui étoit de rendre la ville, qu'on les en laiſſeroit ſortir la vie ſauve, qu'autrement, & s'ils ſoutenoient l'aſſaut, ils devoient s'attendre à y mourir tous. La réponſe fut, que la ville appartenoit à la ſeigneurie de Veniſe, qu'elle lui demeureroit, & que tant qu'ils l'auroient en garde, jamais François n'y mettroit le pied. Les habitants penſoient bien autrement, & ſe ſeroient volontiers rendus, mais ils ne furent pas conſultés. Le trompette remonta au château avec cette réponſe. Le duc de Nemours, qui, dans l'intervalle avoit diſpoſé tout ſon ordre de bataille, s'écria : Allons donc, mes amis, mes compagnons, au nom de Dieu *& de St. Denis*, allons leur montrer ce que nous ſavons faire. A l'inſtant le bruit des clairons, trompettes & tambours, ſe fit entendre ſi terrible, que les cheveux dreſſoient à la tête aux plus hardis. Les ennemis, l'entendant envoyerent au corps de bataille pluſieurs volées de canons, dont une donna droit dans la troupe du duc de Nemours, ſans tuer ni bleſſer perſonne.

La marche commença, comme il avoit été réglé, par les capitaines Molard & Herigoye avec leurs gens : aux deux aîles marchoit Bayard avec ses hommes d'armes, tous hommes de choix, dont la plupart avoient commandé, & préféroient à l'honneur de commander encore, celui de servir sous lui. Ces troupes aborderent le premier rempart, derriere lequel étoient les ennemis qui en défendoient l'approche avec leur artillerie, & à coups d'arquebuses drus comme la grêle. On combattit de part & d'autre comme des lions, en criant du côté des François : *France*, *France*, *Bayard*, *Bayard*, & du côté de la ville : *Marco*, *Marco*, avec tant de bruit, que celui du canon ne s'entendoit plus. Le provéditeur Gritti, pour encourager ses gens, leur disoit : Tenons bon, camarades, les François n'ont que la premiere pointe, ils seront las tout-à-l'heure, & si ce Bayard étoit défait, le cœur manqueroit d'abord aux autres. Cependant l'attaque devenoit toujours plus furieuse des deux côtés ; les François commencerent à pousser les Vénitiens, & les firent un peu reculer ; Bayard s'en appercevant, s'écria, courage, compagnons, entrons, ils sont à nous, & lui-même le premier franchit le rempart, & fut bientôt suivi de toute sa troupe, au nombre de plus de mille qui gagnerent le premier fort, mais il en coûta du sang aux deux partis, bien moins cependant

aux François qu'aux Vénitiens ; Bayard sur-tout paya cher l'honneur qu'il y acquit; en sautant le rempart, il reçut un si terrible coup de pique dans le haut de la cuisse, que le fer y resta avec le tronçon rompu. La douleur qu'il ressentit fut telle qu'il se crut mort : capitaine Molard, dit-il, commandez les gens, la ville est gagnée; mais je n'y entrerai pas, je suis blessé à mort. Le sang sortant à gros bouillons, deux de ses hommes déchirerent leurs chemises pour l'étancher, & l'emporterent hors de la mêlée le plus doucement qu'ils purent. Cependant le seigneur de Molard, furieux de la perte de son bon ami & voisin, & les larmes aux yeux, jura de le venger, ainsi que toute sa troupe, & ils fondirent comme des tygres sur les ennemis, renversant tout ce qui se présentoit. Le duc de Nemours apprenant la prise du premier fort, mais que Bayard étoit blessé à mort ressentit autant de douleur, que si lui-même eût reçu le coup : Allons, camarades, mes amis, s'écria-t-il, allons venger la mort *du plus accompli chevalier qui fût onc. Suivez-moi*

A son arrivée, les Vénitiens déjà repoussés abandonnerent le rempart, & feignant de rentrer dans la ville, tenterent de lever le pont ; ce qui eût beaucoup retardé les François, mais ceux-ci les poursuivirent si vivement qu'ils ne leur en donnerent pas le loisir, & entrerent pêle-mêle

mêle avec eux jusque sur la grande place, où ils trouverent toute la cavalerie & l'infanterie rangée en bataille. Alors les Lansquenets & les gens de pied François firent des prodiges de valeur. Le capitaine Bonnet commença l'attaque, qui fut furieuse, & où les François eurent beaucoup à souffrir de la part des femmes de la ville, qui, par les fenêtres, les accabloient de pierres, de carreaux, d'eau bouillante & de meubles. Le combat ne dura guere que demi-heure, sans que les Vénitiens fussent totalement défaits. Il en resta sept à huit mille sur la place, le reste chercha son salut dans la fuite; mais de rue en rue ils rencontroient des gens de guerre qui ne leur faisoient aucun quartier. Le provéditeur, le comte Avogara, auteur de la trahison, & tous les capitaines, voyant la déroute devenue générale, coururent vers la porte Saint-Jean en criant *Marco*, & firent abaisser le pont, mais ils furent renfoncés dans la ville par d'Alegre & ses trois cents hommes d'armes, qui les chargerent vivement & les mirent presque tous par terre. Le provéditeur poursuivi se jeta dans une maison où il fut fait prisonnier avec Avogara. On ne vit de long-temps un carnage si terrible & si complet: on estima les morts, tant des gens de guerre que de la ville, au-delà de vingt mille hommes, & les François n'en perdirent pas cinquante. Ensuite on se mit au pillage, qui fut im-

mense & qui alla jusque dans les couvents de filles, où le soldat se livra à toutes sortes de dissolutions. Mais ce fut un très-grand malheur, que la richesse du butin pour les François, car les soldats enrichis quitterent l'armée par bandes, & s'en retournerent dans leur pays, de sorte qu'elle s'en trouva fort affoiblie; ce qui entraîna bientôt la perte de ce que les François tenoient en Italie.

Bayard, blessé à mort dès le commencement de l'action, comme on l'a vu, fut couché par deux de ses soldats sur une porte de bois qu'ils dépendirent à la premiere maison qu'ils trouverent; & l'ayant tiré de la foule, ils le porterent dans une belle & grande maison peu éloignée, & appartenante à un gentilhomme qui l'avoit désertée, laissant sa femme & deux jeunes & belles filles à la garde de la providence. Ce fut la dame qui en ouvrit la porte, & qui reçut Bayard en l'état d'un mourant. Il consigna ses deux soldats à la porte, leur ordonnant sur leur vie de n'y laisser entrer que ses gens. Je suis assuré, disoit-il, que quand on saura que c'est mon logis, personne ne sera si hardi que de le forcer, & je vous dédommagerai de la part que vous perdez au pillage. Il fut porté dans un bel appartement où la dame le conduisit, & dès qu'il y fut, elle se jeta à genoux devant lui, & lui parla en ces termes: noble seigneur, je vous offre cette maison

& tout ce qui y eſt, tout eſt à vous par le droit de la guerre; je ne vous demande qu'une grace, qui eſt de conſerver la vie & l'honneur à moi & à deux jeunes filles à marier que nous avons mon mari & moi. Madame, dit Bayard, pouvant à peine parler, je ne ſais ſi j'échapperai du coup que j'ai reçu; mais tant que je vivrai, il ne vous ſera fait, ni à vos filles, plus d'injure qu'à moi-même, gardez-les ſeulement, & qu'elles ne paroiſſent pas encore; je vous promets que perſonne n'entrera dans la maiſon ſans votre agrément; je ne ſuis pas pour vous piller, je vous ptomets au contraire toute ſorte de reſpect & d'amitié: ce qui preſſe le plus, c'eſt de me procurer promptement du ſecours.

La dame raſſurée par les paroles du chevalier, alla elle-même, accompagnée d'un des ſoldats, chercher un chirurgien à deux maiſons de la ſienne. Dès qu'il fut arrivé, il viſita la plaie, qui étoit grande & profonde, mais il aſſura qu'elle n'étoit pas mortelle, & y mit le premier appareil, à la levée duquel le duc de Nemours envoya ſon chirurgien avec ordre de ne point quitter le malade. En effet, celui-ci le traita ſi bien qu'en moins d'un mois & demi, il le mit en état de monter à cheval. Dès que Bayard fut panſé, il demanda à ſon hôteſſe où étoit ſon mari: je ne ſais, répondit-elle en pleurant, s'il eſt au nombre des morts

ou des vivants, mais je le crois réfugié dans un couvent où il a beaucoup d'amis : ſachez cela, Madame, dit Bayard, je me charge de le faire amener chez lui en ſûreté. Quand on ſut le lieu de ſa retraite, Bayard envoya ſon maître d'hôtel avec deux archers qui l'accompagnerent juſque dans la chambre du malade, dont il fut reçu avec bonne grace, & qui lui renouvella toutes les aſſurances qu'il avoit données à la dame, & qui furent très-exactement obſervées, comme on le verra par la ſuite, & même fort au-delà de leurs eſpérances.

Après la glorieuſe, mais ſanglante repriſe de Breſſe par les François, le premier ſoin du duc de Nemours fut de rétablir, autant qu'il le put, la tranquillité ; il commença par envoyer ſes ordres dans toutes les égliſes & couvents de la ville pour en faire ſortir les gens de guerre, & faire retourner les habitants en leur maiſon : enſuite il commanda que l'on tranſportât hors la ville les corps morts qui ſe trouverent excéder le nombre de vingt-deux mille ; il remplit les places d'officiers devenues vacantes, & fit tout ce que la prudence lui inſpira pour remettre le bon ordre par-tout ; après quoi il fit faire le procès au comte Avogara, à Thomas Del-Duca & à Jerôme de Rive, ſes principaux complices, qui furent condamnés à avoir la tête tranchée, & enſuite leurs corps mis en quatre quartiers.

Pendant ſept à huit jours que ce prince reſta dans la ville, il n'en paſſa pas un ſans aller voir une fois ou deux notre héros, & l'encourager à ſe rétablir promptement, parce que, diſoit-il, nous ſerons obligés d'ici à un mois, de livrer bataille aux Eſpagnols, & pour tout ce que j'ai au monde je ne voudrois pas qu'elle ſe donnât ſans vous. Si vous avez tant d'envie que j'y ſois, répondit Bayard, je vous aſſure que je n'en ai pas moins que vous, & Dieu aidant, j'y ſerai, dût-on m'y porter en litiere. Le duc avant que de quitter la ville, lui fit beaucoup de préſents, entr'autres d'une ſomme de cinq cents écus, que Bayard partagea à ſes deux ſoldats, à qui il avoit promis de les dédommager de ce qu'ils ne s'étoient pas trouvés au pillage.

Quand le roi apprit la réduction de la ville de Breſſe, il en reſſentit une joie incroyable, & ſouhaita d'autant plus de pourſuivre la victoire, & de chaſſer entiérement les Eſpagnols de la Lombardie, qu'il jugeoit que tant qu'ils y ſeroient, ſon état de Milan ne ſeroit jamais en ſûreté; il écrivoit lettres ſur lettres à ſon neveu, le duc de Nemours, qui n'en ſentoit pas moins que lui la conſéquence: le roi lui marquoit, entr'autres qu'il ne pouvoit ſubvenir aux frais des gens de pied qu'il ſoudoyoit, ſans être obligé de mettre des impôts ſur ſon peuple, ce qu'il craignoit plus que

toute chose du monde ; & il ajoutoit, qu'il savoit que le roi d'Angleterre méditoit de descendre dans quelque province de France, & que les Suisses de leur côté avoient de mauvais desseins, & il en concluoit tous les jours plus vivement de renvoyer les Espagnols si loin qu'ils n'y revinssent jamais.

Le duc, tant pour obéir au roi, que parce qu'il voyoit lui-même la nécessité d'une bataille qui pourroit terminer la guerre, partit de Bresse avec tous ses capitaines & tous ses hommes de cheval & de pied, & se rendit à Bologne, où arriva bientôt après lui le duc de Ferrare, qu'il chargea avec Chabannes de conduire son avant-garde. L'armée Françoise rencontra à quelques milles de Bologne celle d'Espagne, qui étoit une des plus belles qu'on eût jamais vues, tant pour le nombre que pour l'élite des troupes, la richesse des équipages & la beauté des chevaux. Elle étoit commandée en chef par le vice-roi de Naples, dom Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa compagnie particuliere douze ou quatorze cents hommes d'armes, la plupart armés de toutes pieces ; de plus, il avoit douze mille hommes de pied, savoir, deux mille Italiens sous les ordres d'un capitaine nommé Ramassot, & dix mille Espagnols, Biscayens ou Napolitains, commandés par dom Pedro de Navarre, qui les avoit autrefois menés en barbarie, & avoit avec eux gagné deux ou trois

batailles, en ſorte que c'étoient tous gens aguerris ſur leſquels il pouvoit compter. Toute cette armée, depuis deux ans, n'avoit fait que parcourir la Lombardie, qui eſt un pays abondant en vivres & en pâturages, & où ils s'étoient entretenus à ſouhait, hommes & chevaux.

Pendant trois ou quatre ſemaines les deux armées ſe tenoient continuellement à cinq ou ſix milles l'une de l'autre. Les Eſpagnols obſervoient de ſe camper toujours à leur avantage, & cependant eſcarmouchoient ſouvent avec les François, & tantôt les uns, tantôt les autres, avoient le deſſus. Malgré la ſituation des Eſpagnols, & l'état floriſſant de leur armée, les François ne ſouhaitoient que de les voir en plaine & de leur livrer bataille ; ce qui ne tarda pas à ſe préſenter, comme nous le dirons, après avoir vu comment Bayard ſe rétablit de ſa bleſſure, & avec quelle générosité il traita ſes hôtes.

Le bon chevalier, qui s'étoit cru bleſſé à mort, en fut quitte pour garder la chambre cinq ou ſix ſemaines, & ſa bleſſure alloit tous les jours de mieux en mieux, mais non pas aſſez vîte à ſon gré : il ne voyoit pas ſans inquiétude approcher le temps de la bataille que le duc étoit réſolu de livrer aux Eſpagnols, où pour tout l'or du monde il n'auroit pas voulu manquer de ſe trouver. Son impatience l'obligea enfin à eſſayer ſes forces ; il ſe leva & marcha un peu par

la chambre, son courage lui déguisa sa foiblesse; il envoya appeller son chirurgien pour savoir de lui s'il pouvoit, sans danger, monter à cheval: il me semble, lui dit-il, que je suis guéri, & je vous assure que je serois plus malade de rester à la chambre que de me mettre aux champs. Le chirurgien, qui le connoissoit, l'assura que la blessure étoit guérie en-dedans, & qu'il ne falloit plus que la laisser se cicatriser, & il ajouta: votre valet-de-chambre vous pourra suffire, il m'a vu vous panser, je vais lui donner l'onguent dont je me suis servi, & il vous pansera comme moi-même. Bayard, transporté de joie, le récompensa avec sa libéralité ordinaire, & résolu de partir dans deux jours, il ordonna à ses geus de tout disposer pour cela sans perdre de temps.

Le gentilhomme & la dame chez qu'il il logeoit, apprenant son prochain départ, & qui se regardoient comme lui appartenant, eux, leurs enfants & tout leur bien, qui pouvoit monter à deux mille ducats d'or (a) de revenu, étoient bien en peine de quelle façon il les traiteroit, & ne comptoient pas moins que sur dix mille ducats de rançon. La dame, qui avoit eu lieu de connoître la noblesse de ses sentiments, espéra qu'il se

(a) C'étoit une piece de monnoie fort mince, de la taille & de la valeur du séquin d'aujourd'hui, qui vaut environ 11 liv. 10 s. argent de France.

contenteroit des offres qu'elle lui feroit, & mit dans un petit coffre d'acier fort orné, deux mille cinq cents ducats en or, & le matin du jour que Bayard devoit partir, elle entra dans la chambre suivie d'un laquais chargé du coffre. Elle débuta par se jeter à ses genoux, mais il la força de se relever, & ne voulut l'entendre qu'après qu'elle seroit assise auprès de lui. Monseigneur, lui dit-elle, je rendrai graces à Dieu toute ma vie de ce qu'il lui a plu, dans le saccagement de notre ville, conduire en notre maison un chevalier si généreux; je vous regarderai toujours comme notre ange tutélaire, & reconnoîtrai vous devoir la vie & l'honneur, ainsi que mon mari & mes deux filles. Depuis que vous y êtes entré nous n'avons reçu de vous que bontés & amitiés, vos gens même ne nous ont manqué en rien, & n'ont pas disposé de la moindre chose sans payer. Nous confessons être vos prisonniers, la maison & tout ce qu'elle contient est à vous par le droit de conquête; mais vous nous avez laissé voir tant de générosité & de grandeur d'ame, que je viens vous prier d'avoir pitié de nous, & de vous contenter du petit présent que j'ai l'honneur de vous offrir. En disant cela, elle ouvrit le coffre, & fit voir à Bayard ce qu'il contenoit. Le chevalier qui de sa vie n'avoit fait cas ni d'or, ni d'argent, se mit à sourire, & dit: Madame, combien y a-t-il là-dedans? La dame croyant qu'il

ne parloit que par mépris, & qu'il trouvoit le présent trop modique, lui répondit en tremblant : Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats, mais si vous n'en êtes pas content, ordonnez ce que vous en voudrez, nous tâcherons de les trouver. Ce n'est pas ce que je veux dire, lui répliqua Bayard, quand vous m'offririez cent mille écus, je ne les estimerois pas tant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous, & la bonne compagnie que vous m'avez tenue, vous & votre famille. Au lieu de prendre votre argent, je vous promets que tant que je vivrai, vous aurez en moi un gentilhomme pour serviteur & pour ami, & que je conserverai chérement le souvenir de vos bienfaits. La dame, bien étonnée d'une réception qu'elle n'attendoit pas se rejeta à ses genoux les larmes aux yeux, pour le conjurer de vouloir bien accepter son présent; je me regarderois, disoit-elle, comme la plus malheureuse femme du monde, Monseigneur, si vous le refusiez, & je croirois n'avoir pas mérité, pendant votre séjour ici, toutes les bontés dont vous nous avez comblés. Puisque vous le voulez absolument, Madame, répliqua Bayard, je l'accepte; mais je vous prie faites venir vos demoiselles, pour que je prenne congé d'elles. Pendant qu'elle alla les appeller, Bayard fit partager les ducats en trois lots, dont deux de mille chacun, & l'autre de cinq cents. Les jeunes

filles étant entrées, commencerent par se jeter à genoux, mais il les fit relever & asseoir ; ensuite l'aînée lui dit : Vous voyez en nous, Monseigneur, deux jeunes filles qui vous doivent la vie & l'honneur ; nous sommes bien fâchées de n'avoir d'autre puissance pour reconnoître vos graces que de prier Dieu toute notre vie pour votre seigneurie, & de lui demander qu'il vous en récompense en ce monde & en l'autre. Bayard attendri presque jusqu'aux larmes, les remercia lui-même du secours & de la bonne société qu'il avoit trouvé chez elles, (car elles lui faisoient journellement compagnie, & le divertissoient en travaillant dans sa chambre, soit en chantant ou en jouant du luth auprès de lui.) Vous savez, leur dit il, que les gens de guerre ne sont pas ordinairement chargés de bijoux, ou autres choses à présenter aux demoiselles ; mais madame votre mere vient de m'obliger de recevoir d'elle deux mille cinq cents ducats que vous voyez-là, je vous en donne à chacune mille pour contribuer à vous marier, & malgré elles il les leur fit accepter, ne leur demandant autre chose que de prier Dieu pour lui. Ensuite s'adressant à la mere : Madame, lui dit-il, ces cinq cents ducats sont à mon profit, & l'usage que j'en veux faire, c'est de les distribuer aux pauvres monasteres de filles qui auront le plus souffert du pillage ; & comme je vais partir, & que vous êtes plus en état que

moi de connoître où sera le plus grand besoin, je me repose sur vous de cette bonne œuvre, & tout de suite je prends congé de vous & de vos filles. Elles se jetterent de nouveau à genoux, en faisant des gémissements comme des personnes qui perdroient un pere; elles lui tinrent les mains serrées dans les leurs, & la mere, pour dernier adieu, lui dit, pouvant à peine prononcer: Trop généreux chevalier, Dieu seul peut récompenser vos vertus, nous ne cesserons de le lui demander tous les jours de notre vie; après quoi elle se retira avec ses filles.

Bayard envoya prier le pere de venir dîner avec lui; celui-ci déjà instruit de ce qui s'étoit passé, entra dans la chambre, & un genou en terre, sans vouloir se relever, recommença les remercîmetns, & les offres de ses services, de ses biens & de sa personne. Sitôt qu'ils eurent dîné, Bayard, qui avoit commandé que ses équipages fussent prêts, se disposoit à partir, lorsque les deux demoiselles se présenterent à lui, en le priant d'agréer de chacune d'elles une piece de leur ouvrage; l'aînée lui donna deux jolis brasselets de fil d'or & d'argent, & l'autre une bourse de satin cramoisi, parfaitement brodée; il les reçut avec autant de reconnoissance que si c'eût été sa fortune, se fit mettre les deux brasselets en leur présence, & serra la bourse dans sa poche, promettant aux demoiselles que tant que

leurs préſents dureroient, il les porteroit. Les adieux & les larmes recommencerent encore; mais enfin il fallut ſe ſéparer.

Le chevalier prit la route du camp devant Bologne, accompagné de ſon bon ami le ſeigneur d'Aubigny, que le duc de Nemours avoit laiſſé pour gouverneur dans Breſſe, & qui le conduiſit avec un nombre de gentilshommes juſqu'à deux ou trois milles, quelques-uns le ſuivirent juſqu'au camp, où ils arriverent le mercredi avant Pâques. Bayard fut reçu du prince & de toute l'armée avec de ſi grandes démonſtrations de joie, qu'il ſembloit qu'il fût lui ſeul un renfort de dix mille hommes. Le camp étoit ce jour-là devant Ravenne, les Eſpagnols en étoient éloignés de ſix milles; mais le lendemain ils ſe rapprocherent à la diſtance de deux milles.

Dès le lendemain de l'arrivé de Bayard, le duc de Nemours tint conſeil de guerre ſur le parti qu'il convenoit de prendre. Il remontra que l'armée Françoiſe commençoit à ſouffrir faute de vivres, que le pain & le vin étoient prêts à manquer, parce que les Vénitiens d'un côté, & les Eſpagnols de l'autre, occupoient les paſſages de la Romagne. Mais il ne ſavoit pas, non plus que tous les officiers, un autte inconvenient auſſi intéreſſant, c'eſt que l'empereur avoit ordonné par lettres aux capitaines des Lanſquenets de ſe retirer, à peine de leurs têtes, auſſi-tôt ſes ordres reçus. Par bonheur ſes lettres furent rendues à deux hommes

trop généreux pour y déférer, l'un étoit Philippe de Friberg, & l'autre le capitaine Jacob, dont il a été déjà parlé, qui avoit reçu autrefois quelque bienfait de Louis XII, de sorte qu'il avoit le cœur plus François qu'Allemand. Il avoit contracté une amitié singuliere avec Bayard, dès le voyage de l'empereur devant Padoue en 1509. Il n'eut pas plutôt reçu la lettre de son maître, que, sachant Bayard arrivé au camp, il alla le voir sans autre témoin que son truchement, (n'ayant jamais pu apprendre la langue Françoise.) Après bien des amitiés réciproques, il instruisit le chevalier des ordres de l'empereur, dont personne que Friberg & lui n'avoit connoissance, & protesta qu'ayant prêté serment au roi, & étant à sa solde, il aimeroit mieux mourir mille fois que de lui faire une telle infidélité, quoiqu'il fût bien assuré que si les Lansquenets étoient instruits, pas un ne combattroit; qu'ainsi il falloit se hâter de crainte que l'empereur n'envoyât de nouveaux ordres, & d'autant plus que les Lansquenets faisoient le tiers de l'armée. Bayard l'en remercia avec de grands éloges du bon service qu'il rendoit au roi; de la part duquel il lui promit telle récompense qu'il pouvoit attendre, quand il n'y auroit que moi, ajouta-t-il, pour lui en rendre compte. Allons chez notre général, le duc de Nemours; il tient actuellement conseil, nous lui déclarerons ce que vous venez de m'apprendre.

Quand ils s'y furent rendus, les avis

étoient partagés ; les uns avoient de bonnes raiſons pour que l'on ne donnât pas bataille, d'autres en apportoient de meilleures pour qu'on la donnât. Les premiers diſoient, ſi nous la perdons, comme cela eſt poſſible, toute l'Italie eſt perdue pour le roi, & pas un de nous n'en échappera ; nous aurons à paſſer, en nous retirant, trois ou quatre rivieres, & nous avons tout contre nous, le pape, les Vénitiens, les Eſpagnols & les Suiſſes, & nous devons peu compter ſur l'empereur. Les autres diſoient, notre ſituation nous force à donner bataille, ou à mourir de faim comme des miſérables & des lâches ; nous ſommes trop avancés pour nous retirer autrement qu'en déſordre & couverts de honte. Le duc de Nemours, déjà inſtruit par Bayard du ſujet qui l'avoit amené avec le capitaine Jacob, opina pour la bataille, & préſenta les lettres du roi ſon oncle qui l'en preſſoit tous les jours, dans la crainte où il étoit d'être attaqué dans ſon royaume de tous les côtés à la fois. Cependant le duc demanada l'avis de Bayard, qui ſans déclarer le ſecret qu'il ſavoit, répondit : Je ne ſuis ici que d'hier, ainſi, Monſeigneur, je ne connois pas les forces des ennemis, comme mes camarades qui ſont ici préſents, qui les ont vus de près à l'eſcarmouche ; mais puiſque vous me demandez mon avis, & que j'ai entendu que les uns opinent pour la bataille, les autres contre, je vous dirai que je conviens qu'il eſt toujours dangereux

de donner bataille, & qu'il l'eſt peut-être beaucoup aujourd'hui, vu notre ſituation, que l'on ne doit s'y expoſer qu'avec beaucoup de prudence; que cependant, vu l'état des ennemis & le nôtre, je crois que vous la devez donner, & la raiſon eſt que vous avez déjà fait vos approches devant Ravenne, & que vous devez demain la canonner pour y donner aſſaut dès que la breche ſera faite. Vous ſavez que le ſeigneur Marc-Antoine Colonne, qui eſt dans la place depuis plus de quinze jours, n'y eſt entré que ſur la parole & le ſerment du vice-roi de Naples, général des Eſpagnols, du ſeigneur Fabrice Colonne ſon oncle, de dom Pedro de Navarre, & de tous les capitaines, de lui donner du ſecours, s'il peut tenir juſqu'à demain ou au plus tard le jour de Pâques; vous ſavez auſſi qu'il ſont en état de lui tenir parole, puiſqu'ils touchent preſque à notre armée; que d'ailleurs nous ne ſaurions reſter dans l'état où nous ſommes, & que nous manquons de vivres & de fourrages, que le roi vous preſſe de donner bataille, comme le ſeul moyen de conſerver, non-ſeulement ſon duché de Milan, mais tout ſon royaume, pour les cauſes qu'il vous écrit, ainſi je conclus qu'il faut la donner & y aller bien ſagement, car nous avons en tête une belle & nombreuſe armée. Mais une choſe me raſſure, c'eſt, que depuis deux ans les Eſpagnols n'ont eu d'autre affaire que de boire & de manger; ils ſont ſi gras,

& si replets qu'ils ne pourront agir, au lieu que les nôtres ont eu faute de vivres, & qu'ils en auront meilleure haleine, & je vous assure que le champ de bataille demeurera à qui plus long-temps combattra. Ce propos fit rire tout le monde, mais on ne l'en trouva pas moins sensé. Les seigneurs de Lautrec, de Chabannes (*b*), de Crussol, le grand sénéchal de Normandie & presque tous les capitaines s'y rangerent, & dans le moment tous les officiers des gendarmes & des gens de pied eurent ordre de se préparer à donner bataille.

Le lendemain, qui étoit le vendredi-saint, la ville de Ravenne fut si vigoureusement canonnée, que les Espagnols pouvoient de leur camp compter les coups: aussi se mirent-ils en devoir de la secourir comme ils s'y étoient engagés. On répondit de la place au canon des François, qui eurent deux braves hommes si dangereusement blessés, qu'ils en moururent peu de jours après à Ferrare; l'un fut le seigneur de l'Espi, grand-maître de l'artillerie, d'un coup d'arquebuse au bras; l'autre le seigneur de Châtillon-Coligny, prévôt de Paris, d'un pareil coup à la cuisse, tous deux bien dignes d'être regrettés.

(*b*) Il venoit de succéder au maréchal de Chaumont, dans la dignité de grand-maître de France.

Quand la breche fut faite à la ville, ceux qui étoient commandés pour l'assaut s'approcherent au nombre de trois cents hommes d'armes & trois mille de pied. Le reste de l'armée se mit en aussi bel ordre de bataille que l'on eût jamais vu, & tous montroient tant d'ardeur de se battre, qu'il sembloit qu'ils alloient à une fête. Ils demeurerent sous les armes trois ou quatre heures à soutenir les assaillants qui avoient assez d'affaires; car s'ils attaquoient bien, on se défendoit de même. Le vicomte d'Etoge (c) lieutenant du comte Robert de la Marck, & Fréderic, comte de Bozzolo, de la maison de Gonzague, se signalerent, & furent plusieurs fois jetés du haut du fossé en bas. Marc-Antoine Colonne, qui commandoit, dans la place, encourageoit les assiégés: Tenons bon, disoit-il, je vous promets que dans demain nous serons secourus, la breche est petite & facile à défendre, & si nous nous laissons enfoncer, nous sommes tous perdus & déshonorés.

Quand les François eurent donné cinq ou six assauts, voyant la breche trop bien

---

(c) Il étoit d'une illustre maison, connue depuis sous les noms de Boulemont & de Givry. Son petit-fils René d'Anglure, vicomte d'Eroge, servit Henri IV dans les batailles de Senlis & d'Ivry, & aux sieges de Paris & de Rouen. Il fut tué au siege de Laon, en 1594.

défendue pour y pouvoir entrer, ils firent battre la retraite ; & ce fut peut-être un bonheur, car s'ils y fussent entrés, ils se seroient sans doute amusés au pillage, qui auroit été immense, & il auroit pu arriver, comme à celui de Bresse, une grande désertion, laquelle auroit entraîné la perte de la bataille qui se donna le jour de Pâques 11 avril. Le duc de Nemours fit pareillement retirer son armée, pour que chacun se reposât & se mît en état de combattre, ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, les ennemis n'étant éloignés que de deux milles.

Il donnna à souper aux principaux officiers, & après le repas il adressa la parole au bon chevalier, & lui dit : seigneur Bayard, il faut vous apprendre que les Espagnols vous craignent : nos prisonniers nous rapportent qu'ils leur demandent à tous si vous êtes dans notre camp ; je serois d'avis que demain matin vous leur portassiez vous-même de vos nouvelles, & que vous leur fissiez quelque bonne escarmouche qui les oblige de se mettre en bataille, pour que vous jugiez de leur contenance. Bayard, qui de sa vie n'avoit souhaité mieux, saisit la proposition, & répondit : Je vous promets, Monseigneur, qu'avant qu'il soit demain midi, je les aurai vu de si près, que je vous en rendrai bon compte.

Parmi les capitaines qui étoient présents se trouvoit le baron de Béarn, lieutenant

du duc de Nemours, hardi ſoldat, & toujours prêt à l'eſcarmouche. Il fut jaloux que Bayard le prévînt, & ſe promit d'être plus matin que lui en campagne. Il confia ſon deſſein à ſes meilleurs amis, qui lui promirent de l'accompagner, & tinrent parole. Nous allons voir comment ils s'en tirerent.

Bayard rentré chez lui envoya chercher ſon neveu, le capitaine Pierrepont, qui étoit ſon lieutenant, avec ſon enſeigne, ſon guidon, & pluſieurs autres de ſa compagnie, & les inſtruiſit de ce qu'il avoit promis au duc. Il conſulta avec eux ſur la maniere de l'exécuter, & ajouta que ſon deſſein étoit de déployer pour la premiere fois les enſeignes du duc de Lorraine; j'eſpere, diſoit-il, qu'elles nous porteront bonheur, & qu'elles ſeront plus belles à voir que des cornettes. Enſuite il diſtribua les odres; il chargea le bâtard du Fay, ſon guidon, de prendre cinquante archers, avec leſquels il iroit paſſer le canal au-deſſous de l'artillerie des Eſpagnols, & d'aller donner l'alarme juſque dans leur camp, le plus avant qu'il pourroit, & de ſe retirer en bon ordre ſans rien haſarder, que quand il en ſeroit temps, juſqu'à ce qu'il rencontrât Pierrepont qui le ſuivroit de près avec trente homme d'armes & le reſte des archers; &, ajouta-t-il, ſi vous vous trouvez preſſé, je ſerai là pour vous ſoutenir; & croyez-moi, que ſi nous nous entendons

bien, nous en aurons de l'honneur. Il parloit à de trop habiles gens pour qu'ils ne compriſſent pas d'abord ſon projet, & ils avoient à conduire des hommes capables d'en conduire d'autres. Chacun ſe retira pour ſe repoſer juſqu'à ce que la trompette les éveillât, ce qui fut au point du jour. Tous furent bient-tôt ſur pied, & en ordre de marche. Les enſeignes du duc de Lorraine furent déployées, & donnoient bon courage à la compagnie, qui ſe diſtribua, ſelon qu'il avoit été réglé la veille, en trois bandes, à trois jets d'arc l'une de l'autre.

Bayard ne ſavoit encore rien de l'expédition du baron de Bearn qui l'avoit prévenu, & qui avoit donné au camp des ennemis une ſi chaude alerte, que tout étoit déjà ſous les armes. Tout alloit bien pour lui juſque-là; mais on lui tira, de la part des Eſpagnols, deux ou trois coups de canon, l'un deſquels emporta le bras à un de ſes camatades, nommé Bazillac, & d'un autre, le ſeigneur de Berſac eut ſon cheval tué ſous lui; tous deux étoient de la compagnie du duc de Nemours, qui eut bien du regret de Bazillac, brave gentilhomme, & qu'il aimoit beaucoup. Après ces coups d'artillerie, les eſcarmoucheurs furent aſſaillis par cent vingt hommes d'armes Eſpagnols & Napolitains, qui les firent reculer, & enſuite gagner la plaine au grand galop. Les premiers de la troupe déroutée rencontrerent du Fay, qui ne paſſa pas outre & en donna

avis à Bayard. Celui-ci lui manda de se joindre dans l'instant au capitaine Pierrepont, & lui-même les atteignit avec sa troupe, & des trois n'en fit qu'une. Alors il apperçut le baron de Bearn & ses gens qui fuyoient, & les ennemis qui les suivoient de près, & avoient déjà passé le canal. Il n'auroit pas voulu pour cent millle écus ne s'être pas trouvé-là. A moi, mes compagnons, s'écria-t-il, tant aux siens qu'aux fuyards, ils sont à nous. Sa voix seule les rallia, & pour leur donner l'exemple, il se jeta tout le premier dans les Espagnols, & bientot suivi de sa troupe, il fit des prodiges de valeur; ses premiers coups renverserent cinq ou six des ennemis, qui ne s'en étonnerent pas, & se mirent en bon ordre de défense; mais dans le moment ils tournerent le dos, & repasserent le canal plus vîte qu'ils n'étoient venus. Bayard & les siens les poursuivirent jusque bien avant dans leur camp, où tout étoit déjà en bataille, & où il renverserent tout ce qui s'opposa à eux, avec les tentes & pavillons. Cependant le chevalier qui avoit l'œil partout, apperçut un gros de cavalerie de près de trois cents hommes d'armes, qui marchoient à eux en escadron serré pour les envelopper, aussi-tôt il fit sonner la retraite, en disant à Pierrepont : voici trop grande force pour le nombre que nous sommes. Ils reprirent donc le chemin du canal, & de là celui de leur camp, sans

avoir perdu un ſeul homme. Les Eſpagnols les laiſſerent aller, excepté cinq ou ſix qui les ſuivirent, & demanderent à rompre leurs lances; Bayard ne voulut pas le permettre, quoique ſes gens en euſſent bonne envie, mais il craignoit que cela n'engageât quelque nouvelle eſcarmouche, & ce n'en étoit pas là le moment. Sur quoi on peut obſerver que ſa valeur étoit toujours tempérée par ſa ſageſſe, & que s'il fut le plus brave officier de ſon ſiecle, il fut auſſi le plus prudent; qualités qui ne l'abandonnoient jamais, même dans les occaſions les plus chaudes.

Le duc de Nemours, inſtruit de l'expédition du chevalier avant qu'il fût arrivé au camp, courut l'embraſſer, en lui diſant: C'eſt à vous, ſeigneur de Bayard, à aller aux eſcarmouches, perſonne ne ſait, comme vous, les commencer & les finir; vous êtes notre maître dans le métier de la guerre, & vous nous l'avez bien montré aujourd'hui.

Ce même jour, qui fut la veille de la bataille de Ravenne, le duc aſſembla chez lui tous les capitaines, tant de chevaux que de pied, & leur parla ainſi: Vous voyez, Meſſieurs, que nous ſommes ici dans un pays où tout nous manque, & que plus nous y reſterons, plus nous y languirons; la ville de Ravenne nous borne d'un côté, les ennemis ſont de l'autre à une portée de canon. Je ſuis inſtruit que les Vénitiens & les Suiſſes menacent de deſcendre dans le

duché de Milan, où vous ſavez que nous n'avons pas laiſſé de grandes forces ; d'ailleurs le roi, mon oncle, me preſſe tous les jours de donner bataille, & je crois que s'il ſavoit notre ſituation, il m'en preſſeroit encore plus vivement. Ainſi, tout conſidéré, je crois que nous ne pouvons pas la différer davantage, & j'eſpere qu'avec l'aide de Dieu, & la bonne volonté de notre armée, nous devons pour l'honneur de notre maître & pour le nôtre, marcher aux ennemis. Si Dieu nous favoriſe, nous lui en rendrons graces, ſi nous avons du deſſous, ſa volonté ſoit faite ; quant à moi, ne doutez pas que je n'aimaſſe mieux mourir que de la perdre, & ſi Dieu l'ordonne ainſi, les ennemis ſeront bien lâches s'ils m'épargnent, car je ne les épargnerai pas. Donnez-moi à préſent vos avis, & je les ſuivrai. Chabannes parla le premier, & opina pour la bataille, & plutot que plus tard. Tous les autres chefs l'appuyerent, Lautrec, le grand-Ecuyer (*d*), le grand-ſénéchal de Normandie, le ſeigneur de Cruſſol, Louis d'Ars, &c. Elle fut donc réſolue pour le lendemain, qui étoit le jour de Pâques.

On commença par conſtruire un pont

(*d*) Pierre d'Urfé, grand bailli du Forez, d'une noble & ancienne maiſon ; actuellement éteinte.

ſur

sur le canal dont nous avons parlé, pour y faire passer l'artillerie & les gens de pied, car pour la cavalerie, il n'y avoit point d'embarras, le canal étoit guéable, & les bords aisés à gravir. Bayard fut d'avis que sans déplacer on réglât l'ordonnance de la bataille, afin que chacun sût sa place & son service; parce que, dit-il, tous les prisonniers que j'ai questionnés m'ont dit que la coutume des Espagnols est de ne faire qu'une seule troupe de leur infanterie, & d'en faire deux de leur cavalerie; ainsi je crois qu'il est bon de nous régler là dessus. Son avis fut reçu avec éloge, & tout de suite l'ordonnance fut réglée.

Il fut arrêté que les Lansquenets, avec les gens de pied des capitaines Molard, Bonnet, Maugiron, baron de Grammont, Bardassan & autres, au nombre de six mille hommes, marcheroient ensemble & ne feroient qu'un seul corps, qui auroit sur les ailes les deux mille Gascons du capitaine Odet d'Aydie, & du cadet de Duras; que tous ensemble iroient se poster à la portée du canon du camp des ennemis, ayant l'artillerie devant eux, & que l'on canonneroit les Espagnols pour les faire sortir de leur fort; car c'étoit leur principale précaution que de se bien camper; qu'après les gens de pied, & tout proche d'eux, le duc de Ferrare & Chabannes seroient à la tête de l'avant-garde, & avec eux les gentilshommes, au nombre de huit

cents hommes d'armes, aux ordres du grand-ſénéchal, du grand écuyer, de Humbercourt, la Cropte Daillon, Théodore Trivulce, & autres; & enfin près, & vis-à-vis d'eux, le duc de Nemours avec ſa compagnie, ſon couſin Lautrec, d'Alegre, Louis d'Ars, Bayard, & quelques-autres; faiſant enſemble quatre cents hommes d'armes; que l'infanterie Italienne, au nombre d'environ quatre mille, reſteroit en deçà du canal à la garde des bagages, de crainte que ceux de Ravenne ne vinſſent à faire quelques ſorties. Cette infanterie étoit aux ordres des comtes Nicolas & François Scocti, de Plaiſance, du marquis Malaſpina, & des autres officiers de la même nation. Il fut décidé que le bâtard du Fay ſeroit chef de tous les guidons, & qu'il garderoit le pont juſqu'à nouvel ordre.

Dès que le jour parut, les Lanſquenets paſſerent les premiers; mais le capitaine Molard, jaloux de l'honneur de les prévenir, cria à ſa troupe: comment, mes amis, ſera-t-il dit que les Lanſquenets auront vu les ennemis avant nous? J'aimerois mieux qu'il m'en coûtât un œil. Auſſi-tôt il ſe mit dans l'eau, & ſuivi de tous les ſiens qui en avoient juſqu'à la ceinture, ils paſſerent tous chauſſés, & tous vêtus juſqu'à l'autre bord, & y furent avant les Lanſquenets, après leſquels on paſſa l'artillerie, & on la mit en tête des gens de pied rangés en bataille; enſuite paſſa

l'infanterie avec le corps des hommes d'armes.

Pendant cette marche, il arriva un fait ſingulier; le duc de Nemours, armé de toutes pieces & couverts d'un magnifique ajuſtement aux armes de Foix & de Navarre, étant ſorti de chez lui de bon matin, remarqua que le ſoleil ſe levoit rouge comme du ſang : il le fit obſerver à ceux qui l'accompagnoient, parmi leſquels étoit un gentilhomme très-familier avec lui, nommé Hautbourdin, homme à bons mots, qui lui dit : ſavez-vous, Monſeigneur, quel ſigne c'eſt là ? c'eſt qu'il mourra aujourd'hui quelque grand prince ou capitaine, il faut que ce ſoit vous ou le vice roi de Naple. Le duc en rit, comme il faiſoit toujours des ſaillies de Hautbourdin; enſuite il s'avança pour voir défiler ſon armée qui faiſoit grande diligence. Bayard, qui étoit auprès de lui, l'engagea à ſe promener le long du canal avec les ſeigneurs de Lautrec & d'Alegre, & quelques autres au nombre d'une vingtaine. Ils virent de loin le mouvement du camp des Eſpagnols qui ſe formoient en bataille, voyant bien qu'elle étoit inévitable ce jour-là; le duc dit à Bayard : nous voilà bien à leur portée, s'ils avoient là des arquebuſiers embuſqués, ils nous choiſiroient à leur aiſe. Dans le moment, ils apperçurent une troupe de vingt ou trente cavaliers Eſpagnols, entre leſquels étoit le

général de la cavalerie, dom Pedro de Pas. Bayard s'avança vers eux, les ſalua & leur dit: Seigneurs, vous vous promenez comme nous en attendant que la partie commence: je vous prie qu'il ne ſoit point tiré d'arquebuſades de votre côté, & je vous promets qu'il n'en ſera point tiré du nôtre, ce qui fut accordé. Enſuite dom Pedro l'ayant prié de ſe nommer, & Bayard l'ayant fait, cet Eſpagnol, inſtruit de la gloire qu'il s'étoit acquiſe au royaume de Naples, lui dit de fort bonne grace: ſeigneur de Bayard, encore que votre arrivée au camp des François ne ſoit pas pour nous un ſujet de joie, & qu'au contraire nous l'eſtimions renforcé autant que de deux mille hommes, je n'en ſuis pas moins ravi de vous voir, & plût à Dieu qu'il y eût une bonne paix entre nos rois, je vous ferois connoître l'eſtime que je fais de vous, & combien je voudrois être de vos amis. Le chevalier lui rendit ſa civilité avec ſa modeſtie ordinaire. Après quoi dom Pedro lui demanda qui étoit ce ſeigneur ſi magnifiquement armé, à qui tout le monde portoit tant de reſpect: c'eſt, dit Bayard, notre général le duc de Nemours, frere de votre reine. A peine eut-il parlé, que cet Eſpagnol & tous les ſiens s'avancerent vers le duc, mirent pied à terre, & lui préſenterent leurs hommages, l'aſſurant que ſauf le ſervice du roi leur maître, ils feroient toute leur vie profeſſion d'être de ſes ſerviteurs. Le duc reçut très-bien leur compli-

ment, & après quelques propos, on ſe ſépara pour aller chacun à ſon devoir.

Les François en marchant apperçurent l'avant-garde ennemie, commandée par Fabrice Colonne, en belle vue & en belle portée. Bayard & d'Alegre, le firent remarquer au duc de Nemours : Voyez-vous, lui dirent-ils, cette belle troupe de gens de cheval ? Si nous avions ici ſeulement deux pieces d'artillerie, nous l'entamerions bien aiſément. D'Alegre alla lui-même faire avancer un canon & une longue coulevrine, dont on tira ſi vigoureuſement & ſi dru ſur la troupe ennemie, qu'il y eut dans un moment trois cents hommes d'armes par terre; & leur chef, le ſeigneur Fabrice, avoua depuis, étant priſonnier à Ferrare, qu'un ſeul coup lui en avoit emporté trente-trois. Les Eſpagnols étoient tout effrayés, ne ſachant d'où venoient les coups qui les accabloient. Leur général leur avoit expreſſément commandé de ne point quitter leur poſte, juſqu'à ce que les François allaſſent les y attaquer; mais force leur fut de l'abandonner malgré leur commandant, à qui ils diſoient en leur langue: *Corps de Dieu, nous allons combattre des hommes, & le ciel nous écraſe.*

Cependant du côté du camp Eſpagnol, qui étoit extrêmement fort, & couvert d'un bon foſſé, l'artillerie avoit commencé à jouer. Derriere le foſſé, tous les gens

de pied, pour se garantir de celle des François, étoient couchés sur le ventre; la leur, qui étoit devant eux, consistoit en vingt pieces, tant canons que coulevrines, & environ deux cents arquebuses à croc, & entre chacune une espece de petite charrette à roues, chargée de fers tranchants, en maniere de faulx, pour faire rouler dans les gens de pied François qui se seroient avancés. Sur l'aile étoit Fabrice Colonne avec l'avant-garde composée de huit cents hommes d'armes; un peu plus haut étoit le corps de bataille, commandé par dom Raymond de Cardonne, qui avoit pour sa compagnie plus de quatre cents hommes d'armes, & encore tout près de lui étoient deux mille Italiens, commandés par Ramassot. Mais quant à leur gendarmerie, on n'en avoit jamais vu de plus belle ni de plus leste.

Si-tôt que le duc de Nemours eut passé le canal, il ordonna que tous marchassent malgré le feu des ennemis qui tiroient dans l'infanterie Françoise comme dans un but, & en avoient déjà tué plus de deux mille avant que le combat fût engagé; entr'autres, quatre capitaines qui furent bien regrettés, Jarses, le Hérisson, Molard & Philippe de Friberg, tous braves hommes pleins de courage & d'expérience. Cependant, malgré le feu des Espagnols, les François ne se ralentissoient pas, & marchoient toujours en avant. D'un autre côté, l'avant-garde commandée par Fabrice

Colonne, débuſquée de ſon fort, comme nous avons vu, ſe mit en plaine pour combattre, & marcha droit au corps l . bataille où étoit le duc de Nemours avec quelque peu de gendarmerie. Les François de ce corps, glorieux de commencer l'attaque, fondirent tête baiſſée ſur les ennemis, qui ſe partagerent en deux troupes, penſant les envelopper. Bayard s'en apperçut d'abord, & conſeilla au duc de ſe partager de même en deux troupes, juſqu'à ce qu'ils euſſent paſſé le foſſé ; ce qui fut fait à l'inſtant. Alors les Eſpagnols ſe mirent à crier de toutes leurs forces: *Eſpagna, Sant-Jago, à os cavallos*, & fondirent ſur les François, ne viſant qu'à tuer les chevaux; mais ils furent reçus avec pareille fureur par les François, qui crioient : *France, France, aux chevaux*, & qui comme eux viſoient à les démonter, ſuivant le proverbe: *Muerto el cavallo, perdido l'hombre d'armas.* Il ne s'eſt peut-être jamais vu de combat plus acharné & plus furieux que celui qui ſe donna là, & qui dura plus d'une heure & demie. Les deux partis étoient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine, & puis ils recommençoient plus vivement qu'auparavant avec leurs cris ordinaires; les Eſpagnols étoient de la moitié plus nombreux que les François (*e*).

(*e*) L'armée d'Eſpagne étoit de vingt mille hommes, & celle de France de quinze mille quatre cents, ſuivant un état conſervé à la chambre

Le ſeigneur d'Alegre voyant la victoire ſe balancer, courut à l'avant-garde, & cria à la bande du ſeigneur de la Marck, qu'il rencontra la premiere, & qui ſe diſtinguoit par ſes couleurs de blanc & noir : *A moi blanc & noir*, & les archers de la garde. Le duc de Ferrare & Chabannes, jugeant qu'il ne les appelloit pas ſans un preſſant beſoin, firent marcher leurs gens à bride abattue vers le duc de Nemours, lequel déjà peu à peu avoit fait reculer les Eſpagnols, à qui ce raffraîchiſſement fut bien funeſte ; car ces archers de la garde portoient à l'arçon de la ſelle de petites haches qui leur ſervoient à dreſſer leurs tentes ; ils les mirent en œuvre, & en porterent de ſi rudes coups ſur l'armet des Eſpagnols, qu'ils abattoient autant d'hommes qu'ils en touchoient. A la fin ils forcerent les ennemis d'abadonner le camp, laiſſant entre les deux foſſés trois à quatre cents hommes d'armes ſur la place, outre pluſieurs ſeigneurs Napolitains faits priſonniers, & qui eurent la vie ſauve. Chacun alors ſe mit à la pourſuite, & Bayard voyant le duc de Nemours tout couvert de ſang, & de la cervelle d'un de ſes hommes d'armes tué à ſon côté, le crut bleſſé, & le lui demanda. Non, dit le duc, mais j'en ai bien bleſſé d'autres. Dieu ſoit loué, reprit-il, la bataille

---

des comptes de Grenoble ; mais on a vu qu'*il* en étoit reſté quatre mille à la garde des bagages.

eſt à vous : vous vous êtes aujourd'hui couvert de gloire ; mais demeurez ici, raſſemblez vos gendarmes, & ne ſouffrez point que l'on ſe mette au pillage, il n'en eſt pas encore temps : le capitaine Louis d'Ars & moi nous allons ſuivre les fuyards, & les empêcher de ſe retirer devant leurs gens de pied ; mais ne partez pas d'ici que lui ou moi ne venions vous chercher. Le duc le promit, mais il fit le contraire, & le paya de ſa vie, par un événement qui mérite bien d'être détaillé.

On a vu qu'au commencement de l'action les gens de pied Eſpagnols étoient couchés ſur le ventre pour ſe dérober au feu de l'artillerie Françoiſe, & que leur fort étoit tel qu'on ne les voyoit point, en ſorte qu'il y avoit grand danger à les y attaquer : or, les François n'en étoient éloignés que de deux longueurs de pique. Il fut donc ordonné aux deux mille Gaſcons d'aller, malgré le péril, les prendre en queue, & leur lâcher leurs traits pour les forcer à ſe lever. Le capitaine Odet & le cadet de Duras s'y préparerent ; mais ils remontrerent qu'ils avoient beſoin de quelques piquiers pour les ſoutenir, en cas que leurs gens de pied, ayant lâché leurs traits, fuſſent chargés par quelques enſeignes d'Eſpagnols. Il fut ordonné au ſeigneur de Moncaure d'aller les ſoutenir avec mille Picards qu'il commandoit. Les archers lâcherent leurs traits, & tuerent grand

nombre d'Espagnols ; ce qui obligea les autres à se lever & à se former en bataille ; mais aussi-tôt parurent derriere eux deux enseignes de mille à douze cents hommes, qui fondirent sur les Gascons & les rompirent, (soit que ce fût leur faute ou celle des Picards) tuerent le seigneur de Maucaure, le lieutenant du capitaine Odet, celui du cadet de Duras, & beaucoup d'autres très-bons officiers. Les Espagnols en firent de grands cris de joie, comme s'ils eussent gagné la bataille, quoique leur défaite fût déjà décidée, & les deux enseignes ne retournerent plus en arriere, mais prirent le chemin de Ravenne, marchant quatre à quatre le long de la chaussée du canal. Il faut les quitter un moment, & reprendre la suite de l'attaque des Gascons.

Les Espagnols debout s'avancerent sur le bord de leur fossé, où les François les assaillirent avec une hardiesse incroyable ; mais ils furent reçus à coups d'arquebuses qui leur tuerent bien du monde, entr'autres ce fameux capitaine Jacob, dont il a été fait ci-devant mention très-honorable ; il reçut un coup de feu au travers du corps, qui ne lui laissa que le temps de dire à ses camarades en sa langue : *Amis, servez le roi aussi bien qu'il nous traite*, & il tomba mort. Il avoit amené avec lui un capitaine, nommé Fabian, l'un des plus grands, des plus beaux & des plus forts hommes que l'on pût voir, lequel, voyant son bon ami & son commandant tué, ne

voulut plus vivre que pour le venger, & fit un coup de force & de hardiesse sans exemple. Il se précipita au milieu des piques des Espagnols, tenant la sienne en travers, & leur fit baisser leur fer jusqu'à terre, où il les contint par la seule force de ses bras, & par-là donna lieu aux François de sauter le fossé : ce qui ne fut pas sans grand carnage de chaque côté; car on ne vit jamais si belle défense que celle des Espagnols à cette attaque. Les François y perdirent le baron de Grammont, les seigneurs de Maugiron & de Bardassan, qui y avoient fait des prodiges; le capitaine Bonnet y reçut un coup de pique dans le front, où le fer resta; enfin la perte des François fut grande, moins par le nombre, que par la qualité & le mérite des morts : mais du côté des Espagnols, ce fut bien autre chose; car pendant qu'ils soutenoient l'attaque du fossé dont nous parlons, les gendarmes de l'avant-garde Françoise les prirent en flanc, les mirent en déroute, & n'en laisserent pas échapper un seul, sinon le général dom Pedro de Navarre (*f*), & quelques autres principaux officiers que l'on fit prisonniers.

Pour revenir à ces deux enseignes que

(*f*) Ce fut un soldat de fortune, que son mérite & ses talents avancerent aux premieres dignités militaires. On tient qu'il fut le premier inventeur des mines. Il passa du service d'Espagne à celui de France, sous François premier.

l'on a vu prendre le chemin de Ravenne, & suivre la chaussée du canal, voici ce qui en arriva, & le plus grand malheur que la France pût éprouver pour lors. Le duc de Nemours, resté au poste où Bayard lui avoit instamment recommandé d'attendre des nouvelles de l'action, apperçut ces deux enseignes qui se retiroient, pendant que quelques-uns des Gascons défaits fuyoient de son côté, & il demanda ce que c'étoit; un des fuyards lui répondit: Ce sont des Espagnols qui nous ont défaits. Le prince pensant que toute son infanterie étoit en déroute, sans regarder s'il étoit bien accompagné ou non, s'alla jeter en desespéré sur cette chaussée, ayant quatorze ou quinze hommes seulement avec lui. Pour comble de malheur, les Espagnols avoient rechargé quelques arquebuses qu'ils tirerent sur lui & sur son escorte, puis fondirent sur eux à grands coups de piques; les François ne pouvoient aisément se remuer, tant parce que la chaussée étoit étroite, que parce qu'elle étoit bornée d'un côté par le canal, & de l'autre par un fossé très profond. Tous ceux de l'escorte furent tués ou jetés, les uns dans l'eau, les autres dans le fossé. Le cheval du prince eut les jarrets coupés & tomba; ce qui le força de se mettre à pied, & de faire avec sa seule épée plus d'exploits que jamais héros n'en fit avant lui. Il fut vigoureusement secondé par son cousin Lautrec, qui crioit aux Espagnols: *Ne la-*

niez pas, c'est notre général, c'est le frere de votre reine ; malgré ses cris, ils l'acheverent, lui ayant donné tant de coups, qu'il en avoit quatorze ou quinze dans le visage seulement. Vivarotz, fils du seigneur d'Alegre, fut noyé dans le fossé, & le pere avoit déjà été tué à la défaite des gens de pied. Le seigneur de Lautrec, & quelques autres, resterent pour morts sur la place ; après quoi les Espagnols se sauverent le long de la même chaussée, qui avoit près de dix milles de longueur. A moitié chemin ils rencontrerent Bayard, qui revenoit de la poursuite des fuyards, avec une quarantaine d'hommes, si fatigués qu'ils ne se pouvoient soutenir, non plus que leurs chevaux : cependant il se mit en devoir de les charger ; mais un de leurs chefs s'avança hors des rangs & lui dit : Que voulez-vous faire, Seigneur, vous voyez bien que vous n'avez pas assez de monde pour nous combattre ; vous avez gagné la bataille, tous nos hommes y ont perdu la vie, & ce n'est que par miracle que nous en sommes échappés ; contentez-vous de l'honneur de la victoire, & nous laissez passer. Bayard s'y accorda, à la charge qu'on lui remettroit les enseignes ; les Espagnols les rendirent, puis lui donnerent passage au milieu de leur troupe, & continuerent leur chemin. Hélas ! s'il eût su leur dernier exploit, & que le duc de Nemours venoit de mourir de leurs coups, il ne leur eût

pas fait si bonne composition, & seroit plutôt mort mille fois, que de ne le pas venger (*g*).

Durant la bataille, & avant la déroute totale des Espagnols, le vice-roi D. Raymond de Cardonne s'étoit enfui avec trois cents hommes d'armes, & Ramassot avec ses deux mille piétons Italiens; ce fut tout ce qui s'en échappa, tout le reste fut tué ou pris. La bataille avoit commencé à huit heures du matin, & il en étoit quatre de relevée quand Bayard & les autres coureurs revinrent au camp. La nouvelle de la mort du duc de Nemours y étoit déjà répandue; & la consternation, les cris & les pleurs étoient tels, que deux mille hommes de troupes fraîches auroient eu bon marché de toute l'armée, outre que tous étoient excédés de lassitude. Le corps du prince fut apporté en son logis par ses gentilshommes, & là les cris & les gémissements recommencerent, & ne cesserent de long-temps, tant ce prince, le plus accompli de son siecle, avoit su gagner l'amitié, la confiance & le cœur de toute son armée, des grands & des petits.

Enfin, on peut dire de cette bataille de Ravenne, que peut-être il n'y en avoit jamais eu de si cruelle ni de plus meurtriere, & que de part & d'autre on s'y battit avec

(g) Voyez à la fin du livre, la note VI, qui contient une lettre de Bayard, écrite après la bataille de Ravenne.

un acharnement dont l'hiſtoire fournit peu d'exemples.

Si les Eſpagnols y perdirent beaucoup de monde, étant, comme on l'a vu, preſque du double plus nombreux que les François, & preſque tous y étant reſtés, il faut auſſi convenir que la perte fut bien grande du côté des François, par le nombre des bons officiers qui y périrent. La plus grande perte fut celle de cet incomparable duc de Nemours, en qui la nature avoit réuni toutes les vertus humaines, & qui, s'il eût vécu, étoit deſtiné à être roi de Naples; mais Dieu en diſpoſa à ſa volonté. Avec lui moururent dans cette cruelle journée, le brave d'Alegre & ſon fils Vivarotz, la Cropte-Daillon, le lieutenant de Humbercourt, les capitaines Molard, Jacob, de Friberg, Maugiron, le baron de Grammont, Bardaſſan, & bien d'autres, environ trois mille hommes de pied, quatre-vingts hommes d'armes des ordonnances du roi, ſept gentilshommes de ſa maiſon, & neuf archers de ſa garde, & tout ce qui ne mourut pas, la plupart étoient bleſſés.

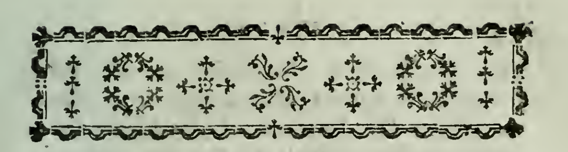
Du côté des Eſpagnols, il périt vingt capitaines de gens de pied, & près de dix mille hommes à leurs ordres; de leur cavalerie, plus de trente capitaines ou porte-enſeignes, avec huit cents hommes d'armes, outre D. Menaldo de Cardonne, D. Pedro d'Acugna, grand-prieur de Meſſine, D. Diego de Quignonès, & les capitaines Alvarado & Alphonſe de Stella.

Le général de leur infanterie, D. Pedro de Navarre, y fut fait prisonnier, avec D. Jean de Cardonne, les marquis de Licite, de la Padule & de Pescaire, le duc de Trayette, les comtes de Conches & de Pepoli, le cardinal de Médicis, légat du pape, & plus de cent autres seigneurs ou capitaines. Toute l'artillerie, les arquebuses & les bagages y resterent; enfin de plus de vingt mille hommes qu'ils étoient, seize mille furent tués ou pris. Le seigneur Marc-Antoine Colonne eut le bonheur de se retirer dans la citadelle de Ravenne, qui étoit forte & de bonne défense.

Le lendemain la ville fut pillée par les lansquenets & les gens de pied François, malgré les défenses qui en avoient été faites: ce fut par la faute du capitaine Jaquin Caumont, qui vérifia l'horoscope de l'astrologue de Carpi; car Chabannes, devenu chef de l'armée, le fit pendre.

Cette journée de Ravenne auroit eu de grandes suites sans la mort du duc de Nemours, & les François auroient sans doute profité de leur victoire; mais ce malheur, joint aux nouvelles que leur donnoit sans cesse le seigneur Trivulce, que les Vénitiens & les Suisses menaçoient le duché de Milan, & que d'un autre côté l'empereur commençoit à se remuer pour déclarer la guerre au roi, les détermina à prendre la route du Milanez.

Fin du Livre cinquieme.



HISTOIRE DU CHEVALIER BAYARD.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Funérailles du duc de Nemours. Chabannes devient chef de l'armée. Trait de la haine de Jules II contre les François. Le cardinal de Médicis est délivré. Les Vénitiens & les Suisses entrent dans le Milanez. Les François se retirent à Pavie. Ils sont poursuivis. Malheur qui leur arrive. Bayard est blessé dangereusement. Il se rend à Grenoble. Réception qu'on lui fait. Tombe malade à l'extrémité. Sa piété. Sa convalescence. Galanterie de Bayard, suivie d'un beau trait de générosité. Bayard prend un château par stratagême. Les lansquenets refusent d'aller à l'assaut. Le château est pris d'assaut, & la garnison passée au fil de l'épée. Demande insolente

des lansquenets. La suite qu'elle eut. Plaisante histoire d'un lansquenet. Mort de Jules II. Le cardinal de Médicis lui succede. Grand trait de l'amour paternel. Henri VIII, roi d'Angleterre, fait une descente en Picardie. Il assiege Terouenne, qui manque de vivres & de munitions. Bayard veut enlever ce roi. Il en est empêché. Henri est joint par l'empereur Maximilien. Louis XII se rend à Amiens. Journée des Eperons. Le duc de Longueville y est fait prisonnier. Bayard soutient seul un corps d'ennemis. Sa présence d'esprit. Il se rend prisonnier. Plaisante question sur sa rançon. Accueil gracieux que l'empereur lui fait. Il justifie la fuite des François. L'empereur décide qu'il n'est pas prisonnier. Conditions de sa liberté. Belle réponse qu'il fait à Henri. Reddition de Terouenne. La capitulation est mal exécutée. Les Anglois prennent Tournai. Les Suisses descendent en Bourgogne. Ils assiegent Dijon. Grand trait de sagesse de Louis de la Trémoille. Les Suisses se retirent avec des ôtages. Louis XII va à Blois. Mort de la reine Anne. Son éloge. Sa fille aînée épouse le comte d'Angoulême. Le roi se remarie. Sa mort.

François I parvient à la couronne. Médite la conquête de Milan. Y envoie Bayard, avec qualité de lieutenant-général en Dauphiné. Exploits de Bayard en Lombardie. Il enleve Prosper Colonne. Les François

sont un grand butin. Le roi passe les Alpes. Le duc de Savoie le reçoit à Turin. Méchanceté du cardinal de Sion. Les Suisses attaquent l'armée de France. Sont mis en déroute. Le roi court risque de la vie. Bayard se tire d'un grand danger. Les Suisses reviennent à la charge & sont totalement défaits. Mort de plusieurs seigneurs François. Le roi reçoit de Bayard l'ordre de chevalerie. Reddition de Milan & du château. Le roi retourne en France. Bayard arme chevalier le fils du duc de Bourbon. Mort de Ferdinand, roi d'Aragon; & celle de Jean d'Albret, roi de Navarre. L'empereur entre dans le Milanez & s'en retourne. Sa mort. Son successeur. Naissance d'un dauphin. Le seigneur de Sedan déclare la guerre à Charles-Quint. Les forces de Charles sont suspectes au roi. Stratagême pour surprendre François I. Charles prend Mouzon. Alarme du roi pour la Champagne. Sa confiance en Bayard. Il l'envoie à Mezieres. Conduite de Bayard. Sa générosité. Son discours à la garnison. Le siege est mis devant Mezieres. Bayard est sommé de rendre la place. Sa réponse. Eloge de Bayard par un officier ennemi. La ville est canonnée vigoureusement. Stratagême de Bayard & son succès. Il met la division chez les ennemis. Etonnement du comte de Nassaw. Réponse dure du général Sickengen. Ils sont prêts d'en venir aux mains. Ils levent

le siege. Satisfaction du roi, & la récepiion qu'il fait à Bayard. Il lui donne l'ordre de St. Michel & cent hommes d'armes. Reconnoissance des habitants de Mezieres envers Bayard. Honneurs qu'il reçoit à Paris, & de la part du parlement. Réception qu'on lui fait en Dauphiné. Le roi l'envoie à Gênes, & de là dans le Milanez. Disgrace de l'armée Françoise. Bayard retourne à Grenoble, où il trouve la peste. Ses soins & ses libéralités font cesser ce fléau. Le connétable de Bourbon quitte le service du roi. Bonnivet est fait général au Milanez. Bayard prend Lodi. Commission dangereuse que Bonnivet lui donne, & lui manque de parole. Soupçons de Bayard, qui est surpris par les Espagnols. Il leur échappe avec sa troupe. Bonnivet blessé charge Bayard de la retraite. Bayard est blessé à mort & ne perd pas courage. Ses beaux sentiments. Charge d'Alegre de ses adieux au roi & aux princes. Douleur des François en le quittant. Grandeur d'ame du marquis de Pescaire. Belles paroles de Bayard au connétable de Bourbon. Sa mort. Honneurs que lui rendent les ennemis. Regrets du roi. Honneurs que le duc de Savoie fait rendre à son corps. Deuil général en Dauphiné. Sa sépulture. Son éloge.

QUAND toute l'armée fut arrivée dans le duché de Milan, on commença par

rendre les derniers devoirs au duc de Nemours; ce qui ſe fit avec plus de pompe & d'appareil qu'on en en eût encore fait aux obſeques des rois. Il s'y trouva plus de dix mille hommes en deuil, la plupart à cheval ; quarante enſeignes priſes ſur les ennemis, précédoient le cercueil, traînant à terre, enſuite ſes enſeignes & ſon guidon, & il fut dépoſé dans l'égliſe du Dôme qui eſt la métropole, honoré des larmes & des regrets de tous les aſſiſtants.

Les capitaines aſſemblés, après la cérémonie faite, déférerent le commandement au ſeigneur de la Paliſſe, Jacques de Chabannes, tant comme le plus ancien & comme très-digne de cet honneur, que parce que le ſeigneur de Lautrec, bleſſé à mort, avoit été transféré à Ferrare, où le duc & la ducheſſe lui donnerent tous leurs ſoins, & eurent la ſatisfaction de le voir recouvrer ſa ſanté.

Le pape Jules II, toujours ennemi déclaré de la France, ne fut pas content qu'il n'eût fait déclarer l'empereur contre le roi; il l'engagea à ordonner à ſes lanſquenets, pour le peu qu'il en eût échappé à la bataille de Ravenne, de s'en retourner. Ses ordres adreſſés à leur commandant, frere du défunt capitaine Jacob, étoient ſi précis, qu'il fallut obéir, & le plus grand nombre quitta l'armée Françoiſe, où il n'en reſta que ſept à huit cents, leſ-

quels furent retenus par un jeune capitaine, qui, n'ayant rien à perdre en Allemagne, s'attacha au service du roi.

Le cardinal de Médicis, fait prisonnier à la bataille de Ravene, étoit sur le point d'être renvoyé en France, où on l'auroit gardé long-temps, lorsqu'il eut le bonheur d'être délivré par un parti des gens du pape, commandés par Mathieu de Beccaria, qui lui rendit un grand service; car sans lui il n'auroit jamais porté la tiare ni le nom de Léon X.

La crainte que les François avoient des Vénitiens & des Suisses ne se trouva que trop bien fondée : ces derniers ne tarderent pas à descendre dans le Milanez en grand nombre, & renforcés des troupes du pape. L'armée Françoise étoit trop fatiguée & trop diminuée pour leur tenir tête. On leur disputa assez bien quelques passages, mais enfin il fallut céder au nombre & se retirer à Pavie, où l'on espéroit se maintenir. Les François n'y furent pas deux jours, que quelque diligence qu'ils eussent faite à barricader & fortifier les portes, les Suisses y entrerent (on n'a jamais su par quel moyen), & gagnerent la grande place, où l'alarme fut bientôt mise. Le capitaine Louis d'Ars, qui en avoit été fait gouverneur, s'y rendit promptement, & y fit des choses merveilleuses. Chabannes, Humbercourt le seconderent, & sur-tout Bayard, qui s'y surpassa. Entr'autres

faits, il arrêta tout court les Suiſſes, combattant toujours pendant plus de deux heures, n'ayant avec lui que trente-ſix des ſiens, & dans cet intervalle il eut deux chevaux tués ſous lui.

C'étoit par ſon avis que les François, en entrant dans la ville, avoient conſtruit d'abord un pont de bateaux, quoiqu'il y en eût un de pierres, pour avoir en cas de malheur, une retraite aſſurée. L'événement ne tarda pas à vérifier la ſageſſe de cette précaution, car, dès que les Suiſſes eurent commencé leur attaque, on ſe mit à faire paſſer d'abord l'artillerie par ce pont, pour tout de ſuite y faire défiler l'armée. Pendant qu'on y travailloit, & que l'on ſe battoit encore ſur la place, le capitaine Pierrepont, qui avoit l'œil au guet, vint avertir les François qu'au deſſus de leur pont il arrivoit aux Suiſſes dés troupes fraîches ſur de petits bateaux chargés de dix hommes chacun; que s'ils parvenoient à ſe réunir en troupe, ils s'empareroient du pont, envelopperoient les François de toutes parts, & en auroient bon marché. Sur cet avis chacun prit le chemin du pont, où il y eut de part & d'autre bien des coups de donnés & du ſang répandu.

Cependant la cavalerie paſſa, & on laiſſa trois cents Lanſquenets pour la garde du pont. Mais cette journée étoit un de ces jours malheureux où les diſgraces ſemblent ſe ſuccéder ſans relâche: comme la derniere

piece d'artillerie passoit, qui étoit une longue coulevrine prise à Ravenne, elle enfonça la premiere barque, & par-là coupa le chemin aux Lansquenets, qui prirent la fuite & se sauverent comme ils purent, il y en eut de tués, d'autres jetés dans le Tesin, & bien peu en échapperent. Quand les François furent tous passés, ils rompirent le pont & arrêterent par ce moyen les poursuivants. Mais ils n'étoient pas encore quittes de leurs maux pour le jour. Bayard, resté le dernier suivant sa coutume, pour faire rompre le pont, reçut un coup de fauconneau tiré de la ville, qui lui frappa l'épaule en passant & emporta toute la chair jusqu'à l'os. Ceux qui virent le coup, le crurent mort; mais lui qui ne s'effrayoit jamais de rien, ne se déconcerta pas, & quoiqu'il sentît une douleur extrême, il rassura ses compagnons, en leur disant, que ce n'étoit rien, aussi tranquillement que si, en effet, c'eût été peu de chose. Cependant le sang sortoit avec abondance, & on eut bien de la peine à l'étancher; mais ne se trouvant pas là de chirurgien, ses gens déchirerent leurs chemises, d'autres mirent sur la plaie de la mousse d'arbres; enfin on le mit le mieux que l'on put en état de suivre l'armée, qui se retira jusqu'à Alexandrie, où se trouva un pont fait par les soins du seigneur Théodore Trivulce, lequel avoit pris exprès les devants. Elle n'y

n'y fit pas grand séjour, & fut bientôt obligée d'abandonner tout-à-fait la Lombardie, excepté les citadelles de Milan, Crémone, Lugano & Lucarne, & quelques places dans la Valteline, avec la ville & le château de Bresse.

Cette armée, ou plutôt ce débris d'armée, repassa les Alpes, & se logea en différentes garnisons. Bayard, quoique encore blessé, la suivit, & se rendit à Grenoble auprès de l'évêque son oncle, qui ne l'avoit pas vu depuis le jour qu'il le laissa entre les mains du duc de Savoie en qualité de page. Il est inutile de dire avec quelles démonstrations de joie il en fut reçu, & de satisfaction du renom qu'il s'étoit fait à la guerre, dans l'intervalle de vingt-deux ans.

Il ne reçut pas moins de témoignages d'estime & d'admiration de la part de la noblesse; chacun s'empressoit à lui donner des fêtes, & tous, même les dames, se félicitoient de l'honneur qu'il faisoit à leur province. Il ne pouvoit pas être mieux que là pour se rétablir; cependant, soit par une suite de sa derniere blessure, soit par les grandes fatigues qu'il avoit essuyées pendant plusieurs campagnes de suite, il fut attaqué d'une fievre continue qui dura dix-sept jours & le réduisit à l'extrémité. Quand il se vit en cet état, son regret n'étoit pas de mourir, mais de mourir dans un lit. Hélas! mon Dieu,

diſoit-il, ſi c'étoit votre volonté de me retirer à vous, que ne m'avez-vous fait la grace de permettre que je mouruſſe aux pieds de cet incomparable duc de Nemours, avec mes braves compagnons ? Pourquoi ne l'avez-vous pas permis quand je fus bleſſé ſi griévement à l'aſſaut de Breſſe ? J'aurois accepté la mort avec joie, à l'exemple de tous mes ancêtres qui ſont morts ſur le champ de bataille. J'y ai tant de fois été expoſé, je l'ai tant bravée, & en tant d'occaſions périlleuſes, d'aſſauts ou d'eſcarmouches ! n'en ai-je échappé que pour venir ici mourir dans un lit comme une femme ? Cependant, mon Dieu, que votre volonté ſoit accomplie ; toute ma confiance eſt dans votre miſéricorde ; je ſuis un grand pécheur, mais j'eſpere que vous me pardonnerez mes fautes, & que vous accepterez le ſacrifice de ma vie en expiation. Enfin, ſes regrets & ſes ſentiments de piété étoient ſi touchants que tous les aſſiſtants fondoient en larmes. Tant qu'il fut dans cet état, tout le monde de la ville, grands & petits, les nobles comme le peuple, l'évêque & le clergé, & juſqu'aux religieuſes, étoient ſans ceſſe en prieres pour ſa conſervation ; enfin Dieu les exauça, ſa fievre diminua peu-à-peu, & en huit ou dix jours le quitta tout à fait. Son rétabliſſement fut long ; mais avec le temps & les ſoins qu'on prit de lui, ſa ſanté ſe rétablit entiérement, & aſſez

bien pour qu'il donnât, pendant quelques mois qu'il passa encore à Grenoble, des fêtes aux dames, & pour qu'il en reçut.

Pendant cet intervalle, il lui arriva une aventure galante, que l'on verra ici avec plaisir, & d'autant plus que le héros ne s'y démentit point. Il étoit homme comme un autre & sujet aux tentations : un jour il lui en prit une d'avoir compagnie pour la nuit; il s'adressa à son valet-de-chambre, & le chargea de lui trouver quelque jeune & jolie fille; il me semble, disoit il, que je me porte bien, & que je m'en porterai encore mieux. Le domestique n'y perdit pas de temps, & chercha si bien qu'il découvrit une jeune fille, extrêmement belle, dont la mere, veuve d'un gentilhomme, étoit si pauvre, que souvent le pain manquoit pour la mere & pour la fille. Cette femme eut bien de la peine à se résoudre, & encore plus à déterminer la demoiselle, qui enfin, rendue moins de gré que de force, fut livrée au valet-de-chambre, conduite secrétement chez Bayard, & enfermée dans un cabinet en attendant son retour. Dès qu'il fut arrivé, le valet lui annonça qu'il avoit fait la plus belle découverte du monde, & même que la fille étoit noble. Bayard se la fit amener, & la trouva belle comme un ange, mais les yeux tous bouffis des larmes qu'elle avoit versées, & versoit encore. Qu'avez-vous, la belle enfant, lui dit-il,

eſt-ce pour pleurer que vous êtes venue ici ? Hélas, non, Monſeigneur, répondit-elle, en ſe jetant à ſes genoux, je ne ſais que trop que ma mere m'a livrée à votre diſcrétion ; cependant je vous aſſure que je ſuis vierge, & que je n'aurois jamais fait de faute ſi je n'y avois été contrainte par violence, comme je le ſuis : plût à Dieu que je fuſſe morte avec honneur avant que de me voir entre vos mains ; mais ma mere ne m'y a forcée que par miſere, car nous mourons de faim. Là-deſſus les ſanglots redoublerent plus fort qu'auparavant. Bayard attendri, & voyant tant de vertu dans cette jeune perſonne, lui dit : en vérité, ma chere demoiſelle, je me garderai bien de combattre les beaux ſentiments où je vous vois, j'ai toujours reſpecté la vertu, & je la reſpecte ſur-tout dans la nobleſſe ; raſſurez-vous, & venez avec moi, je vais vous conduire dans une maiſon où votre honneur ſera en ſûreté. Cela dit, il fit prendre un flambeau à ſon valet, & conduiſit lui-même la jeune fille chez une dame de ſes parentes, logée tout proche de lui.

Le lendemain matin il envoya chercher la mere, à qui il fit les plus vifs reproches de s'être porté à un tel déshonneur que de livrer ſa fille, ſur-tout, diſoit-il, étant de race noble l'une & l'autre, vous en êtes encore plus criminelle. La pauvre femme toute effrayée l'aſſura que ſa fille étoit

vierge, & que la faim & la misere étoient les seules causes de sa faute. Mais, dites-moi, répliqua Bayard, personne ne vous l'a-t-il encore demandée ? Un de nos voisins, répondit-elle, honnête homme & à son aise m'en a parlé depuis peu de temps ; mais il me demande six cents florins, & tout ce que je possede au monde n'en vaut pas la moitié. Et l'épouseroit-il, repartit Bayard, si elle avoit cette somme ? Oui, Monseigneur, très-certainement, reprit la veuve. Alors le chevalier se fit apporter un sac dont il tira trois cents écus qu'il lui donna, en disant : voilà deux cents écus qui valent un peu plus de six cents florins, pour marier votre fille, & cent écus pour l'habiller ; ensuite il lui donna à elle-même cent autre écus, & chargea son valet-de-chambre d'avoir les yeux sur la condite de la mere & de la fille, & de lui en rendre compte, jusqu'à ce que le mariage fût fait ; ce qui ne tarda que trois jours. La générosité de Bayard fut récompensée par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille noble & vertueuse, & d'en avoir fait une femme exemplaire & respectable par sa conduite.

Après qu'il eut encore passé quelque temps en Dauphiné, fêté & chéri de tout le monde, le roi Louis XII envoya une armée en Guienne, aux ordres du duc de Longueville, pour recouvrer le royaume de Navarre, sur Ferdinand, roi d'Aragon,

qui l'avoit depuis peu usurpé sur le roi Jean d'Albret, à qui il appartenoit par sa femme Catherine de Foix. Cette entreprise ne fut pas heureuse : l'armée ayant été long-temps dans le pays sans aucun succès, une partie commandée par Chabannes, fut forcée de repasser les Pyrenées avec le roi de Navarre. Peu après ils furent suivis de Bayard, conduisant un nombre de grosses pieces d'artillerie, avec un détachement qui, chemin faisant s'empara de quelques petites forteresses, & vinrent enfin mettre le siege devant Pampelune. A quatre lieues de cette ville étoit un château dont la prise devenoit intéressante dans la circonstance, non que par lui-même il fût d'une grande force, mais parce qu'il pouvoit s'y renfermer assez d'hommes pour secourir la ville, ou du moins inquiéter les assiégeants. Le roi de Navarre & Chabannes prierent Bayard de se charger de s'en rendre maître, & il accepta la commission en homme qui n'avoit jamais rien trouvé de difficile. Il prit avec lui sa compagnie, aussi-bien disposée que lui, & composée de gens qui, la plupart, comme on l'a déjà dit, avoient commandé ; il y joignit celle du capitaine Bonneval, autre excellent officier, un nombre d'aventuriers & environ huit cents Lansquenets, & alla en plein jour droit à ce château. Il commença par envoyer un trompette sommer ceux qui y étoient de le remettre au roi de Navarre à qui

il appartenoit, les aſſurant qu'ils auroient vie & bagues ſauves ; mais que s'ils étoient pris d'aſſaut, il n'y auroit quartier pour perſonne. Ceux du dedans étoient tous bons hommes de guerre, au nombre d'environ cent Eſpagnols fort affectionnés à leur roi, & y avoient été mis par le duc Naxara & l'Alcaïde de los Donzelès (*a*), que Ferdinand avoit nommés, l'un vice-roi, l'autre lieutenant-général au royaume de Navarre. Leur réponſe fut qu'ils garderoient la place, & ne la rendroient pas, & eux encore moins. Dès que cette réponſe fut rapportée à Bayard, il fit dreſſer une batterie de quatre groſſes pieces de canon, & battre en breche ſans relâche. Les aſſiégés de leur part avoient bon nombre d'arquebuſes avec deux fauconneaux, & répondoient fort bien à l'artillerie Françoiſe ; mais ils ne purent empêcher qu'en moins d'une heure la breche ne ſa trouvât aſſez grande, quoique de difficile accès, parce qu'il falloit y monter. Alors Bayard fit ſonner à l'aſſaut, & commanda aux Lanſquenets de marcher & de faire leur devoir ; mais il fallut, avant que de les réſoudre, compoſer avec eux : ils lui firent dire par leur truchement, que ſuivant leur traité, quand une place étoit priſe

(*a*) Dom Didago Fernand de Cordoue, l'un des plus braves & des meilleurs officiers Eſpagnols de ſon temps.

d'assaut, il leur appartenoit double paie; que s'il s'y accordoit ils iroient gaiement à la breche, autrement non. Bayard ignoroit ce traité; cependant il leur promit que s'ils prenoient cette place d'assaut, ils seroient satisfaits de ce qu'ils demandoient. Mais ils entendirent, sans doute, qu'il falloit les payer d'avance, car pas un ne remuna de sa place. Les aventuriers seuls marcherent gaillardement, & trouverent à qui parler, & que s'ils s'avoient bien attaquer, ceux de dedans ne savoient pas moins se défendre. Bayard, voyant qu'il s'étoit donné trois attaques sans succès, fit sonner la retraite, & ensuite tirer nombre de coups de canon, en apparence pour agrandir la breche, mais pour donner le change aux assiégés: car il lui étoit venu dans l'esprit un de ces expédients qui ne lui manquoient jamais dans l'occasion. Pour l'exécuter, il s'adressa à un de ses hommes d'armes, dont il connoissoit la hardiesse & la bonne conduite, nommé de la Vergne, & lui dit: compagnon, voulez vous faire ici un bon coup, & dont je vous promets bonne récompense? Voyez-vous cette grosse tour qui fait l'encoignure du château par derriere? Il faut que vous preniez avec vous trente ou quarante braves hommes, & pendant que je vais donner assaut & occuper les ennemis à la breche, vous conduirez vos hommes munis d'échelles pour y entrer; je suis sûr

que vous n'y trouverez perſonne, & vous ſavez ce que vous aurez à faire. La Vergne étoit un homme au fait de la guerre, à qui il n'en fallut pas davantage, il comprit le projet & l'exécuta à merveille, pendant que Bayard faiſoit ſonner l'aſſaut avec plus d'impétuoſité que la premiere fois. Les aſſiégés étoient tous à la breche, & furent étrangement ſurpris d'entendre crier derriere eux : *France, France, Navarre, Navarre*, & de ſe voir chargés à dos par la Vergne & les ſiens, au nombre de cinquante. Ils voulurent cependant ſe mettre en défenſe, mais dans l'inſtant ils eurent ſur les bras les aſſiégeants entrés par la breche, qui les mirent tous en pieces, ou peu s'en fallut, & puis pillerent la place. Bayard y laiſſa une petite garniſon à la charge d'un gentilhomme appartenant au roi de Navarre; & comme il ſe diſpoſoit à partir pour rejoindre le camp François, les Lanſquenets qui avoient refuſé le ſervice, & qui n'en avoient rendu aucun, eurent la hardieſſe de lui demander par leur truchement la double paie qu'il leur avoit promiſe. La propoſition l'irrita : dites à vos coquins de Lanſquenets, répondit-il, que je leur ferai plutôt donner à chacun un licou pour les pendre : les lâches n'ont jamais voulu marcher à la breche, & ils demandent la double paie; j'en inſtruirai le duc de Suffolc leur commandant, & le ſeigneur de Chabannes, pour les faire

congédier : ils ne valent pas les gourgandines du camp. Leur truchement leur ayant rendu cette réponse, ils commencerent à murmurer tout haut, comme gens prêts à se révolter ; mais Bayard fit sonner à l'étendart, & assembler ses aventuriers & ses gens d'armes, résolu de les exterminer jusqu'au dernier, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils prirent le bon parti ; qui fut de se tranquilliser, & de s'en retourner avec les autres au camp devant Pampelune.

Cette aventure, au lieu d'être sanglante, comme elle pouvoit l'être, se termine par une scene comique, dont le lecteur s'amusera volontiers.

Quand Bayard fut retourné de son expédition, il fut reçu du roi de Navarre, de Chabannes, du duc de Suffolc & des autres capitaines avec tous les témoignages de satisfaction que méritoit le service qu'il venoit de rendre, & l'habileté de sa conduite. Il leur conta l'insolente prétention des Lansquenets, & ce qui étoit arrivé, dont on ne fit que rire. Le soir il donna à souper au duc de Suffolc & à beaucoup d'autres officiers du premier rang. Le souper étoit abondant & délicat, & la joie y étoit répandue, lorsqu'à la fin du repas, Pierrepont vint avertir Bayard qu'il y avoit là un Lansquenet ivre qui le cherchoit pour le tuer ; le chevalier sortit de table en riant, mit l'épée à la main, & s'adressant au

Lansquenet : camarade, dit-il, est-ce toi qui cherche le capitaine Bayard pour le tuer ? Me voilà, défends-toi. L'ivrogne eut une terrible peur, & répondit tout tremblant en baragouinant le François : ce n'est pas moi seul qui veut le tuer, c'est tous les Lansquenets ensemble. Miséricorde ! s'écria Bayard, tous les Lansquenets. Quartier, mon camarade, je ne me sens pas capable de me battre contre six ou sept mille hommes. Toute la compagnie rioit de l'aventure, & Bayard, pour achever d'en prendre le plaisir, fit entrer le Lansquenet, le plaça à table vis-à-vis de lui, & lui versa de fréquentes & copieuses rasades, en sorte qu'il l'acheva de peindre comme il étoit déjà commencé, & le renvoya. Le Lansquenet bien content lui jura qu'il seroit toute sa vie son ami, qu'il étoit honnête homme, & que son vin étoit bon, & qu'il le défendroit contre tous les Lansquenets du monde. Cette scene dura assez long-temps, & divertit toute la compagnie, qui rioit aux larmes des propos que le vin faisoit tenir à cet homme, & que son mauvais François rendoit encore plus plaisants.

Retournons au siege de Pampelune. Le jour d'après la rentrée de Bayard au camp, la place fut battue en breche, & on essaya d'y donner l'assaut ; mais l'Alcaïde de los Donzelès s'y étoit renfermé, & la défendit si bien que les François furent obligés de

ſurſeoir l'aſſaut, après y avoir perdu beaucoup de monde.

La ſuite de cette campagne fut toute malheureuſe. L'armée en entrant en Navarre y avoit fait un dégât général de tous les biens de la terre ; les magaſins de bleds & autres vivres avoient été diſperſés, & les meules des moulins rompues, dont on eut bientôt lieu de ſe repentir ; car tout manqua à la fois, & la famine devint ſi grande, que bien des ſoldats en moururent : les troupes étoient nus pieds & à peine vêtues ; enfin on éprouva tous les maux enſemble.

Dans cette triſte ſituation, & pour comble de diſgrace, on apprit que le duc de Naxara s'avançoit avec un corps de huit à dix mille hommes, & qu'il étoit déjà au Pont-de-la-Reine ; toutes ces circonſtances firent conſeiller au roi de Navarre, par Chabannes & par tous les premiers officiers, de remettre la partie à une autre ſaiſon ; en ſorte que le ſiege fut levé en plein jour, & l'artillerie retirée ; mais elle n'alla pas loin : car à peine lui eut-on fait faire deux ou trois journées de route, avec des peines & des frais incroyables, par un chemin où il y avoit ſans ceſſe à monter & à deſcendre, qu'il fallut y renoncer, & la mettre en pieces pour que l'ennemi n'en profitât pas ; d'autant plus encore qu'à chaque moment du jour l'armée étoit harcelée dans ſa retraite,

& qu'elle essuyoit de sanglantes escarmouches.

Le duc de Suffolc étoit dans cette armée, & avoit lié une amitié très étroite avec le chevalier. Un jour, entr'autres, qu'après une vive escarmouche qui dura jusqu'au soir, il se retiroit excédé de lassitude, de faim & de soif, il vint trouver Bayard pour lui demander à souper; car, dit-il, je suis encore à jeun, & mes gens m'ont dit qu'il n'y a rien à manger chez moi. Très-volontiers, répondit Bayard, & même je vous régalerai bien; puis appellant son maître d'hôtel: il lui commanda d'aller devant faire hâter le souper, & faites ensorte, ajouta-t-il, que nous soyons traités comme dans Paris. Suffolc rit de tout son cœur de cette fanfaronnade, sachant qu'il n'y avoit pour personne dans l'armée d'autre pain, depuis deux jours, que du pain de millet; mais il fut bien agréablement surpris d'être régalé comme si en effet il eût été dans Paris.

Les François se retiroient ayant les ennemis à leur suite, qui sans cesse les inquiétoient; cependant la retraite ne fut pas si malheureuse qu'elle devoit l'être naturellement. Bayard sur-tout y acquit bien de l'honneur, étant toujours à l'arriere-garde faisant face aux ennemis, que souvent il faisoit repentir de leur hardiesse. Enfin l'armée gagna Bayonne, où elle trouva à se refaire de la famine qu'elle avoit

éprouvée ; mais l'abondance même fut un autre malheur, car il périt beaucoup de soldats pour avoir mangé avec excès.

Cette année finit par trois événements. Le premier fut que les Vénitiens rentrerent en grace, & firent leur paix avec le roi. Le second, la mort du pape Jules II, ennemi irréconciliable du roi & de la nation Françoise, qui n'avoit cessé ou de leur faire la guerre, ou de leur en susciter, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire, & qui conserva sa mauvaise volonté & sa haine jusqu'au tombeau. Il eut pour successeur le cardinal de Médicis, le même qui fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, qui prit le nom de Léon X, homme très-savant, protecteur, ou plutôt restaurateur des sciences, très-ambitieux & grand politique. Le troisieme événement, fut que les Anglois firent une descente en Bretagne, qui ne leur réussit pas. Un jour, entr'autres, un de leurs plus gros vaisseaux se battit contre un vaisseau de guerre de la reine Anne, duchesse de Bretagne. L'Anglois, nommé la Régente, portoit la plus brillante noblesse du royaume, & en grand nombre ; il accrocha le vaisseau de la reine, nommé la Cordeliere, mais pendant le combat il fut jeté du feu de l'un dans l'autre, & ils furent brûlés tous deux, sans que personne pût s'en sauver.

(1513.) L'année 1513 commença par

une expédition en Italie, d'où les François furent encore obligés de se retirer avec grande perte. L'armée commandée par l'illustre Louis de la Trimoille, perdit une bataille contre les Suisses près de Novarre, où il fut tué bien du monde de part & d'autre; deux fils du seigneur de la Marck y resterent pour morts; leur pere, désespéré de ce malheur, y alla avec sa compagnie de cent hommes d'armes pour les ravoir ou périr avec eux; il fit une si furieuse charge, qu'il repoussa les vainqueurs jusqu'à un fossé où étoient ses enfants parmi les morts; il en mit un en travers devant lui sur son cheval, un domestique en fit autant de l'autre, & ils les rapporterent au camp criblés de coups, cependant avec le temps ils en guérirent. L'aîné fut depuis le maréchal de Fleutange, & l'autre le seigneur de Jamets, tous deux très-illustres dans la suite (*b*).

(*b*) L'histoire rapporte un trait singulier de la bataille de Novarre. La veille qu'elle se donna, tous les chiens qui étoient dans l'armée Françoise, après avoir hurlé pendant un temps considérable, passerent tout à coup en bande dans le camp des Suisses, comme s'ils avoient pressenti qu'ils étoient prêts à changer de maîtres. Cet exemple n'est pas unique dans l'histoire. On lit dans celle d'Angleterre que Richard II, qui régnoit en 1390, avoit un beau levrier qu'il appelloit Math, qui n'avoit jamais connu ni caressé que lui. Ce prince ayant été vaincu & fait

Après cette fâcheuse expédition d'Italie, & l'armée étant de retour en France, le roi ne tarda pas à avoir de quoi l'occuper. Henri VIII, roi d'Angleterre, à l'instigation du pape & de Ferdinand, roi d'Aragon & d'intelligence avec Maximilien I, empereur, fit une descente en Picardie, près de Calais, avec de puissantes forces. Louis envoya contre lui des forces proportionnées, sous les ordres de Louis de Halwin, seigneur de Piennes, gouverneur de la province, & avec lui Bayard, & nombre d'autres bons capitaines.

Les Anglois ne furent pas si-tôt débarqués qu'ils allerent droit mettre le siege devant Terouenne, qui étoit une bonne place & bien fortifiée. Elle étoit défendue par deux vaillants hommes, le sénéchal de Rouergue, François de Teligny, & Antoine de Créqui, seigneur de Pontdomi. Ils avoient à leurs ordres leurs compagnies d'hommes d'armes, un bon nombre d'aventuriers, & un corps de Lansquenets commandés par leur capitaine Brandec. Il y en avoit assez pour bien défendre la place,

---

prisonnier par le duc de Lancastre, qui lui disputoit la couronne; Math passa d'abord & de son mouvement du côté du Duc, & lui fit des caresses, qui le surprirent, & dont il demanda la raison: Richard lui répondit, cela est de bon augure pour vous; ce chien ne connoît d'autre maître que le roi d'Angleterre, je l'étois hier, vous l'êtes aujourd'hui.

s'ils eussent eu des vivres & des munitions suffisamment ; mais, dit un historien contemporain, c'étoit presque toujours-là le défaut qui faisoit échouer les affaires.

L'armée Angloise étoit commandée par le duc Suffolc, (Charles Brandon) & le capitaine Talbot. Pendant qu'ils canonnoient la place, le roi d'Angleterre débarqua, & peu s'en fallut que tout en arrivant il ne fût fait prisonnier sur la route de Calais à Terouenne. Il avoit avec lui près de douze mille hommes de pied, parmi lesquels étoient quatre mille Lansquenets, & il n'avoit pas un homme de cheval ; il fut rencontré par Bayard, qui commandoit un détachement de douze cents hommes d'armes, tous bien délibérés de faire le coup ; mais ils n'avoient pas avec eux un homme de pied. Le prince Anglois, saisit de peur, mit pied à terre, & se fit environner par ses Lansquenets. Bayard, vouloit absolument attaquer avec ses douze cents hommes d'armes, & disoit au seigneur de Piennes : chargeons-les ; si nous les rompons, nous aurons leur roi ; s'ils nous repoussent, nos chevaux nous en tireront sans grande perte. Piennes lui répondit : faites-en ce que vous voudrez, mais ce sera sans mon consentement : j'ai ordre du roi de garder seulement son pays, & de ne rien hasarder. Ainsi il n'en fut autre chose, & Bayard & les siens eurent le dépit de voir passer le roi

d'Angleterre & son escorte. Mais enfin notre héros ne put se contenir : il fondit avec ses gens sur la queue de la troupe, & lui fit si bien doubler le pas, qu'elle abandonna une grosse piece de canon nommée St. Jean, faisant partie de douze pieces pareilles & uniformes, portant chacune le nom d'un apôtre, & que, par cette raison, Henri qualifioit de ses douze apôtrts.

Ce roi, peu de jours après son arrivée à son camp, y fut joint par l'empereur, qui lui amena quelques troupes du Hainaut & des Bourguignons, & son arrivée fut célébrée par des canonnades contre la ville. Le roi de France étoit venu jusqu'à Amiens, & mandoit tous les jours à son général d'avitailler Terouenne à quelque prix que ce fût; ce qui étoit très-difficile, à cause du nombre de troupes qui l'investissoient. Cependant, pour obéir au roi, on s'y détermina. Il fut résolu que toute la cavalerie iroit donner une alarme au camp ennemi, & que par cette diversion on faciliteroit ceux qui seroient chargés d'aller à l'autre bout de la ville jeter des lards dans les fossés, d'où les assiégés les retireroient. Le jour venu, on tenta l'exécution; mais l'ennemi instruit par ses espions, plaça douze mille hommes de pied Anglois, quatre ou cinq mille lansquenets, & dix pieces de canon, dans un poste favorable, pour que, si-tôt que la

cavalerie Françoise seroit passée pour aller donner l'alarme, ce corps de troupes sortît & lui coupât le chemin; & à l'endroit où il prévoyoit que l'alarme seroit donnée, il avoit mis toute sa cavalerie en armes, avec les Bourguignons & ceux du Hainaut.

Du côté des François il y avoit ordre de ne point combattre, mais seulement d'occuper les ennemis, pour seconder le transport des vivres dans la ville, & que si les ennemis se montroient en forces, on eût à se retirer en toute diligence. L'ordre fut assez bien exécuté, mais ne réussit pas; car les François ayant commencé l'escarmouche avec vivacité, & appercevant bientôt ce corps de troupes qui sortoit de son embuscade pour les enclore, firent sonner la retraite, & chacun se mit au galop vers le camp; les premiers vinrent se jeter sur le corps que conduisoit Chabannes, & sur celui du duc de Longueville, & y mirent tout en désordre. Les poursuivants voyant cette espece de déroute, poussèrent leur pointe, & firent tourner le dos à toute l'armée. Chabannes fit plus que le possible pour les rallier; mais en vain. Tourne, homme d'armes, s'écrioit-il, ce n'est qu'une fausse alarme: on ne l'écoutoit plus; au contraire, tous fuyoient à bride abattue vers le camp où étoient les gens de pied & l'artillerie. C'est ce qui fit donner à cette aventure le nom

de *la journée des Eperons* (c). Le duc de Longueville & Chabannes furent faits priſonniers avec quelques capitaines ; mais le dernier ſe ſauva des mains de ceux qui l'avoient pris.

Bayard, forcé de ſe retirer comme les autres, & à ſon grand regret, faiſoit ſouvent volte-face avec une quinzaine d'hommes de ſa compagnie, & repouſſoit les ennemis. Il trouva un petit pont ſur un courant d'eau très-profond qui traverſoit la plaine, & ce pont étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer que deux hommes de front. Mes amis, s'écria-t-il, arrêtons-nous ici, & gardons ce pont, je vous promets que d'une heure les ennemis ne le gagneront ſur nous. Il envoya en toute diligence un homme de ſa troupe vers Chabannes, lui donner avis du poſte où il étoit, & qui arreteroit les ennemis aſſez de temps pour qu'il lui amenât du ſecours ; & que, dans le déſordre où ils étoient, ils ſeroient aiſés à défaire. Les Bourgui-

(c) M. de Voltaire, dans ſon hiſtoire générale, qualifie la journée des éperons de *victoire complete.* Il nous permettra d'en appeller à tous les écrivains contemporains, qui diſent unanimement que la retraite des François étoit d'ordonnance, qu'il n'y eut point, ou très-peu de ſang répandu, & qu'en la regardant comme une fuite, il conviendra lui-même qu'elle étoit volontaire & même très-ſage.

gnons & ceux du Hainaut y furent bientot, &, ſurpris de ſe voir arrêtés par ſi peu d'hommes, les chargerent de toutes leurs forces; mais Bayard fit des prodiges à ſon ordinaire, & auroit donné aux François le temps de ſe rallier & de venir à lui, lorſqu'il apperçut une troupe de deux cents chevaux qui gagnerent le deſſous du courant, & le paſſerent auprès d'un moulin. Alors ſe voyant enfermé devant & derriere, ſans moyen d'échapper, il dit à ſes camarades : Rendons-nous, voici de trop grandes forces & nous ſommes trop peu, ils ſont au moins dix contre un, & toute notre proueſſe ne nous ſerviroit de rien; car nos chevaux ſont rendus de laſſitude, nos gens ſont trop loin pour nous ſecourir, & ſi ces archers Anglois nous gagnent, ils nous mettront en pieces. Son avis fut ſuivi, & chacun ſe rendit aux plus apparents de la troupe ennemie. Bayard, que la préſence d'eſprit n'abandonnoit jamais, apperçut un officier bien équippé, qui s'étoit retiré ſous des arbres pour ſe repoſer & ſe rafraîchir; il s'étoit déſarmé, & ſon épée étoit à côté de lui; norre chevalier courut à lui à pointe de cheval, & lui portant ſon épée à la gorge, lui dit : Rends-toi, homme d'armes, ou je te tue. Le cavalier, bien étonné d'être pris au dépourvu, n'avoit pas envie de mourir là; il ſe rendit en diſant: Puiſque je ſuis ſans défenſe, je vous remets mon épée

& ma perſonne ; mais apprenez-moi à qui je me ſuis rendu : Au capitaine Bayard, répondit le chevalier, qui eſt lui-même votre priſonnier, & voilà mon épée. Le gentilhomme ne comprenoit encore rien à l'aventure ; mais Bayard le mit au fait, & fit ſa condition que s'il arrivoit que les Anglois vouluſſent le tuer, il lui rendît ſes armes. L'officier s'y engagea & lui tint parole ; car ils eurent à ſe défendre contre des coureurs qui tuoient les priſonniers, quand ils ne trouvoient pas de butin à faire. Enfin ils arriverent au camp du roi d'Angleterre, où l'officier logea ſon priſonnier dans ſa tente, & le traita en homme qui honoroit la vertu même dans ſon ennemi. Cela dura quatre ou cinq jours, au bout deſquels Bayard lui dit un matin, d'un air fort ſérieux : Mon gentilhomme, je commence à m'ennuyer d'être ici à rien faire ; vous m'obligeriez beaucoup, ſi vous vouliez me faire conduire au camp du roi mon maître. Comment ! dit le Bourguignon, hé, vous n'avez pas encore parlé de votre rançon ! Ni vous de la vôtre, reprit Bayard, n'êtes-vous pas mon priſonnier ? N'ai je pas été le maître de vous tuer ? Et ſi je me ſuis rendu à vous, ai-je eu d'autre raiſon que de ſauver ma vie ? J'ai votre parole, & vous me la tiendrez, ſinon tôt ou tard je vous combattrai. Le gentilhomme, plus étonné qu'auparavant, ne ſavoit que lui répondre,

il le connoiſſoit trop bien par ſon nom pour vouloir avoir affaire à lui; cependant il ſe remit, & lui dit: Mon capitaine, je ne veux que ce qui ſera trouvé juſte par ceux à qui nous nous en rapporterons.

L'empereur ayant appris que Bayard étoit dans le camp, & témoin de la joie que ſa priſe cauſoit à tout le monde, comme ſi c'eût été le gain d'une bataille, l'envoya quérir, & le reçut avec des bontés & des careſſes extraordinaires: *Capitaine Bayard, mon ami,* lui dit-il, *j'ai très-grande joie de vous voir; plût à Dieu que j'euſſe beaucoup de tels hommes que vous, il me ſemble qu'avant qu'il fût guere de temps je me ſaurois bien venger des bons tours que le roi votre maître m'a faits par le paſſé.* Mais, ajouta-t-il, il me ſemble que nous nous ſommes vus quelque part à la guerre enſemble, & que j'avois oui dire que Bayard ne fuyoit point. Sire, répondit le chevalier, ſi j'euſſe fui je ne ſerois pas ici; enſuite il rendit compte à l'empereur des occaſions où il avoit eu l'honneur de ſe trouver avec lui. En ce moment arriva le roi d'Angleterre, à qui l'empereur fit connoître Bayard, & qui lui fit auſſi l'accueil le plus gracieux; enſuite badina ſur la retraite précipitée des François, & dit qu'il n'avoit jamais vu ſi bien courir. L'empereur en fit auſſi quelques railleries; mais Bayard les interrompit, &

diſant que les hommes d'armes de France n'étoient point à blâmer, parce qu'ils avoient ordre exprès de ne point combattre; ils n'avoient, ajouta-t-il, ni gens de pied, ni artillerie; & il étoit indubitable que vos majeſtés auroient amené là toutes leurs forces, comme en effet il eſt arrivé, & elles ſavent que la nobleſſe Françoiſe jouit d'une réputation faite, non pas cependant que je me mette du nombre. *Vous*, reprit le roi d'Angleterre, *je crois que ſi tous les gentilshommes François étoient vos pareils, le ſiege que j'ai mis devant Terouenne me ſeroit bientôt levé : mais enfin vous êtes notre priſonnier.* Sauf le reſpect que je dois à vos majeſtés, dit Bayard, je ne puis convenir d'être priſonnier, & je les ſupplie d'en être les juges; & tout de ſuite, en préſence du gentilhomme, il raconta le fait, exactement comme nous l'avons rapporté, à quoi l'officier ne put rien oppoſer. Les deux princes ſe regarderent comme pour ſe conſulter, & l'empereur prononça que Bayard n'étoit point priſonnier, & que le Bourguignon ſeroit plutôt le ſien; mais que, toutes choſes conſidérées, ils demeureroient quittes l'un envers l'autre, & que le chevalier auroit la liberté de s'en retourner, quand le roi d'Angleterre le lui permettroit. Ce prince fut obligé de ratifier le jugement; mais il exigea que Bayard demeurât ſix ſemaines ſur ſa parole ſans porter les armes, & il lui

lui donna dans cet intervalle la liberté d'aller ſe promener dans toutes les villes de la Flandre. Le chevalier, un genou en terre, remercia les deux princes de leur déciſion, & peu de jours après prit congé d'eux, & partit pour viſiter ce beau pays. Le roi d'Angleterre lui fit ſecrétement propoſer d'entrer à ſon ſervice, & qu'il le combleroit de biens & d'honneurs. Le pape Jules lui avoit fait propoſer la même choſe à la fin de 1503, après l'affaire de Garillan, avec promeſſe de le faire capitaine général de l'égliſe; mais il n'eut qu'une même réponſe à faire à l'un & à l'autre : ſavoir, *qu'il n'avoit qu'un maître au ciel, qui étoit Dieu ; & un maître ſur terre, qui étoit le roi de France, & qu'il n'en ſerviroit jamais d'autre.*

Nous avons déjà dit que, quoique Bayard ne fût pas riche, il avoit le talent de tenir bonne table par-tout où il ſe trouvoit. Dès qu'il fut arrivé en Flandre, il donna des fêtes aux dames, & régala les ſujets de l'empereur ſi bien & ſi ſouvent, & ſur-tout, quoique le vin fût cher, leur en faiſoit boire de ſi bon, que le ſoir il les renvoyoit contents, & quand ils le quittoient, rien ne leur manquoit que leur lit. Ils auroient bien voulu que cela eût pu durer long-temps ; mais, le terme expiré, Bayard prit congé d'eux, & fut reconduit avec ſûreté à peu de diſtance du camp François.

La ville de Terouenne continuoit d'être canonnée ſans relâche, & ne pouvant être ſecourue d'hommes ni de vivres, fut enfin réduite à capituler. Les articles furent que tous les gens de guerre ſortiroient vie & bagues ſauves; qu'il ne ſeroit fait aucun tort aux habitants, & que la ville ne ſeroit pas démolie. Le premier article fut auſſi bien obſervé que les deux autres le furent mal; car le roi d'Angleterre, après avoir fait abattre les murailles, fit mettre le feu en divers endroits. Cette ville fut achevée de ruiner ſous le regne de Henri II, en 1553, par Charles-Quint, & aujourd'hui à peine en reſte-t-il des veſtiges.

La ville de Tournai ſuivit celle de Terouenne, & tomba dans les mains de l'Anglois, par la faute de la garniſon qui refuſa de recevoir un renfort de troupes Françoiſes, ſe croyant aſſez forte pour ſe garder elle-même. L'hiver ſépara les armées, le roi d'Angleterre & l'empereur s'en retournerent dans leurs états, & les François furent diſtribués en garniſons, tant en Picardie que dans les provinces voiſines.

Dans le cours de cette même année 1513, les Suiſſes, commandés par le ſeigneur de Vergi, & accompagnés d'un corps de lanſquenets, deſcendirent au nombre de trentre mille hommes en Bourgogne, où ſe trouva le gouverneur de la province, le brave Louis de la Trimoille,

qui, n'ayant pas de forces à leur oppoſer, fut contraint de ſe renfermer dans Dijon, où il eſpéroit d'arrêter cette grande armée; mais la ville fut bientôt inveſtie, canonnée avec fureur, & aſſiégée par deux côtés. Le gouverneur fit ſon devoir en grand homme, ſe trouvant jour & nuit ſur les remparts; mais enfin les breches étant faites, & ſe voyant lui-même avoir très-peu de monde, & ſans eſpérance d'être ſecouru, il comprit non-ſeulement que ſa ville étoit perdue s'il perſiſtoit à la défendre, mais le danger où alloit ſe trouver tout le royaume par cette perte, n'y ayant depuis Dijon juſqu'à Paris aucune place de défenſe, il eut l'habileté de traiter ſecrétement avec les Suiſſes. Il leur remontra les biens qu'ils avoient déjà reçus des rois de France, & les grands avantages qu'ils trouveroient toujours dans l'alliance de cette couronne, leur fit de belles promeſſes, & ſe chargea de porter le roi à s'allier avec eux, pour reſter plus amis que jamais; il leur fit comprendre qu'il y avoit tout à perdre pour eux, & rien à gagner à déſoler le royaume: enfin il négocia ſi bien & ſi habilement, après être ſur-tout convenu d'une grande ſomme d'argent (*d*), qu'ils s'en retournerent, emme-

(*d*) Buffendorff dit cent mille écus, qui vaudroient aujourd'hui plus d'un million de notre monnoie.

nant avec eux les ôtages que le gouverneur leur donna de ſes promeſſes, le ſeigneur de Maizieres, ſon neveu ; le jeune Rochefort, fils de Guy de Rochefort, chancelier de France, & quelques notables de la ville.

Ce traité du ſeigneur de la Trimoille ne fut pas approuvé de tout le monde à la cour, où ſouvent la jalouſie empoiſonne les plus belles choſes ; mais le blâme ne tarda pas à ſe changer en éloges, & dès-lors, comme depuis, tous les hiſtoriens ont rapporté ce fait comme un des plus grands ſervices qui aient été rendus à aucun de nos rois.

Pendant le ſéjour de Louis XII à Amiens, il eut le chagrin d'apprendre la défaite & la mort de ſon parent & allié Jacques IV, roi d'Ecoſſe, qui, eſſayant d'entrer à main armée en Angleterre, fut vaincu en bataille rangée par le duc de Nortfolc, & reſta ſur la place parmi les morts. Les quartiers d'hiver pris, le roi ſe rendit à Blois, qu'il aimoit comme étant le lieu de ſa naiſſance, & où il eſpéroit ſe délaſſer des fatigues & des chagrins qu'il avoit eſſuyés pendant toute l'année ; mais le contraire arriva.

A peine la cour étoit-elle à Blois, que la reine de France, Anne, ducheſſe de Bretagne, fut ſaiſie d'une maladie qui ſe déclara mortelle dès les premiers jours, en ſorte que tout l'art de la médecine ne

put la préserver de payer le tribut en moins de huit jours, au commencement de janvier 1513 (e), ayant à peine trente-huit ans. Elle laissa au roi deux princesses, madame Claude, qui, peu de jours après, épousa François, comte d'Angoulême, lequel succéda dans la suite à la couronne; & madame Renée, femme d'Hercule II, duc de Ferrare (f).

(1514.) Au mois d'octobre suivant, le roi le remaria avec Marie, sœur du roi d'Angleterre. Ce fut le duc de Longueville, fait prisonnier devant Terouenne, & mené en Angleterre, qui négocia cette affaire, pour laquelle le roi ne montroit pas grand empressement; mais il vouloit la paix, ses finances étoient épuisées, ses troupes étoient diminuées, & il craignoit sur toutes choses de fouler son peuple. La princesse

(e) Le mois de janvier étoit alors le dixieme mois de l'année. Nous avons fait observer dans la préface qu'alors l'année commençoit à Paques, à quelque date qu'il tombât, & que l'on n'a commencé à dater l'année au premier de janvier, qu'à pareil jour de l'année, 1564, par ordonnance de Charles IX.

(f) Elle embrassa les erreurs de Calvin, qui alla exprès à Ferrare pour achever de la pervertir. Son changement de religion ne lui permettant pas de rester en Italie, elle repassa en France sous le regne suivant. François I lui donna pour apanage le duché de Montargis. Elle y mourut en 1568, sans s'être réconciliée à l'église Romaine.

fut amenée à Abbeville, & de là conduite à Paris, où on lui fit une entrée d'une magnificence étonnante (*g*). Le roi eut la complaisance de changer son régime de vie en faveur de sa jeune femme, de partager avec elle les plaisirs & les fêtes, & souvent de les pousser bien avant dans la nuit; en sorte qu'au lieu qu'il étoit accoutumé à se lever de grand matin & se coucher de bonne heure, il se prêta à un dérangement qui lui coûta la vie, après un an de viduité & trois mois de son second mariage, le premier janvier 1514. Si on avoit donné des larmes à la reine, il n'y avoit qu'un an, on eut bien encore un autre sujet d'en verser sur le tombeau d'un si bon prince, dont la mémoire est à jamais consacrée par le surnom de pere du peuple.

Par cette mort, la couronne passa de droit au comte d'Angoulême (*h*), âgé de

(*g*) C'étoit alors un usage de faire aux rois & reines des entrées, qui étoient très-somptueuses, & même très-magnifiques pour ces temps-là. L'usage en a cessé sous Henri II. La marche de ces entrées étoit toujours par la porte & la rue Saint-Denis.

(*h*) Il étoit petit-fils de Jean duc d'Orléans, lequel étoit fils de Louis I, aussi duc d'Orléans, & de Valentine de Milan. Louis I étoit frere du roi Charles VI : il fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne.

François I, comme arriere-petit-fils de Valentine de Milan, avoit les mêmes droits que Louis XII tenoit d'elle sur ce duché.

vingt ans, gendre de Louis. Il fut conduit à Rheims, & ſacré avec une pompe dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple avant lui. Les fêtes recommencerent à ſon entrée dans Paris, où il ſéjourna juſqu'à Pâque, & pendant cet intervalle il fit ſon traité de paix par la médiation de Charles, archiduc d'Autriche, comte de Flandre, lequel devoit épouſer madame Renée, ſœur de la reine. Ce mariage fut rompu avec la paix peu après, & elle épouſa le duc de Ferrare, comme nous l'avons dit. La reine de France, veuve de Louis XII, épouſa le duc de Suffolc, & retourna en Angleterre. Le duc de Bourbon fut fait connétable de France n'étant âgé que de vingt-ſix ans; & ſa ſœur épouſa le duc de Lorraine, Antoine I.

(1515.) Le nouveau roi ne ſe livroit pas tant à ſes plaiſirs, qu'il ne méditât de conquérir ſon duché de Milan, que les Sforces continuoient de tenir en ſouveraінté. Il faiſoit défiler ſecrétement des troupes par le Lyonnois en Dauphiné, où il avoit fait prendre les devants à Bayard, avec qualité de lieutenant-général de la province, & ordre d'aller en avant juſque ſur les terres du marquiſat de Saluces, où le ſeigneur Proſper Colonne étoit avec les troupes & le titre de lieutenant-général du pape, & traitoit ces terres en pays conquis, excepté une place nommée Ravel, aſſez forte pour s'être ſoutenue contre lui.

On a vu dans toute cette hiſtoire que Bayard étoit toujours le premier aux opérations, & le dernier aux retraites; voici ſon premier coup d'eſſai dans le pays. Il ſut d'abord que ce Proſper Colonne avoit avec lui trois cents hommes d'armes, & un nombre de chevaux-légers, tous parfaitement montés; il ſut auſſi où il logeoit ordinairement, & réſolut de l'y ſurprendre. Il avoit avec lui ſa compagnie de cent hommes d'armes, & trois à quatre mille hommes de pied; mais il n'avoit pas aſſez de cavalerie pour exécuter ſon projet, auquel l'infanterie ne pouvoit ſervir. Il en écrivit au connétable de Bourbon à Briançon; & celui-ci le manda au roi qui étoit déjà à Grenoble, & qui commanda ſur le champ à trois de ſes plus braves capitaines d'aller joindre Bayard, & de lui mener leurs compagnies; ſavoir, Chabannes (*i*), Humbercourt & d'Aubigny.

(*i*) Le même dont il a déjà été fait mention pluſieurs fois. C'eſt à cette époque que les hiſtoriens commencent à le nommer le maréchal de Chabannes. Il eut cette dignité en ſe démettant de celle de grand-maître, en faveur d'Artus de Gouffier de Boiſy, l'un des favoris de François I. Il mourut en 1524 aux pieds de ce prince à la bataille de Pavie, donnée contre ſon ſentiment.

L'anecdote dont il s'agit ici, préſente une obſervation, à laquelle on ne peut ſe refuſer. Chabannes, Humbercourt & d'Aubigny, l'un maréchal de France, les deux autres officiers généraux,

Dès que Bayard les ſut en chemin, il entra en Piémont avec ſes cent hommes d'armes ſeulement ; mais Colonne inſtruit du petit nombre, ne s'en étonna pas, & reſta tranquille. Le chevalier communiqua ſon deſſein à deux gentilshommes Piémontois, dont l'un étoit de la maiſon de Solara, & portoit le nom de Morete ; & l'autre étoit ſon couſin ; & il fut conclu entr'eux que dès que les gendarmes de France ſeroient arrivés, on iroit unanimement ſurprendre Proſper Colonne dans la ville de Carmagnole. En effet, dès que le renfort eut joint, Bayard aſſembla les capitaines, & leur remontra qu'il ne falloit pas différer d'un moment, parce que ſi Colonne étoit informé de leur nombre, il ne les attendroit pas, ou bien il appelleroit à ſon ſecours les Suiſſes, qui ſont, dit-il, en grand nombre à Pignerol & à Saluces. C'eſt pourquoi, mon avis eſt que vous donniez cette nuit à vos chevaux le temps de ſe repoſer & de ſe rafraîchir, & demain nous marcherons au point du jour : nous aurons, il eſt vrai, un courant d'eau à

& par conſéquent tous ſupérieurs à Bayard, & de beaucoup plus anciens que lui dans le ſervice, lui cedent ici l'honneur de la conduite, & même du commandement dans une opération dont il étoit l'auteur, & y ſervent ſans répugnance ſous ſes ordres. Admirable leçon, mais dont les exemples ſont bien rares !

paſſer; mais le ſeigneur de Morete, qui eſt ici préſent, & qui connoît le pays, nous enſeignera un gué que nous paſſerons ſans péril. Chacun alla prendre quelques heures de repos, & entre deux & trois heures du matin tout le monde fut à cheval, & marcha avec le moindre bruit qu'il fût poſſible.

Colonne étoit dans Carmagnole; mais croyant toujours que Bayard n'avoit que ſa compagnie, il n'en ſeroit pas ſorti ſi-tôt ſans un événement, qui fut que le même ſoir que les François faiſoient leurs diſpoſitions pour le ſurprendre au point du jour, il eut avis de ſe rendre à Pignerol, pour aſſiſter à un conſeil qui devoit s'y tenir, ſur les nouvelles que l'on avoit de la marche des troupes de France. Il partit donc ſans défiance, d'aſſez bonne heure, & bien accompagné, pour aller dîner à une petite ville nommée Villefranche, ſur le Pô, à ſept ou huit milles de Carmagnole. Quand la troupe de Bayard fut arrivée au château de cette derniere ville, elle apprit qu'il n'y avoit qu'un quart-d'heure que Proſper en étoit parti, & la route qu'il avoit priſe.

Il ſeroit difficile d'exprimer le dépit que chacun eut d'avoir manqué un ſi beau coup. Les capitaines délibérerent ſur le parti qu'ils avoient à prendre; les uns vouloient aller en avant, les autres balançoient; mais Bayard les décida en diſant:

Puiſque nous ſommes venus juſqu'ici, mon avis eſt que nous pourſuivions ; & ſi nous les trouvons en plaine, il y aura bien du malheur s'il ne nous en reſte pas quelqu'un. Tous s'écrierent qu'il avoit raiſon, & qu'il falloit marcher ſur l'heure ; mais qu'avant tout il falloit que le ſeigneur de Morete, ſeul & déguiſé, allât devant pour découvrir l'état de l'ennemi. Morete s'en acquitta très-bien & très-promptement, & vint leur rendre compte que Colonne & toute ſon eſcorte alloient dîner à Villefranche dans la plus grande ſécurité. Auſſi-tôt ils concerterent l'ordonnance de leur marche en cette ſorte : Que Hubercourt iroit devant avec cent archers ; qu'à un trait d'arc de lui marcheroit Bayard avec cent hommes d'armes, & enſuite Chabannes & d'Aubigny avec le reſte de la troupe. Cependant Proſper Colonne eut avis par un de ſes eſpions, que les François étoient aux champs en grand nombre : Je ſais ce que c'eſt, répondit-il ; ce ne peut être que le capitaine Bayard & ſa compagnie, à moins que d'autres n'aient volé par-deſſus les montagnes. Un moment après, un autre eſpion vint lui dire : Monſeigneur, je vous avertis que les François ſont tout près d'ici avec plus de mille chevaux. Ce ſecond avis l'étourdit un peu, & il appella un de ſes geutilshommes, auquel il dit : Prenez vingt cavaliers avec vous, & allez ſur le chemin de Carmagnole voir de quoi

il s'agit, & venez me le dire; puis il fit partir son maréchal-des-logis, pour lui aller préparer le sien à Pignerol, & se mit à table.

Cependant la troupe Françoise s'approchoit, suivant l'ordonnance dont on étoit convenu; les premiers, étant environ à un mille & demi de Villefranche, découvrirent le gentilhomme que Prosper avoit envoyé à la découverte, & son cortege, lesquels, dès qu'ils les eurent apperçus, montrerent le dos, &, à bride abattue, retournerent sur leurs pas. Humbercourt & les siens le poursuivirent ventre à terre, après en avoir fait donner avis à Bayard, qui le suivit du même train. Humbercourt atteignit les fuyards comme ils entroient dans la ville, & qu'ils en vouloient fermer la porte; mais lui & les siens criant, *France*, *France*, les en empêcherent, & firent des merveilles d'armes, sans autre accident qu'une légere blessure qu'Humbercourt reçut au visage. Bayard fut bientôt à lui faisant un bruit étonnant, & il se rendit maître de la porte. Le maréchal-des-logis, qui entendit ce bruit, comme il sortoit de la ville par la porte opposée, revint sur ses pas & se mit en défense sur la place; mais il fut bientôt renversé, & une partie de son monde tué. Chabannes & d'Aubigny, qui suivoient de près Bayard, mirent une garde à la premiere porte, & allerent eux-mêmes s'emparer

de la ſeconde, (car il n'y en avoit que deux) pour empêcher que perſonne ne ſortît; mais malgré eux, deux Albanois paſſerent par-deſſus la petite planche du pont-levis, & coururent avertir un corps de quatre mille Suiſſes, qui étoient à un mille & demi de la ville, du danger où ſe trouvoit Proſper, lequel fut auſſi-tôt inveſti & attaqué dans la maiſon où il dînoît. Il tenta d'abord de ſe défendre; mais quand il vit le grand nombre des aſſaillants, & qu'il entendit nommer les capitaines à qui il avoit affaire, il reconnut que la réſiſtance étoit inutile, & ſe rendit avec le plus grand regret du monde, déſeſpéré d'avoir été ſurpris, & de n'avoir pas attendu les François dans la plaine. Bayard, qui étoit auſſi bon dans la victoire qu'il étoit brave dans l'action, lui diſoit, pour le conſoler: Seigneur Proſper, c'eſt le ſort des armes; on gagne un jour, on perd le lendemain: mais vous dites que vous auriez ſouhaité nous trouver dans la plaine; remerciez Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis, car je vous aſſure qu'à voir le courage de nos gens, vous auriez eu, vous & les vôtres, bien de la peine à vous tirer de nos mains. Plut à Dieu, répondit-il froidement, que cela fût arrivé, quand j'aurois dû reſter ſur la place! Avec lui furent pris encore trois capitaines de gens de guerre, le comte de Policaſtro, Pierre Morgant & Charles

Cadamasto. Ensuite les François se mirent à piller leurs équipages & leurs effets.

Le butin fut considérable pour le peu de gens qui furent pris, & si on l'eût fait en bon ordre, il auroit été au-delà de cent cinquante mille ducats; mais il y eut beaucoup de choses brisées & perdues. Le principal objet fut en chevaux, qui étoient au nombre de près de sept cents, & dans ce nombre quatre cents chevaux d'Espagne de la premiere beauté. Prosper leur avoua que pour sa part il y perdoit plus de cinquante mille ducats en vaisselle d'or & d'argent, bijoux & argent monnoyé. Les François ne purent tout emporter, car ils furent avertis que les Suisses venoient au trot les attaquer, & qu'ils n'étoient pas loin, c'est pourquoi ils firent sonner la retraite; chacun prit ce qu'il put emporter de meilleur, on fit marcher les prisonniers devant la troupe, & on se retira. Comme ils sortoient de la ville par une porte, les Suisses entroient par l'autre, tant à pied qu'à cheval; mais ils ne passerent pas outre. Ainsi se passa cette expédition, dont Bayard eut l'honneur de l'invention & du succès, & où ce seigneur Prosper Colonne se vit prisonnier d'un homme qu'il s'étoit vanté de prendre tot ou tard comme dans une cage.

Le roi, cependant, à la tête de son

armée, étoit déjà fort avancé dans des montagnes où jamais armée n'avoit paſſé. Il reçut à Saint-Paul la nouvelle de la priſe de Profper, qui lui fit d'autant plus de plaiſir, qu'il le connoiſſoit pour vaillant homme de guerre, & que s'il ſe fût trouvé à la bataille qui ſe donna peu de temps après, il auroit eu avec lui au moins mille hommes d'armes, tant d'Eſpagne que du pape, qui auroient été capables de balancer la victoire.

Les montagnes paſſées, le roi deſcendit dans le Piémont, traverſa Turin, où le duc de Savoie le reçut comme un proche parent & allié, & comme il lui convenoit de recevoir un roi de France. Les Suiſſes, qui s'étoient poſtés pour diſputer les paſſages, ayant appris la diſgrace de Proſper Colonne, prirent la route de Milan, ayant toujours les François à leur ſuite.

Sur ces entrefaites, il fut propoſé une ſuſpenſion d'armes, que l'on regardoit même comme déjà conclue. Cela donna lieu au duc de Gueldres, allié de la France, qui avoit amené au roi dix mille Lanſquenets, de s'en retourner en ſon pays, laiſſant ſes troupes aux ordres du duc de Guiſe, (Claude de Lorraine, frere du duc régnant), & de ſon lientenant le capitaine Michel. Le roi s'approcha juſqu'à douze ou quinze milles de Milan où les Suiſſes s'étoient renfermés. Mais les négociations furent rompues par la méchanceté du cardinal de

Sion (*k*), ennemi juré de la France, & qui donna alors une preuve bien funeste de sa passion. Il se trouvoit à Milan, & craignoit que par le traité qui se négocioit, ce duché ne tombât entre les mains du roi. Pendant que l'Autrec étoit allé à Galeras porter l'argent dont on étoit convenu par les préliminaires, il s'avisa d'assembler les Suisses, & de les haranguer avec tant de fureur & d'emportement, qu'il prirent d'abord les armes, sortirent de la ville, & coururent comme des enragés attaquer le camp du roi, où on ne s'attendoit pas à cette violente incursion. Le connétable, qui étoit à l'avant-garde, se mit promptement en défense, & le roi, qui venoit de se mettre à table, la quitta pour aller au secours des siens. L'escarmouche étoit déjà commencée, & il y avoit bien des morts de part & d'autre. Les Lansquenets du roi voulant se signaler par un coup de hardiesse, & fondre sur les Suisses, essayerent de passer un fossé qui étoit au-devant du camp François, mais quand ils l'eurent passé au nombre de sept à huit cents, les Suisses les prirent en flanc, & les précipiterent la plupart dans le fossé, & le carnage en auroit été très-grand, si le duc de Guise,

---

(*k*) Mathieu Schiner, ou selon d'autres Schaner, évèque de Sion dans le Valais, ennemi mortel du nom François. Il mourut peu de temps après ce trait de fureur.

le connétable comte de Saint-Pol (*l*), Bayard, & plusieurs autres ne fussent accourus à leur secours, & n'eussent repoussés les Suisses. Le duc de Guise fut laissé pour mort dans cette action. L'avant-garde acheva la déroute des ennemis, lesquels en fuyant vinrent passer au nombre de deux mille devant le roi, qui les chargea vivement & en tua beaucoup ; mais il courut danger de sa vie, car son buffle fut percé à jour d'un coup de pertuisanne. La nuit sépara les combattants qui ne se voyoient plus, chacun se retira de son côté, & l'on resta jusqu'au jour sous les armes, le roi comme les autres.

Dans la derniere charge sur les Suisses, il arriva une étrange aventure à Bayard, qui devoit naturellement y périr. Il montoit un cheval très vigoureux, lequel se sentant blessé de plusieurs coups de piques, & s'agitant, se débrida, & ne sentant plus son mords, prit sa course tout à travers les Suisses, & alloit précipiter son cavalier dans une autre troupe qui ne lui auroit pas

(*l*) François de Bourbon, frere puîné de Charles duc de Vendôme, aïeul de Henri IV. Il eut le comté pairie de Saint-Pol, quand il fut réuni à la couronne, par la mort du connétable Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, exécuté à Paris en 1475 pour crime de félonie. Le comte de Saint-Pol, donr il s'agit ici, mourut sans laisser d'enfants mâles.

fait de quartier. Par bonheur le cheval s'embarrassa dans des seps de vignes attachés d'un arbre à l'autre, suivant l'usage d'Italie, & là il fut forcé de s'arrêter. Si Bayard eut une fois en sa vie peur de mourir, ce fut dans ce moment-là; cependant il conserva sa présence d'esprit ordinaire, il se coula de son cheval à terre, quitta toute son armure; & rampant sur les pieds & sur les mains pour n'être point vu, il tourna du côté où il entendit crier *France*, *France*, & arriva sans malheur au camp du roi, rendant grace à Dieu de tout son cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger.

Le premier homme qu'il rencontra fut le duc de Lorraine, dont il étoit singuliérement aimé & estimé, & qui fut bien étonné de le voir à pied, sans armes & en si mauvais état. Bayard lui raconta son aventure, & le prince lui fit donner à l'instant un très-beau cheval, dont le chevalier lui-même lui avoit autrefois fait présent, l'ayant gagné à la premiere prise de Bresse.

Bayard remonté étoit fâché d'être sans armet, tant parce que s'étant fort échauffé à marcher, il lui étoit dangereux de se refroidir, que parce qu'il ne regardoit pas la bataille comme finie. Dans ce moment il apperçut près de là un gentilhomme, son ami, qui faisoit porter son armet par son page; il le lui emprunta, bien résolu de ne le rendre qu'après la bataille, qui, en

effet, recommença au point du jour, & ne finit encore qu'environ midi. Les Suisses donnerent d'abord dans l'artillerie Françoise, qui en détruisit un grand nombre. Le combat fut vif & sanglant des deux côtés ; enfin ils furent entiérement défaits, & laisserent, sur la place dix ou douze mille des leurs. Le reste se retira vers Milan toujours combattant & en assez bon ordre, poursuivis tant par les François, que par les Vénitiens que la seigneurie avoit envoyés au roi, commandés par le noble Barthelemy d'Alviane, qui perdit plusieurs de ses meilleurs officiers, entr'autres le jeune de Petiliane (*m*). Les François en perdirent aussi des plus illustres, tels que le comte de Saint-Pol, le brave Humbercourt, le comte de Sancere & le seigneur de Muy ; le prince de Talmont (cadet de Louis de la Trimoille) & le comte Bussi, frere du défunt grand-maître de Chaumont, qui y furent blessés, & moururent peu après.

Les Suisses ne séjournerent à Milan que le jour de leur défaite, & reprireut dès le lendemain le chemin de leur pays. Le roi balança s'il enverroit après eux pour les achever ; mais il jugea plus à propos de les laisser aller, prévoyant qu'il pourroit

(*m*) Il étoit, comme celui dont il a été plusieurs fois mention dans cette histoire, de l'illustre maison des Ursins à Rome.

dans la suite avoir besoin d'eux ; & s'il eût voulu, il n'en seroit pas retourné un seul. Voilà quel fut le succès de la charitable harangue du cardinal de Sion.

Le même jour au soir, le roi à son souper parla beaucoup de cette bataille, & de ceux qui s'y étoit distingués, & toutes les voix se réunirent à donne a palme au chevalier Bayard, qui y avoit fait, comme par-tout ailleurs, des prodiges, & qui reçut du roi la plus glorieuse récompense qu'un sujet puisse espérer de la part de son prince, car le roi voulut recevoir de sa main l'ordre de chevalerie. Bayard s'en excusa avec sa modestie ordinaire, lui représentant que tant d'honneur ne lui appartenoit pas, mais plutôt aux princes du sang, ou autres grands seigneurs qui s'étoient signalés plus que lui. Le roi le voulut absolument, & le lui ordonna en ces termes : *avant que de créer chevaliers ceux qui ont bien fait à la bataille, il faut que soie moi-même créé chevalier par quelqu'un qui le soit ; pourquoi, Bayard, mon ami, je veux qu'aujourd'hui soie fait chevalier par vos mains ; parce que celui qui a combattu à pied & à cheval entre tous autres, est tenu & réputé le digne chevalier. Or est ainsi de vous, qu'avez en plusieurs batailles combattu contre plusieurs nations. Ainsi, Bayard, dépêchez-vous ; il ne faut ici alléguer ni loix, ni canons, faites mon vouloir & commmandement, si vous voulez être du nombre de mes bons serrviteurs*

& sujets. Je n'ai plus qu'à obéir, répondit Bayard ; & prenant son épée, il dit : *Sire, autant vaille que si c'étoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son frere ;* puis il fit la cérémonie, & ajouta : *certes, vous êtes le premier prince que oncques fis chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne fuyiez jamais.* Ensuite ayant baisé son épée, & la tenant de la main droite, il dit : *Glorieuse épée, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, je ne t'employerai jamais que contre les infideles, ennemis du nom chrétien. Certes, ma bonne épée, tu seras moult bien comme relique gardée, & sur toutes autres honorée.* Enfin il fit deux sauts, & la remit au fourreau. (Cette épée a été perdue) : Charles-Emmanuel, duc de Savoie, souhaita de l'avoir comme une piece de grande valeur, & la fit demander aux héritiers de Bayard après sa mort ; & au défaut il obtint sa masse d'armes de Charles du Motet, seigneur de Chichilianne, l'un d'eux, à qui il écrivit en l'en remerciant, *que parmi le contentement qu'il auroit de voir cette piece au lieu plus digne de sa galerie, il étoit déplaisant de quoi elle ne seroit pas en si bonnes mains que celles de son premier maître* (*n*).

(*n*) Les historiens rapportent que Bayard passant par Moulins, rendit visite au duc de Bourbon, & qu'il en fut reçu avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié, & que ce

Maximilien Sforce, qui ſe prétendoit légitime duc de Milan, comme héritier de ſon pere, ſe retira dans le château après la défaite des Suiſſes; mais dès qu'il vit faire les préparatifs pour l'y aſſiéger, il le rendit, & en ſortit lui & les ſiens vie & bagues ſauves. Le roi devenu tranquille, alla à Boulogne voir le pape Léon X, qui lui fit une réception magnifique, & après quelque ſéjour & beaucoup de conférences où furent jetés les fondements du concordat, le roi retourna à Milan, d'où il reprit peu après la route de ſon royaume, laiſſant pour ſon lieutenant-général le connétable duc de Bourbon.

François I entra dans ſon royaume par la Provence, où il trouva à ſa rencontre la reine ſa femme, & madame de Baujeu ſa mere, qu'il avoit nommée régente en partant pour l'Italie.

Dans le même temps, (le 23 janvier 1515) mourut Ferdinand, roi d'Aragon,

---

prince, pour lui en donner une marque eſſentielle, le pria de faire chevalier ſon fils aîné, encore dans les bras des nourrices, diſant que c'étoit le plus grand honneur que cet enfant pût recevoir, & l'augure le plus avantageux de ſa gloire à venir. (On ne ſait à quelle époque fixer cet événement, qui fut au retour d'une campagne au Milanez: ce ne peut être celle-ci, puiſque le duc de Bourbon y étoit reſté en qualité de lieutenant-général pour le roi.)

veuf de l'incomparable Iſabelle, reine de Caſtille. Ils ne laiſſerent qu'une fille, connue ſous le nom de Jeanne-la-Folle, alors veuve de Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, & mere de Charles-Quint, & de Ferdinand I, tous deux empereurs.

Peu après Ferdinand, mourut auſſi Jean d'Albret, roi de Navarre, dont Ferdinand avoit uſurpé le royaume, comme on l'a vu dans cette hiſtoire (*o*).

(1516.) L'Empereur, jaloux de la victoire que le roi venoit de remporter, & qui le rendoit maître de Milan, raſſembla un très-grand nombre de Lanſquenets, avec des Suiſſes du canton de Zurich & des ligues Griſe, & marcha en perſonne vers le Milanez. Le Connétable n'ayant pas aſſez de forces pour aller à ſa rencontre, ſe renferma dans la ville avec ſon armée; mais ayant reçu peu de jours après un ſecours de huit ou dix mille Suiſſes, l'empereur ne lui donna pas le temps de l'aller chercher en plaine, & ſe retira plus vîte qu'il n'étoit venu, laiſſant un bon nombre des ſiens priſonniers de guerre; & l'année ſuivante

(*o*) Il ordonna par ſon teſtament, que ſon corps ſeroit porté dans le tombeau de la maiſon royale à Pampelune, quoique cette ville fût au pouvoir du roi d'Eſpagne; non qu'il comptât être obéi, mais pour conſerver le ton de ſouverain ſur cette ville, & ſur ſon royaume de Navarre uſurpé.

il mourut, & eut pour ſucceſſeur ſon petit-fils, Charles-Quint, déjà roi d'Eſpagne, du chef de ſa mere Jeanne-la-Folle.

Le roi de France eut la ſatisfaction de ſe voir pere d'un Dauphin, né dans la ville d'Amboiſe le dernier jour de février, qui fut reçu de tout le royaume avec des réjouiſſances infinies, & qui mourut Dauphin en l'année 1536.

(1519.) François I, n'ayant rien à démêler avec le nouvel empereur, ſe tenoit tranquille & jouiſſoit des plaiſirs de la cour, lorſqu'un événement, qui ne ſe pouvoit prévoir, vint troubler ſon repos. Le ſeigneur de Sedan, Robert de la Marck, dont il a été parlé ci-devant, & qui étoit au ſerivce de France, fit quelques courſes ſur les terres de Charles, ſans qu'on ait jamais ſu la cauſe d'une tentative ſi inégale. L'empereur eut bientôt mis ſur pied plus de troupes qu'il n'en falloit pour réduire un ſi foible ennemi, & ſe rendre maître de la campagne. Son armée étoit de quarante mille hommes, ſous les ordres de deux vaillants chefs, Henri, comte de Naſſaw, & le ſeigneur de Sickengen, avec cent dix pieces de canon. Cette armée courut les terres du ſeigneur de Sedan, lui prit quatre places, Floranges, Bouillon, Meſſancourt & Loignes; quelques autres ſe défendirent, mais Sedan & Jametz ne furent point aſſiégées, étant preſqu'imprenables. Cette expédition donna de l'ombrage au roi François I. Il

Il ne voyoit pas tranquillement les frontieres de sa province de Champagne à la merci d'une armée si formidable ; c'est pourquoi il envoya son beau-frere, le duc d'Alençon, avec quelque nombre de cavalerie sur cette frontiere, & lui-même se rendit à Rheims. Les impériaux affectoient de ne donner aucun signe d'hostilité, payant exactement tout ce qu'ils achetoient sur les terres de France, & leur général, le comte de Nassaw, y tenant la main, comme en ayant l'ordre exprès de l'empereur, qui vouloit, disoit-il, se maintenir en paix avec le roi.

Cependant tout à coup, & sans aucune déclaration de guerre, les impériaux mirent le siege devant Mouzon, dont étoit gouverneur le seigneur de Montmort, grand-écuyer de Bretagne, & qui n'ayant que sa compagnie & quelque peu de gens de pied, n'étoit pas en état de défendre une place surprise & dénuée de vivres & d'artillerie. Ce qu'il y eut encote de plus fâcheux pour lui, c'est que, quoiqu'il eût bon courage à la défendre jusqu'au dernier soupir, ses gens lui refuserent le service, & le forcerent à la rendre aux conditions d'en sortir vies sauves. Quelques uns voulurent lui en faire un crime auprès du roi, comme n'ayant pas fait son devoir ; mais ceux qui entendoient la guerre lui rendirent justice, sur-tout ceux qui le connoissoient capable de s'ensevelir sous les ruines.

Cet événement ne fit qu'inquiéter le roi pour la Champagne; & comme la ville de de Mezieres étoit la plus proche de Mouzon, il jugea qu'elle étoit aussi la premiere à garder, d'autant plus que si elle eût été prise, la Champagne étoit sans défense. Il manda aussi-tôt le chevalier Bayard, comme l'homme de son royaume en qui il avoit le plus de confiance, & le plus capable de défendre la place assez long-temps pour le mettre en état d'assembler une armée, & faire tête à celle de l'empereur. Bayard étant arrivé, il fut tenu un conseil de guerre auquel il assista. On y considéra l'état de la ville de Mezieres, la proximité de l'armée ennemie, l'impossibilité de mettre dans l'instant des troupes sur pied, de les faire partir, & de les munir de vivres & d'artillerie. Le résultat de ce conseil fut donc de brûler Mezieres & de dévaster tous les environs pour affamer l'armée ennemie. Mais Bayard s'y opposa, & dit au roi : *Sire, il n'y a point de place foible, là où il y a des gens de bien pour la défendre*, & il s'offrit de s'en charger, & d'en rendre bon compte.

Le roi l'en chargea, & donna ordre au duc d'Alençon, gouverneur de la province, de lui fournir tout ce qu'il demanderoit, en hommes, artillerie, vivres & munitions.

Bayard n'avoit en sa vie reçu de com-

mission qui lui fît autant de plaisir que celle-là, ni de plus belle occasion de servir son maître & d'acquérir de l'honneur. Il se rendit en diligence dans Mezieres, avec la compagnie de cent hommes d'armes du duc de Lorraine, qu'il commandoit en qualité de son lieutenant, & avec des capitaines de son choix, Charles Alleman, seigneur Laval, & Pierre Terrail, seigneur de Bernin, ses cousins, Antoine de Clermont, vicomte de Tallard, François de Sassenage, Eynard, Guiffrey, Beaumont, & autres (*p*), tous du Dauphiné, & de l'élite de la noblesse, qui y menerent leurs Compagnies. Anne de Montmorency, alors âgé de vingt-huit ans, & depuis grand-maîrte & connétable de France, voulut l'y suivre, avec sa compagnie d'hommes d'armes, *se faisant honneur de servir*, disoit-il, *sous un si grand & renommé capitaine*. Plusieurs autres jeunes gentilshommes imiterent ce vertueux exemple, & se rendirent auprès de Bayard pour apprendre sous lui le métier de la guerre; entr'autres le capitaine Boccard, de la maison de Reffuge, & le seigneur de Montmoreau, qui lui menerent chacun mille hommes de pied.

A son arrivée, il trouva la place hors

(*p*) *Voyez à la fin du livre, note sixieme.*

d'état de ſoutenir le ſiege auquel il s'attendoit du jour au lendemain. Son premier ſoin fut de faire ſortir par le pont de la Meuſe toutes les bouches inutiles, & de faire rompre le pont ſitôt que tout fut dehors ; enſuite il aſſembla tous les chefs de la ville, & ceux de la garniſon qu'il y avoit trouvés, leur fit jurer de ne jamais parler de rendre la place, mais de la défendre juſqu'à la mort ; & ſi les vivres nous manquent, ajouta-t-il en riant, nous mangerons nos chevaux & nos bottes. Puis il ordonna de réparer les endroits fortifiés, de fortifier ceux qui ne l'étoient pas ; & pour donner courage aux travailleurs, il mit le premier la main à l'œuvre, & leur diſtribua plus de ſix mille écus de ſon argent : *camarades*, leur diſoit-il, *nous ſera-t-il reproché que cette ville ſoit perdue par notre faute, vu que nous ſommes ſi belle compagnie enſemble, & de ſi gens de bien ? Il me ſemble que ſi nous étions dans un pré, n'ayant devant nous qu'un foſſé de quatre pieds, encore combattrions-nous un jour entier avant que d'être défaits ; Dieu merci, nous avons foſſés, murailles & rempart, où je crois, avant que les ennemis mettent le pied, beaucoup des leurs dormiront aux foſſés.* Enfin il encourageoit tellement ſes gens que tous penſoient qu'il leur ſuffiſoit de l'avoir pour chef, & qu'ils étoient invincibles.

Deux jours après qu'il fut dans la place,

le ſiege y fut mis de deux côtés, en-deçà de la Meuſe par le capitaine Sickengen, avec quatorze ou quinze mille hommes, & au-delà par le comte de Naſſaw, avec plus de vingt mille. Le lendemain ils envoyerent un héraut ſommer Bayard de leur remettre la place. Le héraut introduit dans la ville, fit ſa commiſſion, qui étoit de remontrer de leur part au commandant qu'elle n'étoit pas pour leur réſiſter longtemps, qu'ils eſtimoient *la grande & louable chevalerie qui étoit en lui, & ſeroit merveilleuſement déplaiſant s'il étoit pris d'aſſaut, car ſon honneur en amoindriroit, & par aventure lui coûteroit il la vie :* qu'enfin s'il vouloit ſe rendre, ils lui feroient telle compoſition qu'il voudroit. Bayard, à ces propoſitions, répondit en ſouriant : « qu'il ne » ſavoit pas avoir l'honneur d'être connu des » ſeigneurs de Naſſaw & de Sickengen, » qu'il les remercioit de leurs offres gracieu» ſes ; mais que le roi l'ayant choiſi pour » garder la place, il la conſerveroit ſi » bien qu'ils s'ennuieroient du ſiege avant » lui, & qu'avant que d'entendre à en » ſortir, il eſpéroit faire dans les foſſés un » pont de corps morts, ſur leſquels il pour» roit paſſer. » Le héraut congédié avec cette vaillante réponſe, la rendit à ſes maîtres, en préſence d'un capitaine François nommé Jean Picard, qui leur dit : Meſſeigneurs, je connois ce capitaine Bayard, &

j'ai servi sous lui ; ne vous attendez pas d'entrer dans cette place tant qu'il sera vivant ; c'est un homme qui donne du cœur aux plus lâches ; je vous assure que lui & les siens mourront sur la breche avant que nous y mettions le pied, & que pour moi je voudrois qu'il y eût dans la ville deux mille hommes de plus, & que sa personne n'y fût point. Capitaine Picard, répondit le comte de Nassaw, ce seigneur de Bayard est-il de bronze ou d'acier ? S'il est si brave, qu'il se prepare à nous le faire voir, car d'ici à quatre jours je lui enverrai tant de coups de canon, qu'il ne saura de quel côté se tourner. *A la bonne heure*, dit Picard, *mais vous ne l'aurez pas comme vous croyez.*

Cela dit, les deux généraux ordonnerent les batteries de canon, chacun de leur côté, & furent si bien obéis, qu'en moins de quatre jours il en fut tiré plus de cinq mille coups contre la ville ; ceux de dedans répondoient très-bien pour l'artillerie qu'ils avoient. Si-tôt que les mille hommes du seigneur de Montmoreau entendirent le premier jeu de ces batteries, ils s'enfuirent malgré lui, les uns par la porte, les autres par dessus les murailles. Cela fut rapporté à Bayard, qui répondit : *Tant mieux, j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans, pareille canaille n'étoit pas digne d'acquérir de l'honneur avec nous.*

Cependant la place étoit grandement incommodée du quartier de Sickengen, parce qu'étant placé sur une colline, il tiroit à son avantage. Bayard qui, non-seulement étoit le plus hardi & le plus vigilant homme de son siecle, mais qui n'avoit pas son pareil pour les expédients, en imagina un bien singulier pour faire déloger Sickengen de son poste, & cet expédient lui réussit. Ce fut d'écrire au seigneur Robert de la Marck, qui étoit à Sedan, une lettre par laquelle, après lui avoir mandé qu'il étoit assiégé de deux côtés, il ajoutoit : *il me semble que depuis un an vous m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer le comte de Nassaw au service du roi notre maître, & qu'il est votre parent ; je le désirerois autant que vous, sur la réputation qu'il a d'être* gentil galant. *Si vous croyez que cela puisse se faire, je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain ; parce qu'avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui & tout son camp sera mis en pieces. J'ai avis que deux mille Suisses, & huit cents hommes d'armes doivent coucher ce soir à trois lieues d'ici, qui demain au point du jour fondront sur lui, pendant que de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, & sera bienheureux celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir ; mais il faut me garder le secret.* La lettre écrite, il en chargea un paysan, à qui il donna un écu, & lui dit : va-t-en

porter cette lettre au ſeigneur de la Marck ; qui eſt à Sedan, à trois lieues d'ici, & tu lui feras les recommandations du capitaine Bayard qui lui écrit. Bayard ſavoit bien que le payſan ſeroit infailliblement arrêté en chemin, comme il le fut en effet à deux jets d'arc de la ville, & mené à Sickengen, qui le queſtionna. Le pauvre homme ſe crut à ſon dernier moment, auſſi étoit-il en grand danger d'être pendu. Monſeigneur, lui dit-il, le grand capitaine qui eſt dans notre ville m'envoie porter cette lettre au ſeigneur de Sedan ; & la tirant d'une bourſe, il la lui remit. Sickengen l'ouvrit, & fut étrangement étonné de ce qu'elle contenoit, & crut que le comte de Naſſaw, avec lequel il avoit eu de vives paroles depuis peu au ſujet du commandemant, & à qui il avoit refuſé d'obéir, vouloit par vengeance lui faire un mauvais tour ; mais, dit-il en jurant, je l'en empêcherai bien ; enſuite il appella cinq ou ſix de ſes capitaines, & leur donna la lettre à lire ; ils en furent auſſi indignés que lui, penſant, comme leur chef, que le comte n'avoit mis leur camp de l'autre côté de la Meuſe que pour les ſacrifier. Auſſitôt Sickengen, ſans prendre leur avis, fit battre le tambour & ſonner à l'étendard, plier bagages & paſſer la riviere. Le comte qui, de ſon camp, entendoit le mouvement, envoya un gentilhomme ſavoir ce

que c'étoit. Celui-ci trouva le corps d'armée en armes, & en train de passer la Meuse, & retourna en rendre compte à Nassaw, dont la surprise redoubla d'autant plus que s'éloigner c'étoit lever le siege. Il renvoya une seconde fois prier Sickengen de ne pas lever le camp qu'ils n'eussent conféré ensemble, qu'autrement ce seroit faire contre son devoir & contre le service de l'empereur. Sickengen répondit durement; allez dire au comte de Nassaw que je ne suis pas sa dupe, & que pour son plaisir je ne me tiendrai pas à la boucherie, & que s'il veut m'empêcher de déloger d'ici, nous verrons de lui à moi à qui le camp demeurera. Nassaw, qui comprit encore moins cette derniere réponse que la premiere, & qui crut que Sickengen passoit pour l'attaquer, mit son armée en bataille; Sickengen en fit autant dès qu'il eut passé la riviere, les tambours & trompettes faisoient des deux côtés un bruit épouvantable, & il sembloit que les deux armées allassent fondre l'une sur l'autre. Cependant on s'apaisa; mais les deux généraux irrités ne voulurent ni se voir, ni se parler de plus de huit jours, & par provision décamperent tous les deux, chacun de leur côté; (Sickengen entra en Picardie, poussa jusqu'à Guise, mettant le feu par tout où il passoit.) Avec le temps, ils se raccommoderent quand ils eurent découvert qu'ils avoient été également dupés.

Ce fut un miracle que le porteur de la lettre échappât du danger qu'il avoit couru ; mais il eut le bonheur de rentrer dans Mezieres, où il rendit compte à Bayard de ce qui lui étoit arrivé, qu'il avoit été arrêté & sa lettre prise, qu'elle avoit occasioné bien du bruit, & qu'enfin les ennemis avoient décampé. Bayard rit à gorge déployée du succès de son stratagême, & dans l'excès de sa joie il dit : puisqu'ils n'ont pas voulu commencer le jeu, ce sera donc moi, & dans l'instant il leur envoya cinq ou six volées de canon tout à la fois. Ainsi fut levé le siege de Mezieres, après avoir duré trois semaines (*q*), pendant lesquelles les assiégeants avoient perdu beaucoup de monde, sans avoir osé donner un assaut.

Quand le roi apprit la levée du siege de Mezieres, & l'artifice dont Bayard s'étoit servi, il en ressentit beaucoup de joie. Il n'avoit souhaité que d'avoir le temps de rassembler une armée qu'il pût opposer à celle de l'empereur, & Bayard avoit doublé ses espérances en lui procurant cette satisfaction, & en délivrant la Champagne ; si bien que l'armée royale étoit déjà sur la frontiere, & campée à

(*q*) Plusieurs écrivains disent six semaines ; mais, suivant les circonstances que nous rapportons, cet espace de temps n'est pas vraisemblable.

Fervaques. Le roi alla la joindre, & le chevalier s'y rendit pour lui rendre compte de ſon opération, &, chemin faiſant, reprit Mouzon. Il fut reçu de ſon prince avec des careſſes & des éloges incroyables. Le roi le fit chevalier de ſon ordre, & lui donna, par une diſtinction ſans exemple, une compagnie de cent hommes d'armes en chef, honneur qui n'appartenoit qu'aux princes du ſang. Toute la France retentit des louanges de Bayard, tout le monde convenant que ſans ſa belle réſiſtance à Mezieres, l'armée de Charles-Quint auroit pu pénétrer juſqu'au cœur du royaume, d'autant plus aiſément que dans la ſécurité où étoit le roi ſur la foi de la paix, il n'avoit point d'armée ſur pied en état d'arrêter quarante mille hommes; mais il en tira vengeance en ſuivant cette armée juſque dans Valenciennes. Et ſi les Allemands, aux ordres de Sickengen, avoient fait beaucoup de dégât en Picardie, les François le leur rendirent au double dans le Hainaut.

Ce fut un ſpectacle touchant que la ſortie de Bayard & de ſes troupes de la ville de Mezieres; les habitants les reconduiſirent fort loin avec des actions de graces & des acclamations; ils les nommoient leurs défenſeurs, leurs libérateurs, & baiſoient les armes & les caſques des ſoldats. Cet heureux événement y eſt encore célébré tous

les ans, par une fête pompeuse dont la principale cérémonie est l'éloge, de notre chevalier.

Aux approches de l'hiver le roi revint à Paris, & Bayard l'y accompagna. Les éloges publics recommencerent à son arrivée: c'étoit tous les jours un concours des grands & des petits pour le voir & le féliciter. Enfin, le parlement de Paris mit le comble à la gloire de notre héros, en lui faisant une députation de présidents & de conseillers, pour le complimenter sur le grand service qu'il venoit de rendre au roi & à tout le royaume.

Après qu'il eut fait quelque séjour à Paris, il alla passer l'hiver à Grenoble, où il y auroit du superflu à raconter la réception qui l'y attendoit, & les fêtes qu'on lui fit. Outre sa qualité de lieutenant-général de la province, il appartenoit à la plus haute noblesse du Dauphiné, & cette noblesse se faisoit un honneur de partager des lauriers dont il étoit couronné; c'étoit à qui l'auroit à son tour, & l'on venoit de l'extrémité de la province pour le voir & pour l'admirer.

Au printemps suivant, le roi étant à Compiegne, reçut quelques nouvelles que les Génois vouloient remuer, & qu'il seroit bon de leur envoyer, pour les contenir dans le devoir, un officiers sage & prudent. François I, ne balança pas

ſur le choix ; il manda d'abord Bayard, dont il connoiſſoit l'attachement pour ſes maîtres, & ſon empreſſement à leur être utile : quand il fut arrivé, il le chargea de cette commiſſion & de ſes ordres, & finit par ces propres termes : *Je vous prie, tant que je puis vous prier, de faire ce voyage pour l'amour de moi, ayant grand eſpoir en votre perſonne.* Bayard, ſans delai reprit la route de Grenoble, & tout de ſuite celle de Gênes, où, pendant ſon ſéjour non-ſeulement tout fut tranquille, mais il ſut ſe faire eſtimer & reſpecter de tous, tant du gouvernement, que de la nobleſſe & du peuple. Il avoit amené avec lui ſa compagnie de cent hommes d'armes & celle de cinq cents hommes de pied, & il étoit accompagné de quantité de gentilshommes de la province, entr'autres de Charles Alleman, de Baltazar de Beaumont & du ſeigneur de Romanêche. Ayant paſſé quelque temps à Gênes, il alla joindre le maréchal de Foix (*r*) & le ſeigneur dom Pedro de Navarre, dont il a déjà été parlé, & qui avoit paſſé du ſervice d'Eſpagne à celui du roi, & ils ſe rendirent enſemble à l'armée Françoiſe devant

---

(*r*) Thomas de Foix, connu auparavant & cité dans cette hiſtoire ſous le nom du ſeigneur de Leſcun.

Milan, ſous les ordres du fameux Lautrec, auſſi maréchal de France (s). Cette campagne ne fut pas heureuſe, parce que les Suiſſes ayant été repouſſés à la premiere attaque à l'affaire de la Bicoque, refuſerent de retourner à la charge, & peu de jours après regagnerent leur pays, ce qui fut cauſe que l'on mit le reſte des troupes en garniſon.

Bayard revint ſur la frontiere du marquiſat de Saluces avec ſa compagnie & deux mille hommes de pied, commandés par deux ſeigneurs Dauphinois, Herculeys & Vantillieu, & là ils attendirent que les ennemis euſſent pareillement pris leurs garniſons; enſuite il repaſſa les monts & ſe rendit à Grenoble, où il trouva que la peſte commençoit à ſe déclarer. Il eut lieu d'exercer-là ſes deux vertus favorites, la vigilance & la charité. Il pourvut à tout, nourrit à ſes dépens les pauvres, malades ou ſuſpects de maladie, les fit aſſiſter de médecins, de chirurgiens & de médicaments. Il étendit ſes ſoins & ſes bienfaits juſque ſur les monaſteres des deux ſexes, enfin, on eut obligation au chevalier Bayard

(s) Odet de Foix, frere du précédent. Nous en avons parlé pluſieurs fois, & tous les hiſtoriens l'ont repréſenté comme un des plus grands hommes de guerre de ce ſiecle.

de la cessatioa très-prompte de ce redoutable fléau.

(1523.) L'année suivante, le roi qui vouloit absolument rentrer dans son duché de Milan, résolut d'y aller commander une armée en personne, mais l'évasion de Charles duc de Bourbon, connétable de France, qui s'étoit jetté dans le parti de l'empereur, fit qu'il changea d'avis, & qu'il envoya pour commaader à sa place Guillaume Gouffier, seigneur de Bonivet, amiral de France, l'un de ses favoris, & sous lui plusieurs officiers, & sur-tout Bayard, qu'il n'avoit garde d'oublier.

Tandis que l'amiral mit le siege devant Milan, le chevalier marcha du côté de Lodi avec huit mille hommes de pied, quatre cents hommes d'armes & huit pieces de canon; son dessein étoit d'y surprendre le duc de Mantoue, Frédéric de Gonzagues qui s'y étoit jeté; mais ce prine ne l'attendit pas, ce fut assez pour lui d'entendre nommer Bayard, & de savoir qu'il n'étoit pas loin pour qu'il prît le parti de sortir précipitamment de la ville par la porte opposée. Bayard entra dans Lodi sans difficulté, y mit garnison, & tout de suite se rendit devant Cremone, qu'il assiégea & canonna à la barbe des troupes du pape & de Venise, qui n'oserent s'y opposer, & il s'en seroit rendu maître, sans des pluies continuelles & des orages

qui durerent quatre ou cinq jours sans interruption ; en sorte qu'il fut obligé de se retirer, tant parce qu'il avoit les ennemis tout autour de lui, que parce qu'il craignit de manquer de vivres ; mais si peu qu'il en eut, il en rafraîchit la garnison du château qui tenoit pour le roi, aussi-bien que d'hommes & de munitions.

Au commencement de l'année 1524, l'armée du roi devant Milan s'affoiblissoit de jour en jour, pendant que celle de l'empereur se renforçoit. L'amiral Bonivet vint établir son quartier dans une petite ville nommée Biagras, & chargea Bayard de s'avancer jusqu'à un petit village tout proche de Milan, nommé Rébec, qui n'avoit ni murailles, ni fossés, ni barricades, & qui touchoit au camp des ennemis. Il lui donna deux cents hommes d'armes, & les deux mille hommes de pied du seigneur de Lorges, pour inquiéter ceux de la ville, leur couper les vivres & savoir de leurs nouvelles. Bayard, qui toute sa vie n'avoit cherché que les occasions de servir le roi, étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir le danger évident de la commission. Il s'en expliqua assez vivement au général, lui remontra que la place n'étoit pas tenable, que la moitié de l'armée ne suffiroit pas pour la garder ; qu'ainsi n'y ayant que de la honte à y gagner, il le prioit de faire ses réflexions. Mais Bonivet,

pour le résoudre, lui promit de lui envoyer un secours de gens de pied, l'assurant qu'il ne sortiroit pas de Milan une *souris* sans qu'il en fût averti par ses espions. Enfin, soit par belles paroles ou d'autorité, il le détermina à se rendre avec son monde dans ce misérable village de Rébec, où non-seulement il n'y avoit aucune fortifications, mais encore où il étoit impossible d'en faire, sinon quelques barrieres aux entrées. Quand Bayard y fut arrivé, & qu'il connut par ses yeux le danger du poste où il étoit, il écrivit lettres sur lettres pour avoir le renfort que l'amiral lui avoit promis, & qu'il ne lui envoya point. Alors il ne douta plus que ce général ne l'eût envoyé-là pour le faire périr, par jalousie, ou par quelqu'autre motif, dont il se promit bien de le combattre tôt ou tard d homme à homme.

Le général Espagnol, dom Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, avoit un soldat nommé Lupon, d'une force & d'une vîtesse extraordinaire à la course, qui se chargea de lui donner des nouvelles sûres de l'état des François à Rebec. Ce soldat accompagné d'un seul arquebusier, se coula, sans être apperçu, jusqu'à une sentinelle Françoise; il prit l'homme à brasse-corps, le chargea sur ses épaules, & s'en fut aussi légérement que s'il n'eût rien porté. On lui tira quel-

ques coups d'arquebuſes, mais ſon camarade empêcha qu'on ne le ſuivît. Lupon apporta le François au marquis de Peſcaire, & le mit à ſes pieds, ſi effrayé qu'il ne pouvoit encore parler. C'étoit un fou & un jureur, qui ſe donnoit cent fois le jour au diable, & qui crut dans ce moment avoir été pris au mot, & que le diable l'emportoit. Enfin revenu de ſa frayeur, avec bien du temps & de la peine; il inſtruiſit le marquis de la ſituation où ſe trouvoit Bayard, & du nombre de ſon monde; ſur ce rapport, le marquis ſe détermina à ſurprendre les François dès la nuit ſuivante, & d'avoir le chevalier mort ou vif.

Il mit aux champs, entre minuit & une heure, environ ſept mille hommes de pied & quinze cents hommes d'armes, guidés par des gens du village même, & qui en connoiſſoient toutes les avenues. Bayard, qui ne pouvoit être tranquille dans un ſi mauvais poſte, faiſoit faire le guet la nuit par la moitié de ſes gens, & lui-même en avoit déjà paſſé trois ſans ſe repoſer. Il tomba malade de froid, de fatigues & de peines d'eſprit, en ſorte que, forcé de reſter à la chambre, il chargea quelques-uns de ſes capitaines de faire le guet, & de ſe relever les uns les autres; mais ils n'en firent rien, & s'allerent coucher, ne laiſſant pour leur garde que trois ou quatre

miſérables archers. Les Eſpagnols, qui, pour ſe reconnoître, avoient tous une chemiſe par-deſſus leurs habits s'approcherent du village, bien étonnés de ne rencontrer perſonne. Leur premiere idée fut que Bayard, inſtruit de leur projet, s'étoit retiré à Biagras; mais ayant fait encore environ cent pas, ils trouverent ces archers faiſant le guet, leſquels s'enfuirent criant: alarme, alarme. Les Eſpagnols les ſuivirent, & furent auſſi-tôt qu'eux aux barrieres. Bayard, qui connoiſſoit tout le danger où il étoit, ſe repoſoit tout vêtu: il fut bientôt ſur pied & à cheval, & vint à la barriere où étoit l'alarme, accompagné de cinq ou ſix de ſes hommes d'armes. Un moment après arriva à ſon ſecours le capitaine de Lorges avec ſa troupe de gens de pied, qui firent des merveilles.

Pendant ce choc, les Eſpagnols parcouroient tout le village, cherchant le logis de Bayard; car ils ne vouloient autre choſe que ſa perſonne, & s'ils euſſent pu le prendre, ils s'en ſeroient retournés contents comme d'une victoire complete. Tandis qu'il le cherchoient, il étoit à la défenſe de la barriere, & de là il entendit le bruit du tambour, & jugea du nombre des gens de pied ennemis. Il prit ſon parti de ſe retirer le mieux qu'il pourroit, & dit au capitaine de Lorges: com-

pagnon, mon ami, la partie n'eſt pas égale, s'ils paſſent les barrieres, nous ſommes tous perdus; laiſſons-leur nos équipages & ſauvons les hommes; faites retirer les vôtres, & marchez ſerrez tant que vous pourrez, & moi avec mes hommes d'armes, je ferai l'arriere-garde. Tout cela fut bien & heureuſement exécuté, ſans qu'il y fût perdu que neuf ou dix hommes, & environ cent cinquante chevaux qui reſterent aux ennemis avec quelques valets.

La barriere forcée, les Eſpagnols parcoururent toutes les maiſons croyant y trouver ce qu'ils cherchoient, mais Bayard étoit déjà à Biagras, où il eut de très-vives paroles avec l'amiral, & s'il eût vécu, il lui auroit très-certainement fait mettre l'épée à la main.

Peu après cet échec, l'amiral, qui n'avoit pas aſſez de force pour réſiſter à celles de l'empereur, & qui au contraire, voyoit tous les jours ſon armée diminuer par les maladies, aſſembla le conſeil de guerre, dont le réſultat fut qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, en l'état où ils étoient, que de ſe retirer. L'ordonuance de la retraite y fut réglé, ſuivant laquelle l'amiral & Bayard ſe tinrent à l'arriere-garde, & intimiderent tellement les ennemis, qu'ils n'oſoient les approcher; mais les ſaluoient de loin à coups de

mousquets, d'arquebuses & de fauconneaux. Le lendemain les François continuerent à se retirer, & les ennemis à les suivre. Ceux-ci avoient jeté sur les deux bords du chemin un nombre d'arquebusiers, à la faveur desquels, sur les huit heures du matin, ils firent une furieuse charge, en laquelle fut blessé le seigneur de Vandenesse, lequel mourut peu après de sa blessure, regretté de toute l'armée. L'amiral reçut aussi un coup dans le bras, & fut obligé de se mettre dans une litiere & de se retirer, laissant toutes la charge à Bayard, auquel il dit: *Je vous prie & conjure pour l'honneur & la gloire du nom François, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie & les enseignes que je vous remets & consigne entiérement à votre fidélité, valeur & sage conduite, puisqu'il n'y a personne dans l'armée du roi qui en soit plus capable que vous, soit pour la valeur, l'expérience & le conseil.* A quoi Bayard répondit en homme encore piqué, qu'il auroit souhaité qu'il lui eût fait cet honneur dans une autre occasion plus favorable & moins dangereuse; *mais*, ajouta t-il, *quoi qu'il en soit, je vous assure que je les défendrai si bien, que tant que je serai vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir des ennemis*. En effet, il fit pendant deux heures tant & de si vigoureuses charges sur les Espagnols, qu'il les obligeoit à se rejoindre d'abord au corps de leur armée,

& puis il revenoit avec ses hommes d'armes d'un air aussi tranquille que s'il eût été dans un jardin, & tout au petit pas. Il avoit uaprès de lui le jeune prince de Vaudemont (*i*), qui pour son coup d'essai à la guerre, alloit à la charge en homme consommé dans le métier.

L'artillerie & les enseignes étoient passées & en sûreté, lorsqu'enfin, sur les dix heures du matin, il fut tiré un coup d'arquebuse à croc, dont la pierre vint frapper Bayard au côté droit, & lui rompit l'épine du dos. Quand il sentit le coup, son premier cri fut : *Jesus ! ah, mon Dieu, je suis mort ;* ensuite il baisa la croisée de son épée, en guise de croix ; il changea de couleur, & ses gens le voyant chanceler, allerent à lui, & voulurent le retirer de la mêlée : son ami d'Alegre l'en pressa beaucoup, mais il ne voulut pas le permettre. C'est fait de moi, leur disoit-il, je suis mort, & ne veux pas dans mes derniers moments tourner le dos à l'ennemi pour la premiere fois de ma vie. Il eut encore la force d'ordonner que l'on allât à la charge, voyant que les Espagnols commen-

(*t*) Louis de Lorraine, second fils du duc René. Il avoit deux freres, l'aîné étoit Antoine, duc de Lorraine, & son cadet, Claude, duc de Guise.

çoient à s'avancer, puis il se fit descendre, à l'aide de quelques Suisses, au pied d'un arbre, *en sorte*, disoit-il, *que j'aie la face regardant les ennemis.* Son maître-d'hôtel, qui étoit un jeune gentilhomme Dauphinois, nommé Jacques Joffrey de Milieu, fondoit en larmes auprès de lui, ainsi que ses autres domestiques. Bayard les consoloit lui-même, c'est, disoit il, la volonté de Dieu de me retirer à lui, il m'a conservé en ce monde assez long temps, & m'a fait plus de bien & de graces que je n'en ai jamais mérité. Ensuite, faute de prêtre, il se confessa à son gentilhomme, à qui il recommanda qu'on le laissât en la place où il étoit, parce qu'il ne pouvoit se remuer sans ressentir des douleurs insupportables. Le seigneur d'Alegre, prévôt de Paris, lui demanda & reçut ses dernieres volontés, & un capitaine Suisse, (Jean Diesbac), s'offrit à le faire enlever de là, de peur qu'il ne tombât au pouvoir des ennemis; mais il lui répondit, & à tous les officiers qui environnoient: Laissez-moi le peu que j'ai à vivre pour penser à ma conscience; je vous supplie vous-même de vous retirer, de peur d'être faits prisonniers, & ce seroit pour moi un surcroît de douleur si cela arrivoit; c'est fait de moi, vous ne sauriez me soulager en rien; tout ce que je vous demande, seigneur d'Alegre, c'est d'assurer le roi que je meurs son serviteur, sans autre

regret que de ne lui pouvoir plus rendre mes services ; présentez mes respects à tous messeigneurs les princes de France & à tous les gentilshommes & capitaines , & adieu , mes bons amis , je vous recommande ma pauvre ame. Alors tous se retirerent ; & prirent de lui le dernier congé , avec des cris & des gémissements qui furent entendus de l'armée ennemie , au pouvoit de la laquelle il demeura.

Dans le moment arriva auprès de lui le marquis de Pescaire (*u*) , qui , les larmes aux yeux , lui dit ces belles paroles : *Plût à Dieu , seigneur de Bayard , avoir donné de mon sang ce que j'en pourrois perdre sans mourir , & vous avoir mon prisonnier en bonne santé , vous connoîtriez bientôt combien j'ai toujours estimé votre personne , votre bravoure , & toutes les vertus qui sont en vous , & que depuis que je me méle dès armes , je n'ai jamais connu votre pareil.* Aussi-tot ce seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit , le fit tendre autour du mourant , & lui-même aida à l'y coucher en lui baisant les mains. Il lui

(*u*) Ferdinand-François d'Avalos , marquis de Pescaire , au royaume de Naples , du chef de sa mere Antoinette d'Aquino , femme d'Inigo d'Avalos , lequel étoit fils de Ruis Lopes d'Avalos , connétable de Castille , vivant en 1390.

donna

donna une garde pour qu'il ne fût ni fouillé, ni pressé, ni offensé, & lui-même amena un prêtre, auquel Bayard se confessa avec une connoissance parfaite & une piété édifiante. (Oh, généreux marquis, digne d'une mémoire éternelle ! la postérité dira de vous, tant que le nom de Bayard subsistera, que la vertu a ses droits sur les grands cœurs, même ennemis.)

Toute l'armée Espagnole s'empressa, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, à venir admirer ce héros expirant. Le connétable de Bourbon, qui, comme nous l'avons dit, étoit passé au service de l'empereur, y vint comme les autres, & lui dit : *Ah ! capitaine Bayard, que je suis marri & déplaisant de vous voir en cet état ; je vous ai toujours aimé & honoré pour la grande prouesse & sagesse qui est en vous ; ah ! que j'ai grande pitié de vous.* Bayard, rappella ses forces, & lui dit d'une voix assurée : *Monseigneur, je vous remercie, il n'y a point de pitié en moi qui meurs en homme de bien, servant mon roi ; il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie & votre serment.* Le connétable restât un peu de temps avec lui, & l'entretint des raisons qu'il avoit eues de sortir du royaume ; mais Bayard l'exhorta à rechercher les bonnes graces du roi, qu'autrement il resteroit toute sa vie sans biens & sans honneur.

Bayard demeuré seul, ne pensa plus qu'à mourir ; il récita dévotement le Pseaume *Miserere mei, Deus* ; après lequel il prononça à haute voix cette priere : *Mon Dieu, qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincérement & de tout leur cœur ; je mets en vous toute ma confiance, & toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, & que mille ans de jeûne au pain & à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais, mon Dieu, vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie ; je sens toute ma foiblesse, & que par moi-même je n'aurois jamais pu mériter l'entrée en votre paradis, & que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde...... Mon Dieu, mon Pere, oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de* JESUS-CHRIST.... La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il se senti blessé à mort, fut le nom de JESUS, & ce fut en invoquant ce nom adorable que le héros rendit son ame à son Créateur le 30 avril 1524, âgé de quarante-huit ans.

Les Espagnols lui donnerent des larmes aussi sinceres que s'il les avoit méritées de leur part, comme il avoit méritées celles

de toute la France. Dès qu'il fut mort, la garde que le marquis de Peſcaire lui avoit donnée, le tranſporta, ſuivant les ordres de ce ſeigneur, dans l'égliſe la plus prochaine, où il lui fit faire des ſervices pendant deux jours, enſuite on remit le corps à ſon gentilhomme & à ſes domeſtiques, avec des paſſe-ports pour le tranſporter en France.

Quand le roi apprit la mort de Bayard, il en fut vivement affligé pendant pluſieurs jours, & lui rendit ce témoignage, *qu'on avoit perdu un grand capitaine, dont le nom ſeul faiſoit honorer & craindre ſes armes; que véritablement il méritoit de plus hautes charges & bienfaits qu'il n'en avoit poſſédé.* Mais il ſentit bien autrement combien il avoit perdu, au mois de février ſuivant, quand, après la bataille de Pavie, il ſe vit priſonnier de l'empereur & conduit en Eſpagne: *Si le chevalier Bayard,* diſoit-il au ſeigneur de Montchenu, qui le ſuivit dans ſa priſon en Eſpagne, *ſi le chevalier Bayard, qui étoit vaillant & expérimenté, eût été vivant & près de moi, mes affaires, ſans doute, auroient pris un meilleur train; j'aurois pris & cru ſon conſeil, je n'aurois ſéparé mon armée, & je ne ſerois ſorti de mon retranchement, & puis ſa préſence m'auroit valu cent capitaines, tant il avoit gagné de créance parmi les miens, & de crainte parmi mes ennemis, Ah! chevalier Bayard,*

que vous me faites grande faute, ah ! je ne serois pas ici.

Le corps de notre héros fut apporté en France, dans sa province natale, pour y être déposé, suivant ses dernieres volontés, auprès de ceux de ses ancêtres dans l'église de Grenion. Son convoi passa par le Piémont & la Savoie, & par-tout il y avoit ordre du duc de Savoie, de le recevoir avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à un prince de son sang, & de lui faire des services solemnels dans toutes les églises de la route, & de l'y déposer les nuits.

Quand il fut arrivé en Dauphiné, les larmes & les gémissements que l'on avoit donnés à la nouvelle de sa mort, recommencerent & furent universels. Il seroit impossible d'exprimer les regrets de toute cette province. Les prélats, le clergé, la robe & la noblesse, les riches & les pauvres, tous sembloient avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher, & peut-être n'y avoit-il jamais eu avant lui un deuil aussi général. La cour de parlement, la chambre des comptes, avec la noblesse & la bourgeoisie de Grenoble allerent au-devant du convoi jusqu'à demi-lieue de la ville, & le conduisirent en l'église cathédrale, où le lendemain ils assisterent au service qui fut fair pour lui, *non ducali modo, sed regio apparatu*, avec l'appareil dû aux princes; lequel fini, le corps fut

transporté, non à Grenion, comme il l'avoit ordonné, mais à demi-lieue de la ville, en un couvent de minimes fondé par son oncle Laurent Alleman, évêque de Grenoble, & il fut accompagné du même cortege qui avoit honoré son arrivée. Là il repose sous une grande pierre au pied des marches du sanctuaire, & à main droite, au-dessus d'une porte qui entre dans le monastere ; on voit son buste en marbre blanc ayant le collier de l'ordre, & sur une autre marbre blanc au-dessous, on lit une épitaphe latine, que le lecteur trouvera à la fin de ce volume.

Il y a ici une observation à faire, qui est que ce buste paroît fait au hasard, & sans aucune ressemblance ; ou bien que le portrait de Bayard, que l'on voit dans la gallerie du palais royal à Paris, est un ouvrage d'imagination. Je les ai vus tous les deux, & ne leur ai trouvé aucune conformité. Mais je trouve le tableau plus conforme que le buste, selon la description que plusieurs auteurs nous ont laissé de la personne & des traits de Bayard. Quoi qu'il en soit, la ville de Grenoble fit un fonds de mille livres pour ériger un mausolée à ce héros. Henri IV, étant en Dauphiné, ordonna une somme de trois mille livres pour le même sujet ; mais ces deux projets sont restés sans exécution ; & un gentilhomme, son compatriote,

dont le nom mérite d'être conſervé à la poſtérité, Scipion de Polloud, ſeigneur de Saint-Agnin, ſans être ſon parent ni ſon allié, lui a rendu ce devoir, en lui érigeant ce buſte & l'épitaphe dont nous venons de parler.

Tous les écrivains qui ont eu lieu de parler de Bayard, ſoit de ſon temps ou depuis ſa mort, François, Allemands, Eſpagnols, Italiens ou autres, amis ou ennemis, ſe ſont accordés ſans aucune exception à le louer de toutes les vertus qui peuvent décorer l'humanité, & qu'il a toutes réunies ; la piété, la charité, la modeſtie, la généroſité, la valeur, la grandeur d'ame dans le péril, l'intrépidité, la bonté dans la victoire, le déſintéreſſement, le talent d'obéir, & celui de commander, la juſteſſe du conſeil, la fécondité pour les expédients, la fidélité pour ſes rois, pour ſa patrie & pour ſes devoirs ; il avoit tout, & ces vertus ne peuvent être mieux exprimées que par le ſurnom que ſon ſiecle même lui a décerné, de chevalier ſans peur & ſans reproche.

Ceux qui auront le loiſir ou la curioſité de conſulter les auteurs que nous citons, doivent lire *le Loyal Serviteur*, Codefroy, Champier, Martin du Bellay, Jean d'Auton, abbé d'Angle, l'hiſtoire de Louis XII, celle de Charles, dernier duc

de Bourgogne, par Marillac, Etienne Pasquier, livre 5, chapitre 20.

Quant à nous, nous ne pouvons nous refuser d'analyser succinctement l'éloge qui termine le supplément du président d'Expilly. Bayard étoit né avec toutes les vertus & sans aucun vice; il aimoit & craignoit Dieu, avoit toujours recours à lui, dans ses peines, & le prioit assidument le matin & le soir, & pour cela vouloit toujours être seul. Il ne refusa jamais de secourir le prochain soit en rendant service, soit en assistant de son argent, ce qu'il faisoit toujours dans le secret & de bonne grace. Les pauvres nobles sur-tout n'ont jamais essuyé de refus de sa part, quelque chose qu'ils souhaitassent de lui. On a estimé qu'il avoit marié pendant sa vie plus de cent pauvres orphelines, nobles & autres. Les veuves étoient assurées de trouver chez lui de la consolation & des secours. A la guerre, il remontoit un homme d'armes, donnoit des habits à un autre, en aidoit un autre de ses deniers, & leur persuadoit encore que c'étoit lui qui leur devoit de la reconnoissance. Il eut de grandes & nombreuses occasions de gagner de l'argent, soit en rançons ou autrement; mais il distribuoit tout & ne se réservoit rien. Jamais il ne sortit d'un logement en pays conquis sans payer ce que lui ou ses gens y avoient pris; & quand il se trouvoit

avec certaines nations qui, pour l'ordinaire, mettoient le feu aux lieux qu'ils abandonnoient, il restoit le dernier à la garde de la maison qu'il quittoit, & la préservoit de l'incendie. Il étoit ennemi juré des flatteurs & de la flatterie, & à quelque grand prince qu'il eût à parler, il ne lui a jamais dit que la vérité. La médisance lui étoit odieuse, & jamais il n'y a pris part; au contraire, il la réprimoit autant qu'il lui appartenoit de le faire. Il méprisa toute sa vie les richesses, & fit toujours peu d'estime des riches, s'ils étoient sans vertus. Il haïssoit également l'hypocrite & le faux brave, & punissoit avec sévérité ceux qui quittoient leurs enseignes pour piller. Pour ce qui est de sa bravoure, de sa sagesse dans le conseil, de sa prudence dans l'action, nous ne pourrions que répéter ce que l'on a vu dans son histoire. Il avoit fait son apprentissage des armes sous le célebre capitaine Louis d'Ars; aussi lui porta-t-il toute sa vie respect & obéissance comme à son maître, ou plutôt comme à un roi. Enfin, nous terminons cet éloge par observer que Bayard n'a pas été de ceux qui, ayant bien commmencé, se ralentissent, ni de ceux qui terminent leur carriere plus honorablement qu'ils ne l'ont commencée; ses vertus se sont montrées dès l'enfance, elles se sont développées avec l'âge; les honneurs ne les ont pas

altérées, & elles ont été couronnées par la mort la plus glorieuse, & par un renom que la postérité la plus reculée respectera.

Bayard ne fut point marié, mais il en avoit contracté verbalement & par lettres l'engagement avec une belle & noble demoiselle de la maison de Treque dans le Milanez, de laquelle il avoit eu une fille naturelle, nommée Jeanne Terrail, digne fille du plus vertueux de tous les peres. Il lui fit donner la plus belle éducation, & elle y répondit si bien, qu'on ne la regarda jamais dans la famille du chevalier comme une fille naturelle; elle y étoit traitée de niece, &, comme telle, fut mariée un an après la mort de son pere, à François de Bocsozel, seigneur de Chastelart, & dotée par ses oncles comme leur héritiere; & tout le monde, tant qu'elle vécut, reconnut & honora en elle la vive image du chevalier sans peur & sans reproche.

Bayard avoit la taille élevée, droite & peu d'embonpoint; il étoit blanc de visage, avoit de belles couleurs, les yeux noirs & pleins de feu (*x*). Il étoit extrêmement

(*x*) Suivant ce portrait, d'après d'Expilly & Champier, j'ai dit que le tableau de la gallerie du Palais Royal doit mieux ressembler à Bayard que le buste de son tombeau; néanmoins je les crois tous deux faits d'idée & sans modele.

gai, toujours égal, & ses propos, même dans les occasions les plus sérieuses, étoient accompagnés de saillies. Quoique ses avis prévalussent presque toujours, jamais on ne le vit prendre le ton sur personne, ni dépriser l'avis d'autrui.

Il haïssoit mortellement l'usage des arquebuses, comme s'il eût prévu qu'il dût en mourir ; c'est une honte, disoit-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr par une misérable *friquenelle*, dont il ne peut se défendre. Aussi faïsoit-il peu de quartier à ceux qui lui tomboient dans les mains avec cette arme.

Si sa mort vérifia exactement l'horoscope de l'astrologue de Carpy, qui lui avoit prédit en 1512 qu'il avoit encore douze ans à vivre, & qu'il mourroit d'un coup d'artillerie, le surplus de la prédiction ne fut pas moins vrai : *Tu seras riche d'honneur & de vertus,... des biens de la fortune, tu n'en auras guere....... Ton roi t'aimera & t'estimera, mais les envieux l'empêcheront de te faire de grands biens & de te mettre aux honneurs que tu as mérités.*

Il n'étoit pas né riche, & n'augmenta son bien que de l'acquisition qu'il fit du domaine du roi d'un droit honorifique ; ce fut une portion de la terre d'Avalon qu'il acheta quatre mille livres pour décorer sa seigneurie de Bayard d'une jurisdiction : mais avec cette augmentation, tout ce qu'il laissa en

mourant ne valoit pas plus de quatre cents livres de rente. Exemple admirable de déintéressement dans un homme qui avoit été neuf ans lieutenant-général pour le roi dans une grande province, & qui avoit touché des sommes immenses en rançons; aussi disoit-il souvent, *ce que le gantelet amasse, le gorgerin le dépense.*

Le président d'Expilly dit que le général des chartreux ordonna, pour le repos de l'ame de Bayard, un anniversaire à perpétuité dans tout son ordre; mais il doit avoir été abrogé, puisqu'il ne s'exécute plus. J'ai vu les rituels des chartreux en plusieurs de leurs maisons, où il n'en est fait aucune mention; soit que l'écrivain ait hasardé cette anecdote, soit que l'ordonnance du général ait été révoquée depuis.

Un auteur moderne (*M. d'Auvigny*) a cru qu'il auroit manqué quelque chose à la gloire de Bayard, s'il n'en eût pas fait un homme de lettres. On ne sait d'après quel historien il lui a donné ce mérite, nous n'en voyons aucun qui en ait fourni une seule autorité. Il auroit dû, au contraire, mettre en parallele le siecle d'ignorance où est né notre héros, avec le siecle de Louis XIV & le nôtre, & comparer ce que Bayard a été dans un temps où les sciences existant à peine, il n'a dû ses talents qu'à lui-même, avec ce qu'il auroit été, si à ses talents, qu'il ne tenoit que de la nature, il eût ajouté

l'étude des ſciences militaires, & cultivé toutes les autres; s'il eût vécu enfin dans un ſiecle où la plus haute naiſſance, & les plus grandes dignités ne peuvent ſauver l'ignorance du mépris qu'elle mérite.

Fin du ſixieme & dernier Livre.

ÉPITAPHE

DU CHEVALIER BAYARD,

Dans l'église des Minimes, près Grenoble.

Lapis hic superbit tumulo, non titulo........ Ubi sepultus est héros maximus, suo ipsemet sepulchro monumentum.

D. O. M.

PETRUS TERRALLIUS, Bayardus, vix puber, addictus castrensibus operis, præclarè factis tempora elusit, virtutis miraculo prælusit, primo fermè militiæ tyrocinio magnus, prodigiosæ fortitudinis, quà domi, quà foris, spectacula juvenis dedit; sed illustri præsertim Italiæ theatro, lauris adtexta litia geminum in fronte honorem divisere. Ubi virum animosa maturitas & experientia tulerunt, quæ finxit fortia facta vetustas, fecit. Bayardum Alcidi confudit impavidi & inculpati Equitis cognomentum: constantis famæ vulgatu, virtutis appellationem suo nomine occupavit. Tres illum reges, lustris ferè septem, gravibus gerendi belli institutis, suæ militiæ præfectum habuerunt. Illi honorem stipendio potiorem emerito, victori triomphalia decora virtus decreverat, sed honoris currus, tot

victoriis onustus, nutavit; virtutis magnitudine laboravit. Regiæ vicis, in Delphinatûs provinciá præfecto, ingens honor fuit, honore eo non egere; non concessum regni insigne, sed præmium; regem suum, gladii succinctu, militiæ inauguravit. Illud tandem Duci semper victori deerat, ut lethum vinceret: vicit. Attonitæ mortis, nec ausæ luctari, feriendum se fulmineo telo objecit. Erubuit hæc, & quòd victa, & quòd immatura. Ille equo desiliens, victoriis fessus, sub arbore resedit, & vultu in hostem converso, placidè oculos & diem clausit 1524, ætatis 48.

Moriturum monumentum non morituris cineribus, N. Scipio de Polloud, D. de Saint-Agnin, suis sumptibus accuravit.



TRADUCTION

De l'Epitaphe du chevalier Bayard.

PIERRE TERRAIL, ſeigneur de Bayard, à peine hors de l'enfance, porta les armes. Ses beaux faits dévancerent ſes années. Ses coups d'eſſais furent les chef-d'œuvres d'un guerrier conſommé. Il ſe ſignala dans ſa patrie & dans les pays étrangers. Mais l'Italie fut le théatre où il parut avec plus de gloire, & où les lis & les lauriers partagerent l'honneur de le couronner. Devenu homme par la vigueur de l'âge & par l'expérience, il égala tout ce que l'antiquité fabuleuſe a raconté de ſes Héros. Le ſurnom de Chevalier ſans peur & ſans reproche lui fut commun avec Hercule. Sa réputation répandue généralement avoit attaché à ſon nom ſeul l'idée de toutes les vertus réunies. Il ſervit & commanda ſous trois rois pendant près de trente cinq ans. La vertu lui avoit décerné l'honneur du triomphe, qu'il eſtimoit plus que les richeſſes; mais le char plia ſous le poids des lauriers & des victoires dont il étoit ſurchargé. Nommé lieutenant-général pour le roi en Dauphiué, ce qu'il y eut de plus grorieux pour lui fut d'être ſupérieur à ſa dignité. Chevalier de l'ordre du roi, il reçut

moins une grace que le prix de ses exploits ; & il eut l'honneur de donner à son tour l'ordre de chevalerie à son souverain. Enfin, il ne manquoit aux victoires d'un si grand capitaine que de triompher de la mort. Il en triompha : elle fut étonnée elle-même du courage avec lequel il s'offrit au coup mortel. Elle rougit de sa défaite & d'un trait si précipité. Si-tôt qu'il l'eut reçu, il se fit descendre de son cheval au pied d'un arbre : là succombant sous ses trophées, & le regard encore tourné vers l'ennemi, il ferma les yeux à la lumiere, en l'année 1524, âgé de quarante-huit ans.

Le temps pourra détruire ce monument ; mais les dépouilles qu'il renferme seront immortelles. Il fut érigé aux dépens de Scipion Polloud, seigneur de Saint-Agnin.



NOTES.

I. Livre premier (*l*). Jacques de Chabannes, l'un des plus grands officiers de son siecle. Il fut grand-maître de France, & s'en démit en faveur d'Artus Gouffier, seigneur de Boisy, favori de Louis XII, qui l'en récompensa par le bâton de maréchal de France.

La maison de Chabannes, l'une des plus anciennes du royaume, a de tous temps été féconde en guerriers illustres. Elle a eu trois grands-maîtres en France, sous Charles VI & ses quatre successeurs: mais une distinction unique & bien honorable, c'est d'avoir contracté six alliances avec la maison de Bourbon, trois seigneurs de Chabannes ayant épousé des princesses du sang royal, & trois demoiselles de Chabannes des princes du sang sous différents noms. (On voit leurs portraits au château de Palisse.)

Mademoiselle de Montpensier écrit dans ses mémoires, tome III, page 20, qu'elle a fait rechercher dans les archives du duché de Saint-Fargeau, comment cette belle terre lui appartenoit, ayant été bâtie par Jacques Cœur, argentier & favori de Charles VII. Voici ses termes:

« Il est bon de dire comment cette terre m'est » venue, parce que de Jacques Cœur à moi il » y a quelque distance. Comme il fut disgracié, » on décréta son bien; Antoine de Chabannes » l'acheta. Depuis, sous le regne de Louis XI, » où il fut lui-même disgracié, on voulut lui » imputer de s'être prévalu de sa faveur, & de » la disgrace de Jacques Cœur, pour avoir son » bien à bon marché; il l'acheta une seconde

» fois, ne voulant pas qu'il lui fût reproché
» d'avoir pour rien le bien d'un homme disgracié.
» Les contrats sont au trésor de Saint-Fargeau,
» ce qui m'a bien réjouie ; j'aurois été en fort
» grand scrupule d'avoir du bien d'autrui.... Ce
» grand-maître de Chabannes eut de Marie de
» Nanteuil un fils, Jean de Chabannes, comte
» de Dammartin, qui épousa Susanne de Bour-
» bon, comtesse de Roussillon; leur fille Antoinette
» de Chabannes, épousa Réné d'Anjou, mar-
» quis de Maizieres, & ils eurent un fils,
» Nicolas d'Anjou, qui, de Gabriel de Mareuille
» eut Rénée d'Anjou, femme de François de
» Bourbon, dit Montpensier, pere & mere de
» mon aïeul..... Les armes de Chabannes étoient
» par toute la maison ; & comme je les avois
» fait abbattre quand je la rebâtis, je crus de-
» voir faire honneur à des gens dont je tenois
» beaucoup de bien : ainsi j'ai fait peindre exprès
» une chambre des alliances de cette maison,
» qui est très-bonne & très-illustre, & j'ai beau-
» coup de joie d'en être descendue. »

(Je me suis un peu étendu dans cette note, tant pour rendre témoignage à la gloire d'une maison si illustrée, que pour opposer une autorité aussi authentique que respectable, à la témérité d'un auteur décrié du dernier siecle, qui a déchiré insolemment la mémoire du grand-maître Antoine de Chabannes, dont mademoiselle se faisoit presque honneur d'être issue). Les armes de cette maison sont de gueules au lion herminé, armé, couronné & lampassé d'or.

II. (*m*) [Aymond de Salvaing, son cousin, seigneur de Boissieu.] Il étoit petit-fils de Catherine Terrail, tante de Bayard. Cette maison à laquelle tous les écrivains Dauphinois ont prodigué les éloges, tiroit son origine, dès l'an 1012;

d'un seigneur de Salvaing, d'Allinges & de Boissieu. La branche aînée subsiste encore en Savoie, sous le nom de marquis d'Allings. Elle s'étoit divisée en un très-grand nombre de branches, toutes fécondes en guerriers illustres, & alliées aux plus grandes maisons du Dauphiné & des provinces voisines. Valson de la Colombiere en a donné une généalogie, & rien n'est si glorieux que ce qu'en disent le président d'Expilly, Guy Allard & Godefroy, dans l'histoire de Bayard. Voilà tout ce que j'en savois, & ce qui me faisoit passer si légérement une maison que je croyois éteinte, lorsque le hasard me fit découvrir qu'une branche, sous le nom de Salvaing de Boissieu, s'étoit transplantée en Auvergne dans l'année 1430. Cette découverte excita ma curiosité, je me suis instruit, j'ai même recouvré une filiation généalogique de cette branche jusqu'aujourd'hui; & c'est avec un plaisir que je vais mettre ici quelque détail sur cette maison dès son origine connue, & avec d'autant plus d'assurance, que je suis instruit que les seigneurs de Boissieu d'Auvergne ont dans leurs mains les titres sur lesquels ils doivent faire travailler à une généalogie qui démontrera l'identité de leur nom de Salvaing de Boissieu, avec les grands hommes qui l'ont porté en Dauphiné.

La maison de Salvaing de Boissieu tient de tout temps un rang distingué parmi la plus haute noblesse de cette province, que l'on a nommée par excellence l'écarlate de la noblesse. Son ancienneté se perd dans les temps les plus reculés, & on voit dès l'an 1012 un Aymond de Salvaing, Chevalier, posséder des fiefs & des seigneuries par indivis avec les comtes de Savoie, & transiger d'égal à égal avec ces princes, & avec les souverains du Dauphiné. (Les actes en sont en grand nombre, où pendent les sceaux des uns &

des autres, au dépôt de la chambre des comptes de Grenoble.) L'un de ses descendants, Guiffrey de Salvaing, étoit grand-maître de l'ordre des templiers en 1285.

La postérité d'Aymond s'est perpétuée jusqu'à la personne de Denis Salvaing, seigneur de Boissieu, premier président en ladite chambre des comptes, homme aussi recommandable par ses vertus & son savoir, que par sa naissance. D'Elisabeth de Villiers, sa seconde femme, il ne laissa qu'une fille, Christine de Salvaing, mariée à Charles-Louis Alphonse, marquis de Sassenage, &c. auquel elle porta tout le bien de la maison de Boissieu. Elle eut un fils Joseph-Louis Alphonse, marié à Justine de Prunier-Saint-André, de laquelle il eut Gabriel-Louis Alphonse, marquis de Sassenage, pere d'une fille unique, Marie-Françoise-Camille de Sassenage, femme de Charles-François de Sassenage cousin-germain de son pere, devenu marquis de Sassenage, Pont-à-Royan, &c., chevalier d'honneur de madame la Dauphine & des ordres du roi. Ils ont cinq filles, les marquises de Maugiron, de Taibau, de Beranger, & deux autres.

Ce Denis de Salvaing étoit sixieme petit-fils de Pierre I, marié en 1380 à Sibile de Poitiers; ils eurent deux fils, Aymond VIII, cinquieme aïeul de Denis, en qui la branche aînée s'est éteinte, & GASPARD, lequel, vers l'an 1430, passa en Auvergne, s'y établit, y épousa une héritiere de grande maison, Jacquette d'Oreille, & bâtit dans la paroisse de la Chapelle-Geneste, au diocese de Clermont, un château qui subsiste encore, auquel il donna le nom de Boissieu, que ses descendants, divisés en plusieurs branches, ont continué de porter, quoique ce château ait été vendu lors de l'extinction de la branche aînée tombée en quenouille.

Il en exiſte encore trois en Auvergne, l'aînée ſous le nom de Boiſſieu de Maiſon-Neuve ; la ſeconde, ſous le nom de Serviere, & la troiſieme, ſortie de la ſeconde, eſt celle des ſeigneurs de Rochelaure. Nous ne pouvons nous refuſer de faire mention de cette derniere, tant en général, parce que tout ce qui porte le nom de Salvaing de Boiſſieu eſt iſſu du même ſang que notre héros, que parce que cet ouvrage eſt dédié à l'école-militaire, où Henri-Louis-Auguſtin de Salvaing, dit le chevalier de Boiſſieu, a été l'un des premiers gentilshommes admis par ſa majeſté dès l'établiſſement de cette maiſon royale. Il y a rempli les exercices de ſes premieres années, comme Bayard a illuſtré les ſiennes, avec l'avantage d'une éducation bien ſupérieure, ayant réuni l'étude des langues à celle des mathématiques & du génie ; * & il a été compris avec éloge dans la premiere nomination d'officiers ſortis de cette école. Il a un frere aîné, marié & réſident en Auvergne, & une ſœur, Marguerite de Boiſſieu, éleve de Saint-Cyr, dame de compagnie de madame la comteſſe de Toulouſe. Ils ſont enfants de Joſeph Clair de Boiſſieu, mort en 1749, âgé de cinquante-ſept ans, chevalier de Saint-Louis, commandant du fort de Landau, après quarante-quatre ans de ſervice, & de dame Marie-Anne de Brun, de la maiſon de ce nom en Provence.

La généalogie que j'ai dit avoir dans les mains remonte à huit ſiecles de filiation ſuivie, ſans aucune dérogeance, & les ſeigneurs ſubſiſtants du nom de Boiſſieu ont un intérêt ſingulier de conſtater par les titres qu'ils poſſedent, qu'ils ſortent réellement de l'ancienne maiſon de Boiſſieu ;

* Voyez l'Ann. Littéraire, ann. 1759, tom. II Let. 52.

& de faire revivre un nom si illustre avec tout l'éclat de ceux qui l'ont porté.

Les armes de cette maison sont de l'empire à la bordure de France, par deux concessions, l'une de temps immémorial accordée par un empereur, l'autre par Philippe de Valois à Pierre de Salvaing, en reconnoissance de ce qu'il fut l'un des seigneurs Dauphinois qui contribuerent le plus à la démission que fit le dauphin Humbert II, de ses états en faveur de la couronne de France, par actes des années 1343 & 1349. Leur devise est *à Salvaing le plus gorgias.* (C'est-à-dire, le plus triomphant.)

III. Livre troisieme. (*fg*) [Le chevalier Blanc & le capitaine Imbault.) Le premier se nommoit Antoine d'Arces, dit le chevalier Blanc, parce qu'il portoit toujours des armes de cette couleur. Le second, Imbault de Rivoire: l'un & l'autre des premieres maisons du Dauphiné, aujourd'hui éteintes.

Du Rival rapporte de ces deux gentilshommes un trait d'histoire digne d'être conservé, tant pour faire connoître les mœurs de leur siecle, & la folie alors dominante des Tournois, que parce que ce trait paroît avoir été en France le dernier en son genre, & que depuis eux on n'en trouve plus d'exemples.

Antoine d'Arces & Imbault de Rivoire s'associerent deux autres gentilshommes de la même qualité qu'eux, Aymond de Salvaing, dont nous avons déjà parlé, & Gaspard, baron de Mont-Maure. Ils firent en ensemble, depuis 1505 jusqu'en 1507, diverses courses dans les royaumes étrangers, pour y défier les plus vaillants chevaliers au combat à fer émoulu & à lance mornée, pour leur propre honneur, ou à la gloire de leurs dames; ils allerent d'abord en Espagne, en Por-

tugal & en Angleterre, où les souverains leur refuserent la permission de combattre. Le roi d'Ecosse, Jacques IV, qui avoit du goût pour ce plaisir, leur permit de publier leurs cartels. Un cousin-germain du prince, homme le plus redoutable de la cour, combattit contre d'Arces, & fut vaincu ; ce qui donna au roi tant d'estime pour lui, & tant d'amitié, qu'il le retint à sa cour le plus long-temps qu'il put, & le combla de présents quand il repassa en France.

Buchanan ajoute, que quelque temps après d'Arces retourna en Ecosse avec sa femme, il parvint à la plus grande faveur auprès du même roi, qui en mourant le nomma régent, tuteur de son fils, conjointement avec plusieurs autres seigneurs & prélats ; il gouverna avec beaucoup de sagesse, maintint ou rétablit l'ordre dans les troupes, dans les finances & dans les tribunaux. Mais la jalousie de quelques seigneurs, qui souffroient impatiemment l'autorité dans les mains d'un François, excita une révolte ; on en vint aux mains, & d'Arces, pendant une action ayant été renversé de son cheval, fut tué par Daniel de Humes de Wederburn en 1517. Le vainqueur lui coupa la tête, & l'exposa au bout d'une lance au lieu le plus élevé de son château de Humes.

Arces laissa un fils, nommé Jean, lequel fut pere du célebre Livarot, qui tua Schomberg, sous le regne d'Henri III, dans ce fameux combat, dont tous les historiens ont parlé de trois contre trois.

IV. Livre troisieme. (*p*) [Le palais de la reine de Cypre.] On est étonné de voir le palais de la reine de Cypre dans le territoire de la république de Venise. Voici le trait d'histoire qui regarde cette princessee, que je n'ai trouvé que dans Puffendorff.

Charlotte, fille unique & héritiere de Jean, roi de Cypre, veuve en premieres noces de Jean, infant de Portugal, duc de Coimbre, & en secondes noces de Louis, prince de Savoie, sans enfants de l'un & de l'autre, avoit, suivant le testament de son pere, transporté à son second mari ses droits sur ce royaume. Jean, son pere, avoit laissé un fils naturel, nommé Jacques, qu'il avoit fait archevêque de Nicosie. Jacques, malgré son état ecclésiastique, le vice de sa naissance, & le soupçon violent d'avoir avancé les jours de son pere, s'empara de la couronne, secondé par le soudan d'Egypte, duquel il se rendit tributaire de huit mille ducats d'or par an; il épousa Charlotte Cornaro, Vénitienne, & de l'une des plus nobles maisons de l'état; il en eut un fils qu'il déclara son successeur, lui substitua sa mere Charlotte Cornaro, & mourut. Le jeune prince le suivit de près, & par sa mort laissa sa mere en possession du trône de Cypre. Les Vénitiens eurent l'adresse d'engager cette princesse, par les sollicitations de Georges Cornaro son frere, à abdiquer en faveur de la république; Georges la persécuta si vivement, que plus par importunité que de bon gré, elle y consentit, & se retira à Vénise. En reconnoissance, les Vénitiens l'adopterent fille de Saint-Marc, & lui donnerent la ville & le territoire d'Azola, dans la marche Trévisanne, avec un revenu très-considérable suivant leur traité. Ce fut sur ce territoire qu'elle bâtit une maison de plaisance, qui fut nommée tant qu'elle subsista, *le palais de la reine de Cypre.*

V. (*t*) [Guigues Guiffrey] Il étoit fils de Sébastien Guiffrey ou Guiffray, seigneur de Boutieres, mort en 1511, & neveu de Pierre Guiffrey, dont il est parlé ci-devant, & sortoit d'une

d'une de ces anciennes maisons du Dauphiné, que l'on honoroit dans cette province du nom de l'Ecarlate de la noblesse. Tous ses ancêtres, qualifiés chevaliers dès l'an 1280, avoient porté les armes avec éclat; mais Guigues les surpassa tous. Quelques années après le trait de valeur dont il s'agit ici, Bayard, dont il ne s'étoit jamais séparé, le fit son lieutenant. Après la mort de celui-ci, il eut une compagnie de cinquante hommes d'armes, qu'il composa de tous gentilshommes la plupart Dauphinois, à la tête desquels il se signala si glorieusement à la bataille de Cérizoles en 1544, que de l'aveu des officiers-généraux, ce fut lui qui décida la victoire. (Le marquis du Guast, général de l'empereur, comptoit tellement battre l'armée Françoise, qu'il s'étoit pourvu de quantité de colliers & de menottes de fer, pour enchaîner deux à deux les prisonniers qu'il devoit faire, & les envoyer ainsi en triomphe à son maître. L'événement le trompa, il laissa douze mille hommes sur la place, quinze pieces d'artillerie, sa caise militaire, armes, bagages, munitions, &c. Enfin, la victoire du comte d'Enghien fut complete.) Guiffrey soutint sa réputation par un grand nombre d'autres exploits rapportés dans l'histoire, & que nous omettons comme étrangers à notre sujet. Le roi, pour le récompenser, le fit enfin prévôt de son hôtel, chevalier de son ordre, son lieutenant-général de là les monts, & gouverneur de Turin. Il eut une sœur, Jeanne Guiffrey, femme de Georges de Beaumont, baron des Adrets, & mere du célebre baron de ce nom, François de Beaumont.

La maison de Guiffrey est éteinte. On ne peut sans regret voir disparoitre un sang si beau; le nom seulement en est conservé par alliances ou par adoption dans quelques familles entr'autres

dans celles des seigneurs de Marcieu, dont le nom propre est Émé, originaires de la ville de Romans, ennoblis par le dauphin Louis, vers l'an 1444.

LETTRE du chevalier BAYARD, *à Laurent Alleman, son oncle, sur la bataille de Ravenne.*

VI. (*g*) MONSIEUR, si très-humblement que faire puis à votre bonne grace me recommande.

Depuis que derniérement vous ai écrit, avons eu, comme ja avez pu savoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la chose fut telle. C'est que notre armée vint loger auprès de cette ville de Ravenne: nos ennemis y furent aussi-tôt que nous, afin de donner cœur à ladite ville; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couroient chaque jour de la descente des Suisses, qu'aussi la faute de vivres qu'avions en notre camp, monsieur de Nemours se délibéra de donner bataille; & dimanche dernier passa une petite riviere, qui étoit entre nosdits ennemis & nous. Si les vinsmes rencontrer; ils marchoient en très-bel ordre, & étoient plus de 1700 hommes d'armes les plus gorgias (les plus fiers) & triomphants qu'on vît jamais; & bien 14000 de pied, aussi gentils galants qu'on sauroit dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens désespérés de ce que notre artillerie les affoloit, ruer sur notre bataille, en laquelle étoit monsieur de Nemours en personne, sa compagnie, celle de monsieur de Lorraine, de M. d'Ars, & autres, jusqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent lesdits ennemis de si grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde, qui étoit de mille hommes d'armes, & nous, il

y avoit de grands fossés, & aussi elle avoit affaire ailleurs que nous pouvoir secourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix desdits mille hommes d'armes des ennemis, ou environ. *En cet endroit, monsieur de Nemours rompit sa lance, & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & demi brassée davantage.* Si furent lesdits mille hommes d'armes défaits & mis en fuite; & ainsi que leur donnions la chasse, vinsmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou six cents hommes d'armes qui s'y étoient parqués; & au devant d'eux avoient mis des charrettes à deux roues, sur lesquelles il y avoit un grand fer à deux ailes, de la longeur de deux ou trois brassées, & étoient nos gens de pied combattus main à main. Leursdits gens de pied avoient tant d'arquebuses, que quand ce vint à l'aborder, ils tuerent quasi tous nos capitaines de gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent si bien secourus des gens d'armes, qu'après bien combattre, nosdits ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & sept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués, & la plupart de leurs capitaines, avec sept ou huit mille hommes de pied. Et ne sait-on point qu'il se soit sauvé aucun capitaine que le vice-roi: car nous avons prisonniers le seigneur Fabrice Colonne, le cardinal de Medicis, légat du pape, Perro Navarre, le marquis de Pescquierre, le marquis de Padale, le fils du prince de Melse, dom Jean de Cardonne, le fils du marquis de Bélonde, & d'autres dont je ne sais les noms; ceux qui se sauverent furent chassés huit ou dix milles, & s'en vont par les montagues écartées; & encore dit-on que les villains (paysans) les ont mis en pieces.

Monsieur, si le roi a gagné la bataille, je vous

jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue : car ainsi que nous donnions la chasse, monsieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se rallioient ; si voulut donner dedans : mais le gentil prince se trouva si mal accompagné qu'il y fut tué : dont de toutes les déplaisances *& deuils qui furent jamais faits, oe fut pareil que celui qu'on a démené, & qu'on démene encore en notre camp : car il semble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je, Monsieur que c'est le plus grand dommage que de prince qui mourut de cent ans à : & s'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choses que oncques prince ne fit. Et peuvent bien dire, les soldats qu'ils ont perdu leur pere : & de moi, Monsieur, je ne saurois vivre qu'en mélancolie : car j'ai tant perdu que je ne le saurois écrire.*

En d'autres lieux furent tués monsieur d'Alegre & son fils, monsieur de Molard, six capitaines Allemands & le capitaine Jacob, leur colonel, le capitaine Maugiron, le baron de Grand-Mont, & plus de deux cents gentilshommes de nom & tous d'estime : sans plus de deux mille hommes de pied des nôtres : & vous assure que de cent ans le royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le corps de feu monsieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a su aviser : car on porte devant lui dix-huit ou vingt enseignes les plus triomphantes qu'on vît jamais, qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan jusqu'à ce que le roi ait mandé s'il veut qu'il soit porté en France, ou non.

Monsieur, notre armée s'en va temporisant par cette Romagne, prenant toutes les villes pour le concile. (de Pise). Ils ne se font point pries

d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés, comme a été cette ville de Ravenne, en laquelle n'eſt rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le roi n'ait mandé ce qu'il veut que ſon armée faſſe.

Monſieur, touchant le frere du Poſte, dont vous m'avez écrit, incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoie. Puiſque ceci eſt dépêché, je crois qu'aurons abſtinence de guerres : toutefois les Suiſſe font quelque bruit toujours : mais quand ils ſauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choſes ſeront un peu appaiſées, je vous irai voir. Priant Dieu, Monſieur, qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au Camp de Ravenne, ce 14 jour d'avril. Votre très humble ſerviteur, BAYARD.

VII. LIVRE SIXIEME (*p*). [Eynard, Guiffrey, Beaumont]. Trois grandes maiſons du Dauphiné, & des plus anciennes. Voyez ſur celle de Guiffrey la note précédente. Celle d'Eynard, ou Mont-Eynard, eſt connue depuis l'an 1170. Elle a toujours été militaire & très-illuſtre, & ſubſiſte aujourd'hui dans la perſonne du comte de Mont-Eynard, enſeigne des mouſquetaires de la garde du roi, dont la ſœur eſt femme du marquis de Mont-Eynard, ſon couſin au cinquieme degré, lieutenant-général des armées du roi *, qui a un frere cadet, nommé auſſi le comte de Mont-Eynard, tous officiers dignes de leur nom & du ſang dont ils ſortent.

Balthazar de Beaumont, dont il s'agit ici, ſortoit de la maiſon de Beaumont, qui, comme les

---

* Il a été nommé, en 1771, miniſtre d'état au département de la guerre.

deux précédentes, étoit de celles que nous avons dit ailleurs avoir été qualifiées par excellence l'écarlate de la noblesse du Dauphiné, & que les anciens auteurs nomment très-noble & très-ancienne chevalerie. Elle étoit connue dès l'an 1080, sous le nom *de Bellemonte*, à cause du château de Beaumont qu'elle possédoit dans la vallée de Graisivaudan, & qu'elle a possédé jusqu'en l'année 1617.

Elle étoit divivisée en un très-grand nombre de branches, dont quelques-unes se sont transplantées en différentes provinces, comme le Languedoc, le Périgord, le Limosin, &c. Il est constaté par une généalogie imptimée en 1757, qu'elle ne s'est alliée qu'aux plus grandes maisons de ces provinces, & qu'elle a produit de grands hommes d'état & de guerre. *

Il n'est point de notre sujet d'entrer dans le détail de près de sept siecles de générations; nous nous bornerons à dire ici qu'il subsiste encore deux branches en Dauphiné, dont l'une porte le nom d'Autichamp, une dans le Quercy, une en Anjou, une en Languedoc, sous le nom de Pompignan, & une en Périgord, sous celui du Repaire-la-Roque.

Quelques auteurs ** ont écrit mal-à-propos que la maison de Beaumont reconnoissoit pour branche aînée celle de Pompignan, fondés sur

---

* Amblard de Beaumont, grand homme d'état, fut le premier & principal instrument de la donation du Dauphiné à la France. Je trouve sous le regne de Louis XII seul, trois guerriers de cette maison, capitaines d'hommes d'armes ou de gens de pied. Laurent, Jean & Balthazar, seigneur de Saint-Quentin, qui donne lieu à cette note, & dont il a été fait mention.

** Castelnan, Lelaboureur, Guy Allard, &c.

ce que le célebre baron des Adrets, qu'ils prenoient pour l'aîné de toute la maison, n'avoit eu que des filles, & que par là l'aînesse avoit passé à la branche de Pompignan. Ils n'ont pas su que ce baron n'étoit pas lui-même l'aîné, & que les seigneurs d'Autichamp & de Montfort avoient le degré sur lui.

La branche du Repaire, dont est M. l'archevêque de Paris, sort au quatorzieme degré d'Arnaud I, seigneur de Beaumont & de la Freyte, vivant en 1240, & de sa femme Ambrosie. On voit par un acte de ladite année une donation qu'il fit à la grande chartreuse; où il est qualifié de chevalier; de lui sont sorties toutes les branches subsistantes, & celle du Repaire sort de Pompignan-Peyrac.

Christophe de Beaumont-du-Repaire, né le 26 juillet 1703, comte de Lyon en 1732, évêque de Bayonne, en 1741, archevêque de Vienne en 1745, & de Paris en 1746, commandeur des ordres du roi, proviseur de Sorbonne, a pour frere aîné Armand, comte de la Roque, &c. marié en 1724, à Marie-Anne de Faurie, fille de Jean-Baptiste, seigneur de la Guillone, coseigneur de Saint-Gery, &c. & de Jeanne de Calmont, de laquelle il a trois fils dans le service. Ils sont enfants de François de Beaumont, comte de la Roque, seigneur de Meyrals, Castel, le Repaire, Nabirac & Saint-Aubin, guidon des gendarmes de feu Monsieur, frere de Louis XIV, mort en 1710, & de Marie-Anne de Lostanges-Saint-Alvere, dame du Vignan, du chef de sa mere, Claude-Simone-d'Ebrard de Saint-Sulpice, fille d'Emmanuel de Lostanges, marquis de Saint-Alvero.

La généalogie imprimée en 1757, que nous avons citée, & que l'on trouvera à la bibliothe-

que du roi, * n'est faite que par *extraits*, cependant les curieux y trouveront de quoi se satisfaire, & juger de l'ancienneté & des illustrations de la maison de Beaumont ; ils y trouveront aussi un très-grand nombre d'anecdotes intéressantes pour d'autres maisons illustres.

Les armes de Beaumont, sont de gueules à la face d'argent, chargée de trois fleurs de lis d'azur.

---

* Voyez aussi Moreri, édition de 1760.

FIN.

